MUSIC - UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 07197 045 3

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/rflexionsduns03gr

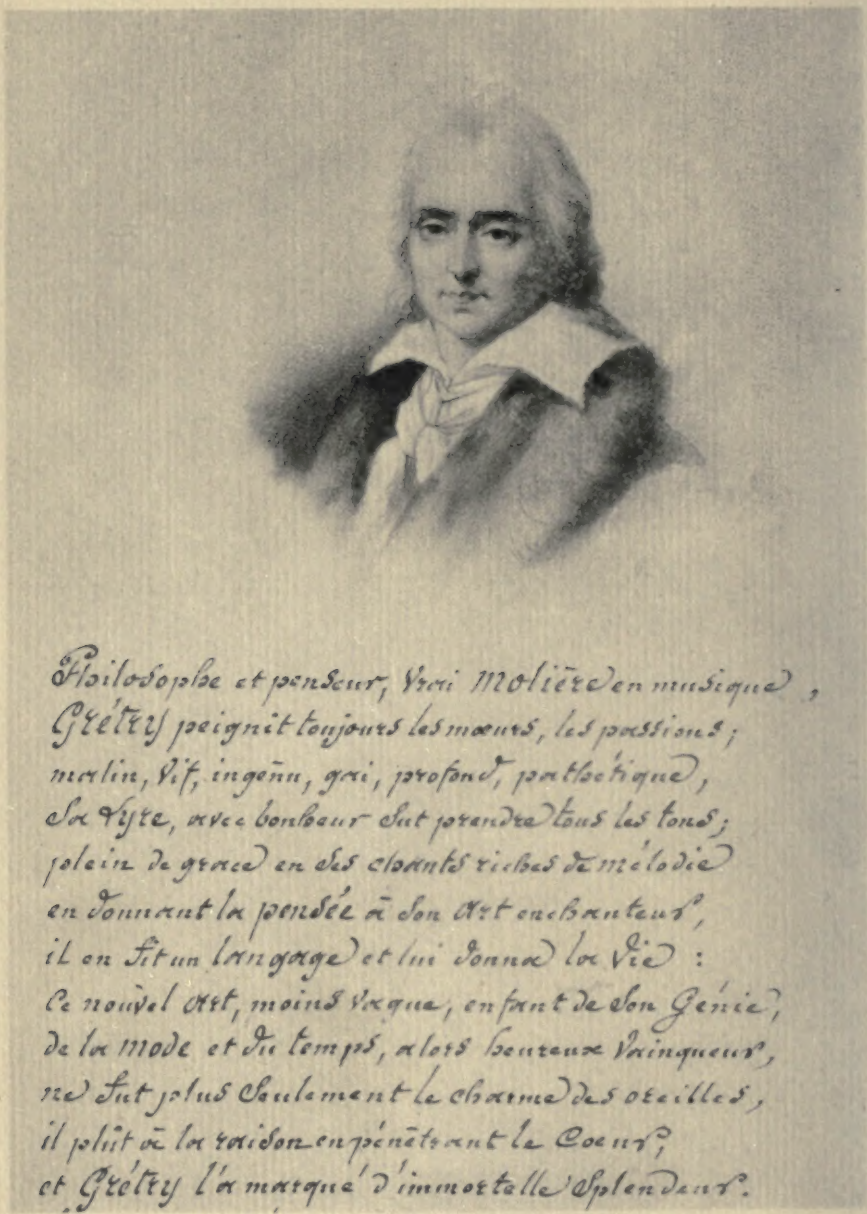
RÉFLEXIONS D'UN SOLITAIRE

50¢ C

1

2

2'



PORTRAIT DE GRÉTRY
d'après une miniature d'Ysabey.

ŒUVRES COMPLÈTES DE GRÉTRY
PUBLIÉES PAR LE GOUVERNEMENT BELGE

RÉFLEXIONS
D'UN
SOLITAIRE

PAR

A.-E.-M. GRÉTRY

MANUSCRIT INÉDIT

PUBLIÉ PAR LES SOINS DE LA COMMISSION POUR LA PUBLICATION
DES ŒUVRES DES ANCIENS MUSICIENS BELGES

AVEC UNE INTRODUCTION ET DES NOTES
PAR
LUCIEN SOLVAY ET ERNEST CLOSSON

TOME III

BRUXELLES & PARIS
LIBRAIRIE NATIONALE D'ART ET D'HISTOIRE
G. VAN OEST & Cie, ÉDITEURS
1921

3

Cet ouvrage a été tiré à 425 exemplaires sur papier de Hollande à la cuve Van Gelder Zonen, numérotés de 1 à 425.

—

Le numéro de cet exemplaire est indiqué au tome I de l'ouvrage.

ML
410
G83A2
1919
t. 3

LIBRARY
NOV 4 1964
UNIVERSITY OF TORONTO

938657

QUATRIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

(1) La division par volumes est celle de Grétry. Mais elle ne correspond pas nécessairement avec les tomes de la présente publication. Au tome I correspond le premier volume de Grétry. Le tome II comprend le deuxième volume et ce qui a pu être recueilli du troisième. Le tome III comprend les quatrième et cinquième volumes du manuscrit de Grétry.

CHAPITRE PREMIER

DU MÉPRIS DE LA MORT

J'ai dit au chapitre IV du troisième volume de cet ouvrage (1) qu'il ne falloit pas jouer avec les morts et j'ai rapporté deux faits assez tragiques qui prouvent cette vérité. Je me suis depuis rappelé la fantaisie d'un homme non philosophe, mais très plaisant par caractère (c'est une sorte de philosophie que cette manière d'être), d'un homme, dis-je, dont l'amusement étoit de préparer en détail l'ordre et tous les objets propres à former le cortège de son enterrement, auquel, dit-on, il ne pensoit jamais sans éclater de rire.

C'est par ce fait bizarre que nous finirons ce chapitre. Disons maintenant quelque chose de plus général sur le mépris de la mort. « Aime-t-on la vie? » ai-je encore demandé au chapitre XXVII du troisième volume de cet ouvrage (2), et il n'étoit pas difficile de nombrer les preuves de cette proposition. Oui, sans doute, on aime la vie. C'est une maladie physique, si ce n'est pas la pire des maladies morales (l'amour-propre) qui portent l'homme à se détruire. Une douce philosophie nous apprend à vivre de peu, et à mourir résigné. Une belle mort suppose une belle vie, comme la retraite honorable du négociant prouve sa longue exactitude et sa probité constante. Nous

(1) Ce chapitre manque.

(2) Le tome II de la présente édition était publié lorsque le hasard nous a fait découvrir l'existence du manuscrit de ce chapitre, que l'on croyait perdu. Nous le publierons à la fin de l'ouvrage, avec d'autres fragments épars, non classés.

sommes morts-nés, pourquoi nous étonner de la mort? De plus, la mort nous rend tous égaux; quand on nous envoye une momie d'Egypte, demandons-nous si c'est une princesse ou une catin? Non.

Une philosophie non exagérée nous apprend à apprécier au juste les choses d'ici-bas, qui ne méritent pas plus d'attachement de notre part que la nature ne met d'importance à notre création, à notre changement d'être que nous nommons abusivement destruction, tandis que ce n'est que changement de domicile. Néanmoins, quel grand œuvre que celui du Créateur! Ne semble-t-il pas avoir dit : « Que chaque monde répandu dans l'univers soit un polype vivifié dans toutes ses parties, dont chaque fraction visible soit un être doué des facultés de sa substance. » Dans cette hypothèse, qu'importe au polype qui n'a ni queue ni tête, parce qu'il est partout le même, queue, tête et milieu, de changer de place et d'être morcelé dans ses parties, puisque nulle fraction ni fracture ne peut l'anéantir? Comme le philosophe doit sourire en considérant l'anxiété des passions animales, surtout dans l'homme brûlé d'amour, maudissant son existence qu'il veut communiquer à un autre, voulant terminer sa vie! Et pourquoi? Parce qu'une mince partie du même polype qu'il nomma femme lui résiste. Quelle rage de se reproduire, quand on ne reproduit rien que ce qui fut, qui est et sera de toute éternité sous diverses formes! Et que reproduit-il? Un petit égoïste qui fera tout pour lui, comme nous faisons tout pour nous. Mais ainsi le veut la nature, c'est à nous d'obéir. En voyant l'homme prosterné aux pieds de son idole, et connoissant son égoïsme, son inconstance, on croit lui entendre dire : « O femme! objet de mes vœux daigne éteindre la flamme qui me consume, dussé-je, après l'instant de la jouissance, te regarder comme le gourmand voit les débris du festin dont il vient de se gorger. Chère moitié de moi-même, chère parcelle du polype dont tous nous sommes faits, daigne permettre que de toi et moi nous fassions un troisième. Ne me repousse pas, ou crains que le désespoir ne me fasse trouver un autre morceau du grand polype qui me sera plus favorable que toi, monstre de cruauté! »

On doit s'étonner que l'homme fort de caractère se serve

de l'amour comme d'un palliatif nécessaire pour extraire en partie, de son imagination, le terrible et pusillanime enfant de Cythère comme l'ennemi de sa raison. Nulle passion ne prête au ridicule de la parade comme l'amour ; les déclarations, les tourmens des Cassandres, des Gilles, des Colombines nous font rire, et ce n'est pas sans raison. Nous nous reconnaissons en eux et, de sang-froid, nous rougissons de nos exagérations amoureuses. Je sens qu'à 40, ni même à 50 ans je n'eusse pas fait une telle description de l'amour, mais à 66... les illusions cessent. Les illusions, c'est la vie; la vérité annonce la mort. Voici le court itinéraire du voyage de notre vie : jusqu'à 25 ans on mange son superflu; de 25 à 50 son revenu, et passé 50 ans on mange son fond.

Qui s'est plus moqué des passions mondaines que Rabelais? De quel ridicule mordant il les habille! Qui les a mieux analysées, disséquées que Montaigne? Lui seul analyse la vie, parle du mépris de la mort en vrai philosophe. Un de mes souhaits seroit de connoître les particularités de la mort de Montaigne; sa fin étoit si intéressante et n'a peut-être pas mérité l'attention des spectateurs qui entouroient le lit de mort de ce grand scrutateur du cœur humain, puisque nul n'en parle. Il nous a révélé ses opinions vivantes, mais il n'a pu nous transmettre ses derniers mots, la dernière idée qui occupa son esprit vaste comme la nature (1). Un journal anglais (*le Spectateur*) critique beaucoup Montaigne qu'il nous peint comme l'égoïste le plus achevé. On voit encore là combien l'Angleterre rivalise avec la France. Sa jalousie ne porte pas seulement sur nos productions territoriales et sur notre hilarité, qui dépose son amour-propre rembruni, elle voudroit encore jeter du ridicule sur nos plus grands peintres de mœurs. Combien l'on dessèche l'âme humaine! Que cette matière vile et de convention fait descendre l'homme de son apogée (2)! Au fond, ne sommes-nous pas tous égoïstes comme Montaigne, si nous ne voulons pas être

(1) Un homme à qui je lis ceci m'assure que par tradition orale, on sait que Montaigne est mort de la pierre ; que, le dernier jour de sa vie, il fit dire une messe dans sa chambre et que pendant le sacrifice, se sentant mourir, il dit : Voilà l'homme. (G)

(2) Si, envers nous, l'Angleterre a des motifs de jalousie, nous en aurions peut-être plus qu'elle, si nous savions être jaloux. Ne disons donc pas trop de mal d'une nation où tout est calculé pour le bénéfice de tous, où l'esprit national est unique, où l'on ne mange

hypocrites comme le théologal (1)? Nous sommes tout nous, même en aimant les autres; que sommes-nous donc en leur portant envie? Nous dissimulons sans cesse le *moi* qui nous possède, qui nous sort par les yeux, le nez, et encore ailleurs. Il n'est que notre bouche qui sache mentir avec quelqu'effronterie, mais enfin, c'est toujours quatre sens qui déposent contre un, sans compter le sixième. C'est un triste éloge que nous faisons de l'espèce raisonnante, qui ne raisonne que pour son intérêt particulier, et qui s'écrase elle-même en s'opposant au bien général. Homme, égoïste parfait, si tu pouvais emporter le monde sur tes épaules, tu le ferois. Vive moi! dirois-tu en tirant la langue, et succombant sous le poids énorme. « Tout pour moi, rien pour d'autres » est ton dicton favori. Ah! polype imbécile! Demain, que seras-tu? Peut-être l'insecte ou l'herbe qu'aujourd'hui tu foules à tes pieds. Vois ce cadavre infect dont chacun se détourne, c'est là ton sort après tes superbes élans.

— Il ne faut donc rien faire pour la gloire? dira quelqu'un. — Au contraire, tout pour la gloire qui tourne au profit de l'espèce et de sa perfectibilité.

Si je croyois que ce que j'écris ne sert qu'à m'amuser, je jetterois mes paperasses au feu. Ma récompense est de me dire : on ne trouvera dans ce recueil que des idées philanthropiques pour le bonheur de tous; tant mieux si l'on dit, mais en seconde ligne : cet homme nous fait du bien, qu'il repose en paix, après avoir joui sur la terre de ses bonnes intentions. Résumons. Le mépris de la mort est l'effet de l'amour-propre dans les uns, ou de la force du raisonnement dans les autres. Trop de pusillanimité sur notre fin inévitable est foiblesse avilissante. On s'habitue à l'idée de la mort en proportion qu'on apprécie la vie pour ce qu'elle est, et pour ce qu'elle vaut. C'est aux deux extrêmes de la société, chez l'homme instruit et chez l'ignorant, qu'on la redoute peu, l'un par raison, l'autre par ignorance. La classe intermédiaire, livrée à une vie factice, toujours occupée de projets fastueux, ou faisant son dieu de son or, ne

presque pas de pain parce qu'il faudroit l'acheter au dehors, où le gouvernement n'encourage que le commerce et ce qui y a du rapport, et laisse payer les grands artistes étrangers à ses riches citoyens. (G.)

(1) Le théologal étoit un chanoine institué dans le chapitre d'une cathédrale pour enseigner la théologie et prêcher en certaines occasions

peut quitter de sang-froid des biens imaginaires. Néanmoins, le temps nous mine en tous sens, on s'aperçoit des déchets de la vie, et c'est avec des regrets insupportables que ceux dont je parle se résolvent à tout abandonner.

L'habitude de voir des morts et des mourans ne procure qu'une réaction précaire à ceux qui par état fréquentent les malades, les hôpitaux et les armées. A l'égard de la mort, le *moi* et le *toi* sont pour eux à une distance telle que le point de réunion ne leur apparoît que comme un rêve.

Un officier de nos armées vient de me dire que lui et son ami avaient beaucoup ri en s'éveillant sur le champ de bataille d'Austerlitz (1), où ils avoient bivaqué après la victoire, et voici de quoi ils ont beaucoup ri : Leur domestique, n'ayant trouvé pas même une pierre pour exhausser leurs têtes, s'étoit avisé de donner à chacun de ces messieurs un cosaque mort qu'il avoit fourré dans des sacs, pour leur servir d'oreillers. Que diroient nos belles vaporeuses, si on leur faisoit ainsi passer une nuit la tête sur un cadavre?

J'ai promis de dire un mot concernant ce plaisant original qui non-seulement méprisoit la mort, mais qui jouissoit d'avance de la sienne, en songeant à l'effet que produiroit son enterrement. Cet homme aimoit singulièrement les contrastes pour se repaître d'une scène aussi tragi-comique. Riche, et s'amusant d'expériences de physique, il prépara un grand nombre de flambeaux tous remplis de fusées et de pétards dont l'explosion calculée devoit se faire au même instant ; et par son testament, il enjoignit à ses héritiers de se servir des dits flambeaux pour éclairer le cortège nocturne qui le conduiroit à l'endroit, indiqué, de sa sépulture. Ce drôle de corps voyoit d'avance son cadavre abandonné et son cortège mortuaire, prêtres, parens et amis, fuyant de toutes parts épouvantés. Un de ses regrets, sans doute, étoit de ne pas participer à ce spectacle réjouissant ; mais il se l'imaginoit et, de fait et en droit, d'avance, chaque fois qu'il rencontroit un enterrement somptueux et vaniteux sur son chemin. — Que trouvez-vous de risible dans cette cérémonie, lui disoit-on? — Vous le saurez un jour, si vous vivez après moi, étoit sa réponse.

(1) Cette bataille avait eu lieu deux ans auparavant, le 2 décembre 1805.

CHAPITRE II

NOUS VIVONS DANS NOS HABITUDES

Il faut à l'homme des habitudes ; s'il n'en contracte de bonnes, il en prend de mauvaises. Il est donc essentiel de l'aider dans ses premières démarches, de lui faire prendre, sans qu'il s'en doute, une direction salutaire pour lui et utile aux autres.

Malheur à celui qui, toujours peu satisfait du présent, cherche son bien-être dans l'avenir ; si cette manie tourne en habitude, le trône du monde ne pourroit le satisfaire ; tandis que l'homme, allant doucement à travers ses douces habitudes, ayant d'abord établi l'ordre entre son produit et sa dépense, voit couler sa vie sans orages. — Le peut-on ? — Je sais que le chagrin nous vient plus souvent du dehors que de chez nous, et qu'une constante quiétude seroit la pierre philosophico-morale, aussi difficile à trouver que celle physique ; mais sur ces choses, nous avons le droit de raisonner sans égoïsme, nous pouvons distinguer et connoître ce qui a dépendu de nous ou d'autrui. Je l'ai dit en son lieu : vouloir se tourmenter des immenses folies des hommes, ce seroit absolument renoncer au bonheur. Il est des chagrins inévitables, sans doute, mais quand on ne peut dire *mea culpa*, nos habitudes servent à nous consoler ; par réminiscence, elles nous rejettent au temps où nous étions exempts des peines actuelles ; elles adoucissent le présent et

nous font passer dans un avenir plus heureux. On tient tellement à ses habitudes, qu'on voit souvent des auteurs travaillant jusqu'au moment de leur mort. Ils se disent : Puisque je puis faire encore ce que j'ai fait toute ma vie, ma vie n'est pas épuisée.

Les inconstans redoutent, disent-ils, la monotonie qui accompagne les habitudes cimentées. — Il n'est point de monotonie pour celui qui règle ses instans ; il sait qu'après la chose qu'il fait avec plaisir, telle autre lui succédera : il jouit du présent avec un doux pressentiment de l'avenir qui l'attend. La monotonie du désordre est moins supportable que celle de l'ordre trop symétrique, quoiqu'il y ait de l'excès dans l'une et dans l'autre. La monotonie, ce mot emprunté de la musique, veut dire absence de nuances, ou nuances fausses, frisant l'unité dans le tout. Un bon trait trop répété peut devenir monotone, il est vrai ; mais c'est encore par absence de nuances ou par trop de prétention. De même, en morale, toute action inconvenable fatigue par son déplacement (1). L'art des convenances ne s'apprend que chez le beau monde ; s'il pousse trop loin les nuances de l'étiquette, c'est-à-dire de l'amour-propre, Diogène est là pour lui dire : « Ote-toi de mon soleil ! »

On ne voit de gens constamment heureux que ceux qui jouissent de la santé du corps, se font une santé morale établie sur un ordre invariable dans tout ce qu'ils font. Ceux-là répètent chaque jour les mêmes occupations avec un nouveau plaisir ; il n'est point de monotonie pour eux, parce que chaque fois qu'ils recommencent une même chose, ils la perfectionnent ; et comme, grâce à Dieu, la perfection absolue n'est pas du ressort humain, nous risquons peu de nous ennuyer en la cherchant.

De quel œil de pitié l'homme d'ordre voit, à son tour, l'homme accablé sous le poids du désordre ! Quel retour de jouissance sur lui-même ! Non, il n'est point de félicité dans ce monde sans l'ordre convenable à la chose qu'on fait. Comment inspirer à la jeunesse cette source de biens ?

Il n'est pas de meilleure leçon pour elle que l'exemple continu de l'homme d'ordre. Peu de morale, point de réprimandes ; que l'un agisse constamment par principes et que l'autre voie,

(1) Pour « parce qu'elle est déplacée ».

observe. On m'a souvent félicité sur la bonne conduite et les progrès d'un de mes neveux, Alexis Grétry, sous-ingénieur (1), que j'ai élevé dès sa naissance. Cependant, je n'ai rien exigé; j'ai agi, il a vu; il semble s'être dit : Mon oncle est toujours occupé utilement, il aime l'ordre, la propreté, il ne ment jamais, je veux l'imiter.

Rien n'est plus précieux que de prendre et de chérir l'habitude de ses devoirs, ce qui est facile quand on vit avec ceux qui aiment leur état.

L'habitude des gens du peuple est de mépriser ce qu'ils font et de porter envie à ceux de l'état voisin du leur, que le public semble considérer en plus. Dédaigner son état quand il n'a rien qui répugne à la nature, c'est faire l'aveu de sa bassesse. Laissons à d'autres ce sentiment inférieur. Nous ne pouvons guère imaginer quelle idée ont d'eux-mêmes ceux qui exercent les plus viles fonctions de la société, quoique nécessaires; l'argent les dédommage, sans doute, et il est juste qu'on leur en donne beaucoup; ce seul emploi de l'or prouve l'extraction souterraine de ce métal corrupteur; avec cet or, ils se dépaysent, vont acheter des terres et se font *seigneuriser* au loin.

Si l'on fait l'échelle des prétentions de l'amour-propre, on verra que le savetier veut être cordonnier, ou qu'un savetier comme lui vaut tous les cordonniers du monde. Le maçon veut être architecte, le violon (2) de bastringue compose une contredanse pour se dire auteur d'icelle. L'huissier se croit procureur (3), celui-ci avocat. Là, du moins en France, il est une fierté d'état qui laisse croire à tous ce que l'avocat se croit lui-même, c'est-à-dire qu'il est le digne défenseur des loix de l'honneur, de la probité et du malheur opprimé.

On peut (presque comme en tout) diviser nos actions et nos habitudes en trois parts : bonnes, médiocres et mauvaises. Les bonnes sont philanthropiques, bonnes partout; les médiocres, souvent indifférentes, et les mauvaises, mauvaises.

(1) En 1807 (G.). — Alexis était le fils de Joseph Grétry, frère aîné du compositeur, mort à Paris le 3 Floréal an IV, laissant trois fils et quatre filles. Grétry recueillit chez lui trois de ces enfants, dont Alexis; les autres furent recueillis par le tapissier Victor Flamand, mari d'une des filles, qui a laissé des souvenirs sur son illustre parent.

(2) Pour « violoniste ». Le mot est encore employé aujourd'hui dans le même sens.

(3) Titre anciennement donné à l'avoué.

On n'a pas encore calculé quelle part nous avons le droit de nous approprier dans les biens que la nature nous donne pour être généreux; c'est le secret des consciences. Si ce calcul étoit praticable, on verroit l'honnête négociant (et tout est négoce en société; nous sommes tous sociétaires les uns avec les autres) je dis donc que si le calcul dont je parle étoit praticable, on verroit l'honnête négociant, l'homme juste, se contenter de 5, de 10 pour cent en profit net. Au reste, ceci n'est pas de rigueur, car les risques, les hasards honnêtes, l'application constante, le talent propre à la chose qu'on fait, doivent être compris dans ce calcul qu'on ne fera jamais.

Les habitudes ou les actions indifférentes sont celles de la première enfance, de l'arrière-vieillesse, et de ceux qui vivent honnêtement au dépens d'autrui, sans une juste réciprocité. A une table d'hôte, j'entendis un jour quelqu'un qui disoit à un frère quêteur : « C'est un triste métier que vous faites là, mon cher frère. » — « J'obéis à mon supérieur. » — « C'est fort bien; mais à la rigueur, ce que vous faites pourroit s'appeler : voler sans effraction. Pardon si je suis trop rigide. » — « Monsieur, je sais souffrir. » — « Voici un écu pour ma réparation. » Le frère baisa la main qui donnoit, et j'essuyai mes yeux avec ma serviette.

CHAPITRE III

UN MOT SUR LA MUSIQUE DES GRECS.

Nul ne peut dire ce qu'elle étoit, puisque rien, ou presque rien ne nous en reste, ni quant à la mélodie, encore moins quant à l'harmonie (1). — Elle étoit déclamée et chantante. — Bon, mais comment les Grecs déclamoient-ils, chantoient-ils ? — On l'ignore. — Leurs livres attestent qu'ils produisoient des effets étonnans par leur musique. — *Bene fit*. — Mais dans cette circonstance comme dans mille autres, ne juge-t-on pas la cause par l'effet qu'elle produit? Et ces prodigieux effets n'étoient-ils pas dans les têtes chaudes d'Athènes plus que dans leur musique? J'ai vu des êtres sensibles pleurer ou rire en écoutant mes opéras ; auroient-ils produit pareils effets sur un parterre lapon? Non, sans doute. Sans être Lapons, je vois tant de gens qui

(1) Cette opinion, émanant d'une autorité telle que Grétry, résume les idées des musiciens du temps au sujet de l'art musical des Grecs. Il est bien vrai que cette phase de l'histoire de la musique présente ce caractère particulier qu'à côté de la documentation la plus riche concernant la théorie musicale des anciens Hellènes, nous ne possédons qu'un nombre infime de spécimens de leur pratique musicale. La première étant demeurée jusqu'aujourd'hui du domaine exclusif de la philologie, les anciens musiciens n'avaient aucun moyen de se représenter ce qu'avait pu être la seconde. On verra plus loin, au chapitre VI, qu'un évêque allemand, féru de littérature, en savait plus à ce sujet que Grétry lui-même. Ce n'est que de nos jours, et plus particulièrement grâce aux travaux de F.-A. Gevaert, que la théorie musicale des Grecs, examinée à la lumière de l'acoustique et de la physiologie musicales, a permis des reconstitutions positives de cet art disparu.

n'éprouvent rien en m'écoutant. Je n'ai pas vu à Paris ce que j'ai vu à Rome; là, on se pâme de plaisir quand la musique est bonne et bien exécutée; ici, on jouit avec plus de présence d'esprit, on raisonne son plaisir; là, on se laisse aller, on se laisse faire. Ce sont donc les dispositions requises de celui qui reçoit l'impression qui favorisent l'effet que produit notre art. — Les Grecs avoient une langue plus harmonieuse, plus accentuée que la nôtre; leur musique devoit participer à ces avantages. — Je réponds qu'aucune langue ne manque d'accent dans la bouche de l'homme passionné. Quant à la grande harmonie d'une langue, si j'en juge par l'italienne que je connois, cet avantage supposé n'en est pas un, selon moi, pour le musicien. Trop de douceur, trop d'harmonie, trop de facilité à rejoindre les voyelles par des élisions, peuvent rendre le compositeur paresseux et ses productions trop lâches. Quand la musique coule sans recherche avec les paroles, c'est un bien, mais une fois sur dix. La langue françoise m'a rarement gêné en composant. N'ai-je pas rendu, avec vérité, les sentimens qui appartiennent à la comédie? Gluck n'a-t-il pas été tragique au superlatif? Après la langue françoise, celle des langues du Nord qui me paroit être la plus propre à la musique, c'est la langue russe, que je n'ai jugée ainsi que par le sens de l'oreille, et sans la comprendre. Si le russe est du grec corrompu, il lui reste encore assez de douceur mêlée à son âpreté hyperboréenne, de quoi faire une excellente musique.

Revenons à la musique des Grecs. Qu'étoit-elle? On n'en sait rien. Plus on écrit de volumes sur les prodiges qu'elle opéroit, moins nous les concevons. Si c'est par la langue grecque qu'on veuille juger la musique de ce temps, même embarras, car les accens d'Athènes sont perdus pour tout le monde. Je me dis cela quand j'entens lire du grec à l'Institut. Je crois, encore une fois, que la langue des passions est universelle, qu'on peut la noter partout, et que partout elle est aussi vraie, aussi tendre qu'énergique; mais il y a du choix parmi ces accens divers, quoique toujours vrais. Les Lapons, dont je viens de parler, ont les accens de leur passion sans doute et peut-être une mauvaise musique, quant à nous. Dans les régions hyperborées, on doit trop exprimer les passions fortes, et grimacer les sentimens tendres.

Peut-on noter les accens de la parole? répètent sans cesse ceux qui n'ont pas le sens musical. — Oui, oui, trois fois oui; et voici le mystère expliqué tout à fait, outre ce que j'ai déjà dit dans mes *Essais sur la musique*. La parole et le chant ne diffèrent qu'en ceci : les syllabes parlées ou déclamées sont des points..., les sons qui forment le chant sont les mêmes points prolongés en ligne. Dites un *oui* bref, c'est parler; prolongez ce même *oui*, c'est chanter. Chacun peut en faire l'expérience. Est-il étonnant que le musicien entende les sons dans les points, si brefs qu'ils soient, et qu'il faille des lignes ou des sons soutenus au commun des auditeurs pour qu'il puisse dire : c'est du chant?

Remarquons que moins un peuple est exercé dans l'art musical, plus les lignes ou les sons qu'il chante ont de longueur (1). L'ancienne musique françoise, qui étoit une *traînasserie* quant à l'exécution, en est la preuve. Aujourd'hui en France (excepté à l'Opéra), l'exécution est tellement rapide dans l'*allegro*, les sons se pressent de si près, que l'oreille ne les saisiroit pas si un son ne faisoit deviner l'autre (2). En exécutant avec cette rapidité, je ne dis pas que l'exécution se soit perfectionnée; au contraire. Je dis aux femmes qui au piano possèdent le plus ce talent, qu'il y a du trop en vélocité dans leur jeu, rapport à nos facultés auditives : dans ce cas, diminuer de vitesse en augmentant d'expression, seroit gagner beaucoup. Au reste, cette bonne, cette aimable, cette consolante et complaisante musique plaît et doit plaire à tous et en tous pays, de quelque manière qu'on la pratique, qu'on la traite et qu'on l'exécute. Elle seule est comparable à la jeune et belle femme, qui sous quelque costume qu'elle paroisse a le droit de nous charmer. Le pâtre qui tire trois sons de sa mauvaise flûte est content; on chante, on danse au son des instruments dans tous les coins de l'univers. A Paris, dans les cafés, les tabagies, dans les caves bachiques du Palais Royal, il y a au moins un orgue ou une vielle; en passant dans les galeries au-dessus

(1) Il est à peine nécessaire de faire remarquer que cette thèse, exprimée d'une façon aussi absolue, est une erreur, la mélodie des peuples primitifs se réduisant à des motifs de quelques notes à peine développés.

(2) Il semble être naturel à l'homme de passer d'un extrême à l'autre. (G.)

de ces caves, la musique vous part d'entre les jambes, comme un enfer harmonieux. Je l'ai dit cent fois : il faut que la musique soit d'essence divine pour résister à une telle publicité, à un tel débordement, sans nous dégoûter de son langage. Oui, pour l'homme bien né, la musique est comme un second pain quotidien. Elle fut (je le veux) miraculeuse chez les Grecs, parce qu'il avoient la tête ardente et mythologique. Elle étoit excellente chez nos aïeux françois, quoique lourde à l'excès, mais ayant une grande qualité, celle de ne pas estropier la prosodie des paroles. C'est souvent au dépens des paroles que nous sommes plus qu'eux chantans et harmonieux ; les paroles et la musique, chez nous comme chez les Italiens, se font de mutuels sacrifices pour obtenir un résultat plus satisfaisant. Mais l'est-il en effet ? Et ne serons-nous pas obligés quelque jours d'être scrupuleux à l'égard de la prosodie et, puisqu'il le faut, de changer de mesure vingt fois dans le courant d'un air pour lui être fidèle ? C'est surtout lorsqu'il y a plusieurs syllabes brèves de suite, que le musicien sera forcé de passer d'un 3/4 à un 2/4 *et vice versa*. Je le répète. jamais un air ne sera retenu, ne sera cité proverbialement s'il dérange la prosodie. Je voudrois être astreint à cette rectitude ; huit jours me suffiroient pour corriger mes fautes et celles des compositeurs les plus chantans, tels que M. de Monsigny (1). Mais voici pourquoi les musiciens sont inattentits à l'exactitude de la prosodie, c'est que trop souvent les paroles sont peu soignées. Nos poëtes dramatiques, en général, ne savent pas encore que les vers qui se correspondent par le sens, et le plus souvent par la rime, doivent être de même formés quant aux bonnes syllabes par lesquelles le musicien appuye : car alors seulement, le chant passionne les paroles. Si l'on veut un exemple de ce que je dis, le voici : on en citeroit mille, car les vers, ainsi que nos nerfs, marchent volontiers par paires. Dans le *Déserteur*, on trouve :

Comment ! Il ne déserte pas !
Il dit qu'il veut sortir de France.
Comment ! Il ne déserte pas !
On diroit qu'il est en démence !

(1) Le compositeur célèbre de *Rose et Colas* et du *Déserteur*, un des fondateurs de l'opéra-comique du XVIIIe siècle, que Grétry devait porter à sa perfection (1729-1817).

Le premier et le troisième vers étant les mêmes, vont bien ensemble ; mais remarquez le deuxième et le quatrième :

Il dit qu'il veut...
On diroit qu'il...

Changez votre musique au quatrième vers, dira-t-on, c'est à dire faites de la musique sans rythmes correspondans et sans charme.

Revenons à l'universalité de la musique, telle qu'elle soit. Voyez comme les gens de lettres du temps de Louis XIV, Gresset (1) et autres, vantent, prônent, exaltent la musique de leur temps, qu'on ne chante plus que dans *Le Jugement de Midas*. Le charme bien naturel des sons harmonieux, la beauté magique de l'opéra, plus encore la volupté des voix des actrices, des danseuses de ce spectacle opérèrent ce prodige. Mais la douce mélodie du *Stabat*, les opéras de Pergolèse n'avoient et n'ont pas besoin de prestige ; tout vieux que sont ces ouvrages, ils nous plaisent encore après plus d'un siècle. Si on ne chante plus autant cette musique, c'est que, de même que les bons proverbes qui ont été répétés mille fois, on ne s'en sert que dans les grandes occasions (2).

(1) La vie de J.-B. Gresset, l'auteur célèbre de *Vert-Vert*, s'écoula plutôt sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI (1709-1777).

(2) Je reviendrai encore sur cet objet important pour l'art musical. (G.)

CHAPITRE IV

LE MOMENT DÉCISIF

On retrouve difficilement l'instant favorable quand on l'a perdu ; c'est à nous d'en profiter quand il se présente. Il n'est personne qui n'ait manqué sa fortune plusieurs fois dans le cours de sa vie, s'il eût su profiter de la chance qui se présentoit, je ne dirai pas d'elle-même, mais par les rapports des circonstances. Qu'est-ce qui nous empêche de saisir l'instant? Oh ! bien des choses. D'abord, vis-à-vis de ceux qui disposent de la fortune des autres, on est trop haut ou trop bas, on fait trop ou pas assez d'efforts pour fixer leur attention, on ne saisit pas le moment où ils ont besoin de tout le monde. Si l'on va trop à court, on devient « le visage de tous les jours » ; si l'on n'y va pas, il est juste qu'on vous oublie... Il faut donc saisir le point juste entre ces positions morales et ne pas se plaindre de ses propos mal adressés. Si, par esprit d'indépendance, on néglige, on dédaigne de s'assujettir aux rubriques du courtisan, cette indépendance doit nous indemniser. Si on est gauche, maladroit, déplaisant, ceux-là doivent le dire.

La faute en est aux Dieux, qui nous firent si bêtes.

C'est l'amour-propre qui déroute le plus souvent du chemin de la fortune. Il est des gens qui, par fierté, ne demandent rien

quand tout est à donner, par quelque mouvement révolutionnaire dans l'Etat, et qui demandent quand il n'y a plus rien. Pour eux, dans le premier cas, obtenir étoit trop aisé, il leur faut l'impossible. Les caractères dont je parle prennent volontiers les choses à rebours ; ils sont trop fiers avec les plus grands qu'eux, bons et familiers avec les petits; leur conduite seroit humaine et conséquente s'ils ne demandoient rien, mais ils demandent, n'obtiennent point et se plaignent, à tort, de l'injustice des gouvernans. Dans les affaires, le moment heureux et décisif tient à ceci : si vous demandez pour vous seul, ou pour l'amour de Dieu, vous n'obtenez qu'une obole, mais si, de quelque manière que ce soit, vous avez l'adresse de lier, d'intéresser à votre sort celui qui donne, votre succès est certain. Ne répétons donc pas tant le mot de bonne ou de mauvaise fortune; la bonne est dans les rapports utiles qui se trouvent entre celui qui donne et celui qui reçoit, la mauvaise a aussi ses causes physiques et morales. L'homme d'esprit qui est en droit de donner favorise ses semblables ; si c'est souvent une bête qui donne, c'est souvent une bête qui reçoit. Le proverbe l'a dit : *tel maître, tel valet.* Le hasard, ou plutôt une rencontre heureuse, décide quelquefois du sort des hommes, j'en conviens. Par exemple, un prince s'est égaré la nuit dans une forêt ; il reçoit de nous des secours et peut-être la vie; il nous récompense, cela est juste. Mais, je le demande, y a-t-il plus de raison de s'enfler d'un tel succès que d'un bon billet à la loterie ? Il faut cependant faire quelques pas en avant pour rencontrer la fortune. L'homme vertueux ou à grands talens reste chez lui, attend qu'on l'appelle; il est assez heureux de son aplomb, de sa vertu et de la conscience de son mérite. Est-ce assez pour arriver aux places éminentes? Non, pour être vu, il faut se montrer. L'homme médiocre, tourmenté par la fièvre des désirs, court en avant, se plie, se replie et obtient souvent ce que l'autre méritoit, s'il eût fait les démarches nécessaires.

Ce qui manque à presque tous les hommes, c'est de ne pas savoir ce qu'ils veulent et ce qui leur convient (1). Celui qui le

(1) Gœthe avait écrit de même quelques années auparavant : « Je respecte l'homme qui sait exactement ce qu'il veut, travaille sans relâche à atteindre ce but et sait discerner et appliquer les moyens propres à l'atteindre... Croyez-moi, la plus grande partie de ce que nous

sait a tout avantage, et il est au comble s'il sait faire, au juste, ce qu'il faut pour avoir ce qu'il veut. Le marinier d'eau douce (1) suit le courant; l'expert pilote se dirige; pour aller à son but, l'un a sa marche tracée, l'autre se la fraye à travers les vents et les écueils. De même, l'homme médiocre suit le courant, l'homme de tête dirige sa course.

C'est surtout quand l'inspiration du génie s'empare de nous (dans quelle que science que ce soit) que le moment décide. Ce moment dépend-il de nous, est-il calculable? Oui, quand l'homme est bien né; il l'est plus qu'on ne croit; c'est à nous de le saisir et d'en profiter ; c'est à nous à remarquer quels sont les voies, les accidens, les incidens qui nous y conduisent ou nous en éloignent. Pendant les heures de travail, dans un de ces momens où la nature nous favorise, il n'est nul homme de talent qui n'ait regretté d'avoir été distrait par quelqu'importunité. Que de traits de chant on m'a fait perdre avec un cruel : « Comment vous portez-vous? » Tôt ou tard, le trait revient à la mémoire ; mais est-il aussi avantageusement placé que la première fois? Il reste toujours des doutes soucieux dans l'âme de l'artiste. Il semble que plus un trait appartient à l'inspiration, moins il est nôtre et plus il est ce qu'on appelle métaphysique, abstrait. Oui, il faut, pour ainsi dire, faire abstraction de l'être commun pour participer à cette autre existence surnaturelle qui prouveroit seule qu'il est une région spirituelle à laquelle nous participons déjà sur cette terre. Pour inventer, pour composer, nous n'avons que la faculté de nous donner la fièvre d'où découlent d'autres facultés, mais c'est la fièvre musicale qu'il faut pour faire de la musique, et non celle de l'amour, ni de l'amour-propre, quoique de cette dernière il en entre un grain pour fomenter nos conceptions. Si l'amour-propre, l'amour du sexe ou toute autre passion suffisoient, tout homme seroit un prodige. Mais non, outre la fièvre qu'on peut provoquer, il faut que l'organisation individuelle nous conduise au but; on écrit alors sous la dictée de l'inspiration, on se fouette les sens

appelons la mauvaise fortune provient simplement de ce que les hommes ne se donnent pas la peine de discerner le but auquel chacun doit tendre et, lorqu'ils le reconnaissent, pour travailler sérieusement à l'atteindre. » (*Les Années d'apprentissage de Wilhelm Meister*. 2e partie, livre VI.) Maeterlinck reprendra la même idée dans *La Sagesse et la Destinée*.

(1) C'est ainsi que par dérision les marins appellent nos hommes de rivière. (G.)

comme le prêtre d'Apollon fouettait la Sybille jusqu'à ce qu'elle eût parlé. Pour arriver à la région du génie, faut-il s'enivrer, comme on enivroit la Sybille de vapeurs métalliques, d'encens ou de liqueurs spiritueuses ? C'est selon : pour s'exciter, l'homme du Nord boit du vin, le François danse, l'Italien n'a besoin ni de l'un ni de l'autre de ces moyens. Je suis assez Italien de ce côté ; j'ai plutôt besoin de tempérans que d'excitans.

C'est surtout dans les liaisons amoureuses que l'instant perdu ne se retrouve pas souvent. C'est là véritablement que les momens sont précieux et qu'une seule démarche, un rien, décide. Chez la femme respectivement à nous, tantôt c'est la manière dont elle se pare, l'air de son visage, c'est quelque bizarrerie dans sa coiffure, c'est un mot qu'elle dit à propos, c'est la manière dont sa figure se trouve éclairée, c'est un sourire flatteur qu'elle vous lance en pensant plus à elle qu'à vous, c'est un trait de mélodie qui vous frappe dans la sonate qu'elle exécute, c'est une note expressive dans son chant, c'est plus que tout cela, c'est une jolie femme qui n'a besoin que d'elle-même pour plaire. Mais si l'homme d'une belle santé est facile à séduire ou, plutôt, s'il ne faut à l'homme foible qu'un instant pour être vaincu, il est de beaux fils surannés, fatigués, qu'un rien dégoûte. Pour eux, la nomenclature que je viens de faire des attraits féminins sont autant de sujets de critique et d'épigramme ; et c'est souvent, aujourd'hui, pour les plus méchans, les plus mordans, les plus difficiles à subjuguer que les femmes galantes employent leur tactique. Celui-là est moi, disent-elles, passons à un autre. Mais est-ce pour tout de bon que messieurs les blasés méprisent les jolies femmes ? Eh non, c'est aussi leur tactique qu'ils opposent à la coquetterie. Rebutés, méprisés, ils sont aussi décontenancés que le provincial trompé par nos belles séductrices. La recherche du moment décisif est telle à Paris parmi les roués et les rouées, qu'elle a gagné jusqu'aux filles élégantes des maisons publiques. Il est vrai que, pour elles, ce moment consiste à vider adroitement la bourse de ceux qui les approchent. Fort attachées et fort généreuses, à ce qu'on dit, envers celui qu'elles aiment, elles sont sans pitié et sans sentiment pour tout autre, fût-il un Adonis. Voici leur tactique

galante, qui peut servir de préservatif à ceux qui craignent leurs embûches, aussi funestes au talent, à la réputation, à la bourse qu'à la santé. Pour attirer les hommes dans leurs filets, elles ne se montrent que bien parées, arrivent tard à la promenade et n'y restent pas longtemps. Quand elles voient quelqu'un qui les suit, elles l'évitent et reviennent sur leurs pas. Si on leur parle d'un rendez-vous, elles ne répondent que par un sourire malin et souvent vous fourrent un gros bouquet sous le nez, en s'éloignant encore. Ce bouquet, naturel en été, artificiel en hiver, est très parfumé ; c'est un attrait de plus pour se faire suivre. Il y en a même qui disent des impertinences qui réussissent auprès de certains hommes assez bêtes pour se piquer, se croire humiliés par l'être le plus abject. Enfin, on parle finance et il n'est guère possible d'offrir peu à une si belle dame qui fait ainsi la renchérie. « J'espère, disoit l'une d'elles, que monsieur ne me prend pas pour une femme à douze francs ? » — « Non, Madame, répond-il, je vois bien que vous êtes femme d'un louis. » — « A la bonne heure, vous me rendez justice. » Un jeune homme me disoit l'autre jour au spectacle : « Voilà une charmante coquine qui refuse de me recevoir, mais, dût-il m'en coûter cent louis, j'irai chez elle pour l'étriller de la belle manière. — Vous l'aimez à la rage, lui dis-je ; prenez garde d'être le seul étrillé. »

Après nos conquêtes guerrières, il doit être et il est en effet beaucoup de nouveaux riches à Paris. Leur bourse est un objet de spéculation pour les prêtresses de Vénus, qui ont établi des maisons d'une somptueuse débauche. Là, les plus belles filles ont un ton excellent : on se croit à Athènes ou dans un sérail du Levant. Des professeurs de musique, qui y donnent des leçons, m'ont dit qu'il y règne la même décence que chez le citoyen riche le plus honorable. C'est une Agnès ou une dégourdie qu'on trouve là, après un souper splendide où toutes les belles se sont disputé adroitement votre conquête. Jadis, la débauche grossière de ces maisons avoit quelque chose de repoussant pour l'homme délicat ; on y a établi le luxe et une apparente honnêteté ; il ne reste plus à la vertu... que la vertu.

Il semble que tout soit piège en amour, et que la nature

l'ordonne ainsi pour perpétuer les êtres sentans, chez les êtres raisonnables et raisonnant.

Chacun, pour hâter le moment décisif, cache soigneusement ses défectuosités, et ne montre que ce qu'il a de mieux. Des mots sont substitués aux mots de la chose; *cœur*, *âme* et *sentiment* remplacent tout un dictionnaire physico-moral; le sourire remplace la dureté, la libéralité remplace l'avarice, la bêtise n'est plus que soumission, le bavard sait se taire, l'imbécile sait s'exprimer, le lâche est courageux, le dévôt devient luxurieux, patelin et Tartufe, l'impie croit à celle qu'il désire et qu'il adore, le monarque se fait berger, la plus grande reine pleure comme une femmelette, Hercule apprend à filer, la courtisane devient pudique... C'est un monde illusoire qui remplace le monde réel et qui modifie tout ce que la nature a de trop matériel en fictions, que les désirs embellissent et qui s'évanouissent dans la réalité, quand la passion cesse. Ne nous plaignons pas de cette séduction, de cette tromperie sensuelle; elle est la plus grande consolation des mortels, comme elle est de première nécessité pour la reproduction des êtres. La nature, dira-t-on, ne pouvoit-elle pas nous rendre heureux sans nous tromper? Demandez-lui. Peut-être existe-t-il un séjour de réalité; mais ici-bas, l'illusion règne en tout et pour tout, hors quelques besoins physiques, que nous avons encore l'insolence de nommer grossiers, ou de revêtir d'un apparat poétique pour les rendre illusoires autant que possible.

CHAPITRE V

SUR LA PRÉÉMINENCE DES SENS ENTRE EUX

La tête de l'homme, et de la plupart des animaux, est comme une maison à cinq portes, par où les sens s'échappent et communiquent avec le dehors pour en acquérir l'intelligence. Les cinq issues fermées, il n'est plus rien au logis; l'individu n'est plus qu'une masse brute qui ne fait que manger, digérer, faire l'amour et dormir. Si dans le courant de la vie une de ces portes se ferme après avoir servi, les autres profitent de sa vacation. Si deux, si trois, si quatre se ferment, en est-il de même pour la cinquième? Je ne le pense pas. Il faut plusieurs sens pour suppléer à un sens perdu, mais un seul sens n'en peut remplacer quatre. Néanmoins, on voit des vieillards auxquels il ne reste que des débris des sens et qui, par habitude, conservent un jugement passif aussi exact que si leurs sens étoient en activité.

« Vous fredonnez souvent et avec plaisir, disois-je à un nonagénaire (1). » — « Oui, me dit-il; quoiqu'à peu près sourd et aveugle, volontiers, à l'heure des spectacles, j'assiste en idée aux opéras de Lulli et de Rameau. J'entends, je vois comme si j'y étois. »

Les réminiscences du vieil âge prouvent que les facultés

(1) Le mot *fredonner*, qui à la rigueur veut dire *faire des fredons*, signifie aussi *chanter en dedans*. (G.)

sensuelles sont en nous et ne s'effacent jamais totalement, puisque l'imagination les conserve et les reproduit. La vieillesse s'interpose entre nos plus lumineuses facultés : au crépuscule de la vie, l'intelligence de l'homme n'est plus que l'ombre d'une lumière qui a fui. « Que de choses, dis-je au même vieillard, vous vous rappelez en vous transportant à l'Opéra! » Le bon homme sourit; toutes ses rides parurent à la fois sur son visage. Il avoit été bel homme, avoit su plaire aux belles par son amabilité et son esprit; mais l'ennemi qui dévore tout avoit frappé l'idole, dont il ne restoit que des vestiges. « Les gens de lettres de votre temps étoient-ils autant que vous amateurs de l'opéra? » — « Quelques-uns, mais la majeure partie ne recevoient pas de la musique des impressions directes; ils l'écoutoient avec inquiétude. L'harmonie des sons, dont les rapports proportionnels sont physiques et mathématiques, ne nous saisit que quand la même justesse de rapport et de proportion se trouve en nous. Voltaire, entre autres, assistoit à l'Opéra plus par dissipation que par intérêt. Il disoit qu'il n'aimoit pas les *eu* (1). Un jour, à table, je lui rappelai son mauvais calembour en lui refusant de l'omelette qu'il me demandoit.

« Je vais tâcher de me rappeler une discussion que nous eûmes entre nous, gens de lettres, Fontenelle, Voltaire, Diderot, Duclos et moi (vous savez que je ne suis qu'amateur sans nom). Nous disputâmes sur la prééminence des sens : à l'Opéra, le lieu étoit opportun...

— Vous me ferez plaisir de m'en rendre compte.

— Notre conversation fut assez intéressante, mais le temps, ce rongeur impitoyable, m'en aura volé une partie.

— Voyons toujours.

« Chacun de nous prit parti pour un sens, tels les avocats. Nous n'étions pas tous convaincus du bon droit de notre client, mais nous sentîmes qu'il falloit nécessairement un défenseur à chacun des sens pour établir un plaidoyer en règle.

(1) L'*e* muet de notre langue a subi diverses modifications. Du temps dont parle notre vieillard, on disoit *eu*; 30 ans après, c'était *o*; à présent, c'est l'*e* accentué, plus dans le grave que dans l'aigu. Ces changemens sont amenés par un chanteur ou une chanteuse en réputation. (G.).

FONTENELLE.

... Sans doute, Messieurs, l'Opéra est le pays des sensations; mais, d'abord, je dirai que l'odorat n'a que faire ici; nous pouvons le retrancher pour le reléguer et en parler dans un festin, ou à la toilette d'une jolie femme.

DIDEROT (encore jeune).

Ah! Monsieur de Fontenelle, on voit bien que vous n'avez jamais réfléchi sur vos sensations en entrant dans cette salle, et que vous n'avez pas pénétré dans le sanctuaire mythologique, j'entens les loges des actrices et des acteurs, les coulisses, les corridors intérieurs où l'encens des sacrifices, les essences, le salpêtre même qu'on brûle pour annoncer Jupiter tonnant, la fumée des lampions... Tout ce mélange entretient ici, en tous temps, certaine *odeur d'opéra* que l'imagination rend fort extraordinaire, quand on songe à tout ce qui se fait dans cet Olympe fantastique.

VOLTAIRE.

Diderot a raison; quant à moi,

Tous les goûts sont entrés dans mon âme.

Mais ici, l'ouïe et la vue prévalent, je crois, sur les autres sens.

L'AMATEUR.

M. de Voltaire n'aime pas les *eu*, à ce qu'il me dit.

VOLTAIRE.

Non, Monsieur, mais il seroit aisé de prononcer autrement les *e* muets, et alors...

L'AMATEUR.

Puisque si peu de chose vous brouille avec ce spectacle, je croirois assez que d'autres raisons vous en éloignent. N'est-ce pas la prééminence que vous accordez au théâtre où l'on joue vos productions? Car je n'ose pas supposer que la musique, la danse, la peinture vous soient indifférentes.

DUCLOS.

Laissons cela; vouloir que notre Opéra soit parfait est un vœu chimérique; trop de choses concourent à son ensemble. Eh! qu'est-il de parfait dans ce monde? Exiger que chacun en aime également toutes les parties est une folie. Laissons à tous la liberté d'aimer à leur manière; il y en a beaucoup qui l'aiment sans savoir pourquoi, à moins que le vrai *pourquoi* ne soit ce que Diderot vient de nous dire. On peut aimer l'Opéra métaphysiquement, puisque lui-même est métaphysique. Il est des gens qui n'en aiment qu'une partie, sans s'embarrasser du reste. Celui-ci y vient pour la danse ou pour sa danseuse, tel pour le genre de poèmes, tel pour le chant, tel pour les décorations, tel pour l'orchestre. Je connois un homme qui vient pour le premier coup d'archet et qui, le plus souvent, après cet effet surprenant (pour lui), s'en va le reste du temps dans les foyers. Tels enfin (et c'est le grand nombre) y aiment l'ensemble de tous les arts réunis dans un seul cadre. Ici, les sens se disputent la prééminence et, s'ils parloient eux-mêmes autant qu'ils font parler, dans leur contestation, ils diroient :

LA VUE.

La primauté m'appartient. C'est ici la lanterne magique du cœur, il ne faut que les yeux pour être satisfait.

L'OUÏE.

Tu as raison, ma sœur, d'ajouter le cœur à la lanterne, car si le cœur n'étoit pour rien dans ton apanage, ta puissance seroit insipide.

LE TACT OU TOUCHER.

Ne sommes-nous pas tous les avenues, les portes du cœur? Et si l'artiste qui nous étudie manque cette route, ne demeure-t-il pas impuissant? Alors, il a beau nous frapper, il ne produit rien de vrai. « Il vaut mieux frapper fort que frapper juste », a dit un auteur (1). Erreur que cela. Molière, Racine, La Fontaine, nos grands interprètes ne sont grands que parce

(1) C'est Voltaire. (G.)

qu'ils ont frappé juste. Frapper juste, c'est frapper fort et frapper fort sans justesse, c'est frapper en l'air.

L'ODORAT.

Diderot a fort bien prouvé tout à l'heure que je suis pour quelque chose au spectacle des sens ; je n'ai rien à ajouter à ce qu'il a dit.

LE GOÛT.

Et j'en prends ma part, car toi et moi sommes tellement liés, que l'un ne peut se passer de l'autre : on ne peut goûter sans odorer et, dès qu'on bouche le sens de l'odorat, on ne goûte plus.

LA VUE.

Il est vrai que vous transmettez les odeurs délicieuses, mais quelquefois aussi...

L'ODORAT.

Eh! Madame la vue, n'êtes-vous pas dans le même cas? Ne nous montrez-vous pas des objets hideux? L'ouïe ne transmet-elle pas mille sottises de la part des hommes? Les dieux mêmes ont leurs peines à souffrir dans l'Olympe, comment serions-nous exempts des opposés de nos facultés? *Sunt bona mixta malis*. Hors Dieu (le Dieu créateur), rien dans le monde ne peut anéantir l'existence de son contraire. C'est le vice qui donne tant de prise à la vertu résistante; si elle ne résistait, seroit-elle vertu?

LA VUE.

Accordons et résumons-nous. C'est ici la lanterne magique du cœur, c'est ici que les plus douces paroles émeuvent le cœur, que l'oreille reçoit les plus tendres impressions harmoniques.

L'ODORAT.

C'est encore ici que les parfums sont prodigués ; le théâtre en est plein, la salle en est remplie, les belles n'y forment qu'un bouquet odoriférant, l'oiseau qui plane au-dessus de cet édifice et qui en reçoit les émanations se croit en Arabie.

LE GOÛT.

Et flairer, odorer, c'est goûter, c'est sentir; nous deux seuls avons l'honneur de former un verbe actif du mot *sens*, quoique, il faut être juste, nous le méritons tous.

LE TACT.

Et surtout moi; car c'est en tombant, c'est en empruntant ma faculté conjonctive que vous existez tous. Vous êtes tous, ainsi que moi, dans la tête de l'animal; mais chez lui, un sens n'est qu'un sens. Il ne voit que par les yeux, n'entend que par les oreilles, n'odore que par le nez, ne goûte que par la bouche. Moi seul (le tact), je suis universellement répandu par tout son individu; c'est une prééminence qu'on ne peut me contester d'ailleurs. Rappelez-vous ce qu'on voit, ce qu'on dit, ce qu'on fait ici, vous serez convaincus. En effet, est-il une satisfaction plénière sans moi? Voir, entendre l'objet de ses ardeurs, sentir, goûter les plus douces émanations, ne sont que les biens préliminaires; il faut en venir à moi pour arriver au plaisir vrai. Vous ne servez, Messieurs, qu'à fomenter les désirs que moi seul j'ai le droit d'assouvir. Vous êtes tous mes initiatifs, des ambassadeurs qui faites désirer ma présence.

TOUS LES SENS, excepté LE TOUCHER.

Ce qu'il dit feroit soupçonner qu'il est un sixième sens qui nous réunit, qui nous possède tous.

LE TACT.

J'en suis d'accord.

LA VOLUPTÉ.

Eh! oui, mes amis, c'est moi qui suis vous; et vous tous, dans votre doux pèlerinage, vous ne cherchez que le temple où je réside. Eh bien! mon temple est ici; ici il n'est pas un atôme qui ne soit moi. Depuis le sceptre jusqu'à la houlette, tout y parle d'amour :

Et jusqu'à « Je vous hais », tout s'y dit tendrement.

Si le noir soupçon, le noir chagrin, les tempêtes, les furies y paroissent, c'est pour rendre mes faveurs plus précieuses, plus enivrantes encore. Il est vrai qu'ici comme partout, tout se fait par vous, mais pour moi. Vous êtes les agens dont je suis l'objet; nous agissons de concert, vous pour moi, moi par les acteurs, eux sur les spectateurs. Ici, tout s'entend, tout agit l'un par l'autre et l'un pour l'autre, tous par vous, tous pour moi, et moi pour tous. Contribuons donc ensemble à la consolation des mortels. Hélas! ils en ont tant besoin! Quel plus digne emploi de nos facultés que de leur faire oublier les peines attachées à leur existence? Car il n'est pas une fibre de leur corps qui ne passe du plaisir à la douleur. Ils se croient participans aux délices des dieux quand ils me possèdent. Embellissons leur court passage sur la terre, flattons-les, l'espérance, ma sœur, vous et moi, jusqu'à la dernière heure. Tous leurs vœux sont pour nous, comme leur aversion est pour la peine; soyons leur propices et, dussions-nous les tromper, trompons-les, et qu'ils soient heureux... Mais que vois-je ici? Fuyons, fuyons, c'est la Vertu!

LA VERTU.

Arrêtez, mes amis! Je ne viens pas près de vous solliciter le malheur de l'homme; au contraire, je veux, s'il m'est possible, ajouter à vos bienfaits.

LES SENS.

Toi, notre ennemie, toujours disposée à mêler la crainte au plaisir que nous lui offrons; toi qui fais suivre chacune de ses jouissances du triste cortège des remords...

LA VERTU.

Les remords suivent les excès; je ne les connus jamais. Est-ce jouir que de se préparer un repentir? Un plaisir doux, constant, n'est-il pas préférable à la fièvre qui tue? Ah! laissez-moi dire à l'homme : — Jouissez des dons précieux que la nature vous accorde par l'organe des sens. Les sens sont vos meilleurs amis, mais jouissez modérément, ménagez vos sensations en raison inverse de la fougue de vos désirs. Voyez l'homme

consterné, abattu de tristesse après trop de jouissance; voyez celui qui, toujours tempérant, file sa douce vie comme un fil d'or qui descend du soleil et qui remonte aux cieux; l'aspect de ces deux êtres suffit pour vous décider. On a souvent recours à moi après les excès, jamais on ne me quitte pour retourner à eux.

LES SENS.

Fuyons, fuyons, vous dis-je, elle nous séduiroit.

LA VERTU.

Eh bien! laissez-vous séduire, puisque c'est pour perpétuer votre règne et pour assurer le bien de l'humanité. Je ne puis rien sans vous, je le confesse; sans une force préexistante, la force contraire est inutile. Ah! que l'homme seroit heureux, si nous pouvions nous entendre, si...

LES SENS.

Fuyons, vous dis-je, ne l'écoutons plus. (*Ils fuyent.*)

LA VERTU.

Les cruels! ils m'abandonnent. J'aurai donc toujours à combattre ces puissans ennemis! Aiguillonné par eux, l'homme me fuira et restera sans cesse en proie aux plaisirs mêlés de tourmens. Vous m'appellerez ingrat; mais c'est dans ce puits, où je vais descendre, qu'après bien des recherches vous viendrez me supplier.

LA VÉRITÉ.

Arrête, ma bonne sœur, ne te désespère pas. Nous avons pour nous l'expérience, l'évidence, le temps, ce grand maître, et les remords qui accablent ceux qui nous méprisent. De plus en plus l'homme s'instruit; le temps, qui mûrit tout, saura le convaincre qu'il faut nous suivre pour être heureux. Un peu plus tôt, un peu plus tard, j'en conviens. Mais enfin, notre triomphe est sûr. Allons, ma bonne sœur, embrasse-moi, et partons ensemble; allons nous consoler quelques instants dans les cieux.

DIDEROT.

Cela est charmant! La vertu à l'Opéra!

L'AMATEUR.

Oui, jeune homme, la vertu et la vérité à l'Opéra. Ne voyez-vous pas qu'ici comme ailleurs le crime est puni? Que même dans une farce, si la vérité, qui appartient à ce genre, n'est respectée, il n'est plus d'intérêt? Ici tout parle, tout danse, tout est personnifié. Il faut s'y faire et il n'y a que le premier pas qui coûte. Dans l'opéra que nous allons voir pour la première fois, les vents, les diables, les fleurs, les légumes, tout danse.

DIDEROT.

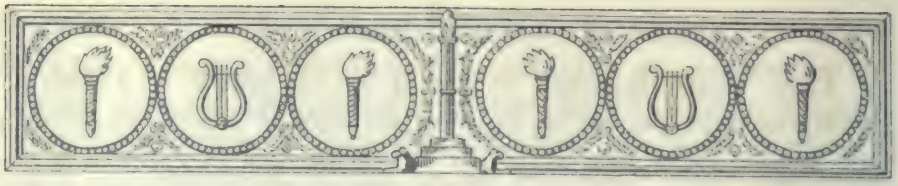
Bon! les légumes!

L'AMATEUR.

Oui, Monsieur, vous aurez une entrée de petits pois.

LES GENS DE LETTRES.

Entrons, voilà l'ouverture qui commence; allons voir ces prodiges. »



CHAPITRE VI

DE QUEL INTÉRÊT IL EST POUR LES SCIENCES ET LES ARTS D'ÊTRE PROTÉGÉS PAR LES PRINCES INSTRUITS

La perfection des sciences et des arts dépend du climat qui leur est plus ou moins favorable, de la protection éclairée d'un gouvernement sage et, surtout, de l'amour véritable que leur porte le chef de l'Etat. S'il est lui-même initié dans leur noble carrière, l'émulation est directe, et ses fruits plus assurés. On dit à tous les souverains d'encourager les sciences et les arts, afin que leur siècle brille de plus de splendeur et pour que le prince lui-même acquière une gloire solide dans l'avenir. Mais est-ce assez de protéger sur parole ce qu'on ne connoît que superficiellement? Non, dans les sciences et les arts, c'est l'instinct qui nous guide; ce sont les jouissances innombrables qu'ils donnent qui en sollicitent l'amour. Si le prince, lui, aime par politique et non par sentiment, l'émulation qu'il répand n'est que précaire. Autant le savant et l'artiste aiment l'approbation d'un chef instruit, autant ils sont peu sensibles aux encouragemens qui partent d'une main ignorante. Où les talens se montrent-ils? Partout où la sérénité du ciel les favorise; partout où ils sont considérés. L'or ne suffit pas pour les encourager; l'An-

gleterre ne le ménage pas, mais ce sont des artistes formés ailleurs qui vont le récolter. Là, le commerce domine, échauffe les têtes et l'Anglois, qui calcule tout, trouve mieux son compte à faire un bon négociant qu'un bon chanteur. Je n'infère pas de là qu'il ne puisse y avoir de talens supérieurs dans un Etat où le commerce est spécialement protégé. On n'y voit pas, il est vrai, la foule turbulente et satirique des talens médiocres, et c'est tant mieux ; mais, au contraire, on y trouve les talens éminens inspirés par la nature et d'autant plus majestueux que toujours ils sont rares. Là, le grand homme est révéré pendant sa vie et, à sa mort, déposé dans le tombeau des rois. Là, si on osoit attaquer la mémoire des Newton, Pope, Locke, Youg, Shakespeare, Garrick, Richardson, Milton... on seroit regardé comme impie citoyen d'Angleterre.

L'histoire des siècles confirme que les talens ont fleuri partout où ils ont été estimés et que la véritable félicité des empires dépend de l'amour qu'on leur porte. Quel peuple voudroit aujourd'hui adopter les mœurs acerbes des antiques Spartiates, et ne préféreroit l'existence des Athéniens sous Périclès? On se plaît à se remémorer les lois rigoureuses de Lycurgue, bien plus qu'on ne désire s'y soumettre; j'en appelle à la conscience de tous les modernes.

Si quelques savans potentats ont vu désoler leur empire, si le meilleur des princes, Marc-Aurèle, vit la peste et la famine accabler ses sujets, s'il fut obligé de guerroyer, malgré ses intentions pacifiques, ces fléaux étoient inévitables et ne servirent qu'à exercer la vertu du prince. La vertu, dit Bacon, ressemble aux parfums qui, plus ils sont froissés et brûlés, plus ils sentent bon. Si le plus méchant des hommes, si Néron aima la musique, c'est qu'alors son âme n'avoit pas encore reçu la trempe sanguinaire qui en fit le monstre le plus dénaturé et qu'ensuite, sans être musicien, il eût été plus féroce encore. Ni Sénèque, ni Burrhus, ni la musique ne purent détourner l'astre malfaisant qui le dominoit. Son premier crime fut l'assassinat de son frère consanguin, de Britannicus, dont il aimoit l'amante (1). Pour-

(1) Je ne suis ici que la tragédie de Racine, sans égard pour l'histoire. J'aime autant que qui que ce soit les fictions dramatiques, mais elles ne seront vraiment utiles qu'autant qu'elles formeront un cours d'étude non erroné de l'histoire des peuples. L'impression forte

quoi, si ses instituteurs découvrirent ses penchants à l'amour, ne donnèrent-ils pas à ce monstre couronné un sérail de mille beautés pour éteindre sa concupiscence impie? Ce remède physique eût peut-être opéré plus efficacement que tous les préceptes philosophiques. Qu'on ne dise pas que la religion romaine permettoit la répudiation et non la polygamie, car je dirois que la religion qui éloigne des crimes est celle qui convient à tous les pays. Quand on remarque que c'est sur le trône du monde qu'est né le plus grand scélérat, on se dit et l'on croit que la vertu est dans la médiocrité, et le crime dans le superflu. Mais oublions, s'il est possible, le monstre qui fit frémir la nature et rappelons-nous sans cesse les vertus de Marc-Aurèle, et celles des princes qui marchent sur ses traces. Telles furent mes réflexions après avoir lu l'écrit de S. A. E. le prince primat de la Confédération rhénane, archevêque de Ratisbonne, prince souverain d'Aschaffenbourg, Ratisbonne, Francfort et Wetzlar, etc., sous le titre modeste de *Périclès, ou de l'influence des beaux-arts sur la félicité publique, par Charles d'Alberg, associé étranger de l'Institut de France* (1). Trente artistes du premier mérite, appartenant à la classe des Beaux-arts de l'Institut de France, l'ont honoré de leur sanction. Le peintre, le sculpteur, l'architecte, le menuisier, le graveur y trouvèrent des documents de leur art si profondément sentis qu'ils crurent entendre parler l'artiste éclairé dans le souverain qui écrivit les dialogues entre Périclès et les artistes de la

que fait sur nos sens l'histoire mise en action théâtrale est trop difficile à détruire. Tacite lui-même paroît fabuleux. C'est avec effort qu'on lui donne sa première croyance après l'impression dont je parle. (G.)

(1) Cet ouvrage estimable, dont on a déjà fait plusieurs éditions, se trouve à Paris, chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, 168. (G.) — Le personnage dont Grétry va parler ici avec un si débordant et si obséquieux enthousiasme est le prince Karl-Theodor von Dalberg, camérier, prince primat de l'Eglise catholique d'Allemagne, né au château de Herrnsheim en 1744, mort à Ratisbonne en 1817. Nommé en 1772 Stathalter d'Erfurt, il fit de cette ville le rendez-vous des gens de lettres, parmi lesquels son talent lui assignait un rang distingué. Devenu successivement évêque de Constance, électeur de Mayence, évêque de Ratisbonne et archi-chancelier de l'Empire, il joua un rôle considérable dans la lutte que l'Europe soutint contre la République française d'abord, contre Napoléon ensuite. Ses conseils ne furent pas suivis et l'Allemagne eut à s'en repentir. Il n'en professait pas moins pour Napoléon une grande admiration, que celui-ci lui rendait en respectueuse déférence. Il reçut même de l'Empereur le titre de grand-duc de Francfort. Après le désastre de Moscou, von Dalberg se retira de la politique, abdiqua ses fonctions et ses titres et ne conserva que son archevêché de Ratisbonne, où il finit ses jours. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages philosophiques et moraux, dont plusieurs sont écrits en français. Celui qui est cité ci-dessus parut en 1806.

Grèce. Moi-même, échauffé de cette lecture, je traçai quelques pages que je joins ici, et qui furent dans le temps communiquées à notre classe : trop faible tribut des sentimens de l'artiste envers un prince si digne d'éloges.

RAPPORT

fait à la classe des Beaux-arts de l'Institut de France en 1807.

Je n'ai pu, Messieurs, me refuser au plaisir de tracer quelques lignes en forme de rapport, après avoir lu les Dialogues que vient de nous faire parvenir Charles d'Alberg, notre associé. C'est un artiste éclairé qui parle, c'est un respectable philanthrope qui s'énonce dans son style, avec tout le charme de Wichard, surnommé le Voltaire de l'Allemagne (1).

Dans son premier dialogue, Anaxagore et Euripide démontrent l'essence de la tragédie et de la comédie. En maîtres de l'art dramatique, Racine et Molière eux-mêmes en approuveroient les principes incontestables. Dans le second dialogue, Anaxagore, aussi instruit, aussi modeste que Charles d'Alberg, refuse l'inspection des arts que lui offre Périclès, en lui indiquant Phidias. Tels, Messieurs, des Phidias qui siègent parmi nous diroient aussi (chacun en particulier) à l'autorité suprême : « Laissez-moi suivre les travaux qui m'occupent tout entier ; « laissez-moi confectionner le chef-d'œuvre de ma gloire et, si « je le puis, de mon art ; ne m'ôtez pas par une gloire auxiliaire « celle de me montrer digne du choix dont vous voulez « m'honorer. »

Quatrième dialogue. Aucun artiste, je pense, ne désapprouvera ce que l'auteur fait dire à Phidias relativement aux procédés des arts de la sculpture, de l'architecture et de la peinture. Tous croiront que l'auteur a mis la main à l'œuvre pour pouvoir en développer les principes avec autant d'élégance

(1) « Wichard » pour « Wieland ». Ceci est un exemple caractéristique des libertés que notre écrivain se permet avec les noms propres. Wieland, l'auteur célèbre d'*Obéron*, moraliste austère, dont un amour malheureux avait fait un épicurien et un ironiste, mérita en effet le qualificatif rappelé par Grétry (1733-1813).

et de précision. Le refus que fait Phidias d'être à la fois architecte et sculpteur est celui d'un grand homme; mieux on connoît, plus on possède la conscience de son propre talent, plus on accorde volontiers aux autres les mêmes facultés, s'ils les possèdent. La jalousie n'existe pas chez l'habile homme; elle est une preuve de médiocrité dans tous ceux qu'elle poursuit. Mais enfin Phidias cède au désir de Périclès, il accepte la direction du temple de Minerve, et le docte associé donne ici une nouvelle preuve de la connoissance qu'il a de l'âme des artistes : c'est pour sa statue de Minerve, c'est pour illustrer sa patrie, et non par ambition personnelle, que Phidias se charge du choix de l'architecte. Anaxagore lui fait sentir combien il est nécessaire qu'un homme chargé de gloire favorise et distribue une part des lauriers dont il a fait une ample moisson.

C'est avec le discernement de Minerve elle-même que notre docte associé distingue l'inventeur, qu'il nomme compositeur, de ceux qui après lui viennent rendre raison de ses vastes conceptions, et en mesurer les dimensions : si le premier inventeur d'une chose n'étoit pas, où seroit l'existence des seconds?

Au commencement du cinquième chapitre, l'auteur prouve que ses connaissances en musique sont aussi justes que dans les arts dont il a parlé précédemment. Je me permettrois seulement une transposition dans les tomes à cet endroit. L'auteur dit, page 68 : « Tantôt la douceur du genre enharmonique sait émou-
« voir le cœur; d'autres fois, le genre diatonique, en réunissant
« des systèmes différents dans la division des intervalles, sait
« exprimer l'agitation des passions diverses; enfin, dans les
« objets tragiques, le genre chromatique imite, par une suite de
« demi-tons, les accens de la douleur. » Il me semble que le genre enharmonique, ayant pour ainsi dire un double sens, appartenant à deux modulations d'autant plus éloignées qu'un quart de ton les sépare, appartient plus encore à la douleur que le genre chromatique, qui procède par demi-tons. Les anciens Grecs trouvoient beaucoup de douceur dans le genre enharmonique (et ici c'est un Grec qui parle par la bouche de notre auteur), mais, soit que nous ayons perdu la faculté d'entonner par quarts de ton, ou que nos facultés auditives soient plus matérielles que celles des Grecs, ce genre est pour nous d'une

exécution pénible et souvent impraticable (1). Je regarde le genre enharmonique comme une espèce de métaphysique musicale qui convient merveilleusement, mais, en général, au désordre des passions.

Revenant plus loin à la musique (l'art des muses), rien n'est oublié dans ce que dit Mnésias dans son transport; on voit que notre associé a senti les beautés de notre art autant qu'il les a méditées savamment. C'était, comme il le dit, le moment de tracer les traits de Mnésias : le buste des artistes devroit toujours être fait dans leurs ateliers, quand ils composent.

J'arrête ici mes réflexions, Messieurs, quoique l'ouvrage qui les a fait naître mérite un rapport plus étendu; mais en voyant à qui je parle, à des hommes qui tous possèdent les secrets des arts et l'âme des artistes, qui tous ont lu sans doute avec autant de plaisir et de reconnaissance que moi les dialogues de Charles d'Alberg, il me semble qu'un raisonnement plus ample ne feroit que renouveler les idées dont vous avez été saisis en lisant l'ouvrage lui-même. Vous avez aussi senti qu'en retranchant ses titres, Charles d'Alberg a voulu se rapprocher de nous. Quel titre est en effet plus glorieux que le nom propre de celui qui déjà s'élance à travers les siècles à venir par son rang, par son amour pour les arts? Charles d'Alberg n'empêchera pas la postérité d'ajouter le nom de Périclès aux titres qui le décorent.

(1) Le genre enharmonique, exclu de la musique par la pratique de l'harmonie simultanée, y a cependant laissé pendant longtemps des traces persistantes, notamment dans l'accord des instruments. On sait qu'il ne faut pas confondre le genre enharmonique, division par quarts de ton, avec l'enharmonie, procédé d'harmonisation consistant à confondre, au contraire, deux notes homophones, comme *fa* dièze et *sol* bémol.

CHAPITRE VII

DES GRANDS HOMMES

Tout ce qui est ne peut être autre que ce qu'il est; s'il devoit être autre, autre il seroit. Toute cause physique est nécessitée, comme on est sûr que le soleil fait le jour. Tels atômes réunis forment la pierre qui croît et décroît, telles substances réunies forment la chair (espèce d'éponge qui croît et décroît) et qui ne peuvent être autre que pierre ou chair, à moins que leurs atômes ou substances-principes ne changent de nature; alors ils deviennent autres aussi naturellement qu'ils étaient autre chose auparavant (1).

Est-il possible qu'une substance quelconque change de nature? — Non, mais elle prend sa faculté dominante en s'amalgamant avec d'autres substances majeures en force ou en nombre, qui alors lui font la loi : elle étoit principale, elle devient accessoire (2). C'est ainsi que les fruits, en changeant de

(1) Je ne désigne ici que la chair et la pierre, pour représenter la nature animée et inanimée dans toutes les productions. (G.)

(2) C'est ainsi que (selon le docteur Swediaur, *Traité des maladies vénériennes ou syphilitiques*) le mercure, s'emparant du virus par affinité, lui ôte sa malignité si funeste à la génération de l'homme. (G.)

François-Xavier Swediaur, médecin allemand, né à Steyer (Autriche) en 1748, était venu se fixer à Paris au début de la Révolution; il s'y lia avec Danton et les principaux chefs révolutionnaires et se fit naturaliser Français. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages importants dans lesquels il expose des idées nouvelles en médecine, notamment pour le traitement

climat ou en étant mieux cultivés, deviennent meilleurs, ou plus mauvais s'ils sont négligés ou mal acclimatés. C'est ainsi que l'homme change de structure, de couleur et de mœurs en se naturalisant, lui et sa progéniture, dans un climat différent de celui où il est né. Nous portons les fruits de notre nature intrinsèque ; nous n'en pouvons porter d'autres. Tout ceci, dira-t-on, sent fort le matérialiste. Et si celui qu'on nomme Tout-Puissant a dit : « Qu'ainsi soit », il n'est plus de matérialisme. Poursuivons. C'est donc de la combinaison forcée par l'attraction ou l'homogénéité des atômes substantiels que se forment les êtres divers. Buffon dit, en parlant de la formation du fœtus, comment les membres doivent se rendre à leurs places respectives et ne peuvent en prendre d'autres que par abus, ce qui forme les monstres, qui ne se perpétuent point, parce qu'ils manquent de rectitude. Je souhaite qu'il ait trouvé le secret dont se sert la nature pour nous conformer. Mais pourquoi, dit-on, les mêmes atômes qui ont formé l'homme et tous les individus n'en forment-ils plus d'autres? Et qui peut assurer que la nature reste inactive? N'avons-nous pas des plantes, des insectes qu'on ne connoissoit pas jadis? Ne retrouve-t-on pas sous terre des squelettes dont les individus et leurs races ont disparu? Mais voici pourquoi nous n'apercevons pas les nouvelles créations de la nature : il lui faut peut-être (ah! que peut-être est une réticence précieuse en métaphysique!) il lui faut donc peut-être quelques milliards d'années pour créer l'homme complet et sa compagne, doués de la faculté de se reprocréer, car sans cette faculté régénératrice l'individu périt et la nature recommence sur nouveaux frais. Combien de fois n'avons-nous pas repassé et ne repassons-nous pas par son étamine pendant ce temps immense, pour nous compléter? Nous ne pouvons donc la suivre dans son opération, n'étant que passagers dans le monde. Au contraire, dans notre courte durée, nous voyons des milliards d'individus mourir et naître, naître et mourir en peu d'années, et nous ne pensons plus à la nature, agissant d'une autre manière que

des maladies vénériennes. Le traité dont parle ici Grétry fut publié en 1798 et forme deux volumes in-8° : l'auteur y affirme que les maladies vénériennes étaient connues dans l'ancien continent longtemps avant la découverte de l'Amérique, opinion qui n'a pas prévalu. Swediaur mourut à Paris en 1824.

par la reproduction féminale, quoiqu'elle le puisse et qu'elle le fasse.

Notre composition physique a dû se faire plus lentement, plus difficilement que celle des êtres simples. Pour donner à l'homme les facultés qu'il possède, son individu, spécialement son cerveau, devoit être compliqué (source abondante de maladies) ; ou, pour retourner la médaille, il n'est intelligent et doué de raison que parce qu'il est extrêmement compliqué d'une manière propre à être ce qu'il est, et à faire ce qu'il fait (1). Mais le temps ne fait rien à l'affaire. Cent ans sont beaucoup pour nous parce c'est notre maximum ; mais pour la nature, qu'est-ce que mille siècles en comparaison de son éternité?

Tous les hommes n'ont pas les mêmes facultés intellectuelles parce que leur organisation n'est pas toujours en harmonie avec elle-même et parce que l'éducation leur a manqué. Sur mille, il en est un qui sert d'exemple aux autres; celui-là est le *grand homme*.

Quand j'observe les tableaux d'une école, j'aime à en chercher le type ou le maître qui a créé son genre ; je vois ensuite, à l'entour de lui, cent imitateurs qui ne sont que les branches de l'arbre primitif : il en est ainsi de la musique et de toutes les choses imitées. C'est le tronc de l'arbre qui fournit ses branches, celles-ci des feuilles, mais chaque année on élague les branches, les feuilles tombent jusqu'à la dernière et le tronc reste pour produire encore. C'est ainsi que l'homme-type survit à ses imitateurs ; c'est ainsi que l'homme de génie, souvent persécuté de son vivant pour ses conceptions hardies, est enfin reconnu et révéré après sa mort. De plus, l'homme de génie se crée lui-même en étudiant la nature ; les hommes secondaires ne peuvent que suivre ceux qui les ont pénétrés.

J'aime les grands hommes en tous genres, j'en suis idolâtre. Ce n'est pas positivement eux que j'aime, c'est la bonne nature qui est en eux, et dont ils sont l'image. Que dis-je, l'image ? Non, c'est parce qu'ils sont la nature même ; c'est parce qu'ils sont elle, qu'ils ne ressemblent qu'à elle et à nul autre. Les Grecs

(1) Ce que je dis se confirme en voyant qu'il ne faut qu'un coup d'électricité pour former les nuages d'insectes. Il a fallu et il faut bien d'autres opérations physiques et chimiques pour créer l'homme ! (G.)

disoient d'Alcibiade qu'il avoit deux âmes, une pour la gloire et une pour le plaisir. Disons que, comme tous les grands talens, il étoit enfant gâté de la nature. Il est impossible d'être copiste en rien quand on est né original ; et, chose affreuse, pour les copistes, s'ils ont un éclair de génie, souvent mal placé, l'homme original (qui, semblable à la nature, fait des vivants avec des morts), l'homme original, dis-je, s'en empare, le met à sa vraie place, et en dépouille ainsi le malheureux inventeur qui voit son bien et n'ose le réclamer. C'est comme une marchande de fruits qui voit passer son enfant dans un pompeux équipage, elle n'ose dire : C'est ma fille. Ou c'est comme l'être nul qui se voit affublé d'un riche costume. Il se dit : Est-ce bien moi? S'il parloit haut, on lui répondroit : — Oui, mannequin !

L'homme sans verve n'a rien en soi qui puisse plaire à l'homme bien né. *Originalité* est écrit sur tout ce que fait celui-ci ; *copie* est de même imprimé sur tous les faits et gestes de l'autre.

J'aime à pardonner quelques écarts au grand talent, il y a toujours dix *pourquoi* à la suite de ses singularités. L'imbécillité a aussi ses *pourquoi*, mais oubliez-les ; du côté du génie on respire l'encens ; l'ignorance exhale le fumier. Avec Pythagore ne disons pas au grand homme :

> Garde-toi de choisir le laurier pour abri :
> S'il écarte la foudre, il attire l'envie.

Eh bien! l'envie, soit! préfères-tu la pitié ou le mépris? — Pourquoi le mépris? — Parce que l'amour-propre au teint livide marche à côté de l'ignorance. On remarque dans l'homme de génie mille conséquences de son talent ; conséquences qui ne peuvent être autres que ce qu'elles sont, sans préjudicier au talent même. Plus l'homme possède un talent vrai, plus il est *nature*, et moins il doit à l'éducation. Il est né libre autant que l'homme façonné est esclave. Tout étant en lui d'institution naturelle, il est assujetti à une force, une puissance qui l'entraîne quelquefois hors des limites sociales. On pardonne au fou ses écarts ; il fait rire, il fait pitié : il y a peut-être quelques rapprochemens à faire entre l'homme emporté par le feu du génie et celui dont les

ressorts organiques sont dérangés. L'un est un fou sublime, l'autre est moins que la brute, puisqu'il possède des organes sans facultés. Pardon, homme de génie, si la comparaison te blesse, mais les extrêmes se rapprochent forcément; tu as trop, respectivement à la multitude; tu lui parois un être imaginaire; le fol n'a rien que sa folie, il est également hors de ligne, toi vers l'éther spiritueux, lui vers la fange. Lui n'est jamais toi; toi, tu lui ressembles peut-être dans l'instant de tes créations; mais bientôt Minerve vient à ton secours, elle saisit les rênes des coursiers fougueux du soleil qui t'entraînent et te conduit au port de la sagesse et de l'immortalité. Jouissez, grands hommes, du sentiment de bonheur qui vous pénètre, qui mouille vos paupières, en vous sentant pendant votre travail approchant de la perfection. Jouissez au présent en songeant que cent générations participeront dans l'avenir à votre bonheur actuel, en admirant votre chef-d'œuvre. Jouissez en songeant qu'après vous, une parcelle de votre être, un débris de vos vêtemens leur seront chers, et renouvelleront leur reconnoissance. Jouir ainsi du présent en se présageant l'immortalité, est le bonheur d'un être tel que vous. Se satisfaire machinalement au présent sans la noble idée de se survivre à soi-même, est le destin de l'homme nul ou de la brute.

Les êtres de tous ordres se reconnoissent à la brutalité ou à la noblesse de leurs goûts. Il y a dans les besoins, les jouissances sensuelles, quelque chose de bas. Par instinct, les animaux les moins matériels cherchent la solitude pour les satisfaire. Le gourmand est presque honteux en dévorant ses mets; la jolie femme, épuratrice née et poëte des mœurs, craint de faire soupçonner d'autres besoins résultant du besoin actuel (1). Si nous ne la voyions qu'au bal ou dans un salon, nous la croirions immaculée; ce n'est qu'à table, à sa toilette... que nous lui reconnoissons des rapports avec nous. Remercions le sexe de couvrir nos animalités; sans lui, l'homme seroit ce qu'il est partout où la femme n'est pas adorée, un orgueilleux animal

(1) Mais combien la nature méprise nos préjugés quand, dans quelqu'une de ces parties que ce soit, nous nous permettons de la dégrader par nos opinions! Le fumier, que je nomme ainsi par décence, est la source de notre nourriture, et le diamant tant vanté ne sert qu'à parer des sots. (G.)

qui ne voit en elle que *l'agent* de ses grossières voluptés. Pour qu'une jouissance soit conditionnelle, il faut qu'elle ait été désirée avant et réfléchie après; il n'est point d'avenir pour celui qui croupit au présent. Le passé, le présent et l'avenir nous sont offerts par la femme aimable : nous sommes heureux du souvenir de ses faveurs; nous jouissons en les recevant et nous en espérons de nouvelles. L'homme instruit rappelle le passé en observant le présent, et vit tout entier dans l'avenir. Lui ôter l'avenir, c'est lui ravir son bonheur. Il voit l'espèce se perfectionnant de siècle en siècle; ses connoissances acquises, celles qu'elle acquiert, jointes à celles qu'elle acquerra, forment à ses yeux la pelote de neige qui grossit sans cesse en roulant. Le grand homme, l'homme de génie se demande alors si tant de perfections seront à jamais perdues. L'homme de bien se demande s'il n'est point de récompenses ultérieures à ses sacrifices vertueux, et il espère vivement que son esprit rejoindra l'esprit pur et incréé qui vivifie l'univers, et dont le commencement et la fin forment le cercle immense de l'éternité.

O hommes précieux, de tous genres d'études, qui n'êtes occupés que de la perfectibilité de notre espèce et de son bonheur présent et à venir, grands hommes dont l'existence se consume en cherchant, en tout, le mieux de ce qui est, et qui, par votre exemple, votre vie douce et régulière, entraînez à la vertu et détournez du vice, *soyez bénis!* Et vous, que le venin de l'amour-propre domine, qui arrêtez les progrès des sciences et des arts par vos satires, qui vous plaisez à désoler sans cesse l'homme utile, *soyez maudits!* Que votre nom fasse reculer d'horreur, comme celui du bienfaiteur de l'humanité attire nos vœux et notre reconnoissance.

CHAPITRE VIII

DES CARACTÈRES DE LA VRAIE PHILOSOPHIE

Le chapitre précédent seroit incomplet, si nous n'y ajoutions quelques réflexions sur les qualités qui caractérisent le vrai philosophe, qui, s'il n'est pas toujours le grand homme, est toujours l'homme par excellence. La plupart des philosophes de nos jours semblent avoir fait dégénérer ce titre précieux dans l'opinion publique, mais il est, il restera inattaquable. Le vrai sage sera toujours distingué de l'homme doué de quelqu'instruction et de beaucoup de vanité, qui pratique la sagesse à peu près comme Tartufe exerce les fonctions de l'homme pieux. Quand je dis l'homme vraiment sage, je n'entends pas le rigoriste, ni le cénobite, mais celui qui sait prendre l'équilibre entre ses passions. Je ne crois pas aux mœurs exagérées, elles sont, comme les orages, périlleuses.

Le grand homme, dans une science ou un art, est-il toujours philosophe? Non; pas plus que le mouvement n'est le repos. L'artiste en travail de génie attire ses esprits dans sa tête; le philosophe les maintient dans toute la capacité de son corps. Le premier a trop d'un côté et pas assez de l'autre; le second garde l'équilibre entre ses sens et ses esprits. Les efforts de notre imagination, les rapports que nous saisissons de nous avec la nature, ou de la nature avec nous (qui ne sommes que partie

d'icelle), nous éloignent trop de la quiétude philosophique pour que l'on ose se croire un sage parce qu'on possède un talent. Il est, sans doute, une portion de philosophie pour chaque état pur et bien exercé et pour chaque talent vrai, puisqu'ils ne peuvent être tels qu'accompagnés de règles et de sagesse, mais il est une philosophie plus éminente, c'est celle de l'homme qui embrasse tout dans le monde physique et moral. Il ne peut être supérieur en tout; mais, pour parvenir à la perfection d'une branche de nos connoissances, il a et doit avoir des notions exactes de toutes choses.

L'amour de la sagesse est l'état le plus désirable auquel l'homme puisse aspirer. Le plus excellent des philosophes est celui qui l'est sans le savoir. Mais, hélas! combien n'est-il pas de soi-disant sages qui n'ont rien, qui ne font rien de tout ce qu'exige ce caractère auguste!

Nos passions se subdivisent en diverses sortes d'amour : qui de la gloire, qui du sexe, qui des richesses, qui de l'amour divin. L'amour de la sagesse est celui de l'ordre, de la justice et de la vérité. Le mondain vole à la gloire par toutes les voies qui se présentent; le philosophe agit par amour de l'ordre et en recueille la gloire sans vanité : on ne compte guère sur l'approbation des hommes quand le bien qu'on fait procure d'avance le bonheur. Le mondain aime les femmes, trop souvent en troublant le repos des familles; le philosophe jouit des douceurs de l'amour pour faire deux heureux sans remords et sans inconvéniens pour la société. Le mondain se procure la richesse où il croit trouver la félicité; le sage en redoute le cortège; il préfère la saine médiocrité qui entretient l'équilibre des mœurs, du corps et de l'esprit. L'homme mystique néglige souvent ses devoirs terrestres pour se transporter aux cieux; le philosophe cherche à régénérer la terre pour mériter le ciel. Sans cesse, les limites de sa raison lui demandent un maître tout-puissant; il sent mieux que tout autre que, ne pouvant rien créer, il lui faut un créateur. L'espoir d'un avenir éternel n'est pas un droit qu'il exige de la divinité; ce n'est pas pour être récompensé qu'il est juste et bon; il mérite donc plus, il est moins vain, moins égoïste en espérant de toute sa force, que le mystique solitaire, vivant pour lui seul, toujours occupé de son salut, qui s'arroge

l'éternité, uniquement parce qu'il y croit. Voyez, philosophes de nos jours, si vous possédez les qualités que nous venons de nombrer : car si vous ne recherchez la gloire que pour effacer vos frères, *si nul n'a de l'esprit que vous et vos amis*, si un mot contraire à vos définitions, à vos systèmes vous enflamme de courroux; si à vos yeux le savant n'est qu'une exacte machine sans verve; si l'érudit n'est qu'un savant perroquet; si l'artiste n'est qu'un ouvrier qui exécute d'après vos pensées, et si vous ne sentez jamais que le feu du génie est dans son âme, quand il n'échauffe en vous que l'épiderme; si vous aimez le sexe à la manière de Tartufe; si vous n'êtes heureux qu'au sein du luxe et des richesses; si vous n'êtes à l'aise qu'avec des hauts titres; si vous êtes ventre à terre avec les puissans et renfrognés et méprisans avec les bonnes gens qui valent cent fois mieux que vous... vous n'êtes pas philosophes, vous n'êtes pas même hommes de lettres, mais gens de lettres; vous êtes la peste sociale qui ne méritez quelquefois le nom d'homme que la plume à la main et point du tout dans vos mœurs, ni dans la société où vous montez sur des échasses antifraternelles et ridicules.

Il ne faut singer personne quand, si peu que ce soit, on peut être quelque chose par soi-même. Imiter, c'est être indécis; on n'imite point quand on est d'accord avec ses sens. Eh quoi, philosophes, parce que vous approchez d'un roi, vous voilà rois par les manières? Vous voyez un homme simple comme La Fontaine, et vous voilà son homme. Vous lisez Voltaire, et vous parlez légèrement des grandes choses... Ignorez-vous, *maîtres*, que la moindre manière contrefaite paroit comme une tache noire au milieu du visage, que tout ce qui est joué sent l'orviétan, et qu'on ne croit plus à vos préceptes si vous portez dans vos traits une mauvais enseigne? Enfans imitateurs, soyez ce que vous êtes et rien de plus, car ce *plus* vous est impossible. Mais, diront-ils, comment un musicien peut-il, ose-t-il?... Un musicien comme moi a dû étudier tous les tons; les tons sont accompagnés d'une pantomime, et la pantomime et le ton décèlent la conscience de tous, véridiques ou menteurs. Je suis, si vous le voulez, devenu philosophe par les oreilles, comme d'autres par quelqu'autre sens et je défie qu'un homme s'exerce

particulièrement sur un sens, sans étudier plus ou moins la théorie des cinq sens, tant ils ont entre eux d'analogie.

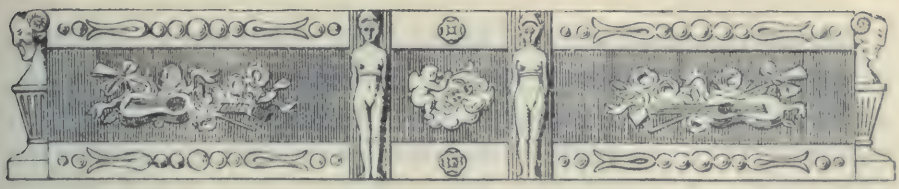
Hommes simples et bons, hommes instruits, fussiez-vous sur le trône des Titus ou dans votre grenier, continuez votre douce vie au milieu des mascarades de toutes espèces. Croyez au bonheur dont vous jouissez, car il est réel. Croyez aussi que les fanfarons de tous genres ne se battent que pour soutenir une mauvaise cause; croyez que le philosophe, malgré ses prétentions, sent le peu de rapport de ses idées avec sa conduite, et qu'il se sent boiteux et boitant : vous imiteroit-il, bonhomme, s'il étoit sur son aplomb? Il n'est que l'homme simple de tout état qui soit dans la nature, et sur mille sociétaires (1) il en est trois au plus. Faire son apologie est inutile; la moindre de ses actions, son regard seul le font connoître. Son amour-propre (il en a) est celui de l'enfance. Ses succès lui donnent cette joie pure que nul n'ose lui envier, pas plus qu'on envie au pommier le bonheur de porter des pommes. Il meurt comme il a vécu; il dit avec Fontenelle mourant presque centenaire à ceux qui lui demandèrent s'il souffroit : « Je ne sens qu'une difficulté d'être » (2). Et cet autre bonhomme, géomètre (à la vie et à la mort) qui ne parloit plus, ne répondoit plus depuis plusieurs heures (3). « Je vais le faire parler, » dit un de ses confrères, présent à la scène mortuaire. « Quel est le carré de 12, mon ami? » Il ouvre un œil, et répond : « Cent quarante-quatre. » Je ne répéterai pas le « *J'en ai copie* », du plus ingénu des hommes. On sait que le confesseur de La Fontaine l'obligea de brûler une œuvre impie, un opéra inédit; le confesseur parti, un

(1) Membres du corps social.

(2) Cette phrase est si élégante qu'on a peine à croire qu'elle soit sortie de la bouche d'un moribond. Mais Fontenelle avoit été élégant toute sa vie dans sa diction, et il conserva la même pureté de style jusqu'à son dernier moment. (G.)

(3) Je ne sais pourquoi l'on a la rage de vouloir faire parler ceux qui n'en ont plus l'envie, ni le besoin, ni la force. Hé ! laissons-les mourir en paix et gardons l'attitude respectueuse et le recueillement solennel qu'exige la circonstance. Ce moment suprême est souvent plus lucide qu'on ne croit pour le mourant. Ainsi, héritiers ou filles qui n'attendez la mort de vos proches que pour vous enrichir ou pour épouser votre amant, n'interrogez point, de peur qu'on ne vous maudisse. L'envie de faire parler celui qui ne parle plus, ou de faire taire la bavarde convalescente qui ne peut se taire, est notoire dans presque tous les êtres morts étouffés. Ceci me rappelle un des moments de ma vie où j'ai le plus ressenti d'indignation. Je voyois ensevelir un homme ; celui qui par état étoit chargé ce cette fonction auguste dit ironiquement, après son ouvrage fait : — « Voyez, comme le voilà beau ! » J'eusse vu, sans le défendre, assassiner ce coquin par les amis du défunt. (G.)

homme de lettres reproche à La Fontaine cet attentat, et il lui répond naïvement : « J'en ai copie. » Non, les ingénuités des hommes simples et bons ne ressemblent pas plus à la jactance des faux philosophes, des faux frères, que la vérité ne ressemble au mensonge ou que la lumière pure du soleil ne ressemble à la flamme épaisse du flambeau résineux. Encore une fois, béni soit l'homme simple qui ne joue rien ; malédiction surtout à qui masque ou croit masquer la vérité, qui toujours s'échappe à travers le mensonge le mieux apprêté.



CHAPITRE IX

QUE TOUTES CHOSES SONT PRÉCÉDÉES D'UN INDICE, D'UN AVERTISSEMENT OU D'UNE SEMONCE (1)

La nue précède l'orage, la foudre est précédée par l'éclair. Il semble que la nature (soit au physique, soit au moral) ait reçu l'ordre d'annoncer chaque changement, chaque événement, bon ou mauvais, par une *semonce*.

Avant de s'en détacher, chaque couleur de l'arc-en-ciel se mêle, se confond avec celle qui l'avoisine. Soit par loi de nature ou que notre œil nous trompe, il semble que le peintre ne puisse joindre deux couleurs sans que l'une perce ou reflète dans l'autre. C'est encore là une sorte de point mathématique qui borne notre conception. Le moral a aussi ses semonces. L'homme qui vous approche ayant une bonne nouvelle à vous communiquer, vous l'annonce par un sourire ; c'est sa semonce et la vôtre. Si la nouvelle est mauvaise, son air triste est un présage fâcheux.

Au physique, le petit point sanguin qu'on voit dans le germe de l'œuf après peu de jours (d'autres disent après peu

(1) Dans ce chapitre, je me sers souvent du mot *semonce* pour indice ou avertissement physique ou moral. Si le mot *semonce* veut dire : « être averti avec autorité », quoi plus que la nature ou les mœurs reçues ont droit à cette qualification? (G.)

d'heures d'incubation), ce petit point, qui déjà montre des pulsations, est une semonce de vie Qu'est-ce que le froid excessif de Noël, l'été de Saint-Martin, et la lucidité du jugement des mourans, si ce ne sont les derniers efforts des extrêmes ? Que de semonces de mort nous sentons, nous voyons avant que de mourir ! Celles directes sont nos maladies ; même après leur guérison, elles nous laissent des vestiges de leurs rechutes, elles annoncent la partie foible de l'individu, elles sont souvent les semonces d'une mort lointaine. Celles plus indirectes sont les nombreux convois mortuaires qui nous avertissent sans cesse, sans trop nous émouvoir. La nature veut ce prodige, nous nous croyons hors de ligne en voyant périr tout ce qui nous environne ; nous espérons la vie jusque dans la mort ; nous savons qu'elle est inévitable, et toujours nous croyons l'éluder. Nous sommes un peu comme le gourmand qui se remplit aujourd'hui sans songer à l'indigestion de la veille ou du lendemain. Cependant, mourir est de telle sorte annexé à tout notre être, que si nous en soignons le bas, le haut et le milieu, la mort nous saisit par un des côtés ; si nous soignons encore les côtés, la vieillesse ou la mort nous prend partout à la fois. C'est comme une machine de bois vermoulu qui semble être intacte le jour même qu'elle tombe en ruines.

Retournons au moral. Ce sont surtout les courtisans qui se connoissent en semonces de ce genre. Entre eux, il est autant de sourires différemment coloriés qu'il est de sortes d'événemens. Celui-ci rit blanc, c'est confiance et certitude. Celui-là rit vert-clair, c'est l'espérance. Cet autre rit jaune ; il dissimule son chagrin, ayant le cœur navré. Un autre est noir et confus, il a tout perdu. Il est cependant deux gammes différentes et artificielles pour le courtisan, une est personnelle, l'autre, pour ainsi dire impersonnelle. Il faut être un délié de cour pour pouvoir distinguer s'il est heureux pour lui ou pour vous ; son habileté sait confondre le *toi* et le *moi* à s'y méprendre. On diroit qu'il est pieux, et que sa première loi est d'aimer les autres plus que lui-même. Et cependant tout est pour lui.

Un des contrastes les plus extraordinaires que j'aie vus, c'est celui-ci : Un homme, se croyant disgrâcié, entre chez la dernière reine de France; Sa Majesté lui dit deux mots, assez

bas, que je n'entendis pas; aussitôt, la mine de cet homme se bouleverse, la joye se mêle à la tristesse, je crois voir les rayons du soleil perçant un nuage noir.

Est-ce un bien pour nous d'être avertis de ce qui doit nous arriver? Il y auroit compensation si le bien et le mal se balançoient, mais, dans l'opinion générale, le mal l'emporte, donc nous y perdons. Heureux, je crois, ceux de nous qui se rapprochent des bêtes, qui au moral ne prévoient rien. Non, il n'est point ou peu de semonces morales chez les animaux; ils vont franc-jeu, mais, ce qui vaut mieux, ils sont susceptibles de beaucoup de semonces physiques. Tristes, ils pleurent; gais, ils chantent. Ils sentent et annoncent la pluie et le beau temps. Pour eux comme pour nous, point de façons, point d'égards moraux entre animaux. J'en ai vu la preuve dans deux coqs, père et fils, que j'avois dans mon hermitage d'Emile. Le jeune coq voulut faire la cour aux poules de son père, il fut battu sans rémission. Cependant, au bout d'un temps, ses forces augmentoient pendant que celles du vieux diminuoient; ils se battirent du matin au soir pendant plus de quinze jours. Après quoi, le vieux coq fut vaincu sans retour. La pauvre bête se fourroit la tête dans un trou de muraille et se laissoit becqueter, mettre en sang par son vainqueur : on fut obligé de le tuer pour abréger son supplice. Quel affreux résultat de l'amour! Quelle épouvantable violation de la sensibilité reconnoissante, car, comme je l'ai dit, le vainqueur étoit fils du vaincu! Enfin, quelle suprême puissance de la nature, à laquelle rien ne résiste quand ses fins sont d'absolue nécessité! Le vieux coq eût eu des égards pour son petit; peut-être en auroit-il éprouvé à son tour; mais, je l'ai dit, point d'égards entre les animaux quand la nature parle; il y a autant d'instinct forcé chez eux quand ils se sacrifient pour leurs petits qu'il y en a quand ils sont émancipés par l'âge. Chacun pour soi, à moins que je n'aie besoin de toi; à moins que ton bien ne fasse le mien : telle est leur allure naturelle, que nous n'imitons pas mal, malgré nos complimens, nos grimaces et cette raison sublime qui nous élève tant au-dessus de la brute.

Pour revenir à notre texte, observons que les amans, dans leur rêves diurnes et nocturnes, sont communément frappés de

semonces, tantôt délicieuses, tantôt effrayantes. Il en doit être ainsi, leurs êtres étant en rapport parfait, en rapport les plus intimes avec un autre être d'un sexe attractif. Ils sont en délire et somnambules magnétiques, s'il en fut. Il n'est pas de rupture entre amans qui ne soit précédée de semonces. Leurs accès de jalousie sont autant de craintes fondées en remarquant des qualités aimables dans celui ou celle qu'ils redoutent. Ils savent, ils sentent par eux-mêmes, que la nouveauté, le changement ont des attraits pour l'être le plus constant.

La parure ou la négligence dans les vêtemens sont des indices qui ne leur échappent pas. Si la femme se néglige, c'est parce quelle croit n'avoir plus besoin ni d'art ni de soins pour plaire ; alors l'un aime plus que l'autre, et c'est presque toujours ce qui arrive. Si l'amour est extrême des deux côtés, l'amour est divisé inégalement, il est à son apogée, et prêt à descendre de part et d'autre. Si la femme se pare visiblement pour un autre que son amant, c'est encore une semonce qui veut être observée ; il y a du dessous de carte ou d'amour dans son intention ; la coquetterie est dirigée vers son amant, si ce n'est pour un nouveau venu. J'ai vu une femme bien honteuse pour ses frais de toilette. Elle s'impatientoit de ne pas voir arriver le héros de la fête ; son amant en titre, qui jouissoit de cette impatience, lui dit tout-à-coup : « A propos, savez-vous, Madame, ce qui arrive à ce pauvre monsieur un tel? » — « Non, vraiment, quoi donc? Dites donc vite? » — « Il est en prison pour vol ». Le rouge de son visage fit à l'instant tomber son rouge artificiel. Il semble qu'une coquette n'a pas assez de pudeur pour soutenir une double rougeur. Ici, comme dans mille circonstances, l'art cède à la nature.

L'amour, ai-je déjà dit, est une fièvre dont la jouissance est le quinquina. Les premières semonces d'amour sont si multiples, et si bien ressenties par tous (car tous ont aimé, aiment ou aimeront), qu'il est impossible de les nombrer. C'est le temps de la vie en essence non évaporée, c'est le bouton qui veut s'épanouir ; les autres termes de cette même vie n'en sont que les résultats, les reflets, les réactions, les rejetons du printemps de l'amour. Par le besoin d'aimer, le premier objet séduisant qui se présente devient l'idole de la pensée. Heureuse-

ment qu'à cet âge le sentiment est volatile, les chagrins ne sont ni longs ni poignans, un second objet combat et efface facilement le premier en date. Tel est le soleil, qui est toujours prêt à reparoître, si le nuage s'écarte. Les parens font sagement en opposant un objet à un autre, quand l'enfance ou l'adolescence montre trop de penchant pour un amour insensé. Quand quelqu'amant malheureux requiert mon avis, je lui dis : « Tâchez d'aimer un autre objet, tâchez d'opposer un fardeau à celui qui vous pèse, et dès qu'ils seront en équilibre, débarrassez-vous de tous deux. »

Les semonces des refroissemens de l'amour paroissent surtout dans le tête-à-tête. Ni l'amour, ni la gale ne peuvent se cacher, dit le vieux proverbe. Ajoutez-y l'inconstance, ou, pour dire plus juste, l'épuisement des forces vitales. Amour c'est besoin ; besoin d'aimer devient amour. La femme, plus sensible, plus aimante que l'homme, mais plus habituée aux réflexions dissimulées, rapproche et compare, à chaque tête-à-tête, le passé avec le présent. Pas un mouvement de notre cœur ne lui échappe ; elle est le juste thermomètre de la chaleur de notre sang, dont elle calcule tous les degrés ; printemps, été, hiver de l'amour, elle ressent toutes ces variétés sans se tromper. Comment se tromperoit-elle ? C'est de son influence sur nous, de son amour-propre, de son bonheur dont elle est occupée ; on a beau lui dire que dans ce monde rien n'est éternel, elle croit répondre en disant : « Ah ! l'ingrat, comme il m'aimoit ! » Il seroit aussi raisonnable de dire : — « Cruel été, pourquoi fais-tu place à l'automne ? »

Les semonces d'amour dans l'homme parvenu à sa maturité ne sont pas équivoques. Dans sa vieillesse, elles cessent ; c'est le tocsin matrimonial ou le beffroi de l'agonie. Dans l'un, c'est l'effectif, dans l'autre le *tacet*. Ne parlons que du premier. C'est l'arbre dans sa belle jeunesse ; les étais lui sont inutiles, il veut être libre et agir par sa force. C'est alors que l'inclination se décide, que le jeune homme résiste aux conseils pour se choisir un état. La nature le sollicite vivement, elle crie, tandis que la voix de ses vieux parens psalmodie. Lisez la vie de presque tous les hommes célèbres, vous verrez souvent que le héros de la narration étoit destiné à l'état ecclésiastique et que, malgré

les efforts de ses proches, il est devenu ou géomètre ou poète, ou musicien, ou jurisconsulte... En peu de mots, c'est dire qu'on vouloit leur donner l'état où l'on marie les autres, tandis qu'ils vouloient se marier pour leur compte.

Qu'il est dangereux de forcer les inclinations! C'est travailler à faire des métis, des fourbes ou des monstres. Jurer de renoncer à la nature, c'est presque toujours jurer de se parjurer. — Mais l'effervescence du véritable amour dure si peu! — C'est encore parce qu'on a juré qu'on se parjure. Je crois qu'il n'y a qu'un moyen de rendre les époux plus constans, c'est que toujours l'un craigne que l'autre ne l'abandonne. C'est pour cette raison que les amans libres passent souvent leur vie sans rupture, chacun d'eux va dissiper sa mauvaise humeur à la promenade, et ils ne se réunissent que pour être aimables. — Quoi, ils ne se réunissent jamais pour se quereller? — Si fait, mais ajoutez: pour se raccomoder. Les époux désunis se raccomodent mal, le levain reste, même après s'être embrassés. L'amour usé est le poids le plus insupportable qu'il y ait, comme la mauvaise musique est ce qu'il y a de plus ennuyeux. Pourquoi? Parce que l'un et l'autre doivent nous charmer et que, s'ils manquent leur but, ils sont insupportables. Mais ne parlons que de l'amour usé. Entre amans fatigués, on s'est répété cent fois ce qu'on n'ose plus se dire, de crainte de mal prouver ce qu'on diroit. Par l'habitude d'être agité, on cherche encore le délire du bonheur, et l'on n'excite en soi qu'une fièvre accablante. C'est à chaque instant une volonté sans faculté, ou une faculté sans volonté. En se reportant au passé, la métamorphose est telle, que chacun se dit tacitement : « Est-ce bien toi? » Oui, enfans du malheur, c'est vous-mêmes. Vous avez excédé, vous vous êtes divinisés dans un monde de fange, et là vous vous retrouvez, non tels que vous croyiez être, mais tels que vous êtes en effet. Quelques gouttes d'essence vitale que vous vous êtes hâté de consumer ont défloré votre imagination; vous n'êtes plus les mêmes par la perte de si peu de chose. Considérez maintenant, par ce peu qui vous abat, ce que vous étiez, ce que vous êtes dans le grand tout. L'arbre d'amour a fleuri dans sa jeunesse, il porta des fruits en été, il perd sa sève aux approches de son hiver : quelle est votre ressource? L'inconstance, direz-

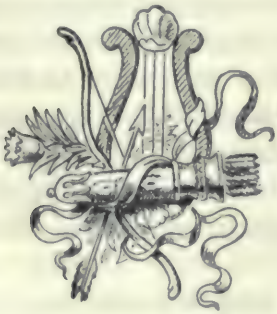
vous ; il faut renaître pour un nouvel objet. Vous croyez donc y retrouver les feux du premier amour? Désabusez-vous, votre cœur a vieilli au triple de votre tête. L'imagination et les désirs vous restent, mais les ultérieures floraisons des sens ne valent pas leurs premières. Les désirs les plus brûlans s'échappent avec nos premiers soupirs. Les soupirs du premier amour sont comme les chants d'inspiration ; ceux des passions de remplacement ressemblent à la musique compliquée ; la nature crée les premiers, l'art difficultueux combine les seconds; les uns attaquent le cœur, les autres n'affectent que la tête. Parmi les ouvrages des compositeurs, si j'en découvre un d'inspiration, je vois que c'est dans le temps ou l'amour dominoit l'artiste qu'il l'a produit.

Je ne connois donc rien qui ne soit précédé de sa semonce. La tuile même qui tombe sur nos têtes se fait entendre en glissant sur le toit dont elle s'est détachée, ou en sifflant dans l'air, si le bruit des rues n'empêche cette semonce d'arriver à notre oreille. Cependant, les bienfaits naturels sont trop souvent rendus inutiles ou pernicieux par l'amalgame social ; il est tel que le mal des uns est forcément le bien des autres, et qu'alors de fausses semonces annoncent l'événement contraire à celui qui nous menace. Juger du réel par ses contraires, c'est la diplomatie des enfers. Mais à quoi sert de nous dépiter? La société est telle qu'elle doit et pouvoit être, puisqu'elle est ainsi après l'éternité antérieure des temps; l'éternité ultérieure ou future apportera sans doute le remède à beaucoup de maux ; mais telle est la condition, la malédiction de notre nature, que le bien ne peut pas plus exister chez nous sans le voisinage du mal, que le chaud sans celui du froid, qui toujours remplace la chaleur épuisée. Mille rapprochemens ont été faits par les anciens théologiens et poètes entre le bien et mal, le divin et l'infernal, qui tous vouloient dire ce que nous disons : chaud ou froid, lumière ou ténèbres.

Les rêves, enfin, sont souvent des annonces indicatives; ils doivent différer selon l'incommodité ou le mal dont nous souffrons pendant le sommeil ; si le mal est à la tête, à l'estomac, à la poitrine ou à la vessie , nos rêveries et leurs indices doivent varier. Des remarques suivies sur cet objet

seroient utiles à l'art de guérir (1). Mais finissons par la caryphée des rêveurs, dont nous avons déjà parlé. Qui plus que les amans doivent délirer pendant la nuit? S'il n'est en nous que deux passions-mères et véritables : l'amour et l'amour-propre (car qui dit amour-propre dit amour de soi), les autres passions sont abstraites en leur comparaison. Pendant que l'amour-propre rêve à ses hochets ambitieux, l'amour, plus rapproché de la nature, que dis-je, la nature elle-même en effervescence, nous embrase de ses feux ; la flamme circule en nous de veine en veine avec l'essence procréatrice ; alors, tout est facile à l'amour ; il franchit les distances ; la pudeur n'a point d'asyle sûr pour échapper à l'imagination de l'homme fulminant de désirs et d'amour. Ses rêves dans cet état ne peuvent être qu'analogues à sa situation; il ne peut voir que sang, feu et flammes, combat à mort, combat à vie... Son ardeur lui donne des ailes, il poursuit ses rivaux à travers les montagnes et les mers ; là, il les terrasse et tombe, comme l'agneau palpitant, aux pieds de celle qu'il aime, pour en obtenir merci et récompense.

(1) Les remarques et les prévisions de Grétry étaient justes. Les rêves d'origine pathologique ont fait, à notre époque, l'objet d'études intéressantes. Voir notamment *le Sommeil, études pathologiques*, par Lassègue, Paris, 1884 ; *les Rêves, Physiologie et Pathologie*, par le docteur Ph. Tissié, Paris, 1898 ; etc.



CHAPITRE X

DISCUSSION

Hier, un membre de notre Institut me disoit que nous devrions être soumis à des sensations anniversaires des grandes époques de notre vie, tels que l'instant où nous avons commencé d'exister, du pressentiment de notre mort future et, entre ces deux termes de vie et de mort, que nous devions encore ressentir *anniversairement* les reflets de nos tourmens et de nos plaisirs passés, tant physiques que moraux. — « Vous ne nous faites grâce de rien, lui dis-je, et, s'il en est ainsi, nous sommes joliment travaillés par le passé, le présent et l'avenir. Passe encore si ce n'étoit qu'en bien, mais la société et l'état de nature n'étant pas même cousins germains, c'est une somme trop énorme de maux que vous nous donneriez à supporter (par anniversaires) si le temps n'effaçoit la trace de nos chagrins, et si de jour en jour nous n'étions autres que la veille, nous, nos nerfs et nos idées, qui résultent de nos sensations. Cependant, votre idée est philosophique, et je vais y répondre d'après ce que j'ai éprouvé. » — « Non, laissez-moi développer mon argument. » — « Dites donc. » — « Je suis d'une tristesse affreuse aujourd'hui, et sans raison de m'affliger ; donc la cause est occulte. Il faut, comme je vous l'ai dit, qu'aujourd'hui soit le jour anniversaire d'un de mes plus violens chagrins, car j'ai peine à supporter mon existence. » —

Si cela étoit, vous vous en souviendriez. » — « Je ne m'en souviens pas. » — « C'est peut-être le brouillard qu'il fait qui vous étouffe. » — « Pourquoi ne vous étouffe-t-il pas, vous? Peut-être parce que j'ai la poitrine faible; la mienne cède quand la vôtre résiste. Ce n'est pas la première fois qu'on remarque que certains brouillards plaisent aux pulmoniques. » — « Croyez-vous aux prédictions? » — « Il y en a de vraies, il y en a de fausses. Par exemple, je prédis hardiment qu'un fou fera des folies, qu'un boiteux qui court tombera, qu'une coquette pâlira de rage dès sa première ride, qu'un menteur sera déçu, qu'un libertin sera puni et qu'un gourmand crèvera avant le terme fixé par la nature... Quant aux réactions, j'y crois comme à la résonance des aliquotes du corps sonore (1). Venons aux preuves. Nous savons tous qu'en faisant les mêmes choses constamment et périodiquement, nous contractons l'habitude et le besoin de les continuer. Si notre nature change avec nos différens âges, les habitudes se perdent, mais il nous en reste des traces, des sensations, des souvenirs que j'oserois presque nommer les vibrations ultérieures de nos nerfs; ces vibrations ne se renouvellent pas par anniversaires ou d'année en année, comme vous l'avez dit, mais chaque fois qu'une circonstance physique ou morale est propre à nous les rapprocher. Souvent aussi, nos habitudes perdues font place à de nouvelles habitudes plus analogues à notre situation présente. » — « Et vous ne sentez pas un quelque chose qui vous dit : J'ai commencé à vivre à pareille date? » — « Non, du tout. Comment seroit-il possible, puisque l'instant avant d'exister, nous n'étions pas nous, quoique nous fissions partie de l'essence de nos générateurs? Il vaudroit presqu'autant dire : « Je me souviens d'avoir été dans le ventre de ma mère. » Alors, nous ne sommes en effet et d'abord qu'en germe développé, un germe insusceptible de sensation ? Ne prendriez-vous pas pour un fou celui qui vous diroit : « Je me rappelle ce que j'étois quand je n'étois pas. » Je vous le repète, jamais je n'ai ressenti l'instant renouvelé de celui où nous avons commencé en gélatine, en fœtus, ni même immédiatement après la naissance; nous ne sommes pas avant d'être, pas plus que le crépuscule matinal

(1) Les sons harmoniques. Voir t. II, page 35, note.

n'est le jour. Voici cependant quelques restrictions qui modifient un peu mon opinion. Vous croyez généralement aux anniversaires. Je n'y crois que conditionnellement, c'est-à-dire, par exemple, pour autant que, d'année en année, le soleil se retrouvant à la même place, et nous dans les mêmes dispositions...» — « Bon, vous vous rapprochez de moi. » — « Pas trop, car nous ne pouvons être deux fois les mêmes pendant le cours de notre vie. » — « Non, pas absolument les mêmes, mais assez pour ressentir ce que nous avons déjà senti. » — « Passons. Il y auroit trop à raisonner ou à déraisonner là-dessus. Ne sommes-nous pas sur une mer où un flot efface l'autre ? Je crois qu'il y a plus de circonstances morales que de physiques qui nous rejettent au passé. Quand je vois un père heureux dans ses enfans, je me dis : J'ai perdu les miens, et je soupire ; je n'ai nul besoin pour cela de l'époque de leur mort ; souvent même je la passe sans songer à eux. Voici encore quelque chose pour vous. Nous avons tous quelque partie foible dans la construction de notre individu ; or, je crois que chaque fois que la température est contraire à cette partie faible, nous avons avec raison quelque présage de notre mort ; elle est là sans contredit, à moins que par un long régime nous ne fortifions cette partie foible (1), ou que nous ne périssions victimes d'une imprudence ou de quelqu'accident.

Quant aux réactions morales, elles sont innombrables. J'ai été riche, je suis pauvre ; chaque fois que je vois un riche, je crois voir mon habit sur ses épaules. Je lui répète ce qu'il m'a dit : « Ote-toi de là que je m'y mette. » Un auteur réussit-il au théâtre, je me rappelle que j'ai été sifflé. « Je vois une belle femme ; hélas ! je n'en ai plus besoin... » C'est le triste Héraclite qui parle ainsi. Démocrite au contraire, avec son hilarité philosophique, dit : «Voyez donc ce fou qui n'a plus que trois jours à vivre, et qui pleure son ami. Qui m'aimera à présent, dit-il ? C'est comme si l'égoïste disoit : Qui va me rendre heureux ? Toi-même, lâche, et ta force d'âme, si tu en as une. Voyez cet autre fou, assis dans son char doré ; il court aux jeux olympiques, où il sera renversé, roulé dans la poussière et sifflé par

(1) Voyez le chapitre suivant. (G.)

le peuple, à qui tout est égal, un pendu, une incendie, pourvu qu'il s'amuse. » J'aime ce mot d'Olivier Cromwell qu'on conduisoit en triomphe à la maison de ville : « Que de monde sur notre passage, monseigneur », disoient ses vils courtisans. Il répondit : « Il y en auroit bien plus si on me conduisoit à Tiburne (1). » Nous nous rappelons aussi nos jouissances, grâce à Dieu ; procurons-nous beaucoup de réactions de cette sorte, qu'on ne ressent qu'après les actions honnêtes. Nos nerfs sont nos amis et nos ennemis ; ils répondent à tout. « J'ai mal aux nerfs » veut souvent dire plus qu'on ne pense. Que notre individu ait souffert ou joui, il en conserve des impressions, et toutes les circonstances faites pour nous en rappeler le souvenir précieux ou douloureux (sans être anniversaires ni diurnes) opèrent sur nous avec la rapidité de l'éclair. C'est vraiment là qu'est sa conscience, qui parle, qui crie, qui console ou qui fulmine sans notre intervention. A ce compte, et par réminiscences nerveuses, un mal donne mille maux par suite de la première secousse ; de même qu'un grand plaisir en procure mille qui lui succèdent. — « Vos idées, me dit mon homme, ont de la tournure de celles de Montaigne. » — « Je l'ai beaucoup lu, lui dis-je, mais seroit-ce la première fois que Montaigne accouchât d'une souris (2) ? »

(1) Lieu des fourches patibulaires de Londres. (G.) Il s'agit du gibet où l'on pendait les criminels.

(2) On a beau ridiculiser les calembourgs, ils nous échappent quelquefois comme malgré nous. J'aime les deux suivans, c'est pourquoi je les rapporte Le maréchal de Villars, fort vieux, étoit en Italie; une jolie étourdie lui demande son âge. — « Madame, j'aurai bientôt *Milan*. » Il prit la ville de ce nom huit jours après. Un curieux de gravures disoit à un marchand d'estampes : — « Comment ! vous avez le portrait de ce coquin qui a été fouetté et marqué ? » — « C'est avant la lettre. » (G.)

CHAPITRE XI

ADRESSE AUX GOURMANDS

Je viens de lire le livre de Cornaro (1). Ce noble vénitien, voué à la mort dès l'âge de trente ans, crut que par un régime sévère et suivi il rétabliroit sa santé. Son plan de vie lui réussit. Toujours heureux, faisant participer à son bonheur tout ce qui l'entouroit, chantant, comme un rossignol, les louanges du Seigneur,... il vécut plus d'un siècle et mourut sans angoisses, uniquement parce que les principes de son être étoient à leur terme.

Par décence, il parle peu de sa continence, du sixième sens, mais il est certain qu'il s'exécuta à la rigueur par cet article ; son régime nourricier étoit trop exigu pour lui permettre d'autre dépense que celle de la vie.

J'adresse ceci à ceux qui excèdent leur tempérament, et surtout aux vieillards : s'il fait chaud, le vieillard perd assez, et

(1) *Discorso della vita sobria*, par Louis Cornaro (Padoue, 1558). L'auteur, ayant mené jusqu'à quarante ans une existence sans ménagements, changea tout-à-coup de régime et s'astreignit à des soins tellement attentifs, à une hygiène si rigoureuse, que non seulement il recouvra sa santé compromise, mais prolongea ses jours au-delà de cent ans. L'ouvrage dont parle Grétry est une sorte de journal consignant scrupuleusement les observations et les règles propres à vivre longtemps, mises en pratique par le noble vénitien. Celui-ci le commença à quatre-vingt trois ans et le termina à quatre-vingt quinze. Il mourut en 1566, âgé de cent et quatre ans. Il eut peu d'imitateurs.

peut-être trop, par la transpiration ; s'il fait froid, la perte de la moindre partie d'essence vitale lui ôte son manteau d'hiver.

Les grands mangeurs vivent peu. J'ai vu périr nombre d'hommes de mérite qui faisoient leur dieu de leur ventre. Après un mois de festins journaliers, il faut se purger pour retrouver l'appétit ; cette vie est trop épicurienne, elle ne peut durer. Les gourmands de l'ancienne Rome prenoient, dit-on, un vomitif après leur repas, pour recommencer à manger de plus belle ; ce dérèglement est sans exemple parmi les bêtes les plus voraces et les plus gloutonnes L'homme qui, en général, exagère toutes choses avant de se modérer, l'homme seul étoit capable d'un tel excès.

L'estomac est d'abord obéissant à ce que nous exigeons de lui, mais il est très opiniâtre quand il se révolte ; il n'est alors que peu de moyens de le ramener à récipiscence. C'est un ami qui vous sert autant et si longtemps qu'il le peut, et qui ne vous abandonne que par impuissance ; il s'est tué pour vous complaire, et vous périssez pour l'avoir maltraité. Cependant, pour vivre, il est nécessaire qu'il soit en force, c'est la meule du moulin. Après la mastication, c'est lui (comme dit la fable) qui entretient le reste du corps ; il n'est sans lui, dans l'individu, ni haut, ni bas, ni côtés, ni milieu qui ne périclite, s'il reste sans fonctions exactes. Malgré les excès de la gourmandise, on ne hait pourtant pas les gourmands ; ce sont bonnes gens, incapables, en général, d'une mauvaise action pour satisfaire leur passion. Ce sont les femmes (cette peste à l'eau de rose), c'est la vanité qui font les joueurs sans probité, et tous les hommes peu délicats sur l'article du gain.

Je n'ai pas encore assisté au fameux dîner des gourmands qui a lieu une fois par mois au *Rocher de Cancale* (1), mais j'y suis invité pour cet hiver (1807). L'aimable gourmand qui m'a prévenu de cette invitation s'est servi d'un ton solennel pour me faire l'énumération des mets du dîner. « Nous sommes, m'a-t-il dit, seize de compagnie, pas un de plus. Nous avons

(1) Un des restaurants parisiens les plus en vogue pendant le Consulat et l'Empire. C'est là que tenait ses assises gastronomiques la *Société épicurienne*, ayant pour organes l'*Almanach des Gourmets* de Grimod de la Reynière et le *Journal des Gourmands* de du Belles.

tour à tour le droit d'amener un digne ami, et c'est vous que j'ai choisi pour quand mon tour viendra. » — « Bien obligé. » — « Oui, mon cher, nous sommes seize, sans compter les huîtres, les potages et le bœuf ; on nous sert seize entremets, bon nombre de rôts à petits pieds, et un poisson monstre. Les meilleurs vins circulent pendant le repas ; quant au dessert, nous le comptons pour rien, vous serez content. » — « Oh ! je le crois. »

Les gourmands, comme je l'ai dit, sont bonnes gens, c'est dommage qu'ils se tuent ; ils sont même capables d'actions héroïques. Lecteur, écoutez. Un d'eux revenoit de la Bourse, où il avoit fait une mauvaise spéculation. Il entre dans une boutique de comestibles avec l'intention d'acheter des mets friands, mais, se rappelant tout-à-coup la bévue qu'il vient de faire à la Bourse : « Non, dit-il, non, butor que tu es, tu ne dîneras aujourd'hui qu'avec du bouilli froid. » Et il part d'un pas gaillard. Cela s'appelle avoir du cœur. Venons au régime de Cornaro. Il dit : Pour que l'estomac soit un bon fonctionnaire, il ne faut jamais l'excéder. Moins on mange, mieux on digère, et la bonne digestion fait tout. Le choix des alimens qui plaisent à l'estomac n'est pas à négliger. Il ne prescrit pas à tout le monde la même quantité d'alimens, c'est selon l'individu ; mais il faut, si l'on veut vivre longtemps et mourir sans douleur, être aussi dispos, aussi léger après le repas qu'avant de manger. Si, après s'être substanté, on sent quelque pesanteur, il faut diminuer jusqu'à parfait équilibre, jusqu'à ce qu'on ait trouvé la quotité juste qui nourrit le corps sans lui nuire. Cornaro mangeoit et buvoit le poids de treize onces par jour et, dans son extrême vieillesse, il ne mangeoit plus qu'un œuf en deux repas. Il est mort en chantant les prières des agonisans. Il fut toujours doux, bienfaisant, sans humeur, sans rancune, aimé de ses proches pendant sa longue vie, et pleuré après sa mort. Peu de centenaires obtiennent cette faveur : l'opinion semble être que leur chair est terrifiée (1) avant qu'ils meurent, et que rendre la terre à la terre est un droit césarien. Pleurer un centenaire qui meurt paraîtroit aussi extravagant que si l'on portoit le deuil de l'embryon mort-né avant terme. L'oraison familière de Cornaro

(1) Pour : réduite en poussière.

auroit pu être celle-ci, qui me paroît excellente : « Mon Dieu, faites-moi la grâce de vivre longtemps et de mourir vite. » Si cependant le gourmand répond à Cornaro qu'il aime mieux vivre quinze ans de moins et avoir une passion satisfaisante dans le temps où la plus sensuelle des passions nous abandonne, répondons-lui : « Jouissez, cher ami, les volontés sont libres. »

Ce n'est pas la gourmandise qui tue les hommes dans mon pays de Liége, c'est la boisson, et surtout l'eau-de-vie. Dans la bonne bourgeoisie, il est une classe de buveurs blasés que l'on nomme les *bonnets* Ils se tuent à plaisir en buvant jusqu'à douze verres à pied d'eau-de-vie dans leur matinée, en rongeant seulement une croûte de pain. Ils se disent les uns aux autres combien d'années ils ont encore à vivre, et c'est dans le mois de Mars surtout qu'ils finissent de vivre et de boire sans regrets, et prêts à recommencer s'ils peuvent reprendre le dessus. Leurs mœurs sont celles des enfans, ils se cachent à leur famille pour boire encore quand ils ne sont pas libres comme au staminai (1). Mon pauvre père est mort de cet excès dans un âge peu avancé. Comme Liégeois, j'ai conservé du goût pour l'eau-de-vie. Le matin, à jeun, j'en prends une goutte, à peu près ce qui tiendroit dans le bec d'un petit oiseau ; mais ce parfum me plaît et souvent, en me donnant ce petit plaisir, je me dis : « Je suis Liégeois. » La mort la plus assurée, la plus précise ne retient pas un buveur de mon pays. De mon temps, un d'eux, au lit de la mort, subit tranquillement la mercuriale du curé de notre paroisse (St-Nicolas-outre-Meuse). L'homme de Dieu lui fit promettre que s'il guérissoit il ne boiroit plus d'eau-de-vie. Le curé revint le lendemain et le trouva le verre en main. Nouvelle morale, qu'il écouta aussi tranquillement que la première ; puis, mon ivrogne avala sa verrée d'un trait, après avoir salué le Christ qui était au fond de son lit et auquel il dit mielleusement : « C'est pour faire ma paix avec vous, mon Jésus ! »

(1) Traduction liégeoise du mot estaminet.

CHAPITRE XII

FINESSE

C'est une remarque assez générale que les lourdeaux ont des prétentions à la finesse et que les hommes fins par caractère aiment à passer pour bonasses. Est-ce cet aperçu qui a fait dire : *Omnis homo mendax* (1) ? Cependant, puisque cette remarque a été faite, cela seul prouveroit qu'on n'est jamais assez fin pour tromper tout le monde. Dans une société, un homme très fin parcouroit tous les visages. « Que fait-il donc là, me dit mon voisin ? » — « Il compte les dupes », lui dis-je. Tels que nous soyons ou que nous puissions être, nous avons donc toujours une tendance à tromper, quelqu'intérêt à cacher nos traces, comme les chiens et les chats qui, pour dérouter l'ennemi qui les suit à la piste, grattent la terre pour couvrir leurs ordures. Qui nous répondra que La Fontaine lui-même ne jouissoit pas secrètement de sa bonhomie, et qu'il n'en doubla quelquefois la dose ? « Vous êtes plus fin que moi, me disoit une femme très fine. » — « Vous ne le croyez pas, lui dis-je, puisque vous faites cet aveu. Nous avons peut-être des rapports d'esprit et de cœur, mais nous différons de sexe ; vous êtes fine à la manière des femmes, je suis fin à la manière de l'homme. » — « Que voulez-

(1) Psaume CXV. Aussi dans Cicéron, *De Divinatione*, 2, 71.

vous dire ? » — « Je veux dire qu'un homme qui n'est fin que comme une femme n'est qu'un Jocrisse, un hommelet, et que la femme qui seroit fine à la manière de l'homme seroit surnaturelle. Chaque sexe a ses facultés physiques, d'où dérivent ses fonctions morales; si la femme se fait homme, elle cesse d'être femme; alors ses cotillons lui pèsent et, sous notre costume, elle court les bois, la chasse, pour cacher son sexe sur le dos du coursier belliqueux. »

Ce que je vais dire me parut un jour une vraie dissonance morale. A la campagne, nous revenions d'une longue promenade; la châtelaine, vêtue en homme, descendoit de cheval lorsqu'une de ses femmes accourut lui dire de se hâter de rentrer, parce que la petite Célestine avoit besoin de têter. « Apportez-la moi sous ce berceau », dit la mère. Cette espèce de jeune homme, sortant de son habit une belle gorge, bien dodue, me parut, comme je l'ai dit, une dissonance morale.

C'est bien pis lorsqu'il faut qu'un homme de peu d'étoffe sollicite un retour d'amour de sa chère moitié qui a plus d'énergie que lui tout entier. Elle a l'air de lui dire : « Eh ! Monsieur, que me voulez-vous ? Ne savez-vous pas ce que je fais, et ce que vous êtes ? » On a dû remarquer que, pour cacher leur foiblesse, les hommes subjugués par leurs compagnes disent plus souvent « ma femme » que « madame », de peur qu'on en doute apparemment. C'est « ma dame », « ma maîtresse » qu'ils devroient dire. Passe encore pour l'homme qui cède par le sentiment de sa force; c'est le dogue qui se laisse fouetter par l'enfant.

Pour en revenir à cette dame qui me disoit plus fin qu'elle pour pouvoir se jouer de ma finesse en temps et lieu, voici ce que j'aurois pu lui dire de moi : « J'ai de la finesse dans l'esprit, mais je ne m'en sers pas, parce que je crois peu à la trahison, à moins qu'on ait un puissant intérêt de me trahir, et je m'arrange assez de manière à ne déranger les autres que le moins possible. Si l'on me trompe, je le sens vivement, mais alors je méprise trop le trompeur pour me servir avec lui d'aucune finesse. Peut-être ai-je tort de croire qu'on ne veuille jamais me duper, mais je trouve le repos dans cette croyance et je ne puis être défiant sans souffrir. C'est ce qui me fait repousser ma

finesse, comme une jeune nonain chasse l'esprit de Satan. Je suis peut-être confiant par paresse, comme il y en a qui sont méchans pour employer leur activité. Un autre sentiment me domine encore; je regarde la vengeance comme une bassesse. J'ai aussi pour habitude de rompre promptement avec ceux qui m'ont trompé une seule fois, et dans ce cas ma finesse m'est encore inutile. Quand on use avec moi de finesse, la mienne consiste donc à voir dans l'instant où l'on en veut venir. Si l'affaire me convient, j'y adhère en écartant les préambules; si elle ne me plaît pas, j'annonce de suite mon opinion, mon désir et ma volonté. Cependant, si la chose est importante, je demande du temps (*movite consilium*). Je ne me décide de suite dans une chose conséquente que parce que j'y ai d'avance suffisamment réfléchi. La haine que je porte aux rusés m'a, je crois, préservé de cette finesse qu'on dit spirituelle et que je trouve si bête. Me voici tout nud, comme dit Montaigne, tant mieux si je suis bien ainsi. Je l'ai dit plusieurs fois et je répète encore : c'est la musique qui m'a aidé à déchiffrer la moralité des hommes, qui, quand ils chantent juste ou faux, ont toujours leurs raisons. Il est autant de finasseries morales qu'il est de modulations dans la musique. Je souris de plaisir quand j'entens japper l'innocence; c'est la musique de la nature. A quinze ans, on module, on cache quelque chose, c'est de la musique étudiée. A trente, le caractère est fixé, on est bon, mixte ou mauvais, on chante juste ou l'on détonne (1). Observez cela, jeunes musiciens. Les jolies femmes chantent souvent faux par principes de coquetterie, mais toujours avec grâce; elles séduisent sans convaincre; on pourroit dire : Malheur à ceux qu'elles ne se donnent pas la peine de séduire ! Tant qu'en amour le besoin est réciproque, la balance est de niveau; si l'un des amans rompt l'équilibre, on le blâme, et souvent il est le plus à plaindre; les prestiges amoureux l'ont abandonné. Les amans, comme les guerriers, devroient conclure des trèves; ceux-ci pour enterrer les morts, ceux-là en s'exilant chacun de son côté. Ceci me rappelle que deux amis négocians, étant obligés d'aller au loin pour leurs affaires, l'un d'un côté, l'autre de l'autre, avoient imaginé cet aimable monument de

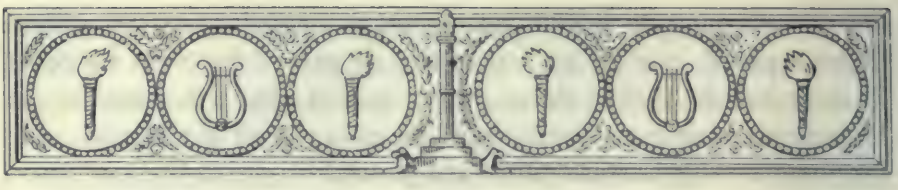
(1) Il est inutile de dire que, dans ce paragraphe, chanter veut dire parler. (G.)

leur amitié : dans un tableau charmant, deux pigeons s'en alloient de droite et de gauche; ils emportoient un ruban qui enveloppoit les noms des amis par un nœud, et dessous le monument étoit écrit : « En s'éloignant, le nœud se resserre (1). »

Pour généraliser notre question, disons qu'il est autant de genres de finesses dans les animaux qu'il est en eux de différens caractères. La finesse du chien est franche, celle du chat est pateline, celle des animaux féroces est effrayante; ils n'ont qu'un cri : *il faut vivre*; leurs ruses, leurs finesses, leurs détours ne signifient que ces trois mots, si ce n'est : *je veux me reproduire*. L'homme qui réunit dans son espèce tous les caractères, use de toutes les finesses des hommes; s'il n'avoit que de la sienne propre, il seroit lui, mais trop reconnoissable dans ses fourberies; malgré lui cependant il se découvre. Celui-ci met de la finesse à tout; on a beau l'interroger, il ne répond que par monosyllabes et ne découvre jamais le fond du sac. Pour se faire plaindre, celle-ci à la manie du malheur; on satisfait tous ses goûts; non, c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle désire. Celle-là, au contraire, veut qu'on la croye toujours heureuse; elle a la manie du bonheur (peut-on croire malheureuse une femme de son mérite !). Si donc, pour cause de chagrin, elle s'évanouit, on rappelle ses sens, et elle dit : « Ah ! que je me sens bien, il me semble que j'ai fait un tour dans les cieux. » L'autre, toujours heureuse et digne de l'être, n'en conçoit pas d'étonnement et semble prendre son bonheur en patience. Cet autre, né pour être franc, met de la finesse à tout, et fait à chaque fois une sottise. C'est au comble du bonheur ou du malheur que l'homme peut le moins dissimuler : la nature le trahit s'il veut feindre. Cependant, on rit peu quand la joie est extrême; l'amour-propre dit qu'on a mérité son bonheur. On ne pleure plus quand le malheur est sans espoir. Alors, les ressorts de la sensibilité sont comme paralysés; les criminels qui vont à l'échafaud ne versent point de larmes. Ce n'est que dans les situations mixtes de la vie que l'amour-propre et la finesse jouent leurs rôles. C'est surtout la faveur des femmes qui fait mousser les prétentions des hommes. On m'adore, donc je suis un être rare. Imbécile !

(1) L'amitié double les joyes et sépare en deux les afflictions, a dit Bacon. (G.)

Tu ne sais pas que l'objet qui t'exalte l'imagination ne mérite d'être aperçu que de toi ; tu es fier de quoi ? Souvent du rebut de cent autres. Songe donc que tu es ridicule, précisément par le sentiment qui te donne tant de morgue et de fatuité. Les amoureux vulgaires croyent tout posséder quand ils ont trouvé le sentier d'un cœur ; ils parlent avec effronterie de politique, de sciences et d'arts, mais à la première rupture ils restent muets, embêtés avec leur courte honte. J'ai perdu de vue cent jeunes gens qui m'aimoient, qui dans mon art profitoient de mes conseils et de mon expérience, toujours quand ils devenoient fous du bonheur d'être favorisés par quelque belle.



CHAPITRE XIII

DES SENSATIONS DOUBLES

Rien de si commun à l'homme que d'être à la fois frappé de deux sentimens, si ce n'est plus, quelquefois similaires, quelquefois différens. Dans certaines bêtes, comme chez l'homme, les sensations peuvent se doubler. Le chien qui saute dans un précipice pour rejoindre son maître qu'il avait perdu et qui se rompt un membre dans sa chute ressent à coup sûr un plaisir moral et une douleur physique. N'est-ce pas ici le cas de dire, avec le théologien : *Distinguo majorem ?* — la sensation majeure n'éteint pas la mineure ; elle ne l'éteint pas absolument, quoiqu'elle obtienne la priorité, mais il est sûr qu'alors il existe en nous une confusion d'idées et de sensations, et c'est cette complexité qui prouve l'existence des sensations doubles.

Les idées métaphysiques nous donnent en quelque sorte des sensations doubles, triples et quadruples. Que fait-on pour aller au simple et au vrai ? On décompose, on sépare les idées comme on divise les rayons du soleil. Avec les trois couleurs primitives, le bleu, le rouge et le jaune, on forme toutes les couleurs, excepté le blanc et le noir, qu'on nomme couleurs par usage, quoiqu'elles n'en soient point, et le tout, mêlé, pourroit se nommer une couleur métaphysique. On peut tirer une même comparaison des sons primitifs et des sons auxiliaires de la

musique; ut, mi, sol, sont fondamentaux; le reste de la gamme n'est que remplissage. Mais parlons plus moralement et d'après notre expérience. En entrant dans un salon, le premier visage que vous rencontrez vous fait sourire, le second vous rend sérieux. Vous avancez, c'est l'objet de votre amour qui s'offre à vos regards et les battemens de votre cœur célèbrent sa présence. A deux pas d'elle, c'est votre rival qui la contemple; votre cœur bat plus fort encore, et sur un rythme bien différent. Ce que nous ressentons alors, est-ce plaisir ou peine? C'est l'un ou l'autre tour à tour, ou les deux mêlés ensemble. Les deux sensations se sont quelquefois succédé si rapidement qu'il semble impossible que la première cesse totalement quand la seconde commence.

Je pense que, dans ce cas, nos nerfs agissent comme les cordes d'un instrument de musique. Touchez-en une, elle vibre délicieusement; touchez-en une seconde qui ne soit pas en rapport harmonique avec la première, toutes deux frémissent d'irritation. Mais qu'il faut peu de chose pour rétablir l'harmonie entre deux amans! La dame offre un siège près d'elle à celui qu'elle aime (1), alors le rival frémit à son tour et va perdre son argent au jeu.

Si l'on parle de vous avec éloge dans une gazette, vous jouissez de l'estime qu'on a de vos talens; puis, on les assimile à ceux d'un mirmidon qui n'est estimé que du gazetier, et vous sentez qu'il n'a parlé de vous que pour accorder son mince protégé à un homme connu.

Un rendez-vous intéressant vous est donné dans une fête champêtre; l'orage survient, et la fête n'a pas lieu. Votre femme accouche d'un bel enfant, objet de vos vœux, sa mère succombe après l'accouchement. Le temps est superbe, on va se promener, le soleil qui réjouissoit vous frappe à la tête et l'on devient fou. L'auteur dramatique prépare son ouvrage pendant six mois, l'ensemble et les détails lui en paroissent charmans, le moment de l'exécution arrive, le public rejette l'ouvrage, il faut changer d'avis, et c'est avec douleur que l'auteur pense alors au cher objet de son imagination, qui lui avoit procuré, trop tôt, des

(1) C'est, en musique, la dissonance sauvée (G.) « Sauver la dissonance » se disait naguère pour: « résoudre la dissonance »; voir, par exemple, le *Traité de l'Harmonie* de Rameau.

sensations si douces et si paternelles. Vous allez faire votre cour à un grand personnage, vos plus belles nippes sont mises au jour ; en chemise vous vous dites : Il me dira ceci, je lui répondrai cela. Tout va le mieux du monde. Vous arrivez, vous lui parlez et le sire vous reçoit mal. Alors vos idées prennent une teinte lugubre, vos beaux habits deviennent des habits de deuil. Les chemins étoient si beaux en allant, ils sont tristes en revenant. On songe à Clytemnestre qui dit :

> Je verrois les chemins encor tout parfumés
> Des fleurs dont sous mes pas on les avoit semés.

Que vais-je dire à ma femme, à mes enfans questionneurs? Ah ! la détestable chose que la cour ! Deux mots aimables du souverain eussent changé le sort de cette famille estimable. Pourquoi le prince ne les a-t-il pas dits? Parce qu'il est homme : il avoit ses chagrins, qu'il vous a communiqués.

Ah ! qu'il est peu d'instans purs dans le courant de la vie ! Nos sensations sont mêlées autant que nos rapports avec les individus que nous fréquentons diffèrent. Comment être soi quand on est circonscrit par tant de sentimens directs et indirects qui se croisent continuellement à l'alentour de nous ?

Comment supporter la vie civile quand on pense à l'amalgame toujours en rivalité dans ses parties dont la société est composée? Quand on songe qu'il n'est pas un animal sur terre, dans les airs ou dans les eaux qui n'ait son ennemi naturel qui le guette et le poursuit ? Sois fier, noble vermisseau, d'être le premier dans la chaîne des êtres, mais n'oublie pas que puisqu'il y a une dégradation proportionnelle de toi à ton semblable par le corps, et dissemblable par l'esprit, et de toi pris collectivement avec ta race à l'animal plus ou moins brute, il doit être aussi une gradation ascendante de toi à des êtres plus corrects, et qu'ici-bas tu n'es qu'une particule de la pâte commune dont tous les êtres, tour-à-tour, sont extraits : *Gaudeant bene nati* ; et qu'enfin la bonne nature (tout à fait bonne pour elle seule) se jouera peut-être un jour de tes prétentions ridicules en te rejetant au dernier rang après avoir occupé le premier ; et n'eusses-tu que la quantité d'esprit nécessaire pour former une

mite, mite tu deviendras, parce qu'il faut essentiellement que tu sois quelque chose dans le monde. En passant encore cet argument, on pourroit se dire : Qui sait si l'animal qui nous caresse, qui ne peut nous quitter, qui nous obsède même et que (idée affreuse) nous écrasons sous le doigt, n'est pas formé de quelques particules spiritueuses de l'objet que nous cherchons, que nous regrettons en pleurant ? Oh ! la métempsycose est une ancienne rêverie qui a laissé de vieilles racines.

Il est probablement une cause physique qui nous rend indéterminés dans nos choix, qui cause en nous cette fluctuation d'idées qui nous fait flotter entre le oui et le non, en nous soumettant à de doubles sensations. Quoique nous ayons déjà parlé du cerveau, mais non dans le sens actuel, nous hasarderons ici une opinion non parcourue par les physiologistes.

Nos nerfs, disent les anatomistes, sont apaisés ; qui sait s'ils sont toujours à l'unisson l'un de l'autre, je veux dire unisson exact de force, parité de sensibilité ? Alors ils n'agissent pas uniformément, simultanément, et nos jugemens sont indécis ; l'un des deux nerfs sent quand l'autre reste inactif, ou ils agissent tous deux, mais inégalement. Et si les fibres de notre cerveau sont de même appariées, quel contraste, quelle contrariété dans nos jugemens ! A-t-on remarqué autre chose dans les femmes attaquées de maux de nerfs, que oui et non ? Autre considération. Qui sait si nous avons un empire absolu sur la totalité de notre système nerveux ? Je croirois assez que tel homme fin et délicat n'a de pouvoir que sur ses nerfs les plus fins, les plus sensibles, tandis que tel autre homme robuste ne commande qu'à ses muscles et rarement à ses nerfs les plus déliés. On dit : Cet homme n'a jamais versé une larme ; s'il n'en a point, il ne peut en répandre ; la nature a, peut-être, supprimé en lui, comme inutile, les réservoirs lacrymals. Chez elle tout sert, ou devient autre, s'il ne sert pas ou ne sert plus. Si notre construction nervale diffère autant qu'il y a d'individus, est-il étonnant que nos opinions soient si divergentes ? L'amour-propre a beau nous protéger, tel homme sait qu'il ne fera jamais telle chose comme tel autre homme. Mille poëtes sentent qu'ils ne feront jamais des vers comme Racine, parce que telle faculté qui

appartient à l'un est refusée à l'autre. Tel sans fatigue exerce son esprit toute la journée en travaillant avec ses gros nerfs; tel qui n'a l'usage que de ses nerfs les plus fins est fatigué au bout d'une heure; cependant, on dit que le premier est laborieux et le second un paresseux, quoiqu'il ait épuisé ses forces, tandis que le robuste est prêt à recommencer son travail. Quelqu'un m'arrête ici pour me demander si l'homme a des nerfs pour être ce qu'il est, ou s'il est ce qu'il est parce qu'il a des nerfs. Je lui ai répondu par ce vers de Corneille :

Devine si tu peux, et choisis si tu l'oses.

Poursuivons.

D'ou vient la délicatesse du tact féminin ? De la faculté de diriger ses nerfs les plus fins. Ce n'est que dans les passions fortes, dans les peines amoureuses surtout, que la femme a le droit de commander à ses gros nerfs ou à ses muscles. Elle est alors plus énergique, plus hardie que l'homme, parce que ses gros nerfs et ses muscles étant restés longtemps inactifs, ont dans l'occasion majeure une force vive et neuve dont les nerfs de l'homme, habituellement fatigués, sont incapables. D'ailleurs, le centre d'où la femme tire sa force nerveuse dans les actions majeures dont nous parlions, est plus particulièrement protégé par la nature qu'aucun des organes de l'homme. On peut donc faire une table analytique de ces cordages humains, rangés par ordre de force, et dire : 1. l'enfance n'a que de l'indétermination, parce que ses nerfs sont sans consistance; 2. les femmes, excepté dans le cas dont nous venons de parler, sont vacillantes, parce que leurs nerfs n'ont que la moitié de force de ceux des hommes; 3. l'homme délicat n'est qu'une femme renforcée par ses nerfs; 4. l'homme fort nerveux et fortement musclé est le dominateur de son espèce quand la force décide, mais la finesse, la délicatesse des sentimens moraux lui sont refusées; son physique épais ne les admet pas. Entre ces facultés, il est mille nuances du plus au moins qu'on peut observer. Je le repète, quel travail immense s'exerce dans ces cordages humains ! Est-il étonnant qu'un sommeil, à peu près égal en durée à la veille, soit nécessaire aux animaux pour réparer la fatigue nerveuse de la journée ? Je pense aussi que le système des nerfs commence

vers le centre de la génération (1), que l'artère-épinière (2) en est le trône et que les branches, les feuilles, les fleurs et les fruits sont dans la tête; il est de l'essence des esprits de monter, d'être attirés par le soleil au faîte de l'individu. En général tout ce qui descend est matériel, comme tout ce qui mérite vise au spiritueux. Chez l'homme, l'amour commence par la tête, c'est le contraire chez les animaux; il est frappé d'un objet, les désirs s'en mêlent, plus de paix ni de trève qu'il n'ait obtenu ce qu'il veut, ou qu'il ne soit décidément repoussé par le mépris ou par la force de la vertu, de toutes les forces la plus imposante. Si la tête se refroidit après l'amour récompensé, les organes de l'amour perdent leur activité sollicitante qui renvoyoient les esprits à la tête. Les sensations sont-elles doubles dans ce cas? Non, si ce n'est doublement nulles; c'est le vide absolu; ne vous avisez pas même d'écrire une lettre, elle seroit gauche. — Mais dans la fièvre d'amour, les sensations sont-elles doubles? — Elles y sont toutes réunies, tous les sens sont employés, et ne suffisent pas aux désirs. C'est le délire de l'âme qu'un instant va bientôt calmer. — Pourquoi dure-t-il si peu ? — Parce que la foudre n'éclate que dans le feu électrique. Comme en amour, la préparation est longue et l'explosion rapide. Vieillards, il ne tonne pas en hiver, ou c'est bien rare. Songez qu'un coup d'électricité peut vous foudroyer, vous glacer pour jamais. L'ataraxie, le calme de l'âme, est votre état naturel. On dit que notre chaleur ordinaire est de 30 degrés au-dessus de l'air atmosphérique; *bene sit;* mais à quelle âge nous suppose-t-on pour faire ce calcul? A l'âge majeur sans doute. Je pense que notre chaleur diminue en proportion que l'âge avance, et que lorsque nous sommes transis par la vieillesse nous approchons et nous parvenons à l'équilibre avec l'air atmosphérique, et qu'alors et bientôt nous rendons notre reste aux élémens, la terre à la terre, l'humide aux nuages et l'esprit aux cieux. C'est peut-être là que, sans corps matériel, on peut exister toujours comme principe sans redouter la mort. Il n'est plus de mort dans la vie sans mélange. A la tendresse qu'ont les esprits de

(1) Un fou y est très propre, quoique sa tête soit dérangée, mais si le centre de la génération est attaqué, la tête devient foible. (G.)

(2) La moelle épinière.

tous genres de se dégager de la matière, on diroit qu'ils ne sont ici-bas que de force, et dans un lieu d'exil ; c'est comme des prisonniers qui prennent la volée dès que leur chaîne est brisée. — Pourquoi se laissent-ils prendre ? — Ah ! pourquoi ? — Ils sont peut-être aussi innocens que nous, ces pauvres esprits, aussi innocens que nous quand nous sommes pris au trébuchet de la vie à l'instant de la conception jusqu'à notre naissance.

On voit ici que plus on approfondit un objet métaphysique, plus nous sommes forcés de recourir à Dieu, principe des principes.

CHAPITRE XIV

DES PRÉSENS

Rapport au cadeau ou présent qu'on reçoit de quelqu'un, je répéterois volontiers ce que dit la vieille chanson en parlant de toute autre chose :

Et c'est la façon de le faire qui fait tout.

Entre égaux les cadeaux ne comptent pas, on se rend la pareille. Ceux qui se croyent au-dessus de vous et que vous avez obligés, vous présentent leurs dons par la main d'un de leurs officiers de différens étages, selon votre condition. Je disois un jour à un jeune étourdi qui m'étoit presque inconnu, au gentilhomme d'un prince qui m'apportoit une boîte d'or de la part de son maître que j'avois obligé, qu'un mot de la bouche de son Altesse m'eût flatté plus que son présent. C'est donner plus grandement, diront quelques-uns, d'envoyer un présent, quoique portatif, que de l'offrir soi-même. On épargne ainsi les révérences et les remercimens à celui qui reçoit. — Ne faut-il pas toujours qu'il les fasse, s'il est dans le même lieu que le donateur ? Ce sont pures étiquettes de cour qui marquent les distances. Il est cependant des distinctions dans ce protocole. Envoyer un présent par un ami de celui qui reçoit est un procédé délicat : nous parlerons bientôt de cette manière de donner.

Nos anciens recevoient les présens autrement que nous; les mœurs à cet égard ont beaucoup changé : « Je te donnerai tel objet, si tu veux m'obliger en telle chose » étoit un propos reçu parmi eux. Nous recevons avec autant de plaisir que les anciens des temps héroïques, mais notre amour-propre est plus pointilleux ; nous dissimulons nos plaisirs et nos peines, ils les avouoient franchement.

Jean-Jacques redoutoit les présens, et je ne les aime pas plus que lui. Il disoit que le son de la voix de celui qui avoit donné la veille étoit changé le lendemain. J'ai l'oreille aussi fine qu'il l'avoit, et cependant j'ai trouvé des voix qui ne montent pas d'un comma (1) après avoir obligé. Arrangeons-nous cependant de manière qu'on sache donner avec grâce, et qu'on puisse recevoir sans bassesse.

L'avarice est adhérente (2) à l'homme et si l'amour-propre et l'amour de l'humanité le rendent quelquefois généreux, c'est pour combattre le vice qui sent le plus la crapule. Il faut donc savoir donner, et c'est chose assez rare. Celui qui est obligé de recevoir, pour ne pas se faire un ennemi capital, est souvent combattu entre la reconnaissance et l'humiliation ; c'est un état perplexe que ne paye pas le plus beau présent.

On peut, je crois, recevoir une pension ou le présent d'un souverain ; c'est le bien de l'Etat qu'il donne à celui qui l'a servi ; c'est d'ailleurs notre bien qu'il nous rend.

M. le duc de Choiseul m'envoya jadis un présent, mais il choisit un artiste, un confrère, son architecte, pour me le faire tenir. Celui-ci me dit que Monseigneur l'avoit chargé de me donner une tabatière, mais que, ne sachant pas si je la voulois ronde ou quarrée, il me prioit de l'acheter moi-même, et il me remit cinquante louis. J'étois jeune, j'étois pauvre, M. de Choiseul ne pouvoit faire un présent de meilleure grâce, ni plus à propos.

Un souverain d'Allemagne, le prince primat (3), vient de

(1) Le comma est, comme on sait, la huitième ou la neuvième partie d'un ton, intervalle inappréciable à l'oreille, mais dont les techniciens doivent tenir compte dans le calcul de l'échelle musicale.

(2) Pour : inhérente.

(3) Sans doute von Dalberg, à qui Grétry adresse, au chapitre VI, des éloges si enthousiastes.

m'envoyer une boîte très riche (1). C'est à un de mes confrères de l'Institut qu'il l'a remise pour me l'offrir. En témoignant (2) ma reconnoissance à ce bon prince, il m'a dit qu'on ne pouvoit connoître mes œuvres en musique, ni mes écrits, sans m'aimer. Quand la philosophie est sur le trône, elle est bien respectable; qui pourroit lui assigner une autre place!

Jean-Jacques, alors à Neuchatel, refusa les bienfaits que lui offroit le roi de Prusse, en lui écrivant à peu près dans ces termes : « Sire, je ne suis pas de vos sujets, et vos dons n'appartiennent qu'à eux seuls.» Frédéric eût pu lui répondre : « J'ai comme vous, Monsieur Rousseau, ma bourse particulière, et c'étoit partie d'icelle que je vous offrois. »

Il y a dans certains cas plus d'amour-propre à refuser un don qu'à l'accepter. Puisque la société s'est formée ainsi qu'elle l'est, il est des convenances, des préjugés, si l'on veut, qu'on doit adopter pour ne pas troubler l'ordre établi. Est-on véritablement philosophe en s'y montrant réfractaire?

Lorsque je donnai à Fontainebleau une musique de *Zémire et Azor*, le chevalier de Luxembourg me dit que je ne pouvois me dispenser d'offrir cet ouvrage à la maîtresse du roi, Mlle Dubarry, qu'il lui avoit parlé, et qu'elle acceptoit mon hommage. Lorsque je lui portai cette œuvre de musique, elle me glissa un rouleau de jeu, un rouleau de 25 louis dans la main; je crus recevoir la charité; M. de Luxembourg en fut outré.

A propos de charité, je dinois chez une dame. Poinsinet de Sivry (3), fort pauvre et fort mal vêtu, arrive en riant aux éclats. — « Qu'avez-vous? » — « Je me suis assis sur une borne près de votre porte, Madame, j'ai mis mon chapeau sur mes genoux pour m'essuyer le front. » — « Eh bien? » — « Un passant m'a fait l'aumône et m'a jeté cette pièce de deux sous dans le chapeau, c'est-il pas charmant?... » Voilà, je crois, de ces choses qui font rire et pleurer tout à la fois. Si ce bon prince primat eût été de ce dîner, il eût embrassé Poinsinet et lui eût fait une pension qu'il eût acceptée.

(1) Vers la fin de 1807. (G.)

(2) Comme je témoignais...

(3) Louis Poinsinet de Sivry, auteur de poésies légères, de traductions en vers et en prose de poètes grecs et latins, et de deux tragédies, *Ajax* et *Briséis*. Cette dernière, jouée par Lekain, obtint un grand succès; l'autre tomba à plat (1733-1804).

L'amour-propre joue joliment son rôle entre hommes fiers qui se font des présens. Voici ce que jadis, à Liége, ma bonne mère me racontoit. Un vieux baron liégeois fait une visite à un officier françois; il admire une montre de Paris qui étoit à la cheminée. — « Elle est à vous, Monsieur le baron. » — « Mille grâces! » — « Prenez-la ou je la brise en morceaux. » Il la prend. Quelques jours après, le baron se promenoit à cheval, l'officier passe. — « Vous montez là un cheval superbe, Monsieur le baron. » — « Il est à vous. » — « Oh! jamais!... » — « Acceptez (en sortant un de ses pistolets d'arçon) ou je lui brûle la cervelle. » — « J'accepte. »

CHAPITRE XV

APOLOGIE DE L'EGOÏSME

Faire l'apologie de l'égoïsme paroît un paradoxe. Mais s'il est nécessité dans l'homme comme le boire et le manger, si l'homme ne fait rien qui n'ait forcément quelques rapports avec sa personne, si enfin la nature lui ordonne despotiquement l'égoïsme, il ne reste plus, après avoir fait son apologie pour le bien qu'il opère, qu'à lui prescrire des bornes raisonnables et à le censurer pour le mal dont il est cause. Mérite-t il plus d'éloges que de blâme pour ses divers produits? Type du bien et du mal moral, est-il notre ami, notre ennemi ; les excès, les bêtises, les turpitudes qu'il nous fait commettre doivent-ils le rendre odieux à l'humanité? — Etablir cette balance seroit peine perdue, sur la multiplicité des usages de différens peuples qui admettent ce que d'autres condamnent. Il suffit de croire, en général, que, tel que la vis d'Archimède, l'égoïsme travaille alternativement pour le bien comme pour le mal, que, sans lui, peu de mal, mais nul bien n'existeroit sur la terre; et qu'enfin, sans lui, la raison humaine ne seroit qu'animalité brute.

Qu'est-ce que la bête?

Un être doué d'instinct limité, qui ne sait, ne peut et ne saura jamais réfléchir sur aucun des sens, ni sur aucune des facultés qu'il possède ; qui vit un jour ou un siècle sans donner un nom à ses organes sensuels; qui voit, qui flaire, qui goûte,

qui touche, qui entend sans se dire : mes yeux, mon nez, mes oreilles ont telles ou telles facultés, quoiqu'il les exerce à merveille, et dont la connoissance de soi ne pénètre pas plus loin que ses besoins nourriciers et reprocréatifs ; qui jouit de ce qu'il possède sans désirer davantage ; qui, esclave de l'homme, sert, obéit au plus vil brigand comme au philantrope le plus respectable ; mais en revanche (c'est du compagnon de l'homme, de son véritable ami parmi les bêtes, dont je parle), mais en revanche, dis-je, qui ne quitte pas son maître infortuné pour vivre dans l'abondance auprès du plus riche traitant ; enfin, qui, après cent ans de vie sociale et domestique, ou vivant moins en se succédant de race en race, ne distingue pas plus le bien ni le mal moral que s'il étoit né de la veille (1). Voilà cependant le modèle qu'on nous présente et que, souvent, on a le droit de nous présenter, quand nous nous éloignons trop de la nature.

En limitant tout en toutes choses, la nature a forcément tout varié : quel dessein sublime! C'est comme une longueur illimitée qui se termine à point fixe pour chaque être ; c'est comme une puissance infinie répartie dans tous les individus existans, dont chacun ne possède que sa part du tout. Le chien veut en vain parler ; il ne lui manque que la parole, disons-nous ; mais elle lui manque et lui manquera toujours, elle et ses nombreux attributs. Peut-être que les esprits de nos proches, passés chez les animaux, voudroient cohabiter, se faire reconnoître par nous ; ils ne le peuvent, leur nature n'est plus la nôtre, l'analogie est détruite presqu'entièrement, il ne leur reste avec nous qu'un rapport trop éloigné, qui ne peut agir sur nous que pendant nos rêves, c'est-à-dire quand l'affaissement matériel a fait place à l'esprit. Est-ce une illusion ? Elle reste bien douce, trop douce pour la rejeter absolument.

En vain nous voulons comprendre certaines choses qui s'opèrent à l'inspection de nos sens, telle par exemple que la création ; mais un rien, qui est tout, un rien inexplicable, un abîme que nous espérons franchir à chaque effort de raisonnement et qui échappe toujours, nous arrête et nous retient *in statu quo*. Quel heureux sort, dira-t-on, que d'être, ainsi que

(1) J'ai vu un serin chanter son air sur la tête de sa maîtresse ensevelie. (G.)

le sont les bêtes, conduites comme par la main de la nature sans pouvoir transgresser ses loix ! Quelle puissante protectrice que celle qui ordonne sans permettre aucune abstraction à ses commandemens, sans même laisser de place à l'idée de s'y soustraire ! C'est là, sans doute, d'où venoit le respect que les peuples anciens portoient à certains animaux doués d'instincts précieux et irréfragables ; c'est la nature, la pure nature qu'ils honoroient, qu'ils respectoient en eux. Ne serions-nous pas plus heureux d'être ainsi protégés, guidés et circonscrits par un instinct inviolable ? A quoi servent les désirs insensés qui n'émanent point de notre nature ? Ils en émanent, dirai-je, puisque nous les formons. Mille erreurs, mille circonvallations de notre esprit amènent enfin une vérité et, une fois constatée, elle se fixe dans les annales de l'homme. Point d'annales, point de progrès pour la brute ; sa lignée commence et finit de même ; elle se perfectionne, mais ce n'est jamais par raison, c'est par une continuité habituelle qui devient instinct.

Le beau côté de l'homme est empreint dans ses œuvres, si étonnant en le comparant non seulement à la bête, mais à l'homme brut. Cent fois son être nous fut présenté sous mille rapports ; son histoire a été proclamée dans les poèmes et l'histoire naturelle et, sans doute, mon intention n'est pas de le détrôner, mais je demande ce qu'il eût été, ce qu'il seroit sans égoïsme, ce qu'il eût été sans amour-propre ? A peu près aussi aimable que l'ours. Qu'est-il étant poussé par l'envie de se distinguer dans ses œuvres, ses actions, et d'être le premier de son état ? Tout ou rien. Tout, s'il sait se modérer et calculer sa force avant d'opérer et en opérant. Rien, moins que rien quand il se pavanne dans ses prétentions que tous, hors lui et les sots, trouvent ridicules. L'homme est donc l'excès du bien et du mal, sans omettre l'interligne de ces deux extrêmes, et il falloit qu'il fût ainsi en recevant de la nature la faculté honorable des désirs progressifs de la perfection de son esprit, de ses œuvres et de son être. Ne condamnons pas trop légèrement ses élans qui nous paroissent au-dessus des forces humaines ; tout ce qui n'est pas en nous, qui ne sort pas de notre intelligence doit nous paroître étrange, et l'est en effet pour nous. En recevant la première impression d'une idée neuve, ou seulement neuve

pour nous, c'est comme un arbre planté dans un terrain inculte; mais, que l'arbre périsse ou ne périsse pas, ses débris donnent à la terre plus de fécondité. De même, dis-je, une idée neuve rebute d'abord notre intelligence non apprivoisée, mais elle laisse des traces dans les fibres du cerveau et nous dispose à une entière conception ultérieure de cette même idée. L'ouvrier n'enfonce pas la cheville d'un seul coup de marteau, elle n'entre qu'à coups redoublés et progressivement : il en est de même des notions que nous acquérons. Souvent même, après avoir condamné une chose que nous ne comprenions pas, nous en devenons ensuite le partisan le plus zélé et le plus chaud. Il n'y a que ceux qui font métier de leurs critiques qui se plaisent à dénigrer les efforts du génie (1). Quel mal fait donc l'artiste en révélant un premier aperçu qui lui paroît utile? Il se confie et demande assistance à tous les hommes instruits. Aucune découverte ne s'est d'abord montrée dans l'éclat de sa perfection; c'est comme l'enfant qui est conçu, qui fructifie, qui naît et qui exige, après sa naissance, des soins prolongés avant d'arriver à sa belle maturité d'homme.

Pour rentrer dans notre question, il est certain que la suprématie des talens, obtenue par un travail obstiné, est le piédestal sur lequel repose l'amour-propre. Il faut avoir reçu son talent de la nature, il faut être vraiment instruit, sage et modéré pour n'être pas ébloui des rayons de sa propre gloire. Mais que faire, dirois-je à Jean-Jacques, l'homme est ainsi fait. Parvenu, il sent sa force, surtout quand on veut la lui contester (2). Pauvre d'esprit, et voulant sortir de sa nullité, il croit faire autant de découvertes qu'il acquiert d'idées; il tranche sur tout avec effronterie. Admirons-le quand il est véritablement instruit, prenons patience avec l'autre, il diminuera de ses prétentions à mesure qu'il acquerra le droit d'en avoir.

(1) On dira peut-être quelque jour, en lisant ce livre : «Quoi! ce musicien qu'on nomme le Pergolèse de la France, voudroit en être aussi le Montaigne, qu'il cite sans cesse! » Si ma musique vous plaît, dirois-je, ne remplit-elle pas son but? Quant à mes écrits, lisez-les et

Si je vous fais penser, ne me condamnez pas. (G.)

(2) Dans lequel de ses ouvrages Rousseau a-t-il été plus fort, plus éloquent, que dans sa réponse à l'archevêque de Paris, où il étoit violemment censuré? (G.)

Il s'agit de l'écrit intitulé : *Jean-Jacques Rousseau, citoyen de Genève, à Christophe de Beaumont, archevêque de Paris* (1763).

Vivant dans la société des arts, je ne fréquente guère que des artistes, des érudits et des savans. Parmi ces modèles de toutes nos connoissances, j'ai l'habitude de former trois classes : 1° celle des hommes qui, sans nul besoin du secours de l'amour-propre, vivent uniquement occupés de la science qu'ils pratiquent; 2° celle d'hommes trop admirateurs d'eux-mêmes pour être sensibles aux talens de qui que ce soit, et, comme dit l'épigramme de Guichard :

> Vous goûtez rarement les ouvrages des autres,
> Pourquoi? C'est que, Messieurs, vous aimez trop les vôtres.

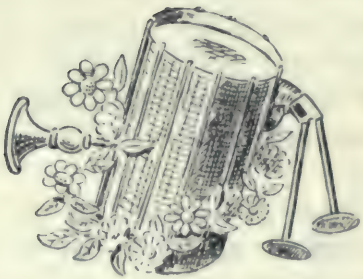
3° La classe d'hommes qui, faute de verve, d'esprit et de génie, se font admirateurs de quelques talens auxquels ils sacrifient tous les autres. Ces exclusifs se disputent entre eux sur notre prééminence, qu'ils n'accordent jamais qu'à leur idole, et, souvent, ils la choisissent parmi les anciens, un étranger ou un nouveau venu. C'est eux qui établissent des rivalités, qui fomentent les haines entre artistes faits pour s'estimer, et qui connoissent infiniment mieux que les prôneurs le fort et le foible de leurs rivaux.

Ces jours-ci (1) (à ce qu'on vient de me raconter), on se disputoit dans un foyer de spectacle sur la prééminence des compositeurs de musique entre eux ; on les classoit ; chaque disputeur parloit pour son héros ; mon tour vint, et je fus mis sur le tapis. Un homme d'esprit, Monsieur Hofman, prit la parole et dit : « Messieurs, placez celui-ci où vous voudrez, à la queue ou à la tête, peu m'importe, pourvu qu'il soit seul. » Je désire (2) qu'un tel mot, dit par un tel homme, ne chatouille pas un peu l'amour-propre de l'artiste le plus modeste et le moins empâté d'égoïsme.

J'ai plusieurs fois dit dans mes ouvrages, et je ne répéterai pas ici, combien l'égoïsme est une passion nuisible et humiliante pour l'humanité ; c'est son apologie que je viens de crayonner et non sa satire, déjà faite tant de fois en vers et en prose. Je termine donc après, je crois, avoir prouvé que l'égoïsme est un mal nécessaire, funeste quand il est trop personnel, utile par ses

(1) Janvier 1908. (G.)
(2) J'estime...

nombreux produits, et vertueux quand il repose sur des bases générales et philantropiques. « Mais enfin, *qu'aimons-nous*, demandera quelqu'un de ceux qui exigent la raison de la raison? » C'est ce que nous tâcherons de déterminer dans le chapitre suivant.



CHAPITRE XVI

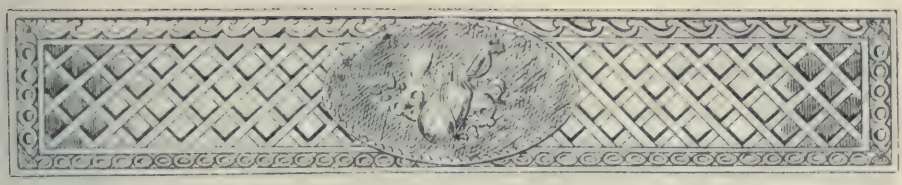
QU'AIMONS-NOUS?

L'égoïsme et l'amour-propre nous crient sans cesse : *aimez-vous,* et ce *vous* est singulier. C'est pourquoi rien n'est plus respectable que la vertu qui se dévoue pour le bien général. Cet acte de dévouement est une espèce de monde renversé dont l'homme obtient des jouissances continuelles. Nous faisons tout pour nous, c'est une loi de nature : « Eh bien! dit l'homme fort de sa vertu, c'est le contraire que je ferai, je m'offre en holocauste pour le bien commun, et je ne veux plus d'autre jouissance que, en faisant abnégation de mon être, procurer à tous le plus de bien possible. » Que béni soit l'homme qui agit de la sorte!

Il est cependant des êtres sans vertu qui s'attachent à vous, qui s'oublient pour vous aimer. Ce sont de bons cœurs, de bonnes gens qui se laissent subjuguer par les vertus ou les talens. Ce sont bonnes gens qui, s'ils ne tirent pas vanité de leur attachement pour vous, vous aiment comme un dévôt aime son Dieu, qu'il ne conçoit que par ses œuvres.

Mais, en général, qu'aimons-nous? — Nos amis, dira-t-on. — Mais l'amitié n'est que la réunion des convenances. Vit-on jamais le ministre se promenant avec son ami le menuisier? — Sont-ce les grands que nous aimons? — Non; ils nous rappellent

que nous sommes petits. — Les gens en place? — Non; nous sommes trop sous leur dépendance : nos révérences ne sont sincères vis-à-vis d'eux qu'en les remerciant après avoir obtenu. — Est-ce celui qui nous surpasse en vertu? — La facilité, notre promptitude à le critiquer, s'il montre quelque faiblesse, dit assez que nous ne lui accordons pas entière confiance. — Est-ce celui qui nous surpasse en talent? — Non; nous parlons plus de ses défauts que de ses qualités. — Est-ce le magistrat qui a autorité sur nous? — Non; on n'aime pas ce que l'on craint. — Nos grands-parens? — S'ils n'avaient rien à nous laisser, ils auraient la mesure de nos sentimens pour eux. — Notre maîtresse? — Oui; mais c'est nous que nous aimons en elle. — Nos enfans? — C'est encore nous que nous aimons en eux. Il n'est peut-être que la bonne mère qui aime ses enfans pour eux-mêmes; la nature ici a, pour un temps, détourné l'égoïsme de la mère à l'enfant; ce prodige s'opère par son ordre. — Aimons-nous les grands hommes? — Oui; quand ils sont morts, ils servent à rabaisser les vivans. — Est-ce notre chien? — Parce qu'il nous caresse. — Est-ce notre chat, notre oiseau? — Parce qu'ils nous amusent. — Enfin, donc, qu'aimons-nous? — Nous.



CHAPITRE XVII

LE MUSICIEN ET LE POËTE (1)

Les premières sensations qu'on a reçues dans sa jeunesse sont celles qui se conservent le plus dans l'âge avancé. Le vieil homme, malgré les changements successifs qu'il a subis d'âge en âge, reste toujours le meilleur ami de soi-même. C'est pour cette raison que je reviens volontiers à la musique vers laquelle mes premières sensations furent dirigées, et qui fut mon premier apprentissage.

Un médiocre compositeur peut-il être comparé à un médiocre littérateur dramatique? Non. Le premier a un sujet à inventer ou à choisir ; le second trouve le sujet tout fait, il n'a qu'à le suivre (2). Quand le poëte a mis dans son ouvrage autant d'unité qu'il a de talent, tous les changements qu'exige le musicien pour employer les chants faits d'avance, ou ceux qu'il vient de faire, sont presque toujours autant de taches dans le poëme ; ils peuvent faire applaudir le chanteur et le compositeur, mais l'homme de bon-sens ne manque pas de dire : « Voilà du trop qui nuit à l'ensemble. » Je dis donc hardiment au compo-

(1) C'est surtout au premier que je parle, dans cette espèce de mercuriale. (G.)

(2) C'est évidemment le contraire que Grétry a voulu dire. La phrase est mal tournée ; elle semble donner la prépondérance au musicien, alors que c'est au littérateur que Grétry a songé.

siteur avide : « Ne clouez jamais de force votre musique aux paroles, car j'ose vous répondre qu'elle sera mauvaise. » S'il n'employe que des chants connus, même en respectant la vérité dramatique, qu'est-il ? Homme de sens et nullement homme de génie. — Mais si, en pillant, sa musique est dans le sens des paroles ? — Cela est impossible, à moins qu'il n'ait pris des traits déplacés pour les employer mieux. Quand un chant est à sa place, on ne peut l'employer que désavantageusement une seconde fois. Si toutefois il se trouvoit bon dans deux endroits, le second emploi est toujours un plagiat. Mais s'il s'empare d'un bas trait de mélodie ou d'harmonie mal placé pour lui rendre toute sa valeur, alors il rend service à l'art et hommage à la vérité, il est inventeur ; le premier n'avoit su fondre ensemble les idiomes parlé et chanté, il a rectifié l'erreur, il efface son devancier : c'est donc de bons traits mal placés dont on peut faire emplète, et se garder de toucher, même par imitation, à ce qui est reconnu bon par les vrais amateurs. Mais voici le piège : les bons traits nous frappent, les médiocres et les mauvais glissent sur nos organes ; ce sont donc les bons qui se présentent à notre imagination, lorsqu'une situation à peu près pareille, des vers de même mesure et de mêmes rimes les font renaître. C'est là l'écueil de tous ceux qui composent, et en tous genres ; nos erreurs ne sont que de fausses analogies. Mais quant au musicien, qu'il approfondisse son sujet, le caractère, les mœurs, l'âge de ses personnages, alors rarement il sera plagiaire ; le plagiaire en musique n'est tel que parce qu'il ne saisit que l'écorce de l'expression des paroles ; s'il les comprenoit à fond, une musique vraie viendroit les exprimer. Mais il est une chose importante, très importante en ceci : il faut que la déclamation juste des paroles réveille en nous la mélodie qui lui appartient ; si la déclamation ne donne pas un chant vrai, qui plaît, qui charme les oreilles, l'esprit et le cœur, on n'est qu'à demi musicien, et les observations que nous venons de faire ne sont que matérielles si elles ne sont pas le fruit de la sensibilité de l'artiste. J'entends quelquefois de la musique qui me dit : *on a pensé à tout ;* il falloit moins penser, et sentir davantage. Sentir, c'est tout ; penser n'est que chercher à sentir.

Ce n'est pas la science harmonique qui embarrasse le compositeur, il sait ses règles comme le grammairien sait sa langue ;

c'est la justesse de ses chants, toujours aimables et dans l'esprit de la chose, qui le tourmente, ou plutôt qui ne le tourmente pas, quand il ne sent rien. Un beau chant porte toujours sa basse et ses accompagnemens ; si le chant s'y refuse, il lui manque quelque chose. La science ne devroit donc servir qu'en ceci, et le compositeur devroit se dire : puisque mon harmonie n'est pas régulière, mon chant est défectueux ; et ne jamais dire : mon harmonie est savante, donc mon chant est bon. Une docte harmonie qui ne donne pas le chant est un corps sans âme ; elle étonne d'abord, puis elle fatigue par ses combinaisons plus métaphysiques que naturelles. Le chant sans harmonie est toujours un sentiment qui trouve sa place, ses analogues dans un cœur ou dans un autre. Ne peut-on exprimer les paroles avec de l'harmonie sans chant, ou en n'employant qu'un chant inférieur et subordonné à l'harmonie ? Oui, mais cette manière de faire ne convient qu'avec des paroles vagues, exaltées et mystiques ; elle ne suffit pas quand elles ont un sens déterminé ; c'est, si l'on veut, la musique des anges ou des esprits infernaux et, comme on dit : *A beau mentir qui vient de loin*. Si les paroles sont passionnées, et le chant vague et insignifiant, c'est Philinte qui parle froidement des effets de sa passion. Au contraire, si les paroles, le chant et le chanteur sont d'accord, on entend dire à l'amateur satisfait : C'est l'*amour noté*. Mais cette musique sévèrement dramatique, convient-elle dans les concerts ? Est-elle propre, même au théâtre, à faire briller le chanteur qui excelle dans l'art du chant ? Non, quand le compositeur a sacrifié le luxe musical à la vérité dramatique ; quand il n'a usé ni de ritournelles oiseuses, ni de répétitions de paroles, ni de roulades, ni de points d'orgue, ni de *da capo*, il est, à part la situation, trop bref, trop sec, il assujettit trop le chanteur à la vérité pour être propre au concert ; sur dix morceaux il n'y en a qu'un qui ait l'extension nécessaire. Il faut donc opter, ou être trop concis en société particulière, ou trop long et ennuyeux à la scène, et rien ne peut dispenser le compositeur d'être fidèle à son drame, avant de songer au plaisir particulier des concertans et du chanteur. C'est cette manie musicale qui a rendu les opéras italiens plus qu'ennuyeux. En Italie, on fait l'opéra pour les chanteurs. Et c'est au contraire les chanteurs qui doivent être esclaves de l'action du

drame. Qu'en est-il arrivé? On mange, on boit, on joue aux cartes pendant que la pièce va son train et l'on ne vient sur le devant de sa loge que pour entendre les airs chantés par le *virtuose* ou la *virtuosa* à la mode, et leur crier *caro, caro, bravo, bravo, fuora,* qui répond à notre *bis* : Les virtuoses réussissent et la pièce tombe. Je ne répéterai pas ici ce que, dans mes *Essais*, j'ai dit à ces fameux destructeurs de l'intérêt dramatique, j'accumulerois les répétitions si je m'étendois sur cet objet.

Jusqu'à présent, je n'ai comparé que le médiocre littérateur au compositeur médiocre, et j'ai donné la prépondérance au poëte parce qu'il a un sujet à inventer ou à modifier. Comparons à présent deux hommes, poëte et musicien, doués d'un vrai talent. Il me semble qu'alors il n'est plus de prééminence ni de rivalité entre eux ; car si l'un doit inventer le sujet, il a toute liberté de le choisir, tandis que l'autre est astreint à le suivre, à épouser son action, son esprit, ses pensées au point de faire croire qu'un seul artiste a tout fait, même connoissance du cœur humain ; il faut que le second sente tout ce que le premier a senti. L'érudition du musicien est aussi vaste que celle du poëte ; l'un retient des phrases et des mots, l'autre leurs expressions locales ; si l'un possède une érudition de paroles, l'autre en possède une de sensations et de sentimens ; l'un raconte ce que l'autre chante. Il faut au musicien autant d'idées poëti-musicales qu'il en faut au poëte pour qu'ils soient égaux en mérite. Le plus savant compositeur, s'il n'a l'âme remplie de phrases mélodiques, n'est pas plus capable de bien opérer que l'érudit littérateur qui n'est fort qu'en citations. Quant à la difficulté du métier, on ne peut comparer l'art poëtique à l'art musical. Les règles de la poësie sont un jeu en comparaison de celles de la composition. On voit, par tout ce que je dis, qu'il n'y a pas de primauté entre le bon poëte et le bon musicien, pas même de *primus inter pares*. Et quand ils opèrent ensemble, chacun doit chercher à faire briller l'autre. « Vous avez le courage d'oublier que vous êtes musicien pour être poëte », me disoit un prince d'Allemagne (1).

(1) Le prince Henry de Prusse (*). Je préfère cet éloge au compliment que me fit Mme de Staël en me parlant d'un de mes ouvrages de littérature : « Savez-vous que vous êtes

(*) Frère de Frédéric, et l'un des meilleurs généraux de son temps, vainqueur de Rosbach. Très épris de la culture française, il fit divers séjours à Paris, et avait même décidé de se fixer dans la capitale française, d'où il fut chassé par les premiers troubles révolutionnaires (1786-1802).

Oui, ce courage est grand, plus grand qu'on ne pense. Cent fois de ma plume ont voulu sortir des traits brillants qui eussent attiré l'applaudissement du public peu réfléchissant. Je résistois quand la vérité dramatique en étoit blessée et, toujours, dans la suite des représentations, je me suis félicité d'avoir eu ce courage. Que sont les bravos des gens à la mode? Rien qu'un bruit éphémère. « Voyez, me disoit souvent Sedaine, quel silence il règne dans la salle. C'est le plus beau des applaudissemens! » Un vieillard nommé Riccoboni, qui suivoit beaucoup le théâtre italien du temps de ma jeunesse (1), pleuroit quand il étoit saisi par la vérité dramatique; une situation triste ou gaie, bien rendue par les deux auteurs, l'attendrissoit également; alors il me tendoit la main en pleurant et me disoit : « *On y est* ». Cela vouloit dire : le public est pénétré de la chose. Sedaine, qui avoit la tête des plus dramatique, étoit très peu musicien, ne sacrifiant rien à la musique, voilà pourquoi ses pièces ont de l'unité. Marmontel s'occupoit beaucoup de la partie musicale, voilà pourquoi j'ai quelquefois brillé à ses dépens. Les réponses de Sedaine aux objections qu'on lui faisoit aux répétitions étoient remarquables. « Votre ritournelle est trop longue », disoit-il à son musicien (et, grâce à Dieu, ce n'étoit pas moi). — « Je ne puis la faire plus courte. » — « Je ne mourrai jamais que d'une ritournelle », dit Sedaine en s'en allant. « Il faut couper la moitié de cette scène », disent les acteurs. — « Dites-la plus lentement, elle paroîtra plus courte. » Isaure, dans *Barbe-Bleue* (2), montre une curiosité puérile. Je l'ai fait ainsi pour qu'elle ouvre le cabinet au second acte. On nous écrivit de Londres que Marguerite (dans *Richard*) jouoit deux rôles, celui de Blondel et le sien. — « Mauvais changement, dit Sedaine, j'aime mieux un troubadour qui se dévoue pour son roi qu'une femme amoureuse qui court après son amant. »

plus qu'un musicien? » — Je lui répondis : « Si j'étois grand musicien, Madame, je ne verrois rien au-dessus de moi. » Je n'ai répété cet éloge du primat Henry, que j'ai déjà inséré dans mes *Essais sur la musique*, que pour lui comparer celui de la dame. (G.)

(1) Il s'agit ici d'Antoine-François Riccoboni, né à Mantoue en 1707, mort à Paris en 1772, auteur dramatique et acteur, fils de Louis Riccoboni, également auteur et acteur, célèbre en Italie sous le nom de Lelio, puis en France, où il occupa, sur la scène de la Comédie Italienne, une place brillante. Comme son père, Antoine Riccoboni se fit applaudir à Paris dans les rôles d'amoureux, puis, ayant quitté la scène, il écrivit, en français, de nombreuses pièces de théâtre, comédies et parodies, assez médiocres.

(2) Drame en trois actes de Grétry, avec Sedaine, à la Comédie Italienne, le 2 mars 1789.

Revenons. On m'a souvent dit que ma musique était supérieure aux paroles. Je le nie, quand le poëme est bon. « Mais il me semble, disoit un autre, que le peintre qui fait un bon portrait a plus de mérite que celui qui se fait peindre. » La définition est fausse. Que seroit le peintre sans son modèle? Le premier n'est-il pas la cause de l'effet du second? Artistes, poëtes et musiciens qui travaillez aux plaisirs des hommes, qui adoucissez leurs mœurs par le charme des beaux-arts, concourez ensemble à la perfection de votre œuvre, aidez-vous par des sacrifices mutuels, car un mariage est mal assorti quand un est sans égards pour l'autre. Enfin, les poëtes et les musiciens doivent vivre en bonne intelligence et en frères, puisqu'ils ont épousé les deux sœurs.

CHAPITRE XVIII

DE L'INVIOLABILITÉ DE LA NATURE

La nature vit de tout, détruit tout, reproduit tout avec la même indifférence. Son agent principal pompe la substance du cadavre le plus idolâtré, comme celle de la bûche qui brûle dans votre foyer. Priez-la, ne la priez pas, c'est tout un. J'ai vu en Normandie, au bord d'une petite rivière, une famille à genoux, fondant en larmes et poussant des cris supplians vers le ciel pour qu'il daignât arrêter d'un instant le flot de la marée qu'on voyoit s'avancer avec épouvante; point de retard, la plage fut couverte au temps préfixe et le jeune gentilhomme, qui, en se baignant, avoit disparu et qu'on cherchoit, fut la proie des requins dévorans.

Les sublimes interprètes des secrets de la Providence veulent que Dieu préside à tout ce qui se passe dans le monde; c'est un terrible emploi dont ils le chargent. Que de coquins périroient en un jour par la foudre céleste, si le vengeur éternel étoit présent aux attentats des profanateurs de ses loix! Mais pour lui, le siècle que nous parcourons n'est qu'un instant et, toujours, le crime porte en lui sa punition. L'horloger a fait des pendules qui ne marquent que l'heure, d'autres à minutes, à secondes, à équations... Son ouvrage est régulier, tant pis pour nous si nous le dérangeons. Il en est ainsi des productions

divines. Les frottemens et le temps usent l'horloge; c'est comme chez nous. Qui sait s'il n'en sera pas de même de l'univers? Tout ce qui fut créé, tout ce qui est sujet à changement annonce sa fin inévitable; l'incréé seul est immuable.

Tous les crimes sociaux annoncent le violateur des loix naturelles. L'homme né libre, mais possédé du désir de la domination et de la perfection de ses facultés, n'a pu rester isolé; il falloit à son amour-propre des concurrens pour les vaincre; cet instinct seul, inné dans lui, eût suffi pour rassembler des sociétaires. Mais il y a plus : l'attrait du sexe, les besoins des nouveaux-nés, celui de la réunion des forces pour la défense commune contre les animaux destructeurs, et surtout contre des voisins envahisseurs, plus redoutables que les bêtes féroces... Tout a concouru à la formation des sociétés. Poussé par son génie, celui-ci sut commander; d'autres, par crainte, par paresse, sans force, sans énergie, faits pour être protégés (et c'est le très grand nombre), fléchirent sous le commandement. L'exemple qui les environne, l'habitude qu'ils contractent les subjuguèrent enfin, et ils seroient contens dans leurs fers, si la nature inviolable ne murmuroit en eux et ne leur crioit : Lâches! tout est à tous, pourquoi vous laissez-vous détrôner? C'est ce cri intérieur qui fait que, en se soumettant, l'homme résiste encore en sa conscience, et ne jouit jamais d'une entière satisfaction. Il lui faut une passion forte qui le domine, et le bonheur de la satisfaire, pour qu'il jouisse sans réflexion et sans mélange du bienfait de l'existence, pour le rendre momentanément à la nature et retourner bientôt dans les lacs sociaux dont il a voulu s'envelopper.

L'enfant est tout à la nature; après sa naissance, il appartient autant à sa mère que s'il étoit encore dans son sein; la séparation n'est que simulée. Ici, véritablement, deux ne font qu'un; c'est l'unité double qu'on croiroit impossible, mais la nature le veut; c'est le fruit de l'amour protégé par l'amour. Joignons-y le père et sa passive bienveillance, partagée sans s'affoiblir entre la mère et l'enfant; c'est le sacré ternaire, la plus parfaite combinaison des unités.

A peine adulte et jouissant du développement de ses sens, l'enfant s'empare de tout ce qui l'environne. Il se sait posses-

seur-né de tout ce qu'il touche et qu'il voit. Cet instinct marque assez sa vocation possessive et prouve que le *mien* est aussi naturel à l'être non façonné que le *tien* est abstrait pour lui. Si on l'empêche de prendre (qui oseroit dire voler?), il crie, se débat contre ce qu'il croit injuste et cède enfin à la force qui le maîtrise, en gardant à jamais dans son cœur une arrière-pensée de la violation de ses droits naturels.

C'est l'âge où il faut assouplir le mécanisme de la mémoire, où il faut munir la tête de l'enfant d'idées nettes et son cœur de sensations pures. Mais que de peines, que d'art il faut à l'instituteur pour façonner l'adolescent aux convenances morales! C'est comme un ressort qu'on veut plier contre son penchant naturel, il faut de continuels efforts pour l'y maintenir. Quoi que fasse l'instituteur le plus éclairé, les stigmates de l'instinct sont éternels comme les coups de la calomnie; dans l'un et l'autre cas, si la plaie guérit, la cicatrice reste. Sa seule expérience fera réfléchir l'adulte. S'il vole le bien d'autrui, qu'on lui enlève clandestinement ce qu'il possède; s'il frappe, qu'on le frappe doublement, afin qu'il apprenne à se voir dans les autres. Il lui faut aussi des exemples de vertu dont le joug n'est supportable (ni l'abnégation de soi) que dans la satisfaction qu'on procure à autrui pour être soi-même. Par exemple : égaré dans une forêt, souffrant la faim et la soif, qu'il trouve un pâtre aposté qui se prive de son déjeuner pour le lui offrir, et si, en rejoignant son asile, il ne donne pas quelqu'argent au malheureux qui lui dira qu'il meurt de besoin, c'est un petit monstre. L'éducation d'Emile n'est que le vice-versa de l'égoïsme; la parole, en effet, est bien foible auprès de l'action. Je me rappelle un mot qui fut dit à l'occasion de Sedaine, qui se présentoit à l'Académie françoise. « Il ne sait pas écrire, disoit un académicien. » — « Il est vrai, lui répondit quelqu'un, qu'il produit de grands effets avec peu de paroles, tandis que chez vous on les multiplie sans effet. »

Si l'homme étoit resté libre, son troisième âge, celui de l'âge mûr, nous le montreroit dans toute sa force; mais dans l'état social où il s'est plongé, ses moyens personnels doivent s'oblitérer pour concorder avec l'ensemble infini qu'exige une grande réunion d'hommes. Que va-t-il faire? Tout est en pos-

session de quelqu'un. Sa force lui est inutile, les loix la répriment. S'il est mal élevé, il lutte contre la société et périt victime de sa rébellion. S'il est instruit, ah! qu'il lui faut de force, d'adresse, de probité et de vertu pour se conserver pur au milieu de mille concurrens qui lui disputent la place qu'il veut prendre! On peut dire que l'homme qui parvient sans tache à sa vraie destination est un prodige d'esprit et de raison. Sur son chemin il en voit mille qui culbutent à ses côtés : celui-ci en aspirant à ce qu'il ne peut exécuter, celui-là pour entreprendre trop à la fois ; cet autre, en montrant un amour-propre effréné qui rebute ceux qui donnent, toujours disant : « Je suis en état de faire », et ne faisant rien que dénigrer ceux qui ont fait. Et ils se plaignent du sort qui les opprime, ces victimes de l'orgueil et du non-sens, quand leur sort ne provient que d'une mauvaise gestion et de leur mauvaise manière de traiter les affaires, ou du manque de talent. Je n'ai point vu l'homme né pour faire ce qu'il fait, vantant peu son savoir et laissant parler ses œuvres, qui ne soit, tôt ou tard, parvenu à ce qu'il désiroit. Il y a toujours de notre faute quand nous n'arrivons pas où nous devions arriver. Le sort n'est autre chose que les circonstances placées ou déplacées (1); la direction des affaires s'apprendra, se résoudra quelque jour comme un problème de géométrie. Il n'est ni sort ni sorcier pour l'homme instruit, et plus les sciences naturelles se propageront, plus les sorciers de toutes les classes seront hués.

La vérité et le temps sont nos maîtres ; ces grands moteurs ne se pressent pas, mais ils arrivent. On voit des intrigans prospérer, sans doute, mais pour se déshonorer avec leurs protecteurs. C'est la plante poussée en serre chaude ; elle donne des fruits sans saveur, et languit quand il faudroit produire. On voit des hommes studieux qui, craignant la publicité, s'occupent en silence du bien de l'humanité ; le fruit de leur travail ne paroît que tard au grand jour, souvent même quand ils ne sont plus, mais les regrets, l'amour des gens de bien accompagnent leur ombre, et cet hommage, quoique tardif, est préférable aux succès des intrigans qui ont brillé à la place de

(1) Pensée ingénieuse, que Maeterlinck devait développer un jour dans son livre *La Sagesse et la Destinée*.

l'homme probe, et qui sont maudits de la postérité autant de fois qu'on le comble de bénédictions. Il faut mourir pour savoir si l'on a bien vécu. Homme de bien, de sens et d'esprit, ne crains pas la mort, elle comportera ton immortalité et confondra les usurpateurs de ta gloire. La lune ose quelquefois éclipser le soleil, mais, noire de sa honte, elle est bientôt absorbée par les rayons lumineux de son dominateur. La réfraction étoit son partage, pourquoi osa-t-elle s'interposer devant son maître? C'est ainsi que le grand homme, dont on avoit obscurci les lumières, se fraye une route à travers les siècles, et vole maintenant à face découverte à l'immortalité.

Vaut-il mieux être heureux de ses passions, ou jouir de leur retraite ? C'est à quoi les vieillards n'ont pas encore répondu. Cela prouve qu'on est ce qu'on est, ne pouvant pas être autre ; que le mouvement plaît quand le feu nous pousse, et que le repos nous plaît aussi quand l'orage des sens est dissipé. *Connois-toi* est le précepte le moins connu de l'homme.

C'est néanmoins dans la vieillesse non décrépite qu'on se reconnoît le mieux, soi et les autres. La notoriété publique nous a dit que nous étions bons à telles et telles choses, et il faut cette confiante conviction pour qu'on avoue son ignorance dans beaucoup d'autres. Si l'homme ne sait rien, il croit toujours savoir ; s'il n'est bon à rien, il se croit bon à tout. La nature lui dit qu'il est homme, la société lui dit qu'il est nul, mais l'amour-propre le soutient encore, il est le protecteur des sots. En faisant tourner une roue, il se croit l'inventeur d'une machine qui supplée à cent bras. C'est moi qui fais tout agir ici, se dit-il, et il pousse de nouveau. Sourions, mais laissons cette ressource consolante à l'esprit borné. S'il abuse de notre condescendance, ce qui n'est pas rare, renvoyons-le tourner sa roue.

Ici, comme nulle part, la nature ne perd pas tous ses droits ; où l'intelligence manque, la force matérielle la remplace ; s'il y a abstraction de l'une et de l'autre, on a droit à la commisération publique, et qui sait si l'être sans facultés, jouissant du bénéfice de sa nullité, n'est pas fier d'être l'instrument de notre vertu charitable? N'a-t-on pas vu des mendians envier le sort de leurs compagnons estropiés, parce qu'ils excitoient plus qu'eux la pitié des passans ? « Pierre est bien heureux, il a

une jambe de bois ; Paul encore plus, il est cul-de-jatte », sont des propos qu'on a entendu tenir dans les rues à ces sortes de gens.

En parlant ici de la nullité de l'homme, je me suis écarté de sa vieillesse en général, dont j'ai parlé plusieurs fois ; mais la vieillesse décrépitée, n'est-ce pas la nullité ?

Et toi, femme, toi qui nous fais dévier sans cesse des règles sociales pour nous rappeler à la nature, que te dirons-nous ? C'est toi qui attire l'homme, comme l'aimant attire le fer. C'est donc par toi que nous devons terminer, car c'est par toi que tout commence et finit, puisque le premier et le dernier âge ne sont que notre entrée dans la vie, et notre sortie du monde. Oui, c'est par l'amour dont tu remplis nos cœurs, c'est par lui que la nature proclame et réclame le plus fortement ses droits. Mille entraves morales le répriment vainement, il existe tout entier, toutes ses forces se retirent et résident dans le cœur de l'homme empressé de jouir. La plus belle nymphe, la pudeur même emportée dans son char rapide y est atteinte par les désirs fougueux du plus infâme libertin : « Tu as beau dire, lui dit-il, tu es la proie de mon imagination et, plus parfaite peut-être que tu n'es réellement, tu vas être ma victime ; immolée à l'amour, je ne te quitte plus qu'en descendant de ses autels. » Telle est la force de la nature dans son vœu le plus bouillant ; elle soumet tous les cœurs à l'amour en décrétant la propagation des êtres. L'instinct de la femme ne répète qu' « amour » et « je veux plaire ». Dès ses plus jeunes ans, cet instinct se décèle ; déjà la petite fille de six ans se brode un chiffon, quand l'adolescent du même âge se roule dans la poussière. A quinze ans, une femme n'en regarde une autre que pour se dire : « Voyons si elle est plus belle que moi. » A soixante, elle montre le portrait qu'on fit d'elle dans son printemps et, plus le peintre la flatta, moins on croit à la possibilité d'une telle métamorphose. Enfin, il n'est pas un atôme dans le monde qui n'ait été animé par l'amour ; s'il en est d'inertes, s'ils n'aiment plus, c'est la mort ; c'est la désunion des parties homogènes exilées de la vie, qui attendent une nouvelle impulsion de l'amour pour se réorganiser, revivre et pour aimer encore.

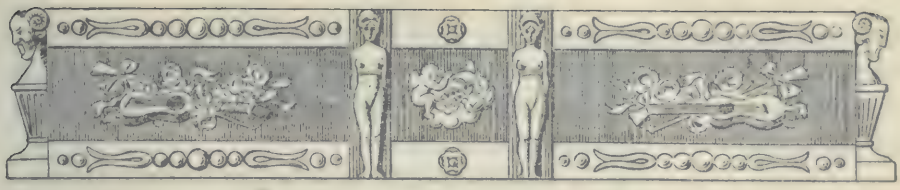
Voilà le foible tableau des forces naturelles et le résultat

de leurs violations de tous genres. En tout, partout on sent, on voit que les loix de nature sont innées en nous : que dans tout ce qui a vie reconnue sensitive, l'instinct crie : aime et protège ton existence, même au dépend des autres. Il n'est peut-être que le vrai sanctuaire de la nature, le cœur d'une mère, où l'on remarque l'abandon de soi pour protéger le fruit de ses entrailles. Nature ordonne ce miracle et voici ses moyens.

Ce ne sont que les sensations fortes qui produisent en nous les longs souvenirs : jouir au-delà de l'expression pour concevoir, souffrir de même pour enfanter, telles sont les réminiscences naturelles qui l'attachent à l'être qui en est le résultat. C'est par le mélange de plaisirs indicibles et de vives douleurs subitement apaisées après l'accouchement; c'est en pressant de ses lèvres son fruit naissant qu'une mère s'incorpore à son enfant; ces contrastes frappans sont nécessaires pour produire des sensations indélébiles. Toutes les mères, soit d'insectes, ou de reptiles, font exactement leur devoir dans une circonstance aussi majeure, où il s'agit de la reproduction et de la conservation des êtres. Si tels animaux abandonnent leurs petits, c'est que les soins maternels leur sont inutiles ; c'est parce que l'enfant, ayant peu de temps à vivre, a besoin d'être livré à lui-même pour apprendre à se conduire par la seule impulsion de son instinct et que la mère sait qu'il en est doué, comme elle le fut elle-même. Il y a toujours une cause à tous les faits, à toutes les opérations de la nature; les monstruosités n'appartiennent qu'à nous seuls; et s'il est parmi nous des mères infanticides, c'est le crime de nos sociétés; le désespoir d'une mère cruelle vient de ne pouvoir à la fois conserver l'honneur et le fruit de ses entrailles. Ce crime néanmoins est inconcevable d'après la protection que les gouvernemens accordent à l'innocence abandonnée. Comment ce crime barbare peut-il naître dans le cœur maternel? Ne seroit-il pas plutôt le nôtre que le sien? On ne conçoit pas que celle qui donneroit tout son sang à l'être qu'elle idolâtre, lui donne la mort. Les loix naturelles sont donc inviolables depuis la naissance de l'être jusqu'à sa mort, et depuis le principe des êtres inanimés jusqu'à leur destruction, quant à la forme. Si ces loix sont isolées par nous, c'est le pur effet de nos préjugés et de l'aliénation de notre

esprit. Celui dont la raison régularise l'instinct descend plus bas que la brutte, quand la raison manque. Mais si la nature a ses loix autant inviolables qu'égoïstes, la société les mitige toutes pour former une chaîne qui nous unit par l'intérêt personnel et qui établit en même temps cette discordance éternelle qui règne parmi les hommes, tous doués des mêmes prétentions, sans avoir les mêmes facultés. La nature a tracé elle-même cette chaîne par la force du corps et par celle de l'esprit, qu'elle donne aux uns et qu'elle refuse aux autres. Il n'est que cette inégalité naturelle ; mais l'homme social y joint la force, la ruse, le mensonge, et jusqu'à sa noble naissance, c'est-à-dire qu'il fait valoir et profite de l'action généreuse que fit jadis son trisaïeul. Ce n'est donc qu'à force de loix et de coutumes que l'homme contracte l'habitude de l'état social. L'habitude, nous dit-on, est une seconde nature ; le bonheur des hommes, toujours si précaire, ne le prouve pas. On ne voit que des plaignans, des battus, des battans, et quelques profanes qui rient par bêtise, si ce n'est par amour-propre, et pour nous faire accroire qu'ils sont plus heureux que nous.

Faire violence à la nature, c'est, par le fait, vouloir que tout ce qui est soit autre, ou au moins modifié : tel est l'état social.



CHAPITRE XIX

SUPPLÉMENT A CE QUI PRÉCÈDE

En toutes choses, il est dangereux d'arracher à la nature les secrets qu'elle éloigne de notre conception et dont nous n'approchons qu'avec effort. — Parler ainsi, c'est, dira-t-on, convier les hommes à une négligence qui doit nuire à la perfectibilité des choses. — Ne craignons rien et laissons faire ceux qui ont reçu les dispositions requises pour faire telle ou telle chose; ceux-là ne se découragent point, quoiqu'on dise et qu'on fasse. Il est aussi des êtres sans dispositions pour la chose dans laquelle ils veulent de force s'initier, qui ont une patience obstinée, qui désespèrent ceux qui les voyent, sans que jamais ils se désespèrent eux-mêmes. Cette lutte entre leur amour-propre et la nature qu'ils veulent vaincre, est la plus folle manie de l'homme. Tantôt c'est un vieillard ou une vieille coquette qui veut plaire; c'est un lourdeau qui fait le gentil; c'est un pédant qui prétend à la finesse d'esprit; c'est un savant musicien qui n'a point de chant... Hélas! Ils ont beau lutter! Leurs productions forcées sont des péchés contre nature. En vain elle leur refuse ses faveurs; les malheureux! ils osent la violer, et n'obtiennent d'elle que des enfans bâtards, que des refus repoussans et sa malédiction éternelle.

Pourquoi la paresse et l'indolence se trouvent-elles souvent

dans ceux qui sont doués de facultés pour faire, et l'activité obstinée dans ceux à qui tout est refusé? C'est que les uns ont la certitude et la confiance du pouvoir, et les autres la crainte de l'impuissance qui les stimule au travail.

On ne fléchit pas la nature, parce qu'elle agit toujours directement et jamais indirectement. On fléchit aisément la femme qui nous aime, tandis que l'indifférente résiste à l'amour qu'elle ne partage point; trop heureuse si la passion obstinée de l'un n'engendre pas la haine de l'autre. Et, pour dire la chose plus clairement : on néglige la femme qui est à soi, et on supplie celle qui ne montre que des rigueurs. Dans les sciences et les arts, tous imitateurs de la nature, on associe difficilement les facultés différentes et les passions opposées; c'est là où l'habile artiste brille par les contrastes qui plaisent, et où l'artiste inhabile montre ses vaines prétentions. Procédons à l'expérience.

En chimie.

La combinaison des métaux, des substances, offre mille périls que l'homme brave pour retourner à l'origine des êtres. Plus de la moitié des maniaques sont tels par l'effet du mercure mal administré et, je l'ai déjà dit, Swedenbourg fut longtemps inspecteur des mines avant d'être possédé de sa céleste manie; l'or, les pierres précieuses se trouvent au sein de la terre. L'un a corrompu les mœurs par la facilité de son échange contre tout ce qu'on peut désirer et par les crimes qu'il fait commettre pour se le procurer. Les pierres précieuses sont l'enseigne de la vanité puérile; la nature les avoit enfouies, nous les apportons au jour à grands frais et avec des travaux inouïs. C'est par divers mélanges que le chimiste voit sous ses yeux s'opérer des créations partielles. La chimie est la plus attrayante des sciences; elle est plus près de la nature que la musique et la poésie, qui ont tant d'attraits. Le chimiste ne prétend pas changer la nature des êtres créés; il les sépare, les assemble différemment et observe ce qui s'opère. Il sait aussi que la nature, quoique puissante, a ses limites; si elle n'en avoit pas, nos facultés seroient plus étendues. Il sait que la force des élémens, quoique terrible, a son terme; sans cette fixité, l'empire de l'un envahiroit l'empire de l'autre, tout viseroit au chaos. Il n'est pas, je

crois, de force élémentaire plus puissante que celle de l'évaporation subite; c'est la rage de deux élémens contraires, le feu et l'eau ; cette puissance et celle du levier soulèvent le monde.

Mathématique.

Je ne suis pas plus en état d'en parler (ignorant que je suis) que les mathématiciens ne peuvent, je crois, calculer les effets de la musique sur nos sens. Nos sensations infinies échappent aux calculs, les organes du sentiment les reçoivent. L'âme seule les ressent et les compare. La quadrature du cercle a, dit-on, fatigué inutilement bien des têtes. Il en est de même pour tous les arts : il est des points incalculables qu'on ne peut franchir.

Musique.

Elle a aussi sa quadrature. Par exemple, pourquoi, en montant de quinte juste en quinte juste, cesse-t-on d'être juste (1)? A-t-on, auditivement et non numériquement, essayé de descendre par quinte au lieu de monter (2)? Je crois alors que le comma seroit oblitéré, et gare qu'on ne descendît trop! Pourquoi? parce que en descendant on descend, et qu'en montant on monte. Pourquoi encore? c'est que l'homme exagère un peu tout ce qu'il fait machinalement. L'enharmonie, les combinaisons de sons trop scientifiques nous éloignent du sentiment vrai, et surtout de la magie de la simplicité.

L'éloquence.

Elle est en quelque sorte une violation de la nature. De même que César l'emportoit à Rome sur ses concurrens parce qu'il étoit César, l'orateur et le poète nous arrachent notre assentiment par la force de leur éloquence et celle des images.

(1) On sait que l'échelle des quintes est théoriquement infinie, la note initiale ne se représentant jamais. C'est grâce à la fiction du *tempérament* que la douzième quinte à partir d'une note quelconque de l'échelle ramène l'équivalent sonore de cette note; par exemple : *do* - *sol* - *ré* - *la* - *mi* - *si* - *fa* dièse - *do* dièse - *sol* dièse - *ré* dièse - *la* dièse - *mi* dièse - *si* dièse.

(2) Les calculs de l'échelle des quintes, dans la théorie musicale moderne, s'opèrent aussi bien dans le sens descendant (—) que dans le sens ascendant; on a même essayé d'expliquer la génération du mode mineur par le renversement de la série des sons harmoniques (système Riemann).

En société.

La société est une mauvaise plaisanterie qu'il faut rendre bonne. Mais que de choses pour arriver là !

En amour.

Depuis l'amour jusqu'à la haine, tout ce qui se fait forcément est mauvais ou à peu près. L'amour et la haine sont aussi naturels l'un que l'autre, quand c'est la nature qui nous y porte. On ne dissimule pas bien ces deux passions. Les amours brouillés disent qu'ils se détestent, ils se mordent quelquefois, mais c'est pour se manger, et en amour on ne mange que ce qu'on aime.

Le courtisan le plus dangereux est celui qui dissimule toute sa haine. S'il est un pays où la base des mœurs soit le mensonge, cet homme-là est digne d'y commander et d'être roi des menteurs.

Les inclinations changent, dira-t-on ; ce qu'on n'aime pas devient aimable, et l'on cesse d'aimer ce qu'on aimoit. Cela est vrai ; mais ce n'est pas seulement votre objet de haine et d'amour qui a changé à vos yeux, c'est aussi vous qui êtes l'autre. J'ai remarqué, généralement, que ceux qui ont plusieurs maîtresses l'une après l'autre les choisissent de différentes figures et de divers caractères. Après la blonde, la brune ; après la petite, la grande ; après la vive, la tendre. Si la religion des Turcs régnoit parmi nous, le premier article de foi de tout bon François seroit de croire qu'à sa mort une troupe de houris de toutes tailles, de toutes couleurs, toutes plus belles les unes que les autres, viendront le transporter de la terre au ciel. Mahomet n'étoit pas le plus gauche des fondateurs des religions ; celle qui promet, à gogo, les plaisirs de l'amour pour récompense doit plaire aux deux sexes.

En amour surtout, le François est sage sans trop de réflexion, il ne prend de l'amour que ce qu'il en faut pour en jouir ; les autres nations en prennent trop ou pas assez.

Comment est-il possible qu'on haïsse aujourd'hui ce qu'on adoroit l'année passée ? — Parce que, au physique comme au moral, tout se corrompt, à moins qu'il ne soit conservé. —

Expliquez-vous. — Au physique, la maturité gagne tous les objets, l'air les corrompt, il faut donc les rajeunir par des agrégats, ou les priver d'air pour les faire durer, je ne dis pas toujours, le temps vient à bout de tout. Au moral, c'est bien pis. L'homme n'aime à la folie que ce qu'il ne connoît pas, et folie il y a d'aimer ainsi. Dès qu'il connoît, ou croit connoître, son penchant diminue. Il vous avoit prêté mille belles qualités, il est juste qu'il les reprenne. Aimer trop tôt quoi que ce soit, n'est pas une vertu, c'est foiblesse de jugement, exagération, c'est mettre ce qui n'est pas à la place de ce qui est, et cette délicatesse d'organes et de tact frise la corruption, parce que trop peu de force la constitue. Demandez à l'homme extraordinairement sensible combien de cœurs il s'est conservé pendant le cours de sa vie, je crains bien qu'il ne rougisse jusqu'au blanc des yeux au lieu de vous répondre. Il faut de la force pour être juste et pour être vrai ; tout ce qui paroît à l'œil de l'homme qui s'extasie à tout propos n'est que lanterne magique ! Il faut d'abord que cet homme se connoisse, et cela lui est impossible : il faut toute la force humaine pour en arriver là. Il juge donc un chacun par sa foiblesse ; tout le blesse et lui paroît monstrueux dans les autres, parce que ses sensations, ses perceptions organiques sont (rapport à tous) comme mille est à un.

J'ai souvent dit que l'amour étoit le mobile du monde ; cependant, ce n'est pas corps à corps qu'il faut combattre cette puissance terrible. En disant, ci-devant, que les deux plus forts agens de la nature étoient l'évaporation subite et le levier, j'aurois pu nommer l'amour physique et moral, par et pour lesquels toutes forces agissent. Puisque nous finissons souvent nos chapitres en mettant en action la chose dont nous venons de discourir, je dirai qu'un père, homme instruit, ayant des filles en âge de plaire, leur parloit peu de mariage et d'amour, mais observoit beaucoup et agissoit en conséquence. Si l'un de leurs maîtres (de musique surtout) leur inspiroit trop de goût pour son art, il changeoit le maître sous quelque prétexte. Si l'on préféroit tel jour de spectacle, il remarquoit que c'étoit pour voir tel acteur beau garçon, et il invitoit du monde chez lui pour qu'on ne sortît pas. Un jour, il prit une loge parce que la pièce devoit être sifflée (et elle le fut) : c'étoit pour que le beau

garçon qui y jouoit eût sa part des sifflets en présence d'une de ses filles. La compassion est un des élémens de l'amour, dira-t-on ; oui, mais non pas quand l'indignation et le mépris public la font naître. L'acteur n'étoit pour rien, sans doute, dans la catastrophe de la mauvaise pièce, mais les reflets d'une chute sont pour les acteurs qui choisissent les ouvrages et qui paroissent en personne sur le théâtre.

En général, il croyoit que, dans les jeunes gens, le penchant seul est véritable, bien plus que l'amour pour tel ou tel individu ; qu'opposer un penchant à un autre, afin qu'aucun ne s'enracine dans l'âme des enfans, est le moyen de gagner du temps pour arriver à celui de la raison.

— L'amour, disoit-il, s'envole de nos cœurs aussi promptement qu'il s'en empare : voici ce que j'ai vu. Les jeunes gens ont la rage de se battre pour plaire à leur belle. Un jeune homme qui courtisoit une de mes filles (c'est toujours l'homme en question qui parle) s'est battu deux fois et a été blessé à chaque combat. Le croira-t-on ? oui, on le croira. L'amour que ma fille avoit pour lui s'est envolé avec le sang qu'il a perdu. La force de l'homme plaît à la femme, mais elle aime le triomphateur et ne lui pardonne d'être blessé qu'en terrassant son adversaire.

On ne peut, du reste, raisonner scrupuleusement la conduite des amans. Peut-on imaginer un plus sublime galimatias que celui qu'on trouve dans l'*Andromaque* de Racine ? Andromaque aime un mort et est adorée par Pyrrhus. Celui-ci est adoré d'Hermione, qui déteste Oreste, qui l'adore. Voilà quatre personnages bien heureux, en attendant que la plupart s'égorgent à la fin de la pièce. C'est un dédale, un *quiproquo*, un combat d'où résulte l'existence des êtres à venir, et où l'amour-propre décide des unions autant et plus que le penchant réciproque des sexes l'un pour l'autre. Les hommes sont les envahisseurs de tout le sexe désirable, les femmes n'aiment pas assez ceux qui les aiment, mais ceux qui leur résistent. La femme âgée assure au vieillard qu'il annonce dans sa figure les forces de la jeunesse ; c'est pour le provoquer ; malheur à lui s'il croit au pronostic fallacieux et intéressé des vieilles prêtresses de Cythère ! L'abstinence en amour est le régime vital par lequel le vieillard égaye encore son existence. Il est affreux de conserver des désirs qui tuent ; il est

satisfaisant de se dire : ma continence me permet encore de jouir quand il me plaira. Il vaut mieux se priver de ce qu'on peut se procurer, que de se livrer aux regrets d'avoir joui ; et si, comme disent les amateurs d'un culte dont ils devroient être les vétérans, la vie est sans charmes sans l'amour, qu'ils songent à leur fin inévitable, qu'il faut rendre douce autant que possible. Mourir d'excès est une violation de vie à mort ; s'éteindre par l'âge, c'est s'oblitérer de la vie, sans ressentir douloureusement les effets agonisans (1) de la nature qui résiste.

(1) Pour : angoissants.

CHAPITRE XX

UN RÊVE AFFREUX

J'entre dans un palais enchanté ; une figure gigantesque, un magicien me prend par la main et, sans mot dire, me conduit dans un boudoir charmant. Une femme d'une beauté ravissante y étoit couchée sur un sopha ; elle se lève, me fait une révérence des plus nobles, s'approche de moi, me donne un baiser et disparoit. Tout ce que l'imagination des poëtes peut nous retracer de Vénus et des Grâces ne surpasse pas la beauté de cette femme céleste, qui me fit frissonner d'amour et de plaisir. Toujours sans dire mot, le magicien me reprend la main et me conduit dans un salon voisin. Là, sur une table, sont trois corbeilles ; dans une je vois des lambeaux de chair humaine et des cheveux ; dans la suivante, des entrailles ensanglantées ; dans la troisième, des ossemens humains et le crâne par-dessus.

— Quel affreux spectacle ! dis-je au magicien.

— C'est encore elle, me répond-t-il.

A l'instant tout disparoît, et je m'éveille trempé de sueur. « Que pensez-vous de mon rêve, me demandoit le jeune homme qui l'avoit fait ?» — «Vous avez rêvé juste, lui dis-je. La plus céleste beauté de ce monde n'est en effet et matériellement que ce que vous avez vu dans les corbeilles. C'est peut-être un avis que la nature vous donne. De même que Memnon, vous jouez... » — « Point du tout, je ne suis pas joueur. » — « Mais vous aimez avec excès le vin et les femmes perdues ; j'appelle cela jouer gros jeu. »

CHAPITRE XXI

QU'IL FAUT ÉVITER LES VICES ET LES DÉFAUTS DE SON ÉTAT

Il est utile à la société que chacun aime son état : rien de plus bête que de le mépriser pour en envier un autre plus élevé d'un cran, et qu'on ne prise plus que le sien que parce qu'on n'en connoît pas les désagrémens. Il faut d'abord être honnête homme dans tous les états, surtout dans ceux où la volerie est aisée. Je connois un tailleur qui, après trente ans de travail dans le même endroit, a mérité le surnom de Fidelle. C'est un titre de noblesse que cela. Il est peu de fermiers, de fournisseurs pour les armées, qui soient aussi estimables que monsieur Fidelle, tailleur à Montmorency. Le cocher évitera de parler durement, même à ses chevaux; il s'abstiendra de les frapper à tous momens s'il ne veut passer pour un mauvais cocher. Les Anglois, dit-on, ne frappent point ces bons, ces braves et utiles animaux; ils font siffler une petite baguette en l'air, et ils sont plus obéissans qu'en France. Il est des chevaux qui ont des tics qu'il faut corriger, dira-t-on; il vaudroit mieux ne pas les leur laisser prendre, ou les corriger à temps, s'ils sont naturels. Dans les manèges, on menace plus qu'on ne frappe : c'est comme chez nous, la crainte est pire que le mal.

Peu d'ouvriers avancent leur fortune, parce qu'ils boivent trop et trop souvent. Le samedi on se prépare au dimanche, le dimanche est de droit pour boire, le lundi est son lendemain,

le mardi tient encore un peu de la veille. Aucun marché ne se conclut sans boire; on passeroit sa vie au cabaret s'il ne falloit payer l'écot. Du vin dure, tous les ouvriers demandent pour boire, aucun ne demande pour manger : ils mangent par nécessité, et boivent par hilarité. Je suis loin de vouloir ôter à l'homme ses plaisirs : il en a si peu ! Mais évitons les excès qui tuent et qui rendent maussade longtemps avant que de mourir.

Homme de loi ! donnez l'exemple avant le précepte. Lisez le premier volume des œuvres du chancelier D'Aguesseau (1), votre vie y est tracée par la main du maître.

Guerriers, soyez humains. Je connois un officier françois qui, après avoir été manqué par un coup de feu, courut pour percer son ennemi ; celui-ci, à genoux, les mains jointes, lui demande la vie au nom de ce qu'il a de plus cher ; il se retourne et le laisse fuir.

Artistes, évitez la jalousie entre vous, remarquez le défaut, le foible de votre confrère, mais pour pousser plus loin que lui la partie qu'il néglige ; c'est assez pour vous rendre célèbre. Ne croyez pas pouvoir acquérir toutes les qualités, ni éviter tous les défauts ; c'est la part des dieux et non des hommes. — Mais l'Apollon, les deux Vénus ! — Autres temps, autres mœurs : alors, de jeunes gladiateurs, de jeunes athlètes offroient de plus parfaits modèles ; la plus belle femme grecque étoit fière de dévoiler ses charmes à l'habile artiste ; l'État l'enrichissoit d'avance, en lui disant : « Fais encore un chef-d'œuvre pendant toute ta vie. »

Musicien, que le charme puissant de votre art ne corrompe ni vos mœurs, ni celles d'autrui. L'art et l'artiste s'ennoblissent par la décence, ils se dégradent par l'immoralité.

N'affectez pas la science que vous ne possédez pas, car on diroit que vous êtes un ennuyeux savant. Ne soyez savant que dans le sentiment de la chose que vous traitez. Tâchez que votre tête ne soit pas la seule bonne partie de votre corps. Songez que pour produire, il faut que le cœur soit de la partie.

Vous, homme de peu d'étoffe, ne courez pas après la finesse

(1) H.-Fr. Daguesseau (1668-1751), orateur et jurisconsulte illustre, auteur d'un cours d'éducation judiciaire intitulé : *Instruction à mes enfants*, de *Mercuriales* et de *Discours* qui ont été publiés sous le titre d'*Œuvres complètes*, en 16 vol. in-8°.

qui vous est refusée ; on diroit que vous n'avez de l'esprit que pour les sots.

Couturières, marchandes de modes, parez nos belles sans ruiner leurs maris. Quand, par vos parures (sans cesse renouvelées), vous séduisez la femme, gare la faillite de l'époux ! A Paris, une modiste en vogue est le serpent échappé du jardin d'Eden ; son magasin recèle le péché originel.

Que dire aux savants ? Continuez, hommes bons et laborieux, à expliquer la nature ; vos erreurs sont peu conséquentes ; on ne vous croit qu'après que vous avez prouvé ; vos succès sont utiles et honorent l'humanité.

Il est, parmi les gens de lettres, de vrais savans, des hommes simples et vrais comme eux ; mais l'art d'écrire, l'art de bien dire, occupe et séduit trop souvent ceux qui n'ont pas acquis la sagesse et l'expérience, et s'occuper de la forme des choses avant d'en connoître le fond, c'est parer une maison qui s'écroulera par la foiblesse de ses fondations.

On peut distinguer de la manière suivante le savant, l'artiste habile et l'homme de lettres superficiel : le premier est celui qui fait par principes ; le second, par imagination et principes ; le troisième, celui qui dit *bien* ce que les précédens ont fait. Il est aussi des créateurs parmi les gens de lettres ; créateurs en morale, en histoire, quelquefois ornées des charmes de la divine poësie ; il est inutile de le dire, ceux-là occupent une place éminente dans les sciences. Mais combien d'écrivains sans idées, qui ne reproduisent que celles des autres ! Ceux-là sont mordans, gonflés d'amour-propre, parce qu'il faut un dédommagement à qui souffre intérieurement de sa nullité ; ils croient, ces petits pédans, que dire est plus que faire et, sous l'appareil protecteur d'une loquelle (1) importante, ils s'imaginent instruire le genre humain, qui les voit avec pitié. Si les vrais savans ne rectifioient ce que les les gens de lettres de second ordre ont de repoussant dans leur amour-propre, leur suffisance et une certaine imprudence littéraire qui n'est qu'à eux, on haïroit la science prêchée par de tels apôtres. En général, croyez à l'homme dont le talent est de nature, il se repent de bonne foi, comme il a failli. Ne vous fiez

(1) Bavardage fastidieux. On écrit aujourd'hui *loquèle*.

ni confiez au talent superficiel, acquis par fumigations d'amour-propre, de patience et par la rage d'être cité ; tout est factice en lui, de même que son talent.

Le premier des emplois, sans doute, est de gouverner les hommes avec bonté, justice et fermeté. Honorons le potentat qui suit les traces des Titus, des Marc-Aurèle, des Henry IV, qui firent leur bonheur de celui de milliers d'hommes qui les proclamèrent les pères de leur patrie. Mais que cette tâche est difficile à remplir, au milieu de courtisans avides qui profitent des égarements du prince, bien plus que de sa sagesse ! Quand on lit la vie des Césars, qui tous commencent leur règne sous les auspices les plus favorables et qu'on voit (excepté un petit nombre) ces dominateurs du monde se livrer ensuite aux excès des vices les plus odieux, les plus crapuleux, on croit aisément que dans l'homme né sans force, sans talens et sans esprit, la puissance sans bornes dégénère souvent en tyrannie. Oh ! qu'il est difficile de bien vivre, étant au-dessus de la loi ! Je ne dis pas de l'opinion, cela est impossible. Seroit-ce que l'amour-propre, rassasié d'adulations et de mensonges, se jette, par satiété et par désespoir de ne plus jouir de rien, dans les atrocités qui remuent et font encore sentir à l'homme pervers son existence? Seroit-ce encore que l'homme, toujours approuvé, toujours flatté par les autres pour ses actions bonnes et mauvaises, ne voyant jamais personne qui ose le contredire et n'ayant plus que soi pour juge, contracte une espèce d'imbécillité égoïste qui l'isole sur son trône en lui ôtant tous rapports avec l'humanité ? Mais au moral comme au physique, rien n'est perdu ; tout se juge, tout se pèse avec le temps ; la balance de l'éternité est suspendue sur toutes les têtes, ses poids sont inaltérables, rien ne peut lui échapper.

CHAPITRE XXII

COMBIEN LE PUBLIC D'UNE PREMIÈRE, OU D'UNE SECONDE ET TROISIÈME REPRÉSENTATION DE PIÈCE DRAMATIQUE, EST DIFFÉRENT.

En nous voyant préoccupés, Sedaine et moi, le facétieux Cocuelay (avocat et jadis censeur royal) (1), nous disoit : « Vous êtes bien bêtes, vous autres, de ne pas commencer par la seconde ou troisième représentation de vos pièces, vous ne redouteriez pas tant la première. »

Le public d'une première représentation est juge souverain ; celui des représentations subséquentes n'est que juge confirmant ou appelant. Le premier avoit apporté un esprit impatient, impérieux ; l'autre y apporte un esprit calme et révisionnaire, qui lui fait souvent applaudir ce que le premier avoit critiqué, et improuver ce qu'il avoit le plus exalté.

Les amis des auteurs ont la fièvre, le premier jour, et sont plus calmes en suite si la pièce a réussi ; au contraire, les bravos et le tapage redoublent à la seconde représentation, si l'ouvrage n'a pas eu de succès. Quant aux comédiens qui n'ont pas de rôle,

(1) Ch.-G. Coqueley de Chaussepierre, avocat et jurisconsulte, auteur d'ouvrages humoristiques tels que *M. Cassandre, ou les effets de l'amour et du vert-de-gris* (1711-1790). Il ne faut pas le confondre avec un autre écrivain facétieux, à peu près du même nom, Louis Coquelet (1676-1754), auteur de l'*Éloge de quelque chose, dédié à quelqu'un,* et de l'*Éloge de rien, dédié à personne.*

et qui sont dans la salle, ils aiment mieux que leurs camarades soient sifflés qu'applaudis ; ils craignent que leur rival (et chacun a le sien) n'établisse sa réputation ce jour-là, et ils ont raison de craindre, car c'est toujours un rôle neuf qui fait d'un double (1) un premier acteur. J'ai fait la fortune de nombre d'acteurs et d'actrices qui étoient sacrifiés par leurs camarades, et dont j'avois pressenti les talens. Celui qui raconte une histoire qu'on sait déjà n'intéresse pas autant que celui qui la dit pour la première fois.

Quant aux auteurs, nos chers confrères dramatiques, qui, ce jour-là, abordent au théâtre, ceux d'entre eux qui s'intéressent au succès de l'ouvrage sont rares. Immédiatement après une de mes premières représentations, je ne leur demande guère ce qu'ils pensent du succès de l'ouvrage qu'on vient de représenter ; j'observe leur mine ; elle dit tout, c'est le plus sûr thermomètre qu'on puisse choisir. Sur cent auteurs dramatiques, on en compteroit bien quatre qui jouissent réellement des succès de leurs confrères. Hélas ! n'est-ce pas de même dans toutes les professions ? Votre habit est mal fait, vous dit un tailleur ; vous lui en faites faire un autre, il est pis encore. Les auteurs et les acteurs qui ne sont point de la pièce nouvelle sont en contradiction avec eux-mêmes ; ils veulent bien que le spectacle qui les nourrit prospère et soutienne sa vogue ; mais ils voudroient toujours avoir leur bonne part du succès. Les deux intérêts d'argent et de gloire sont inconciliables entre eux, et je leur en fais mon compliment ; cela prouve que, chez eux, la gloire est de niveau avec l'intérêt pécuniaire, ce qui ne se rencontre pas partout. A travers le pour et le contre, il est pour les spectacles un argument sans réplique, c'est la recette : c'est la loi des prophètes ; si la critique subsiste encore après cette preuve infaillible, elle ne bat plus que d'une aile. Un entrepreneur de spectacles dans les départemens demandoit à un directeur de Paris quels ouvrages il falloit emporter chez lui. « Allez, lui dit-il, demandez cela à mon caissier. »

Revenons à la chose essentielle ; parlons encore des productions dramatiques. Il faudroit, en quelque sorte, qu'un ouvrage fût fait de deux manières, une pour réussir le premier

(1) Une « doublure ».

jour, l'autre pour entretenir longtemps le succès. A une première représentation, le public françois veut toujours aller en avant; un mot lui suffit pour lui faire deviner une scène. Marivaux (que ses ennemis accusoient de couper un cheveu en seize) impatienteroit le public de nos jours, plus instruit que jadis, vu la multiplicité des spectacles. Il veut peu de détails, ou qu'ils soient intéressans et neufs. Si on lui dit ce qu'il fait, il hausse les épaules. Mais quand, par les journaux, il conçoit les masses d'un ouvrage, il apporte un tout autre esprit que celui des premiers juges; les détails ne lui déplaisent pas autant, il sait ce qui va suivre. Il faut risquer peu le premier jour, et augmenter en suite. Les plaisanteries de *Panurge* déplurent presque toutes la première fois. Elles furent retranchées, bravo ! On les rétablit, elles firent rire de bonne foi.

L'originalité d'un sujet (chose si rare et si précieuse) effarouche d'abord le public; quelques connoisseurs sont surpris et satisfaits, tandis que le grand nombre reste comme interdit : Est-ce bon ? est-ce mauvais ? se dit-il, parce qu'il n'a nul objet de comparaison et, en attendant qu'il se décide, il murmure plus qu'il n'approuve, ce qui ne fait pas l'éloge de la conscience des hommes.

Rien, en musique, n'est autant applaudi qu'un chant imité d'un chant connu et aimé; mais ensuite le plagiat est découvert, on ne le prise plus que comme une copie. Ce qui est original, en musique comme en parole, a besoin d'être entendu plusieurs fois pour être apprécié; les choses simples font d'abord peu d'impression. « Tout le monde eût fait cela. » Mais on rétablit ce jugement précipité et l'on sent enfin que le vrai mérite, c'est la magie de la simplicité. Conserver l'unité en variant les détails est un des grands secrets des arts.

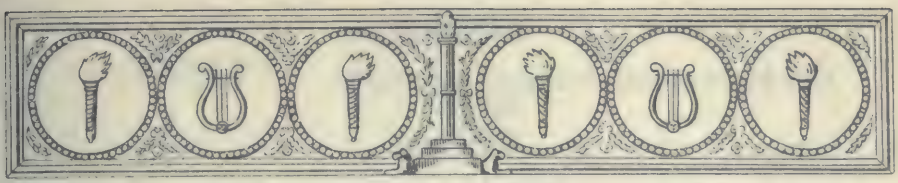
Sedaine risquoit avec plaisir une situation repoussante pour les spectateurs : « Ils vont y être pris » me disoit-il dans la coulisse; en effet, ce qu'ils avoient improuvé produisoit un tel effet dans son résultat qu'ils applaudissoient doublement, et alors Sedaine me disoit : « Les voilà contens, et moi aussi ! » M. Lemercier (1) éprouvera les mêmes chances que Sedaine;

(1) Louis-Jean-Népomucène Lemercier, poète et dramaturge, prédécesseur de Victor Hugo à l'Académie; il avait débuté à l'âge de dix-sept ans par une tragédie, *Méléagre*,

peu de succès d'abord, et beaucoup ensuite, si les acteurs veulent bien s'obstiner ; il a, comme lui, le mérite, si rare de l'invention. Quant au mérite d'écrire, que les hommes sans originalité, sans sensibilité vraye et sans génie mettent en première ligne du savoir-faire, je ne suis pas de leur bord. M. Lemercier a écrit *Agamemnon*, ses preuves sont faites. Sedaine a cent endroits délicieux comme style correct et fleuri ; mais l'homme de génie est paresseux ; la lime lui fait mal à la main, et les ouvriers ont la peau dure. Finissons.

Que de choses se passent à une première représentation ! A une des miennes, un de mes amis m'a assuré s'être trouvé à côté d'un homme qui applaudissoit en criant : « Je suis payé pour siffler, mais cela m'est égal ! » Et il frappoit de plus belle. D'autres fois, on a remarqué un bonhomme bête qui applaudissoit des mains et siffloit en même temps ; il applaudissoit pour lui, c'était le bon homme ; il siffloit pour acquitter le billet qu'il avoit reçu d'un ennemi de l'auteur, c'étoit la bête. Un autre, plus bête encore, et notre contemporain, demandoit l'auteur après le *Cid* de Corneille : il avoit reçu un billet pour la seconde pièce, qui étoit nouvelle !

qui fut jouée sur l'ordre de Marie-Antoinette et n'eut qu'une représentation. Ses œuvres dramatiques et ses poèmes ont des beautés de premier ordre, mêlées à des hardiesses bizarres (1771-1840).



CHAPITRE XXIII

DE LA CONSCIENCE

Demande

Qu'est-ce que la conscience ?

Réponse

C'est le sentiment de l'existence. C'est l'avertisseur du bien et du mal que nous opérons, ou que nous recevons.

Demande

Ne peut-on exister sans conscience ?

Réponse

Je ne le crois pas ; trop de choses nous disent : « Je souffre, j'ai du plaisir », pour ne pas reporter aux autres ce qui se passe en nous.

Demande

C'est donc pour notre intérêt que nous agissons bien envers autrui ?

Réponse

Le plus souvent nous savons que le bien que nous pratiquons envers les autres nous revient par réaction.

DEMANDE

Les bêtes ont-elles une conscience?

RÉPONSE

On leur fait une morale à coups de bâton, n'ayant ni loix, ni enfer, ni purgatoire à leur faire redouter. Elles ont, je pense, celle de leur existence.

DEMANDE

Sans conscience, on ne peut donc exister ?

RÉPONSE

Si fait : les arbres et les plantes existent et n'ont pas, je crois, l'idée de leur existence.

DEMANDE

Ils sont donc privés de tous nos plaisirs ?

RÉPONSE

Et de toutes nos peines.

DEMANDE

En est-on bien certain ?

RÉPONSE

Pas plus qu'on n'est sûr de ce qui se passe dans les planètes.

DEMANDE

N'y a-t-il qu'une sorte de conscience ?

RÉPONSE

Il y en a de plusieurs sortes.

DEMANDE

Quelles sont-elles ?

RÉPONSE

Premièrement, comme nous l'avons dit, la conscience de l'existence, établie sur tout ce qui plaît et déplaît au corps.

DEMANDE

En second ?

RÉPONSE

Celle qui s'établit entre nous et ceux que nous aimions le plus.

DEMANDE

En troisième ?

RÉPONSE

Celle entre nous et tous les hommes.

DEMANDE

Tous les hommes sont-ils doués de ces trois consciences ?

RÉPONSE

Non, l'égoïste n'a que la première. C'est une sorte de théiste qui n'a d'autre dieu que lui-même.

DEMANDE

N'aime-t-il pas sa maîtresse ?

RÉPONSE

Oui, pour lui, comme il aime la table et toutes choses.

DEMANDE

Que fait-il quand il a besoin des autres ?

RÉPONSE

Il supplie bassement.

DEMANDE

Pourquoi ?

RÉPONSE

Parce qu'il sent ne mériter la commisération de personne.

DEMANDE

Alors il se corrige ?

RÉPONSE

Non, sa conscience est dans ses habitudes égoïstes, où il retombe toujours.

DEMANDE

Il est donc une quatrième conscience, celle des habitudes ?

RÉPONSE

Oui, sans doute.

DEMANDE

N'est-il pas encore une cinquième conscience, celle des sots, par exemple ?

RÉPONSE

Un sot ne seroit pas tel, s'il savoit qu'il est sot ; sa conscience le trompe, c'est une conscience fausse.

DEMANDE

Et celle du méchant, du voleur, du meurtrier?

RÉPONSE

C'est la conscience infernale de l'homme qui veut vivre en société comme s'il étoit dans les bois.

DEMANDE

Ne suit-il pas la loi de la nature ?

RÉPONSE

Il y a renoncé en invoquant les lois sociales qui assurent son être et sa propriété.

DEMANDE

Et s'il n'a pas de propriété ?

RÉPONSE

Qu'il s'en donne par son travail ; en attendant, il n'a pas le droit d'envahir celle des autres.

DEMANDE

Si, dès l'âge de raison, un homme refusoit de se soumettre aux loix de son pays, et qu'il demandât à s'en aller au loin dans un lieu sauvage, pourroit-on lui refuser un passe-port ?

RÉPONSE

On auroit tort.

DEMANDE

Quelle seroit la conscience de cet homme?

RÉPONSE

Celle de la liberté naturelle.

DEMANDE

Pourquoi ne voit-on pas plus de malheureux s'expatrier ainsi?

RÉPONSE

Parce que, nés en société, ils sont retenus par les liens contractés dès l'enfance. Nos affections commencent avec la vie, par les soins qu'on prend de nous.

DEMANDE

Le méchant ne l'est donc pas tout-à-fait, puisqu'il a des affections?

RÉPONSE

Le malheur de l'homme est d'être un peu de tout, de n'être jamais assez déterminé dans ce qu'il est.

DEMANDE

Aimeriez-vous mieux qu'il fût méchant tout-à-fait, et sans hypocrisie ?

RÉPONSE

Oui : on l'enchaîneroit.

DEMANDE

Pourquoi la nature ne nous a-t-elle pas fait *un* ?

RÉPONSE

Demandez-le lui.

DEMANDE

Mais encore?

RÉPONSE

Parce qu'elle nous a doués d'une raison réquiérante qui désire sans cesse le mieux du mieux, jusqu'à ce que la mort nous arrête.

DEMANDE

Cet instinct de perfectibilité est-il dans l'homme seul ?

RÉPONSE

Vous le voyez bien, puisque les ruches sont construites de même depuis quatre mille ans que nous les connaissons.

DEMANDE

S'il fut des bêtes et des hommes de première création, étoient-ils ce qu'ils sont?

RÉPONSE

Je ne le pense pas; les besoins ont, je crois, perfectionné l'instinct des unes et la raison des autres.

DEMANDE

C'est donc la raison qui a donné à l'homme seul la notion de l'immortalité de l'âme?

RÉPONSE

Sans doute, puisque, d'après nos désirs infinis, nous n'achevons rien dans ce monde, nous espérons achever dans l'autre.

DEMANDE

Faut-il damner ceux qui n'espèrent pas?

RÉPONSE

Ils sont assez damnés, étant sans espérance.

DEMANDE

Vous avez dit, tantôt, que l'homme est « un peu de tout »; qu'entendez-vous par là?

RÉPONSE

Qu'il est un composé des élémens constitutifs du monde.

DEMANDE

A parties égales?

RÉPONSE

Non : et voilà pourquoi nous différons avec nous-mêmes, et avec les autres.

DEMANDE

Comment cela?

RÉPONSE

Tel est dominé par le chaud, tel par le froid, tel par l'humide, tel par les humeurs de différentes natures; ces élémens de vie sont eux-mêmes influencés par le soleil et l'atmosphère, de là proviennent tant de passions diverses dans l'homme; sans compter que tel a telles parties du corps foibles, tandis que tel les a plus fortes... Ces modifications infinies font de l'homme un véritable thermomètre qui varie à chaque instant du jour et de la nuit.

DEMANDE

Que faire pour le fixer?

RÉPONSE

L'éducation donne des principes qui le font résister au mal, et le fixer au bien général.

DEMANDE

Chaque homme, selon sa passion dominante, a donc une conscience différente?

RÉPONSE

Oui : mais il en est une de notoriété publique, dont chacun doit se prémunir, sous peine d'être réfractaire à la loi et punie par elle.

DEMANDE

Estimez-vous beaucoup celui qui est obligé de se faire une conscience?

RÉPONSE

J'aime mieux celui qui la reçoit immédiatement de son être.

DEMANDE

Ne peut-on changer, corroborer les consciences?

RÉPONSE

On le peut, comme on guérit les foux, mais chacun prétend être au mieux tel qu'il est. Nous n'avons recours à l'hygiène que

dans les maladies du corps ; aussi changent-elles souvent notre caractère du tout au tout.

DEMANDE

Toujours en bien ?

RÉPONSE

Ou en mal : tel qui avoit trop de feu devient trop tiède, tel qui étoit trop indolent devient trop actif. L'homme a presque toujours besoin d'un régulateur pour être juste.

DEMANDE

Quel est ce régulateur ?

RÉPONSE

La conscience, formée par les conseils des gens de bien.

DEMANDE

Définissez mieux les diverses consciences que vous avez attribuées à l'homme. Qu'est-ce que celle qu'il a pour lui-même?

RÉPONSE

C'est l'amour de son être.

DEMANDE

Celle envers ceux qu'il aime ?

RÉPONSE

C'est le plaisir qu'il éprouve à les rendre heureux.

DEMANDE

Celle qui se fait à l'égard de tous ?

RÉPONSE

C'est la vertu qui le fait se sacrifier pour le bien général : *Voudrois-je qu'on me fît cela? Je fais envers mon prochain, ne ne le voudrois-je pas pour moi? Je ne le fais pas aux autres.* Voilà la vieille et bonne morale en deux mots.

DEMANDE

Tout ce qu'on veut ou qu'on voudroit pour soi est donc bon pour les autres?

RÉPONSE

Plût à Dieu, nous serions tous heureux réciproquement.

DEMANDE

Réponse évasive. Je vous demande (d'après le grand précepte) si tout ce qu'on veut ou qu'on voudroit pour soi est bon pour les autres?

RÉPONSE

Non, puisqu'ils sont autres; mais il faut se mettre à la place d'un de ces autres et dire : « Si j'étois foible et malade comme lui; si j'avois telle volonté contraire de la sienne, voudrois-je essuyer telle violence? » Aussitôt la conscience répond : *non*. Eh bien, ce *non* est l'arrêt qu'il faut suivre envers cet autre, en attendant que je prenne sa place envers un autre.

DEMANDE

Qu'est-ce que la conscience d'habitude, dont nous n'avons rien dit?

RÉPONSE

C'est celle qui se forme par l'éducation.

DEMANDE

On peut donc faire à l'homme telle conscience que l'on veut?

RÉPONSE

Cela est prouvé par la douceur, la régularité, la justice qu'on remarque dans les hommes instruits, qui aimeroient mieux périr que d'être rebelles envers la société. Cela est encore prouvé par les coutumes bizarres, les dogmes sanguinaires et superstitieux auxquels les peuples sont assujettis.

DEMANDE

Que faut-il donc pour remédier à ces abus?

RÉPONSE

Croire à ce qu'on sent et rien de plus.

DEMANDE

Ce que les sens nous transmettent est-il bien évident?

RÉPONSE

Qu'importe! La nature veut que nous ayons le sentiment de telles ou telles choses; c'est un ordre, soumettons-nous.

DEMANDE

Et si les sens nous trompent?

RÉPONSE

Laissons-nous tromper jusqu'à l'évidence du contraire.

DEMANDE

Alors?

RÉPONSE

Alors rectifions-nous.

DEMANDE

Ce que vous dites n'a de rapport qu'au physique; mais en morale, les sens ne sont-ils pas la cause de tous les désordres?

RÉPONSE

Oui, quand on ne sait pas leur commander; non, en tout ce que la morale publique approuve.

DEMANDE

Mais les superstitions des peuples barbares ne sont-elles pas approuvées par eux?

RÉPONSE

Parce qu'ils sont ignorans, et qu'ils ne suivent pas la vraie impulsion des sens.

DEMANDE

Un jour, n'y aura-t-il qu'une conscience parmi les hommes?

RÉPONSE

Quand la philosophie sera sur tous les trônes.

DEMANDE

Alors les loix naturelles et sociales ne seront qu'une?

RÉPONSE

Jamais; on n'est libre qu'où l'on est seul; deux êtres vivant ensemble ont dejà besoin de conventions.

DEMANDE

C'est donc à tort que J.-J. Rousseau a réclamé les droits de l'homme vivant en société?

RÉPONSE

C'est pour qu'on ne les oublie pas trop.

DEMANDE

Peut-on les oublier?

RÉPONSE

Pas plus que le pommier ne pourroit oublier de porter des pommes pour porter des poires.

DEMANDE

Que veut donc la société?

RÉPONSE

Je vous l'ai dit : elle veut que tous cèdent à chacun ce que la loi lui accorde.

DEMANDE

Le font-ils?

RÉPONSE

En grognant.

DEMANDE

Sommes-nous heureux?

RÉPONSE

Comme vous voyez.

CHAPITRE XXIV

SUR LA NÉCESSITÉ DE L'HARMONIE ENTRE LE CŒUR ET LA TÊTE

Il n'est pas d'harmonie parfaite entre les objets physiques, donc il n'est pas d'harmonie parfaite entre le cœur et la tête. Toujours, l'une l'emporte sur l'autre, non seulement par la constitution des sexes différens (comme nous le dirons bientôt), mais parce que ces deux agens de nos volontés étant destinés à diverses fonctions, il y a presse entre eux pour agir, et en agissant. Généralement, la tête vaut-elle mieux que le cœur ? Je crois que c'est dans la tête que se trouve le dépôt de l'amour-propre et que, par conséquent, elle est plus sujette à caution que notre cœur. Dans l'homme d'esprit, l'amour-propre commence par le haut et finit par le bas ; c'est le contraire dans ceux qui ne peuvent être fiers que de leur physique musculeux. Remarquez comme ils s'en vantent, comme ils admirent et insistent à admirer leurs tibias, leurs belles jambes ; l'homme d'esprit n'y pense pas. Si l'homme est fier d'être grand, fort et d'avoir de gros os, que feroit donc l'éléphant, s'il avoit l'amour-propre de la masse ? Le sentiment de l'amour-propre provient, sans doute, de notre sensibilité générale, mais c'est la tête qui s'enflamme et en conserve les impressions.

Les bonnes impulsions viennent spontanément du cœur ; les

si, les *mais* arrivent en suite de la tête. On voit un malheureux; je vais, se dit-on, lui donner de quoi vivre pour la journée : *Voilà le cœur*. Arrivent alors les réflexions : Mais j'ai fait l'aumône hier, j'ai des dépenses indispensables à faire aujourd'hui, je ne puis aider cet infortuné : *Voilà la tête*. Faut-il céder à son cœur ou obéir à sa tête ? Il faut les accorder, en leur interposant la raison. Et d'où vient la raison ? De toutes nos facultés sensitives expérimentées, dont la nomenclature bonne et mauvaise est empreinte dans les fibres du cerveau.

Selon notre sexe, notre condition, notre état, notre éducation, rarement en nous le cœur et la tête balancent leur empire, rarement ils sont d'accord, et si une troisième puissance, le jugement, ne décide dans leurs contestations, nos procédés sont mauvais, ou restent incomplets. Est-ce la tête qui dirige le cœur ? Alors, nulle pitié pour les misérables de corps et d'esprit. Est-ce le cœur qui domine la tête ? Alors plus de foiblesse que de raison l'emporte sur la justice. Que de choses pour faire un homme ! Il en faut trop pour qu'il soit bon tout-à-fait, pour qu'il soit *un*. L'anatomie comparée est effrayante pour qui la connoît peu, plus effrayante encore pour celui qui en connoît tous les ressorts et les rapports, occultes pour le commun des hommes. Un rien, une heure de sommeil de trop ou de moins que le contingent ordinaire, nous dérange, nous rend lourds et maussades. Quand on est bien disposé, on pense aux bonnes gens, on les aime, on se délecte avec eux. Quand on est lourd, on pense aux méchans, on les déteste, on les abhorre, on use contre eux sa mauvaise humeur. Il est des momens où l'on en veut à tout le monde, à Dieu même, auquel nous reprochons notre misère.

J'ai fait un voyage avec un homme que j'aimois autant que je l'estimois, Godefroy de Villetaneuse. Cet homme étoit mon guide dans ma jeunesse. A notre première aurore, je l'entens qu'il s'écrie : « Non, non, cela ne sera pas. » — « A qui parles-tu ? » lui dis-je. — « A toi. » — « Mais je n'ai encore rien dit. » — « Cela m'est égal, cela ne sera pas. » — « Rêves-tu ? » — « Non, parbleu, je suis bien éveillé. Sonne pour qu'on nous apporte du thé. » (Le cordon de la sonnette étoit dans mon lit.) Nous nous habillons pendant que la fille nous sert. En prenant

notre thé, je lui demandai s'il se réveilloit chaque jour ainsi. « Oui, me dit-il en riant; il faut que je gronde un peu, cela dissipe la bile. » — « A ton aise, mon ami. » La mort m'a ravi cet homme plein de candeur et de sagesse. Oh ! qu'un tel ami est difficile à retrouver !

L'amour-propre est, sans doute, le mobile de toutes nos actions, nul n'en est dépourvu ; nous aimons à marquer et à être remarqués : il faut qu'il fasse bien froid pour qu'un homme décoré boutonne son surtout tout du long. Mais que l'amour-propre inspire différemment le bon ou le méchant ! Le bon homme écoute son cœur avant de permettre à sa tête de raisonner. Je l'ai déjà dit : notre sensibilité n'est pas dans la tête, c'est le cœur, c'est l'estomac qui se serrent, quand on est saisi de compassion ou de plaisir ; la tête n'a que faire là ; elle parle ensuite; mais c'est plus en faveur de l'amour-propre qu'autrement. Le bon homme instruit est un don céleste pour la terre; il produit comme une plante, sans ostentation ; il tolère le mal en plaignant le délinquant ; c'est, dit-il, une plante mal-venue, une plante vénéneuse ; elle est née ainsi, elle n'a pu se rectifier ; évitons-la.

Je me suis souvent demandé pourquoi on accordoit le titre de bon homme aux plus fins, aux plus malins, tels que Montaigne, Molière, La Fontaine, et j'ai cru remarquer que c'est parce qu'ils sont reconnus pour sentir la nature mieux que les autres, sans jamais abuser de ce bienfait. Puissé-je leur ressembler ! C'est qu'en eux l'esprit n'a pris sa direction qu'avec l'assentiment du cœur, et que tous deux sont bons. Le cœur n'est pas très mauvais dans l'homme. Il a trop de besoins personnels pour ne pas mettre forcément les autres à sa place, et se mettre souvent à la place des autres ; mais l'esprit, cet égoïste vaniteux, ne permet rien, ne pardonne rien si on ne le flatte ; tous les genres d'esprit lui sont antagonistes ; ce que vous énoncez, il alloit le dire ; ce que vous dites, il l'avoit pensé. Tel est l'homme d'un esprit futile dont le cœur ne vibre qu'au gré de son esprit, et dont l'esprit n'a de rapports avec le cœur qu'en faveur de sa chère personne. On pourroit nommer les sciences, les lettres et les arts, la théorie de l'amour-propre. Là tout s'apprend, excepté l'humilité. Cependant, après avoir parcouru

l'immensité d'une de ces connoissances, on se voit loin du terme parfait. Le cercle des sciences est comme celui de Dieu, dont « le centre est partout et la circonférence nulle part ». Néanmoins, il n'est que l'homme éclairé qui soit bon avec justesse et justice. Lui seul, comme j'ai dit, sait compatir aux malheureux, lui seul fait le bien pour le bonheur de le faire. Il s'étonne à l'aspect de l'ignorante présomption, tandis qu'avec Socrate il dit : « Que sais-je ? »

Le méchant est le *vise-versà* de l'homme éclairé. Dans les sociétés sauvages et ignorantes, l'homme est méchant sans déguisement ; c'est pis chez nous, il y joint l'hypocrisie ; il joue les vertus du bon homme pour duper ses compétans. L'esprit est un poison quand il s'employe ainsi. — Mais, dira-t-on, n'est-il point d'hommes méchans quoique instruits? — Hélas ! oui, et la faute en est le plus souvent aux instituteurs qui leur ont présenté les fruits de l'instruction sous les rapports de l'amour-propre. « Vous deviendrez, disent-ils, un homme qu'on admirera pour son savoir ; vous parviendrez à la fortune, aux places éminentes... » Tandis qu'il falloit dire et dire constamment : « Vous serez révéré de tout le monde, on vous citera en exemple parmi les bienfaiteurs de l'humanité, votre vie douce et sans orages s'écoulera au sein de votre heureuse famille. » Et (puisqu'il faut quelque chose qui flatte plus particulièrement les sens d'un jeune homme), ajoutons, si l'on veut : « Et la plus belle,la plus aimable d'entre les femmes sera charmée d'être la compagne de votre cœur. » En poussant plus loin cet argument, disons que l'homme à moitié instruit, qui scandalise la société par ses mœurs, n'eût été qu'un être monstrueux, sans instruction. Si l'ignorant est digne de compassion quand il s'égare, l'homme instruit qui fait de son savoir l'instrument de ses passions désordonnées est digne de mépris. C'est la tête remplie des fumées de la vanité qui a gâté le cœur.

Ne nous arrêtons pas trop aux stigmates que chacun contracte par la pratique et la continuité des fonctions de son état ; jugeons l'homme par ses œuvres ; jugeons-le plutôt par son cœur que par sa tête.

Souffrons que le prince, les magistrats qui le représentent soient imposans ; ils doivent être ainsi pour inspirer le respect

dû aux prêtres de Thémis ; mais que d'ailleurs ils soient justes dans leurs actions, exemplaires dans leurs mœurs, sinon la considération qu'on leur montre ne part plus du cœur, mais de la tête. C'est la force des lois dont ils sont dépositaires qui impose au citoyen timide; ou c'est pis encore, c'est son intérêt personnel qui lui inspire une soumission factice que le cœur désavoue.

Que le calculateur (soit dans les sciences abstraites ou dans le commerce) soumette tout au calcul, tant mieux; calculer les effets et les chances est la seule prédiction qui soit de notre domaine ; et tout calcul, non erroné, n'est autre que la recherche du vrai. En s'habituant à être juste dans les calculs scientifiques ou commerciaux, on s'habitue aussi, sans doute, à calculer sa conduite. Tout calculateur est froid, dit-on ; mais celui qui ne calcule pas est trop chaud ou stupide, c'est le terme moyen de ces deux opérations de l'esprit et du cœur qui est désirable.

Que le poète et l'artiste s'exaltent la tête pour exprimer les effets terribles des passions ; mais sans l'assentiment du cœur, l'œuvre sera stérile, et de nulle valeur. Les arts seuls marquent les époques du monde ; sans eux, le présent seroit vide de la préexistence du passé ! Leur utilité est telle que sans leur secours le vieux monde, encombré sous le nouveau, échapperoit à nos regards. Les bronzes, les pierres, les édifices, les pyramides d'Egypte elles-mêmes, tout s'use. L'existence des peuples anciens, la vie des hommes illustres, leurs travaux, tout seroit perdu dans l'immensité des temps reculés, si le recueil immortel des connoissances requises n'en conservoit le souvenir. Toute grande émulation cesseroit, car l'homme est ainsi fait, qu'il ne s'occupe au présent que pour se créer un avenir. Désir d'immortalité se lit dans toutes les pages de son livre. Pour échapper à l'oubli, il ose même imaginer des œuvres impies et scandaleuses, il semble dire : Qu'importe qu'on me blâme ! on s'occupera de moi ; j'ai sanctionné mon existence.

C'est, à présent, de la femme dont nous avons à parler. Dans un de nos chapitres précédens, nous n'avions distingué dans l'individu des deux sexes que les parties supérieures et inférieures. Nous n'avons, de même, dans ce chapitre, donné à l'homme que deux puissances, celle du cœur qui sent, et celle

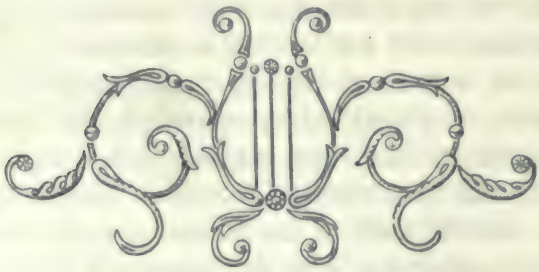
de la tête qui juge et tient note de toutes les sensations. Nous allons attribuer à la femme une troisième puissance, celle du sixième sens, dont l'homme n'est pas privé, assurément, mais qu'il possède à un degré inférieur de la femme, qui porte en elle l'œuf procréateur et qui est chargée de la nutrition du fœtus et de l'enfantement.

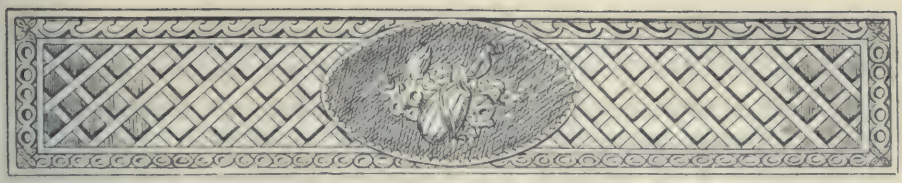
Le cœur de la femme vaut-il mieux que la tête? Je le crois. Le cœur, chez elle, fait pour ainsi dire partie de ses entrailles, l'un et l'autre sont associés pour confectionner la vertu génératrice. Il y a donc chez elle deux puissances contre une, qui est la tête, et elles doivent l'emporter sur elle. Chez l'homme, les deux puissances inférieures valent rarement celle supérieure, ou cet homme incline au féminine (1). Les mécomptes de l'homme (nous parlerons bientôt de ses perfections) sont repoussans; ils proviennent d'ambition : ouvrage de tête. Ceux de la femme proviennent presque tous d'amour : erreurs de cœur, qui portent intérêt, quoiqu'elles soient souvent funestes à la société. Qu'est-ce donc qu'une femme? C'est 1, 2, 3, à commencer par le bas; et l'homme 1, 2, 3, à commencer par le haut. Chez l'homme, les esprits élaborés par les viscères sont moins employés aux parties génératives que chez la femme, ils remontent forcément à la tête. Dans le sexe, ils ont tant d'emplois, soit pour préparer le berceau du fœtus humain, soit pour le nourrir quand il y réside, qu'il reste peu d'esprits vaquans et pouvant remonter vers la région supérieure. La femme est donc plus sensible, plus compatissante que nous, ayant le cœur et les entrailles plus nourris d'esprits vitaux. Dans nos misères, c'est à elle, c'est à son cœur qu'il faut avoir recours; elle ne cherchera pas, comme l'homme, si nos torts nous ont mérité nos malheurs; notre plainte ira droit à son âme; et (après ses enfans) nous aurons toujours part à sa bienfaisance. Mais par cela même que nous venons de distinguer en faveur du sexe féminin, il est prouvé que les ouvrages d'une grande et forte conception sont du ressort de l'homme, comme ceux du cœur appartiennent à la femme. L'opinion générale veut (et peut-être à tort) que tout ouvrage important, créé par

(1) A la nature féminine.

elle, soit rectifié par nous; alors, chaleur d'âme, chaleur expansive et rectitude s'y trouvent réunies. Les hautes sciences paroissent surtout étrangères au sexe, telles que les mathématiques, la métaphysique raisonnable, la diplomatie, l'astronomie... On compte avec défiance les étoiles qu'il a découvertes et, quand la gazette nous dit que telle souveraine est en couches, on se demande s'il n'est point d'homme propre à gouverner dans le pays mentionné (1). Laissons à la nature ses droits imprescriptibles. Il n'en est pas de l'humanité comme de l'arbre auquel on fait porter des fruits d'une autre espèce que la sienne; on lui ajoute la branche de l'arbre étranger qu'il nourrit de sa sève; mais nous ne pouvons donner à la femme que les principes d'une éducation virile. Si l'on pouvoit anter une bonne tête d'homme sur un bon cœur de femme, que de merveilles ils produiroient! L'une sans l'autre, c'est le ciel sans soleil; il faut, dans les arts surtout, chaleur régularisée. Soyons donc ce que nous sommes, ne pouvant être autres, soyons encore ce que nous sommes pour être quelque chose de vrai : Contentons-nous de perfectionner notre être, ne pouvant l'oblitérer.

(1) Malgré ce que je dis, je n'ai pas mauvoise opinion de l'esprit féminin; mais je croirois plutôt qu'une femme pût rendre des oracles que d'avoir ce qu'il faut pour gouverner diplomatiquement un empire. L'exaltation lui est naturelle; la forte et raisonnable contention des nerfs, avec continuité, lui est refusée. (G.)





CHAPITRE XXV

DIVERSES REMARQUES SUR CE LIVRE

Après avoir lu quelques chapitres de cet ouvrage, un savant n'a pas trouvé mon épigraphe bien adaptée à la matière du livre. « Ce sont rêveries » ou « Esprit désirant et non pas enseignant », ai-je dit. « Les mots *ce sont rêveries* conviennent, disoit-il, à un tout autre ouvrage que celui-ci, qui est philosophique et moral. » Voici donc l'épigraphe qu'il m'a conseillé d'adopter, et que je n'adopte pas, parce que si la sienne convient mieux à l'ouvrage, la mienne a plus de rapports avec l'auteur du livre :

Quid verum atque decens, curo et rogo, et omnis in hoc sum.

(HORATIUS, Ep. li. I.)

(Je recherche, je désire ce qui est vrai, ce qui est honnête, c'est toute mon étude.)

En commençant cet ouvrage, en l'an 1801, c'est-à-dire avec notre dix-neuvième siècle, mon intention étoit, comme l'annonce son intitulé, d'écrire mes réflexions sur divers sujets à mesure qu'elles se présenteroient à mon imagination. Mais en remarquant que, pendant sept années de travail, le même sentiment a guidé constamment et forcément mes idées vers un même but,

il semble que le vrai titre de l'ouvrage seroit : *Rapport entre le physique et le moral des choses*. Mes lecteurs lui donneront ce titre, s'ils veulent; pour moi, je m'en tiens au vieil intitulé, comme moins fastueux, et qui convient mieux au scepticisme raisonnable d'un homme qui doute en espérant, qui écrit des réflexions plutôt que des préceptes, et qui ne perd le ton affirmatif que pour appuyer la morale des gens de bien. Au reste, cet ouvrage, tel qu'il soit et tel qu'il devienne par la suite, étoit difficile à faire, même impossible à ceux qui n'ont que l'érudition des choses naturelles, sans en avoir le sentiment intime. Eh! qui ne l'a pas, ce sentiment, dira-t-on? Quel est celui qui n'est pas content de sa perspicacité morale? Oui, mais contente-t-il les autres, quand il écrit, autant qu'il est de lui-même satisfait? Si le tact qui pressent le moral dans le physique antérieur, dans l'action morale actuelle, étoit commun, y auroit-il tant de gens trompés dans leurs jugemens, tant d'imbéciles à prétentions, tant de fous qui se croyent sages, tant de lourdeaux qui se croyent fins, tant de petits talons qui se croyent importants? C'est, à coup sûr, faute de tact que tant de misérables se pavanent dans leur nullité. Tel que le fou d'Athènes, ils possédent les richesses du Pirée; gare la raison! Elle détruiroit leur fortune. C'est donc la dissection du cœur humain, et non celle du corps qu'on trouve ici. Développer les plis et replis des passions, leurs détours, leurs actions... sont plus choses d'instinct que d'étude. Communément on étudie la nature avant de connoître *sa* nature; et, en morale, on apprend à connoître les autres avant de se connoître soi-même. Où sont alors les rapports justes qu'on peut former entre les autres et soi? Si le type, qui est nous, est faux, foible ou abstrait, quel fond peut-on faire sur l'objet qui lui est comparé? Car nous partons toujours de nous pour aller aux autres. Pas toujours, dira-t-on; nous reconnoissons de vastes connoissances dans certains hommes que nous savons très bien ne pas posséder. Oui, mais il est quelqu'endroit dans lequel nous nous sentons, ou croyons nous sentir plus aptes qu'eux.

Si le tact naturel est nécessaire, dira-t-on encore, l'étude approfondie de la nature l'est-elle moins? Etes-vous assez physicien, anatomiste, versé dans l'histoire naturelle pour oser

rapprocher le physique scientifique que vous connoissez peu du moral et du physique que vous devinez par instinct? Non, je l'avoue, je n'ai pas les connoissances de beaucoup d'habiles gens dont j'envie la science; mais je puis les lire, je les lis, les étudie, je m'en rapporte à leur doctrine, et je pars de là. Je les défie de pressentir, de même, le cœur humain par l'étude, si l'instinct ne les y porte, si la nature ne les conduit comme par la main. Sans refuser aux savans le sentiment moral au premier chef, j'oserois dire qu'une de ces choses s'apprend et que l'autre ne s'apprend pas; on la possède d'instinct, auquel peut-être beaucoup de science peut nuire, comme en musique oblitérer le chant ou la mélodie (1)

J'ai dit que cet ouvrage m'occupe depuis sept ans, et qu'il n'étoit pas fini. Comment, dira-t-on encore, comment sur un même sujet ne pas répéter cent fois la même chose? Je répons qu'il est ici question de la nature entière. Le physique, n'est ce pas tout ce qui est existant? Et le moral, l'emploi de tout ce qui existe, et qui se trouve à notre convenance? Epuiser un tel sujet, également intéressant sous ses deux faces, est impossible. Tout est là, c'est l'œuf des initiés d'Egypte (2), c'est le feu de Prométhée, c'est la nature enfin et ses résultats moraux. Dieu lui-même entre dans ce vaste cadre, et malheur (et ennui) à celui qui ne l'y fait pas entrer! Il est sans appui dans la physique et dans la morale; c'est un être isolé, il croit au hazard, qui ne peut exister. Tout a une cause; tant pis pour nous si nous ne l'apercevons pas. Tant pis pour nous si nous ne sentons pas la cause de l'effet. Nous voulons trop souvent mettre notre ignorance à la place de la sagesse qui nous manque. Tout a une cause, dis-je, soit qu'il brûle qu'il en soit ainsi pour que les choses existent, ou que quelqu'un ordonne qu'ainsi soit.

Quant au style de cet ouvrage, il est bon s'il est clair. La métaphysique, douteuse ou inintelligible, est nuisible au progrès des sciences, autant qu'elle est dangereuse en matière de religion. L'expérience nous apprend qu'une seule proposition,

(1) Dans les *Réflexions d'un solitaire* comme dans les *Essais sur la musique,* Grétry revient avec insistance sur les inconvénients d'une harmonie « savante » : l'examen de ses partitions suffit à nous prouver que cette insistance n'est pas tout-à-fait désintéressée.

(2) En Egypte, comme ailleurs, l'œuf revêtait une signification symbolique. Le dieu Phtah était sorti d'un œuf produit par Cneph, devenu plus tard le dieu Ammon.

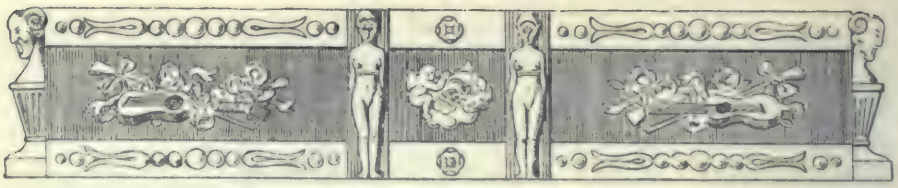
orthodoxe pour les uns et débattue par les autres, a suffi pour faire couler le sang humain en abondance; et les disputes scientifiques, quoique moins dangereuses, nous tiennent *in statu quo;* c'est du temps perdu, c'est la perte de ce que l'homme a de plus précieux ; car tout est dans le temps. Ce n'est pas absolument la question équivoque qui est la cause des dissensions qui la suivent, c'est l'amour-propre des disputeurs qui est compromis et qui veut soutenir ce qu'il a annoncé; c'est lui qui veut comprendre ce qui ne peut être compris de personne.

On sent mieux que jadis aujourd'hui la convenance des styles différens qui appartiennent à tel ou tel genre d'ouvrages. Il est reçu qu'on peut et qu'on doit être poëtique, exalté partout où il y a fiction convenue, noble, en tout ce qui doit inspirer le respect, mais clair en tout et partout. Le style apocalyptique n'est utile qu'aux hardis-poltrons et aux imposteurs qui voudroient nous faire croire qu'ils sont plus habiles que nous. Je distingue l'apologue qui ne parle en sens détournés que parce qu'il n'est pas alors permis de s'exprimer autrement. D'ailleurs, la fable qu'il faut deviner et qu'on devine fait plus de plaisir ; c'est une petite part d'auteur qu'on se donne dans l'ouvrage d'un autre.

On ose dire aujourd'hui qu'il y a de belles pages dans l'ouvrage de Buffon. Est-ce parce qu'il s'élève et s'abaisse avec son sujet ? C'est un mérite. Il est bien question de belles pages ; dites qu'il est vrai, qu'il est clair, qu'il est utile, ou vous n'avez rien dit. A-t-on jamais parlé des belles pages de Montaigne ? On dit qu'il est plein d'idées vraies et originales. C'est un livre qu'on peut relire toute sa vie en y découvrant toujours quelque chose ; et ce qu'on n'avoit pas oublié se retrouve encore avec plaisir. L'ensemble est peu lié, dit-on : Montaigne donne un intitulé de chapitre qu'il ne remplit pas. Eh bien ! soit ; c'est un voyageur qui s'égare parce qu'il voit trop de choses à la fois. Il aperçoit un objet ; il y court ; chemin faisant il en rencontre un autre, il s'y arrête, et vous seriez, lecteur, bien fâché qu'il s'y fût pas arrêté. Comment l'auteur (ou plutôt l'écrivain) qui n'a que des mots à nous transmettre pourrait-il s'égarer ? N'ayant point d'idées, il ne peut se méprendre dans leurs liaisons et leurs combinaisons. Si un homme tel que Condillac (l'homme

le moins décousu que je connoisse) avoit entrepris d'interposer quelques lignes pour joindre davantage les paragraphes de Montaigne, c'eût été une bonne œuvre. Si un Lacépède (qui a autant de goût que de science) vouloit, après moi, me rendre le même service, j'aurois encore plus besoin de ce secours que Montaigne. Au reste, si cet ouvrage-ci manque de liaison, qu'on songe que je suis musicien, et que je laboure une terre étrangère. Lorsque mes *Essais sur la musique* parurent, le peintre David me dit que je disois beaucoup, mais pas encore assez. Je dirai mon reste, lui répondis-je, dans quelqu'autre ouvrage; ce que je dis ici suffit pour le jeune musicien.

Voilà les remarques que je puis faire, au premier coup d'œil, sur l'ouvrage qui m'occupe. S'il paroit de mon vivant ou après moi, ce que j'ignore encore, les journalistes qui, pour être piquans, ont plus besoin des défauts d'un ouvrage que de ses qualités, diront le reste, et trouveront ici ample matière à leurs critiques. J'espère au moins qu'on ne dira pas : *Cui bono ?* à quoi cela est-il bon? Ceci est ouvrage d'instinct, la nouveauté et l'antiquité ne me font rien : je suis l'impulsion de mon âme.



CHAPITRE XXVI

POURQUOI LES ROIS ONT-ILS BONNE MÉMOIRE ?

La mémoire, c'est le souvenir de ce qui nous a frappés; c'est le souvenir des bons et des mauvais traitemens que nous avons éprouvés. Donc, ni gens, ni bêtes ne sont totalement privés de mémoire. Depuis la bête la plus brute jusqu'à l'homme, depuis l'homme brut jusqu'à l'homme d'esprit, il n'est pas difficile d'apercevoir que la mémoire provient du bien et du mal que nous avons éprouvé. Bien ou mal, honneurs ou humiliations, ont des réminiscences inmanquables. Or, la mémoire d'écrire provient de l'amour-propre blessé ou satisfait, comme celui-ci provient de la sensibilité. Or, nous sommes tous sensibles, ayant vie, et la mémoire, dans toute espèce d'animaux, pourroit se calculer d'après le degré de sensibilité et d'amour-propre de l'individu (1).

Les bêtes qui ont beaucoup de mémoire, telles que le chien, l'éléphant, sont à coup sûr plus sensibles, et ont plus d'amour-propre que les bêtes plus brutes qu'elles. Mais, dans les bêtes, tout à des limites fixes; chez l'homme, l'amour-propre n'en a point. On dira que nos enfans n'ont que peu de mémoire, quoique très sensibles, je dirois plutôt délicats; leur sensibilité n'est que physique d'abord, et ne devient morale que plus tard.

(1) Voyez le chapitre suivant. (G.)

De même que les enfans, les idiots n'ont ni amour-propre, ni mémoire. Il est cependant des fous orgueilleux, mais tout est permis à la folie qu'on laisse agir. La sensibilité ou l'amour-propre, disons-nous, est fondateur de la mémoire. Or, un roi sans cesse adulé, caressé, fêté, prévenu; auquel on fait accroire qu'il peut tout ce qu'il veut; lui qu'on étudie pour lui trouver des perfections, comme on nous examine pour nous trouver des défauts, peut-il récuser tant de témoignages, est-il naturel qu'il le puisse toujours? N'est-il pas malgré lui emporté dans les brillantes et trompeuses régions de l'amour-propre ? Il est tout-puissant, il peut tout, il cède plus aisément qu'un autre. Céder par amour-propre, est-ce prouver qu'on n'en a pas ? — Puisque la mémoire est propriété d'amour-propre satisfait ou blessé, les rois ont la première mémoire, et nous la seconde. — Nous sommes donc également partagés ? — Non, on cherche à oublier ses peines et à éterniser ses plaisirs. Un roi encombré de délices est comme enveloppé d'un nuage d'or qui le promène d'une jouissance à l'autre, et, s'il éprouve des chagrins, tous s'empressent à le consoler. Ne cherchons pas ailleurs pourquoi les rois ont peu d'amis : c'est parce qu'ils ont plus de motifs d'amour-propre que nous. La pâte humaine n'a qu'un levain, l'amour-propre ; et c'est d'après la quantité que chacun en possède qu'il est naturellement l'ennemi de celui qui est en droit d'en avoir plus que tous, pas collectivement. L'inimitié des sujets envers leur chef est donc, le plus souvent, en raison du degré de leur amour-propre. On ne pardonne pas l'amour-propre à l'homme à grands talens, comment le pardonneroit-on au roi qui en est privé et qui jouit de toutes les prérogatives ? Oh ! qu'un bon roi est chose rare et désirable ! Il faut que la nature l'ait créé juste, car ceux qui lui sont assujettis cherchent sans cesse à le faire dégénérer. Il faut, tel qu'un rocher, qu'il résiste à l'orage de ses passions et des passions de tous; que toujours il soit fidèle à la vérité et inflexible à la flatterie mensongère ; il faudroit qu'il fût plus qu'un homme. Heureux, dit-on, celui qui a la puissance de faire du bien ; heureux plutôt celui dont la simple aisance écarte les caméléons, qui se montrent d'abord désintéressés comme le chien fidelle et se métamorphosent ensuite en sangsues !

Je l'ai dit ailleurs : on a depuis longtemps remarqué que l'amour-propre satisfait pousse l'individu à la graisse. Au contraire, rien ne maigrit comme l'humiliation continuelle ; si l'être ainsi traité ne devient insensible, il deviendra furieux. Combien de vieilles Allemandes de qualité mourroient de chagrin, si on cessoit de leur baiser les mains en les appelant Altesses ou Excellences ! Aussi, sur vingt hommes du peuple, quinze sont décharnés, et sur vingt rois, quinze gagnent de l'embonpoint. On dit que Louis XIV souffroit, dans le tête-à-tête, des mercuriales que n'eût pas permis tel particulier. Je le crois, il y trouvoit de la variété, étant sans cesse flatté en public. Rien ne pousse à la vie comme le trône, mais comme dans la nature il y a partout compensation, rien ne pousse plus à la mort que la suprématie. Gare la satiété ! On en est bien près quand on peut se dire : « Tout est à moi, l'or et les femmes ! » Lisez l'histoire, vous verrez que tous les règnes commencent bien ; les Caligula, les Néron ont été bons princes ; ce dernier, obligé de signer une sentence de mort, disoit : « Je voudrois ne pas savoir écrire » ; ensuite, dégoûté de la vie, et non de la puissance, il fit éventrer sa mère, pour voir, dit-on, d'où il venoit; il fit plonger les chrétiens dans la résine bouillante et, ainsi enduits, ils servoient de flambeaux pour éclairer la ville de Rome.

C'est dès le berceau, dès sa naissance, qu'il faudroit préparer l'homme à ses destinées ; les premières impressions sont indélébiles ; et si (selon le docteur Gall) (1) les formes du crâne marquent des dispositions salutaires ou funestes, pourquoi ne pas modifier autant que possible cette boîte osseuse qui, à la naissance de l'enfant, n'est qu'une pâte molle, qui s'endurcit à l'air presqu'aussi vite que le plâtre mouillé ? Le cerveau a-t-il alors action sur le crâne ? Je crains que non ; mais le crâne, préparé à temps, donneroit de l'aisance au cerveau pour agir (2). Cette préparation physique seroit bien plus efficace que les remèdes

(1) Le docteur François-Joseph Gall, né à Tiefenbrunn en 1758, mort à Paris en 1828, inventeur de la science phrénologique, venait d'exposer son système dans l'ouvrage intitulé : *Anatomie et physiologie du système nerveux en général et du cerveau en particulier, avec des observations sur la possibilité de reconnaître plusieurs dispositions intellectuelles et morales de l'homme et des animaux par la configuration de leur tête* (1810-1820, 4 vol. in 4°).

(2) Quand je vois une tête aussi longue que bête, je me demande pourquoi on ne l'a pas arrondie dans le temps utile. Gall ne veut pas que cette opération (qui détruiroit son

moraux. On punit, on récompense les enfans pour qu'ils se souviennent qu'on est récompensé pour telle chose et puni pour telle autre ; alors ils font le bien par intérêt, et se cachent pour faire le mal. Les punitions trop répétées détruisent la sensibilité ; sur dix enfans maltraités, huit deviennent mauvais sujets. De plus, une seule punition injuste, ou qui paroît telle à l'enfant, suffit pour augmenter, irriter son amour-propre plus en un jour qu'il ne se fût accru dans une année. Les jeunes princes, dira-t-on, sont punis avec ménagement ; des hommes éclairés les surveillent. Oui, mais que de chemins sont ouverts à leur amour-propre ! Vingt ambassadeurs baisent respectueusement la main du bambin, pendant qu'il salit ses langes. Ainsi de suite en toutes choses, jusqu'à ce qu'il soit homme. Que de souvenirs flatteurs lui ombragent la tête toute sa vie ! Que de sujets de semences de mémoire, que de sensations au profit de l'amour-propre ! Pour régner, il faut savoir de tout un peu, n'être étranger à rien pour pouvoir discerner et employer le *bon* d'un chacun. C'est dire qu'un roi manque de temps pour approfondir aucune chose. Accoutumé à avoir toujours raison, que de petites remarques il fait pour étonner les courtisans qui ne manquent pas de l'approuver (1) ! Sans mémoire il n'est rien, puisqu'il n'apprend rien profondément ; et en lui l'amour-propre doit toujours aller en augmentant, puisqu'il ne diminue qu'en raison inverse des connoissances approfondies que nous acquérons. Il n'est que la marche inviolable de la nature qui fasse réfléchir l'homme puissant, et l'avertisse qu'il ne peut sortir du cercle humain. J'ai vu, oui, j'ai vu deux mouches copuler sur le nez d'un roi vivant et non endormi : quelle audace !!!

Résumons ; la tête d'un roi est comme un dictionnaire où tous les mots se trouvent, mais abstractivement, et sans en particulariser l'emploi. Il suffit à l'homme de se perfectionner autant que possible dans une seule science ; dès qu'il en a atteint les limites, respectivement à ses facultés intellectuelles, c'est

système des protubérances) soit praticable. Pourquoi donc ne façonneroit-on pas une tête, à la naissance de l'enfant, comme les Chinois façonnent les pieds de leurs femmes? D'ailleurs, le plus souvent ne s'allonge-t-elle pas, forcée par les circonstances ? (G.)

(1) Sous l'ancienne cour, j'assistois un jour au dîner de Mesdames de France ; on ne devineroit pas ce qui fit rire, ce qui fut applaudi des courtisans ; une de ces dames dit : « *Il n'y a peut-être que moi en France qui mange du sel avec le petit salé.* » (G.).

alors qu'en rapprochant ce qu'il sait bien de ce qu'il ne sait que confusément, il peut, par l'analogie de sa science avec beaucoup d'autres qui s'y rapportent forcément, étendre ses idées premières du connu à l'inconnu, et parvient ainsi à se faire une encyclopédie mentale qui peut moins le tromper puisqu'elle part d'un point fixe, toujours inébranlable.

Répétons qu'un bon roi est chose rare et bien désirable. Mais disons aussi que l'état le plus difficile à exercer est celui de roi. S'il n'avoit l'avantage flatteur de la suprématie, je doute qu'on trouvât l'homme réfléchi qui voulût d'un empire. Etre en but à tous les amours-propres; ne pouvoir en contenter un sans en mécontenter mille; être épié depuis son lit jusqu'au trône, être sans ami, s'il n'est bon diable ou un vaniteux ; être criblé d'affaires toutes importantes, et noté dans l'histoire s'il fait un faux pas..., ce n'est que la vingtième partie du poids d'un sceptre. Dieu seul est capable de régner en perfection ; il dit : « *Qu'ainsi soit* », et tout est ainsi qu'il l'a voulu.

CHAPITRE XXVII

IL EST DANS L'HOMME PLUSIEURS SORTES DE MÉMOIRES

Nous avons attribué la mémoire à la sensibilité et à l'amour-propre, qui n'est que la sensibilité mise en action. D'ou vient la sensibilité des nerfs ? Comment agissent-ils ? Par les sens, et les sens par les nerfs, et le tout par l'intervention de l'air, et des fluides ignés, connus et inconnus. Avons-nous un empire égal et général sur nos sens ? Non, et voilà ce qui établit plusieurs sortes de mémoires. Qu'est-ce qui nous donne l'empire sur nos sens ? La volonté de faire tout ce qui est possible relativement aux facultés sensuelles, ce qui feroit de l'homme un être suprême, si le plus petit insecte ne se grattoit parce qu'il en a, comme nous, l'envie, le besoin et la volonté. L'empire effectif sur nos sens n'étant pas le même, et différant dans chaque individu de telle ou de telle autre manière, il y a donc autant de mémoires différentes qu'il y a de modifications diverses relatives à l'empire que nous avons sur nos sens. Ainsi, tel a la mémoire locale des choses; tel a la mémoire sentimentale, qui lui rappelle l'essence des objets et des choses; tel n'est sensible qu'aux formes; tel a l'utilité des substances; tel a la mémoire des sons par-dessus tout, tandis que l'autre ne peut retenir l'air

le plus simple (1); tel ne peut chanter juste et entend quand on chante faux : ce que j'attribue au défaut dans l'organe de la voix, joint à une oreille juste. En comparaison morale, c'est ainsi (comme dit le proverbe) qu'on voit une paille dans l'œil de son voisin, et qu'on ne voit pas une poutre dans le sien. Le poète a pareille mémoire à celle du musicien, plus la signification des mots, moins abstraits que les sons. Du reste, l'un et l'autre s'expriment volontiers par métaphores. A quoi attribuer ces diverses mémoires ? A la primauté, à l'empire, à la faculté privilégiée que nous avons sur un ou sur plusieurs sens. Ainsi, nous avons des sens actifs, d'autres passifs, sur lesquels nous exerçons plus ou moins d'empire, et qui nous renvoyent autant de mémoires différentes, plus fortes ou plus faibles. Il est donc une mémoire qui appartient à chacun de nos sens. 1° Mémoire oculaire : on se rappelle d'avoir vu; 2° mémoire auditive : on se rappelle d'avoir entendu ; 3° mémoire du goût : on se rappelle d'avoir goûté; 4° mémoire nasale : on se rappelle des odeurs qu'on a jadis senties; 5° mémoire du toucher, ou mémoire des formes. Ajoutons, comme sixième mémoire, celle que donnent les sensations de l'amour, où tous les sens semblent être réunis. J'ai souvent nommé septième sens celui qui nous transmet le charme indéfinissable de la musique (2). De là toutes les mémoires différentes semblent être expliquées, puisque tel a bon nez, tel a bon œil, tel, bon goût, tel, bonne oreille, et tel a le don de tout. La mémoire locale est plus matérielle que sentimentale; cette dernière est préférable à l'autre, dans les beaux-arts surtout; en conservant en soi le sentiment des choses, on se forme un magasin de sensations, qui devient nôtre. Si l'on n'en conserve que le matériel, c'est un magasin de marqueterie formé des sensations des autres. L'ouvrier a la mémoire des formes. Le philosophe, celle de l'utilité physique et morale. Le physicien, celle de la qualité des substances et des formes. Le musicien a la mémoire des sons initiativement à tout ce qui chante, parle, brait, et qui forme des sons harmonieux ou incohérens.

(1) La mémoire musicale est-elle désirable dans ceux qui se destinent à cet art ? Tellement désirable, que je doute si celui qui ne retient rien par cœur puisse jamais être bon musicien. (G.)

(2) J'aime qu'il y ait autant de sens que de notes dans notre gamme. (G.)

CHAPITRE XXVIII

DE LA PAROLE

Dans l'homme, la contexture des organes gutturaux et pectoraux ne diffère pas beaucoup de celle de certains animaux, à ce que disent les anatomistes. Donc, sans intelligence point de parlage (1), autre que celui des bêtes; et sans la parole, nous n'avons que les dons de l'instinct. Les sourds et muets expliquent cette question : ils ont les facultés intellectuelles non développées; c'est avec art qu'on les rend intelligens, mais c'est un homme pensant et parlant qui les instruit par signes; sans ce secours ils resteroient bruts, même plus bruts que les bêtes. Il ne faut donc plus demander si le don de la parole provient de notre intelligence, ou si l'intelligence provient de la parole : oui, l'intelligence donne la parole, et la parole perfectionne l'intelligence. Les bêtes qui ont le plus d'instinct et d'intelligence ne parlent point, tandis que l'homme le plus borné du côté de l'esprit s'explique d'une manière telle et quelle par la parole. Je crois cependant que les bêtes parlent, mais qu'il nous est impossible de comprendre toute leur locution. A coup sûr, elle ne disent pas : *J'ai faim*, comme : *J'ai besoin de me reproduire*. Elles n'expriment pas leurs douleurs comme leurs plaisirs. La douleur d'une blessure que leur fait le chasseur n'est pas

(1) Point de langage.

exprimée par elles comme celle qui dit : « Je pleure mes enfans qu'on m'a emportés. » Les animaux ont l'accent propre à chaque sensation qu'ils éprouvent, sans avoir le mot qui la désigne. Et qu'est-ce que cet accent? C'est une langue naturelle et universelle pour tout ce qui a vie (1), une langue susceptible d'être notée, mais différente dans chaque espèce d'animaux, comme nous différons de langage d'un pays à l'autre, et même d'un quartier à l'autre de la même ville. Quoique le chien n'ait nullement le langage des oiseaux, l'homme distingue cependant si le cri de l'animal quelconque appartient au plaisir, ou à la douleur, ou à la colère; et la grande habitude des sons, que le musicien possède plus que tout autre, doit faciliter beaucoup à l'intelligence de cette langue universelle, qui n'indique néanmoins ni les dates, ni les lieux; c'est, comme j'ai dit ailleurs, une grammaire simple des verbes à l'infinitif; ce sont des accens variés pour chaque sensation, dont la nomenclature seroit divisible, subdivisible par ordre et par classes, si chaque espèce d'animaux n'avoit pas différens cris significatifs pour exprimer le même besoin, le même plaisir. Quelle différence en effet entre le lion et la tourterelle dans leurs expressions amoureuses!

Une chose qui prouveroit que l'homme participe aux divers caractères de tous les animaux, c'est la multiplicité de nos langues, de nos idiômes. Quand les hommes n'auront qu'un Dieu, un poids, une mesure et un langage, ils seront infiniment plus unis qu'à présent. C'est la diversité en toutes ces choses qui leur donne des opinions antifraternelles.

En observant certains animaux auxquels on apprend à prononcer des mots, à chanter des airs, sans qu'on soit jamais parvenu à leur faire placer, *ad rem*, un oui, un non, ou une intonation; de plus, quand on observe que la pensée et la parole ont toujours marché ensemble vers leur perfectionnement, on assure que la raison et l'intelligence seules nous ont donné la parole. Les savans ont assez discouru sur la formation des langues. Les besoins ont fait trouver les mots qui les expriment, et l'homme instruit a fait les grammaires. Si je voulois comparer

(1) Les petits insectes parlent-ils? Je crois que le ciron, la puce s'expliquent avec ceux de leur espèce, mais que nous ne pouvons les entendre. Il y a dans les sons et les bruits, comme en toute chose, des infiniment petits qui ne peuvent parvenir à nos sens. (G.)

le langage parlé au langage musical, je dirois : les voyelles sont comme notre corps sonore; les substantifs et les verbes sont des phrases abrégées; les adjectifs, les pronoms, les particules, les tropes, etc. etc., sont comme les agrémens, les notes de passage que nous ajoutons, intercalons dans les phrases simples de musique. Mais, dans l'un et l'autre langage, se servir de l'expression qui rend au juste notre idée, et une idée bonne, c'est le secret du génie.

CHAPITRE XXIX

LE MENSONGE PEUT DEVENIR LA VÉRITÉ

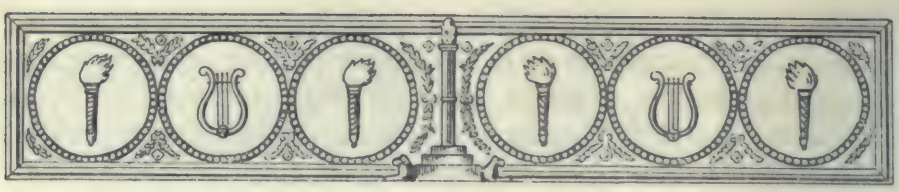
Oui, mais il faut toute la force véhémente de l'amour-propre pour opérer ce prodige : ce que je vais dire le prouve. Une demoiselle charmante écoutoit un vieillard discourant sur l'amour : « C'est, disoit-il, un feu électrique, dont la première étincelle dispose souvent de deux cœurs ; mais que d'attentions, que de prudence et de soins il faut pour conserver le feu sacré de l'amour ! D'abord, c'est une mer de délices, parce que, entre amans, l'un suppose à l'autre tous les rapports qui constituent le bonheur, et toutes les perfections qui unissent deux cœurs aimans. Mais, bientôt, c'est une mer d'amertumes en voyant (1) s'évanouir le prestige délicieux qu'on s'étoit formé avant l'expérience. Le danger est encore bien plus grand quand le jeune amour se glisse dans le cœur d'un vieillard auquel un reste de vie suffit à peine pour achever sa carrière. Car l'amour (disoit-il) est une propagande, et si l'on n'a plus d'offrandes généreuses et libérales à lui faire, c'est une preuve que l'économie devient notre partage. Il faut donc, avec prudence, l'éloigner de l'autel qu'on ne peut plus desservir, éviter le dieu cruel qui rit et se repaît de nos larmes; qui, d'accord avec le temps et la mort,

(1) Cet emploi fautif du participe présent est familier à Grétry.

fauche, abat les vieilles existences pour en former de nouvelles. Alors, tous les charmes de la beauté, sa pudeur, sa vertu même deviennent autant d'écueils pour la caducité. Fuis, vieillard judicieux, fuis! Ton langage n'est plus celui des amours; le style incisif n'appartient qu'à la jeunesse; la parure, que l'amour recherche, est son apanage; songe qu'entre la vieillesse et les habits neufs il n'est point d'harmonie; songe enfin que le plus bel antique n'est que le mariage du temps et de la nature. »

La jeune demoiselle sourit à cette déclamation et forma, par amour-propre, le projet de rendre son vieillard amoureux d'elle. Cependant, elle ne put de sitôt percer l'égide de Minerve; à son tour, le vieillard sourioit en remarquant ses caresses, ses avances fines et dissimulées; il s'étoit préparé en temps de paix à la guerre qui alloit suivre (c'est ainsi que Charron désigne la sagesse). Après quelque temps d'épreuves inutiles, piquée au vif de ne point le voir à ses pieds, le croira-t-on? le sentiment d'un amour factice et calculé devint en elle amour véritable.

Le vieillard eut beau nombrer, exagérer les torts de son âge : « Que m'importe! disoit-elle, l'amour des jeunes gens n'est que fatuité, suffisance et vanité; ils croyent nous honorer par leur choix impertinent. Vous, vous serez reconnoissant de l'amour que je vous porte, et que vous méritez à tant de titres... » Le vieillard résiste encore : « C'est une gageure, lui dit-il, Mademoiselle, que vous avez faite de me séduire. » — « Une gageure! non, le vœu de mon cœur est de vous plaire, de vivre de votre gloire et de vous consacrer ma vie. » Elle alloit embrasser ses genoux en pleurant, il la retient, la presse entre ses bras et lui dit : « Femme charmante, je sens le sacrifice que tu me fais. Ce n'est que chez les Grecs que la beauté daignoit quelquefois se couronner des lauriers d'Anacréon. Tu fais revivre chez nous un sentiment sublime qu'inspiroit à l'amante la gloire de l'amant : puisse l'amour t'en récompenser! »



CHAPITRE XXX

DE LA RAISON

Michel de Montaigne a dit : « Ou la raison se moque, ou elle ne doit viser qu'à notre contentement. » C'est bien ce qu'elle fait ou ce qu'elle croit faire en toute occasion ; mais réussit-elle, va-t-elle à son but ? — Pas toujours, et pas souvent. On dira qu'alors elle n'est plus raison. Elle l'est, comme elle fut toujours en morale, raison de circonstance. La raison n'est pas comme la vérité, qui n'est qu'une; il y a autant de raisons plus ou moins bonnes que de circonstances qui nous déterminent avant le terme d'une affaire; et quand certaine affaire est terminée, souvent on cherche encore la raison qui nous a conduits au but final.

En politique, dans le commerce et en amour, on peut avoir tort dix fois, et finir par avoir raison.

Il est deux sortes de raisons bien distinctes, une physique et l'autre morale. La raison physique de l'existence d'une chose est la chose même; si nous étions infaillibles dans nos jugemens et nos opérations, cette raison le seroit aussi; mais, de même qu'en morale, nous sommes, dans nos opérations physiques, entraînés par des aperçus fautifs qui nous font dévier de la saine et véritable raison des choses.

La raison morale est d'institution humaine, presqu'en toute

chose; elle change avec l'esprit de l'homme, esprit qui est à la fois physique, présomptueux et conventionnel.

La raison vieillit, la vérité ne vieillit pas. C'est avec une religieuse pitié qu'on lit aujourd'hui dans l'histoire certains faits qui avoient cours, *par raison*, dans les siècles antérieurs. La raison du temps passé n'est souvent plus la nôtre : donc, elle change selon les circonstances qui la précèdent, l'accompagnent et la suivent. Aujourd'hui que l'instruction est plus générale, on veut savoir la raison de la raison même et, si la raison morale ne coïncide pas avec celle physique, ce n'est qu'une pierre d'attente qui suppose que l'édifice n'est pas achevé.

L'homme du peuple dit à celui qui jette des pierres dans son jardin : « Tu m'en feras raison, » puis s'ensuivent quelques injures grossières et quelques coups de poing qui terminent l'affaire. Mais entre gens instruits, que d'efforts pour avoir raison ! Dans les assemblées de gens de lettres, où l'amour-propre règne dans sa plénitude, on se dit : — Ils ont tant d'esprit qu'ils en font pitié.

Chaque chose a plusieurs faces que nous apprécions tous différemment, chacun tient pour celle qu'il préfère et qu'il sent le mieux. Que faire donc pour décider laquelle des faces est la bonne ? Il faut observer toutes les faces d'un objet ou d'une proposition et appliquer chacune d'elles à la circonstance qui lui est propre. Car telle chose qui vous plaît me déplaît, comme au physique telle chose qui vous fait du bien me fait du mal. En tout on est soi, à moins qu'on ne soit rien de bien prononcé. Le vieux Michel l'a dit encore : « Quel que personnage que l'homme entreprenne, il joue toujours le sien parmi. » Raison morale, c'est donc convenance locale et actuelle. Vérité physique, c'est raison universelle. La réunion de la raison morale et de la vérité physique seroit le bien par excellence, qu'il est difficile et souvent impossible de conjoindre dans l'état de civilisation.

CHAPITRE XXXI

DU DIFFÉRENT ESPRIT DES NATIONS

Les hommes instruits de toutes les nations composent un corps respectable, dont les lumières descendent sur le monde. Comme les rayons du soleil, les préjugés, les habitudes qu'engendrent les climats, les religions, les gouvernemens divers se rectifient quand Apollon et Minerve règnent dans le cœur et la tête des élus. Il ne faut pas d'autres preuves pour s'assurer que l'instruction véritable peut seule changer une horde d'hommes féroces en une société d'amis. Qu'est-ce qui désunit les hommes? Les intérêts, les opinions diverses. Car, s'ils n'ont qu'un vœu, si la nature est leur seule étude, si l'unité de la pensée les enchaîne, ils sont en harmonie. Mais, dira-t-on, la rivalité des talens n'est-elle pas un obstacle insurmontable à cette précieuse unité? Oui, elle existe, cette rivalité, mais individuellement, d'homme à homme, et jamais elle ne s'étend sur la masse. Tel savant qui envie, qui critique, même par écrit, tel autre savant, jouit au fond du cœur des progrès de la lumière que son rival vient de propager. Son émulation porte plutôt sur le désir de le surpasser que sur l'envie de lui ôter l'initiative d'une précieuse découverte. Jamais l'homme instruit n'eut la force malheureuse de vouloir qu'un procédé utile n'eût pas été trouvé par qui que ce fût, rival ou non. Augmenter la somme

des connoissances est le principe de son émulation. Il jouit par esprit de corps, en ambitionnant la gloire de l'inventeur; il profite, dans les occasions solennelles, du bonheur d'être son confrère; c'est *un tel*, dit-il à l'homme en place, que je vous présente, et qui s'intéresse à ma demande. Voilà de quelle manière l'amour-propre est forcé de céder et de pâlir devant la vérité. Nous avons tous une voix secrète, celle de la conscience, qui nous arrête dans nos incursions trop égoïstes. D'ailleurs, quelqu'un se charge volontiers de nous avertir de nos écarts trop exaltés. Diogène, chez les anciens Grecs, étoit le frondeur des mœurs et des talens. Chez nous, Mercier (1) s'est revêtu du même emploi; il marche, comme à Rome l'ancienne, derrière le char du triomphateur pour lui rappeler ses fautes, en même temps que le peuple l'accable de louanges. Ce bon Mercier me dit quelquefois : « Soyez sans inquiétude, je n'attaquerai point la musique, c'est le langage des dieux. » Je ne crois pas à ce qu'il me dit, car si les musiciens vouloient usurper la suprématie dans les arts, il les couvriroit de sarcasmes comme les autres, et il auroit raison.

Nous avons, ai-je dit, une voix secrète, celle de la conscience, qui nous arrête dans nos incursions trop égoïstes. Quand, après quelque succès, j'éprouvois un peu de fluxion vaniteuse, je me disois : « Si l'on chantoit ton opéra à Pékin ou à Constantinople, on ne t'entendroit pas. » C'est donc avec peu de raison que nous laissons s'exaspérer notre amour-propre, quand le bruit que nous faisons décrit un cercle si exigu. Quand je vais au théâtre, j'observe la mine des auteurs comme, sans doute, ils examinent la mienne. On voit, à l'air rayonnant de celui-ci, qu'il est sur le trottoir, que celui-là est négligé et malheureux. Il y a beaucoup de franchise dans l'amour-propre des auteurs; ce n'est pas comme chez le négociant qui donne

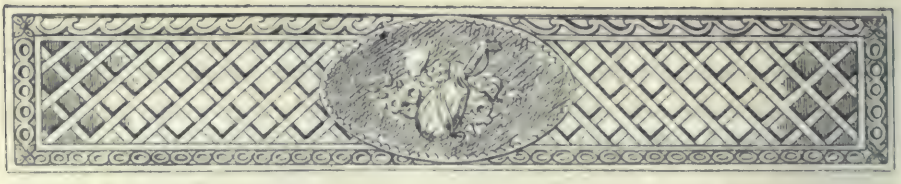
(1) Louis-Sébastien Mercier (1740-1814), auteur de nombreux drames bourgeois, assez médiocres, et d'une quantité considérable d'écrits satiriques, politiques, philosophiques et littéraires, remplis d'idées originales et de paradoxes. Mercier fut tour-à-tour républicain sous la Royauté, réactionnaire sous la Révolution et révolutionnaire sous l'Empire. Son ouvrage le plus célèbre est le *Tableau de Paris*, publié de 1781 à 1789, en 12 vol. in-8°, et auquel il donna une suite sous le titre du *Nouveau Paris*, 1797, 6 vol. in-8°, et 1800, 6 vol. in-12. L'auteur y peint, dans un style vivant et bourré de néologismes, les mœurs, les abus, les vices et les excentricités de la haute société et de la bourgeoisie françaises de son temps.

des fêtes anti-banqueroutières. Notre crédit à nous provient de nos succès, et c'est le public en personne qui le constate et nous juge. Quand notre succès n'appartient ni au drame, ni à la musique, mais à quelque circonstance d'acteur, décorateur ou danseur, c'est le feu de paille qui ne brille que momentanément.

Il est aussi aisé de juger du bien-être ou du mal-être des jeunes femmes honnêtes que de celui des auteurs. La femme heureuse est celle dont le mari aimable est homme dans toute la force du mot ; toutes les fatigues du ménage et de la maternité se supportent par elle avec joye, quand le maître n'usurpe pas le droit du commandement. La physionomie de presque toutes les femmes annonce le bonheur d'être bien partagées ou le chagrin de la viduité au sein du mariage. Les filles savent mieux composer leur figure ; elles savent que, pour trouver un mari, il ne faut pas avoir l'air de le chercher, mais trop de santé souvent annonce leur besoin ; l'abondance annonce la disette.

Nos femmes, à nous autres artistes, vivent de notre réputation ; nous sommes gens de tête et voilà tout ; il faut que nos femmes aillent en ville pour apprendre ce que nous valons. Dans nos logis, on n'entend parler que de problèmes, d'abstractions, de poésie, d'histoire, de musique, de tableaux... Tout cela n'est que le superflu du bonheur des femmes. *Une chaumière et mon amant !* disent les amoureuses. Cela veut dire qu'il ne faut rien de plus quand on a tout. Mais quand l'amour aura brûlé et déserté la chaumière, vous aurez recours au superflu précité, n'est-ce pas, chères petites ? Nous épousons nos femmes par amour et jamais par intérêt ; c'est donc le printemps de notre vie que nous leur consacrons. Il faut ensuite fonder notre réputation, et le feu du génie ne s'allume et ne s'entretient que des épargnes de l'amour : la couronne de myrthe se change en lauriers. Malheur à l'artiste qui partage également ses élans entre l'amour et la gloire ; il ne peut donner à ses œuvres que la moitié d'une âme. L'amour, en lui, ne doit être que le véhicule d'une autre force, une force centripète, qui ne s'exerce que pour la centrifuge. Femmes d'artistes, êtes-vous donc si malheureuses quand, à chaque pas que vous faites dans le monde, vous entendez dire : — Voilà celle qui inspire tant de chefs-d'œuvre à son époux ! — Oui, c'est une jouissance, mais...

— Point de mais; il faut opter entre l'homme d'esprit ou le manant; nos loix ne nous accordent que l'un des deux. Le métis de ces deux-là ne vous plairoit pas, croyez-moi; vous envieriez la gloire de celle qui possède l'homme supérieur au vôtre. Croyez donc que, d'abord amante adorée dans vos beaux jours, mère tendre dans l'été de votre âge, et compagne d'un grand homme quand l'amour devient fugitif, est un sort bien digne d'envie. Croyez que, dotées ainsi aux trois époques principales de l'existence, passer ainsi sa vie entre l'amour et la gloire, est le sort le plus doux d'une mortelle. Partout dans la mythologie, on voit Apollon chéri des belles ; et, métamorphosées en fleurs, elles lui sont encore fidelles. et n'ouvrent qu'à ses rayons divins leur sein odoriférant.



CHAPITRE XXXII

ROUILLURE

On appelle à Paris un homme rouillé celui qui a quitté la capitale pour aller s'enterrer dans une campagne éloignée. Privé longtemps de l'exemple des gens de goût, devenu étranger au courant des choses, il perd l'élégance qui accompagne, à Paris, les mœurs et les talens. Néanmoins, cette rouille étoit plus sensible chez les campagnards avant l'établissement des journaux. Aujourd'hui, l'homme qui s'éloigne pour six mois de Paris apprend jour par jour ce qui s'y fait et, à son retour, « quelles nouvelles ? » est pour lui une question inutile. Au reste, maints campagnards contesteront aux frivoles capitalistes (1) l'infaillibilité en matière de goût, de même qu'on voit, d'un pays, d'une ville à l'autre, les hommes se contrôler, se juger, se condamner réciproquement sans pitié. Celui qui critique est à son tour critiqué, le François à Londres ou à Madrid est trouvé trop léger et noté de mauvais goût, ce qui partout veut dire : non conforme aux usages reçus. Où établira-t-on le tribunal du goût ? Quelle nation en sera le juge suprême ? Questions difficiles à résoudre, puisque tous prétendent à ce brillant emploi. Disons donc que chacun est bien en suivant son allure

(1) Habitants de la capitale.

naturelle, et qu'un lourd François et un Allemand léger sont également ridicules, s'ils ne sont tels que par affectation.

A Rome moderne (comme jadis à Athènes l'antique), on nous appelle encore dans les rues : *signor forestiero*, tant il est aisé aux régnicoles de discerner l'accent et la tournure d'un étranger. Je l'ai déjà dit ailleurs, cette dénomination, ce mot de *forestiero* doit nous paraître choquant; on est homme des forêts si l'on n'est pas romain. Les Parisiens distinguent également au premier coup d'œil les étrangers, même ceux qui copient les manières françoises; ils leur trouvent toujours un peu de trop ou de moins du ton véritable. L'Anglois seul n'insiste point; il porte avec lui son costume national, ses manières et ses mœurs indépendantes; il les conserve et en est fier. Quoique les gouvernemens de France et d'Angleterre soient rivaux et se disputent trop souvent la terre et l'eau, le François (qui sait peu haïr) aime l'Anglois; mais ce dernier, très attaché à son pays, confond le peuple et le gouvernement françois, qu'il hait également.

Ces haines entre voisins sont universelles; c'est une semence funeste qui s'étend sur tout ce qui respire. — Les élémens primordiaux se combattent aussi, dira-t-on; comment leurs combinaisons vitales s'accorderoient-elles mieux ? — Oui, tout est motif de guerre entre hommes. Guerre pour Dieu, qui nous laisse faire. Qu'a-t-il besoin de nous châtier, quand nous nous punissons si bien nous-mêmes? Guerre pour femmes, qui nous laissent faire aussi, parce qu'elles sont charmées d'être les objets de nos combats et de nos conquêtes. Guerre pour la terre, guerre pour l'eau, guerre pour de brillans cailloux, guerre pour de brillans métaux... Allons, bonnes gens ! battez-vous, sous prétexte d'honneur compromis et d'insultes reçues; le champ est si vaste en détours que les raisons politiques ne nous manqueront point. Surtout, ne songez jamais qu'une chiquenaude dans certaines divisions de votre individu peut vous envoyer paître, ou plutôt vous envoyer engraisser la pâture de nos chers descendans.

Est-il rien de plus dérisoire que le cadavre hideux du fanfaron qui, après avoir bravé tout le monde, est à son tour insulté par les chiens et les mouches ? O sainte philosophie ! tes

sollicitudes seront toujours vaines sur un être faible par essence, et robuste d'amour-propre. Accorde les élémens dont il est fait; taris les sources pour pouvoir arrêter le courant. Tout ce qui se passe dans les cieux ne se répète-t-il pas dans l'homme sur la terre ? Les élémens cherchant sans cesse l'équilibre entre eux sont néanmoins assujettis à la force prédominante du feu, qui est leur roi : roi jusqu'à ce jour, visible, mais incompréhensible pour nous. Cet homme-ci, dévoré par la flamme, recherche l'eau qui la combat, tandis que, peut-être, le feu redoute l'ennemi qui l'éteint, s'il ne peut l'absorber. Celui-là, n'étant que matière franche et brute, accuse de fourberie celui, plus accort, plus pourvu d'esprit, qui abuse de sa bonne foi. Celui-ci, jovial et léger, est variable comme son atmosphère; il rit de tout, même en se battant et en mourant pour son pays; celui-là, nébuleux comme l'air qu'il respire, gorgé d'or, de femmes et de bombances, meurt désespéré de n'avoir plus de désirs à former. Et vous voudriez, philosophes, accorder, régulariser cette engeance ? Peines inutiles; elle suit son cours naturel, elle est suppliante et fourbe dans sa détresse, hautaine, orgueilleuse dans sa prospérité. « Attrape qui peut » est son dicton, et elle n'a d'humanité que par échange de quelqu'autre bien.

L'homme fait pitié à l'homme qui pense; voilà son titre le plus méritoire. Il est ainsi, et ne peut être autre généralement. Gloire à l'honorable philanthrope qui voit la foiblesse humaine sans s'aigrir contre elle; qui, faisant le bien par inclination, vit à l'abri de l'orage des passions, et plaint tant de victimes malheureuses qu'il voudroit, et ne peut, sauver du naufrage.

Il ne peut exister que trois sortes d'hommes : l'intelligent, le sot et le métis. Les deux derniers sont à la merci du premier, et si celui-ci, après avoir calculé et disséqué le cœur humain, ne devient pas philosophe ou misanthrope, c'est un coquin fiéfé.

CHAPITRE XXXIII

ENCORE UNE FOIS, ESPRIT ET PROBITÉ (1)

Il faut de l'esprit, et du bon esprit, pour se conserver pur dans ses œuvres. Il faut avoir le courage de résister à ses propres forces. Il faut se croire trop grand pour s'abaisser jusqu'à la duplicité. Dans cette disposition d'âme, l'amour-propre est un bien.

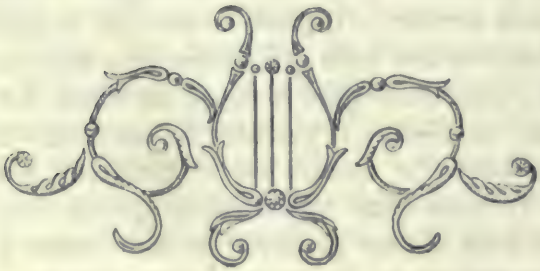
Le sot est plus à dédaigner que la bête ; on trouve en lui un mélange d'esprit, de prétention et de bêtise qui ne présente qu'un tout insignifiant. L'animal domestique n'a que son instinct et une habitude servile ; s'il passe le but, on le corrige et on lui pardonne aisément des torts qui ne peuvent être que ceux de la nature ou de l'éducation qu'il a reçue de nous. Le sot est plus dégoûtant que l'imbécile ; le premier de ces deux êtres est entêté, et cède à la force ; le second est ce que l'on veut qu'il soit. Il n'est que l'homme d'un esprit solide qui ne renonce point à la conviction dont il s'est pénétré ; la mort seule peut changer son être et étouffer en lui le cri de sa conscience.

L'homme d'esprit ne cesse pas d'être véridique en gardant son secret ; sans mentir, il peut même vous donner le change si, indiscrètement, vous cherchez à le deviner. « De quel droit,

(1) J'ai dit que je reviendrois sur cette matière, et j'y reviens. (G.)

peut-il dire, viens-tu fouiller dans mon âme pour y surprendre ma pensée avant que je ne l'aie mise à exécution ? Ma pensée est à moi, comme l'air que je respire ; cent combinaisons me restent à faire avant de me décider ; les rapports entre mes idées ne sont pas suffisamment pesés, et tu oses déjà me supposer un résultat. Est-ce pour me fuir ? Tu te hâtes trop ; attens que je te prie. Est-ce pour me suivre? Tu n'es que le lâche espion des cœurs. » Souvent, je le sais, ce n'est ni l'un ni l'autre; c'est un mouvement d'amour-propre qui veut prouver qu'on est fin et intelligent ; au moins dirai-je que c'est de l'amour-propre puéril et déplacé.

Le plus fin politique est celui qui, étant déterminé à une opération, demande des conseils pour ne pas les suivre, et pour savoir si on l'a deviné. Cette manière d'interroger sert encore à lui faire connoître la trempe d'esprit de ceux dont il peut se servir selon les cas et les circonstances. Enfin, garder son secret n'est pas mentir. Faire croire qu'on veut une chose pour avoir l'autre est une ruse d'instinct, qu'on remarque même dans certains animaux. Tout autre détour (à moins qu'il ne vise au bien général) n'est que politique astucieuse.



CHAPITRE XXXIV

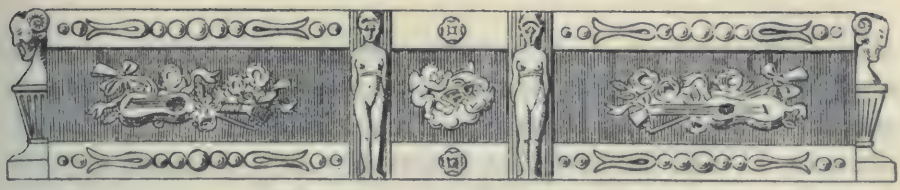
POURQUOI ON AIME LES MAUVAISES TÊTES, QUAND ELLES SONT INCAPABLES DE BASSESSES DE PREMIER ORDRE

On les aime par amour-propre, parce qu'on a le plaisir de les prêcher autant qu'on veut. Elles ont la malice de vous laisser dire ; la réprimande n'est rien pour elles ; elles méditent un nouveau tour pendant que vous les moralisez sur la faute passée ; leur calcul est fait d'avance ; il leur est plus facile de supporter la mercuriale que de renoncer à leurs chères habitudes. Si elles se corrigent, on est fier de son ouvrage, on les aime plus que d'autres enfants réguliers dans leur conduite. Si elles ne s'amendent pas, il n'y a plus de ressources, dit-on, ni d'espoir de changement. Cependant, avec un régime doux, de bons exemples et de la patience, les inclinations changent, parce que les humeurs et le tempérament ont changé. Quelquefois, une fillette dont votre fils, à mauvaise tête, devient amoureux, lui fait changer de mœurs pour lui plaire ; cette jeune innocente, qui n'exige rien de lui, fait ce qu'en vain vos efforts avoient sollicité.

On dit que souvent une mauvaise tête est accompagnée d'un bon cœur ; je comprens que cela soit ainsi, quand tout est dans le cœur et rien dans la tête. Le jeune homme agit alors par un

reste d'enfance, distinct de nature, non encore modifiée par les loix de la société. Il ment pour vous amuser, il donne comme il prend et se croit disculpé en vous associant tacitement avec lui. Il se demande comment on pourroit le gronder quand ce qu'il a fait de mal étoit en partie pour vous procurer un bien. Les incartades de la mauvaise tête vous obligent donc à vous occuper de lui sans cesse. Au contraire, le jeune homme sage ne vous occupe guère ; tout est en ordre chez lui ; vous êtes sûr qu'il exécute ce que vous avez désiré ; on bénit son existence sans s'inquiéter de ce qu'il fait. L'autre peut se perdre en un instant, comment se résoudre à l'abandonner ? D'ailleurs, le méchant fait passer le temps à ceux qui n'ont rien à faire, ce qui vaut mieux que de s'ennuyer. Certaines commères ont besoin de jaser, de prêcher, de pleurer ; il fournit, que de reste, à toutes ces foiblesses féminines. En parlant de lui sans cesse, on dit : « Ne me parlez pas de ce monstre, il me fera mourir de chagrin. » — « Mais vous êtes dédommagée par son frère. » — « Oh ! pour celui-là, c'est un ange, il est inutile d'en parler. »

Il en est des hommes comme des histoires, elles n'intéressent que par les événemens qu'elles retracent, et plus ils sont extraordinaires, plus ils nous font impression.



CHAPITRE XXXV

DU RIRE (1)

Le rire, encore plus que les pleurs, distingue l'homme des animaux (2). C'est une contraction nerveuse qui embellit la face de l'homme et qui prête une nuance angélique à celle de la femme. Il est quelques personnes que le rire enlaidit; c'est un tort de la nature. « Je n'aime pas cet homme, il est trop gai », me disoit une femme. Je cherchai la raison de cette antipathie pour le rire, et je la trouvai. Remarquez que ceux ou celles qui rient la bouche fermée ont de mauvaises dents, et que ceux qui ouvrent la bouche en riant ont des râteliers superbes; le rire de la décrépitude nous fait rire d'un œil et pleurer de l'autre.

Le rire est l'effet de la joie; le bonheur constant (autant qu'il peut l'être) épanouit les traits plus qu'il n'agite les nerfs. Le saisissement, la douleur excitent le rire, même convulsif, comme le plaisir. Je ne sais pas si j'ai dit, dans mes précédens ouvrages, que, apprenant d'une personne que j'aimois qu'il falloit nous séparer, je fus saisi d'un fou rire convulsif que la dame vit d'un très mauvais œil. Si quelqu'un qui me lit se

(1) J'ai déjà parlé du rire dans mes *Essais sur la Musique*, mais j'en reparlerai ici sous d'autres rapports. (G.)

(2) Toussenel dit à peu près de même : « Le rire est une faculté caractéristique de la supériorité de l'homme. » A rapprocher de cette définition : « L'homme est un animal qui sait rire », donnée par plusieurs philosophes. (Citée par Henri Bergson, *Le Rire*, Paris, 1913.)

trouve en pareil cas, qu'il ne passe pas sa main sur son estomac oppressé, s'il ne veut pas que pareille scène lui arrive. Les pleurs succèdent aux rires, il est vrai, mais la personne qui vous observe a reçu le coup, et il est dur de s'entendre appeler monstre, cruel, roué, par celle qu'on voudroit se conserver au prix de son sang.

Les contrastes plaisans excitent le rire. Les prétentions déçues d'un être ridicule font le même effet. Molière, mieux que personne, a connu les contrastes risibles, auxquels nul ne peut se défendre de prendre part. Il connoissoit le côté risible de chaque situation, comme Young (1) en sentait le pathétique profond. Laquelle est préférable de ces deux manières d'être? Hélas! le chagrin est si commun dans la vie, qu'il est inutile de répondre à cette question.

Le plaisir avide avec lequel chacun saisit le ridicule de son voisin prouve que si l'homme n'est pas méchant jusqu'à vouloir du mal aux autres, il est du moins enclin à les rabaisser pour s'élever lui-même; car rire du défaut ou du ridicule d'autrui, c'est dire : « Moi, j'en suis exempt. »

Molière étoit-il méchant? Non. Quand on sent comme lui les côtés risibles du cœur humain, on généralise les sensations pour les transporter dans ses comédies, et on ne se rit de personne en particulier. Au lieu d'en vouloir à celui qui lui offroit un ridicule à peindre, il lui avoit obligation, il l'auroit payé, il l'auroit embrassé, plutôt que de lui nuire par des sarcasmes personnels et humilians. On le dit quelquefois grossier dans ses expressions, aujourd'hui que nous sommes épurés en manières, et, disons-le, de mœurs; c'est que la paillardise, et tout ce qui s'y rapporte, touche de près à la plaisanterie. Nous rions de nos incongruités pour dissimuler la honte dont elles nous couvriroient. Un gros homme en riant fit un vent dans un dîner où j'étois : « C'est un *la* bémol », dis-je, très sérieusement, et la gaieté du mot tempéra l'indécence. Voulant couvrir l'incongruité de son enfant, une femme disoit, en société : « Pardon,

(1) Edouard Young, poète anglais (1680-1765). Son poème, *Les Nuits (Night Thoughts)*, inspiré par ses chagrins domestiques, fut traduit en français par Le Tourneur en 1769; cette traduction, plus emphatique et plus lugubre encore que l'original, assura à Young, en France, une réputation supérieure même à celle dont il jouissait dans son pays.

messieurs, c'est que mon fils est sourd. » Je doute qu'une jeune fille sourde s'oubliât à ce point : nous sommes plus voisins de l'obscénité que les petits chats qu'on nomme femmes.

Finissons ceci par une histoire de chiens, dont je viens de rire aux larmes. Dans la canicule, la police de Paris défend qu'on laisse courir les chiens dans les rues, et c'est très bien fait; mais on obéit peu à cet ordre, et alors la police fait jeter dans la rue des boulettes de viande empoisonnées. Un de mes amis, voulant garantir son chien, l'avoit muselé en fer troué, et par malice avoit fait mettre une pointe au milieu de la muselière. Son gros chien, qui couroit devant nous, alloit (comme on sait que font les chiens) saluer tous ceux qu'il rencontroit en leur plantant sa pointe dans le derrière, ce qui les faisoit fuir à toutes jambes, comme on peut le croire. Je ne pense pas, de ma vie, avoir ri avec plus de dilatation, pendant un quart d'heure que dura cette comédie.

CHAPITRE XXXVI

LA NATURE PEUT-ELLE RECOMMENCER A FAIRE TOUT CE QU'ELLE A FAIT ?

Si on ose supposer à Dieu une idée seconde ou ultérieure, on peut dire : ce qui fut n'est plus, ce qui sera n'est pas encore. Si, dans le principe des siècles, après que la nature eut reçu l'ordre d'être ce qu'elle est et d'observer, conserver en tout sa juxtaposition ; si enfin elle ne recommençoit pas actuellement tout ce qu'elle fit et a fait jadis, ce seroit parce qu'elle auroit épuisé toutes ses combinaisons. Mais si elle les avoit épuisées, s'arrêteroit-elle ? S'arrêteroit-elle après avoir fait plusieurs milliards de productions inanimées, et autant d'animaux d'espèces différentes ? Non, elle ne peut s'arrêter. Elle est toujours la même ; telle elle fut, est, et sera. La nature n'est pas le néant, c'est le ciel et la terre tels qu'ils sont : le néant est plus incompréhensible que l'infini et l'éternité. Mais, comme il faut peut-être à la nature plusieurs milliers de siècles pour confectionner un être original et complet dans son genre, elle forme son germe reproductif avant l'individu, et dans l'individu auquel elle ordonne de se reproduire par son germe. Cet ordre est si général, si absolu, si bien observé , si satisfaisant pour qui reproduit son semblable, qu'on a osé qualifier du nom de vertueux celui qui a la force malheureuse de résister à ce penchant universel. C'est

le bonheur que la mythologie attribue spécialement à la plupart des êtres surnaturels pour en faire des dieux ; ce ne sont cependant que des demi-dieux qu'ils reproduisent avec une mortelle, tel Hercule, tel Achille, fils d'une déesse; mais, sur la terre, cette reproduction si chère à tous, et à laquelle tous veulent coopérer par ordre spécial, a ses limites. Si elle est surabondante, ses alimens lui manquent, ou l'encombrement du nombre la tue par maladie, et retourne ainsi au moule régénérateur. Je n'ai parlé que d'un être reprocréant; on sent bien que la femelle a sa bonne part de joie dans les noces matrimoniales. Ce n'est pas le hasard qui réunit les molécules organiques pour former les êtres, c'est l'affinité qu'elles ont entre elles. Tout est positif dans la nature; le mouvement des astres, des eaux, des vents, le mouvement interne des corps vitalisés croissent ou décroissent sans cesse. Tout est positif, dis-je, rien n'est fortuit. Le mot hazard naît de notre bêtise que nous prêtons à la nature : ou « c'est un sobriquet que nous donnons à la Providence», comme a dit La Rochefoucaud.

Les bêtes font par instinct ce que l'homme attribue à la perspicacité ! Je suis créé, dit-il, pour faire tout ce que je fais. Il se croit fait exprès pour exécuter ses chefs-d'œuvre. Insensé ! crois plutôt que tu fais ce que Dieu et la nature te permettent et t'ordonnent de faire. Tu vas plus loin encore : à t'entendre, toutes choses furent faites pour toi, parce que tu t'empares de tout ce qui est à ta convenance, et que tes désirs sont insatiables. Tu murmures contre la température du ciel, comme s'il étoit fait pour mûrir tes raisins et tes pommes de terre. Ne verras-tu jamais que ce qui nuit à l'un, favorise l'autre? Si quelques insectes te semblent inutiles à toi, si des bêtes féroces (un peu moins que toi cependant) te nuisent, s'il est des poisons qui, pris fortuitement, déchirent tes entrailles, tu oses demander à la nature pourquoi elle les fit.

Pourquoi? Eh bien, je vais te le dire : elle les fit pour te prouver qu'elle ne s'occupe pas de toi en particulier en les faisant, et que tu es soumis, au juste, à la règle des combinaisons générales qui établissent toutes choses, et que tu n'es pas plus qu'un autre ici-bas. La mouche qui suce ton sang, le lion qui mange ta chair, te prouvent ce que je dis. Comment donc, depuis les étoiles jusqu'au centre de ton globe, c'est pour toi que

tout fut fait; et la piqûre de l'insecte dont tu méprises l'existence suffit pour te donner la mort. Et, mort ou vivant, tu seras sa pâture. Ils sont donc convenables à la nature, les insectes et les animaux, puisqu'ils te mangent. C'est par cette transfusion précieuse, peut-être, que tu reprens ton caractère original, dont ton orgueil humain t'avoit si follement éloigné. Ne blâme plus, crois-moi, les opérations naturelles, quand tu les vois en mal ou seulement inutiles; crois qu'alors tu vois à travers le prisme de ton égoïsme, ou que tu n'y vois goutte.

La manière dont tu procèdes dans les opérations scientifiques atteste sans cesse ton insuffisance. D'abord tu as une idée, en germe, et jamais mère, cela est impossible. Elle est d'inspiration et d'instinct, mais gare l'application! Selon ton esprit, droit ou boiteux, tu vas combiner en rapports justes, ou incoercitivement, cette idée première. Plus tu avances, plus tu t'éloignes, si tu as pris une route divergente. Si tu as un bon esprit, c'est en opérant peu à peu que tu arrives au mieux, et combien il t'en coûte pour arriver là! Pour parler poëtiquement : si depuis quatre mille ans que les philosophes écrivent, on avait pu rassembler leurs râtures, le monde en seroit encombré; heureusement, le temps en a fait justice. Oui, le plus savant marche à tâtons; c'est degré par degré qu'il perfectionne son œuvre. Arrivé à l'apogée de ses facultés, il en est fier : prends garde! plus que bien est détestable; et ton apogée, qu'est-ce? les limites de ton néant, un peu plus qu'un autre qui ne peut rien. Cependant ne décourageons personne, ni nous-mêmes; étudions, produisons, mais sans vanité. Voyons plutôt ce qui nous manque que ce que nous avons acquis, et la balance sera loin d'être à l'équilibre.

Nous faisons des livres pour annoncer nos trouvailles; si nous faisions celui de nos incertitudes (1), il seroit très utile et très volumineux. Il diroit : dans telle science, dans tel art nous sommes arrivés là; il nous manque tels et tels perfectionnements, tâchons de les conquérir, après quoi nous verrons ce qu'il nous faut encore.

Il semble qu'il y ait cette différence entre les beaux-arts et les sciences exactes; ceux-là parviennent plus tôt à leur perfec-

(1) Voyez le chapitre suivant. (G.)

tion : témoins les productions des Grecs dans plusieurs arts, surtout dans la sculpture et la poësie. Les sciences, au contraire, ont besoin d'un temps long pour s'expérimenter. Pourquoi encore? Parce que les arts d'imagination demandent le feu et l'enthousiasme que donne la nouveauté de l'invention, et que les sciences exigent tout le froid et le flegme de la réflexion géométrique.

CHAPITRE XXXVII

DES INCERTITUDES SUR LES EFFETS DE LA LUNE

De tout temps on a remarqué que le terme des accouchemens coïncidoit avec une des phases de la lune, surtout quand elle est pleine (1). Qui sait si nous-mêmes nous n'accouchons pas plus facilement de nos idées scientifiques à la même époque, abstraction faite de quantité d'autres circonstances qui facilitent le développement de nos facultés, l'écoulement périodique des femelles, notre bonne ou mauvaise humeur qui nous fait qualifier de lunatiques, le bon et le mauvais temps assujettis constamment au vent qui domine et dirige les nuages, les marées, le flux et le reflux de la mer... suivant les phases lunaires (2).

Ces remarques, je le répète, aussi anciennes que notre existence, ont acquis par le temps une force de conviction dont il n'est plus guère permis de douter. Et nous ne savons pas encore ce que c'est que cette lune, et d'où lui vient cette majeure influence sur notre globe. Physiciens, que faites-vous? Ne développerez-vous jamais ces phénomènes? Quand nous ne comprenons pas une chose, nous en écartons la difficulté en disant que c'est folie, préjugé de bonnes femmes; c'est le retranche-

(1) Diane préside aux accouchemens, dit la Fable. (G.)

(2) Voyez encore un fait rapporté chapitre X, second volume de cet ouvrage. (G.)

ment ordinaire de notre amour-propre. Il en est des effets de la lune, si constamment remarqués, comme des taches et des monstruosités que les enfans apportent en naissant. Ces préjugés populaires cesseront d'être tels quand l'évidence physique nous éclairera, si tant est qu'il nous soit donné d'y parvenir. Quoi! les enfans ressembleroient le plus souvent à leur père ou à leur mère, ou montreroient un mélange des deux géniteurs; ils auroient communément leurs traits, leurs tics, leurs manières, le son de leur voix, sans être une preuve que, comme dit le proverbe, « telle graine, tel chou »?

L'imagination frappée d'une femme grosse, et plus encore d'une femme qui conçoit, n'influenceroit pas sur son fruit, dont le germe encore liquide est d'une tendreté et d'une susceptibilité extrêmes? Conçoit-on ce qu'est l'imagination d'une femme au moment de la conception? Elle-même ne pourroit en rendre compte, tant elle est exaltée. C'est la Sibylle sur son trépied, c'est Homère, les cheveux hérissés, concevant le plan de l'Iliade. Gardez-vous, femmes, de penser à rien de sinistre dans cet instant suprême. Si quelqu'un vous est plus cher que votre brutal époux, gardez-vous, dis-je, de penser à lui, si vous craignez de reproduire la ressemblance. Heureusement pour vous, la nature y met ordre; vous n'êtes plus alors, votre existence est tout entière au grand œuvre. Gardez-vous aussi, pendant les premiers mois de votre grossesse, de tout spectacle hideux, d'animaux féroces, de grimaces et de contorsions des bateleurs (1).

N'ayez, s'il est possible, envie que des choses que vous

(1) Si les femmes de Sparte eussent manié les cartes chaque soir comme font nos dames, leur gouvernement eût défendu aux cartiers de représenter des figures horribles, telles qu'on en voit sur nos cartes à jouer. (G.)

Grétry fait allusion ici aux jeux de cartes fantaisistes et patriotiques qui remplacèrent, sous la Révolution et sous l'Empire, les anciens jeux de cartes ornées des figures traditionnelles de rois, de reines et de valets, encore en usage aujourd'hui. A ces figures emblématiques, la Révolution avait fait succéder des Génies, des Libertés et des Egalités : le cœur représentait la Guerre; le carreau, le Commerce; le trèfle, la Paix, et le pique, les Arts. Parfois les Rois étaient métamorphosés en Sages, les reines en Vertus, les valets en Braves, et on choisissait pour les baptiser des noms célèbres dans l'histoire. Il y eut ainsi des jeux où les rois étaient des philosophes illustres et les valets, des républicains. Le Consulat inaugura les jeux de cartes à personnages gallo-romains; l'Empire imagina les jeux à figures de fantaisie. Après quoi, peu à peu, les rois reparurent; enfin, les reines et les valets reconquirent à leur tour, vers la fin de l'Empire, leurs droits usurpés.

puissiez vous procurer ; le monde a vieilli dans l'opinion que ces envies impriment des traces au fruit qui vous est confié, et vers lequel tout votre être se dirige.

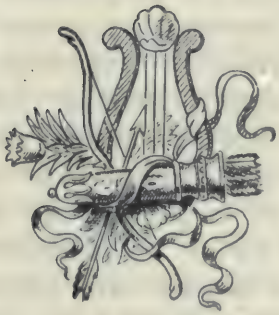
Revenons à la lune qui, après le soleil, est l'astre, je ne dirai pas qui agit le plus sur nous, mais qui est tout-puissant sur nous et sur notre globe; qui mûrit toutes les substances et nous-mêmes; qui les repompe après leur avoir donné la maturité; qui nous infuse la vie et nous donne la mort en repompant notre substance et notre existence (1). Après cet astre électrique, la lune doit nous influencer, comme étant notre voisine, 400 fois plus rapprochée de nous que le soleil ; mais les effets singuliers de son influence, tout autres que ceux de notre grand régulateur des jours et des saisons, sont encore apocryphes. On diroit que ses influences nocturnes sont autre chose que l'électricité : qu'est-ce donc ? Si ses effets sont ceux de l'électricité par réverbération, ne pouvons-nous les expérimenter en petit ? Que de choses il nous reste à faire par l'électricité !

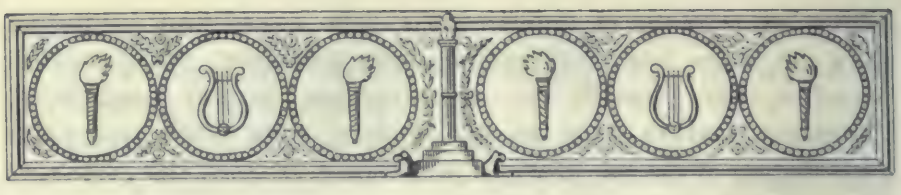
Ne pouvant sortir de notre atmosphère sans éprouver l'anéantissement mortel, il est deux moyens qu'on pourroit éprouver pour mieux observer, étudier les rapports qui existent entre la lune et nous. Le premier seroit le perfectionnement des verres microscopiques et acronomiques des longues lunettes. Le second paroîtra dérisoire, si rien pouvoit l'être en fait de physique. Depuis l'invention des aérostats, nous n'avons pu pénétrer qu'à une certaine élévation dans notre atmosphère, mais c'est l'aéronaute qui est contraint de s'arrêter et de descendre ; le ballon iroit plus haut, et plus haut cent fois, si l'air qu'il renferme étoit plus léger que celui qui l'environne. Or, il faut changer d'air de hauteur en hauteur, comme on change de chevaux de poste en poste pour aller plus loin ; et cet air ne suffit pas : il faut le rendre plus subtil qu'il n'est en essence, pour s'élever de plus en plus vers la lune; ce secret n'est peut-être pas introuvable. Où trouver l'homme capable de résister à ce fluide éthéré ?

On pourroit croire que, dès l'instant de sa naissance, l'enfant né sur une des plus hautes montagnes habituelles seroit

(1) Le soleil est le premier égoïste de l'univers, de l'univers tel que nous le connoissons. (G.)

l'élève qu'il faudroit choisir pour cette expédition lointaine. Déjà né dans une atmosphère presqu'éthérée, on pourroit, peut-être, dès l'instant de sa naissance, et par gradations, l'habituer à vivre dans un air artificiel plus subtil que celui dans lequel il est né. Devenu adolescent, instruit des principes physiques et astronomiques, et ses poumons habitués comme nous l'avons dit, il franchiroit bien au-delà de l'espace parcouru par nos aéronautes, pour observer cette lune, objet de nos inquiétudes. Si nous pouvons franchir plusieurs lieues au-dessus des plus hautes montagnes, sans doute que notre élève en franchiroit le double; ce seroit autant de gagné pour l'expérience. (N. B. — N'oubliez pas, lecteur, que ce chapitre est intitulé : *Des incertitudes.)*





CHAPITRE XXXVIII

VAUT-IL MIEUX AVOIR VICE ET VERTU QUE DE N'AVOIR NI L'UN NI L'AUTRE?

Cette question a de l'analogie avec le chapitre L du premier volume, qui a pour titre : *L'indifférence est la plus dangereuse maladie de l'âme*. N'importe ; la question que nous allons traiter étant plus complexe, avancera le développement de la première. C'est ainsi que, d'un chapitre ou d'un volume à l'autre, une proposition physique ou morale traitée brièvement se complète de plus en plus dans la suite : tel est cet ouvrage.

La complexité est le partage de l'homme plus que des autres animaux. La nature ne pouvoit lui attribuer ses éminentes et nombreuses facultés sans complications. Cependant, l'esprit de notre siècle s'attache à les diminuer en toute chose autant que possible ; il cherche à faire autant et plus que par le passé, avec des moyens plus simples et mieux entendus : notre horlogerie, et cent autres sciences et arts mécaniques, comparés avec les inventions plus anciennes, en sont la preuve. Nous ne changerons rien aux œuvres de la nature, mais nous perfectionnerons ses outils, qui sont nous ; nous, dont elle semble se servir pour deviner ses énigmes ; nous, dont elle entretient l'espérance de la concevoir, et qui mourrons néanmoins sans l'avoir comprise. Venons au fait.

L'homme vicieux et véhément est le fléau de la société, qu'il ne comprend pas, ou ne veut pas comprendre ; mais après s'être senti contrarié, froissé de toutes parts, il lui reste de quoi changer de système en se conformant au train des autres; il lui reste force et mouvement, avec lesquels il peut tout faire, et devenir un aigle dans quelque science.

Il n'est pas rare de voir le vicieux exercer, sans prétention, quelques vertus sociales. L'instinct de la communauté des biens est indestructible dans l'homme comme dans l'enfant et les animaux ; mais celui qui prend sans réflexion ce dont il a besoin, le donne de même quand il lui est inutile : on ne garde une chose inutile que pour le besoin à venir ; or, celui qui croit qu'en tout temps il peut prendre n'a pas besoin de provision et laisse jouir les autres. Au contraire, l'homme d'ordre, en se privant de la plupart des choses qu'il possède, les laisse en stagnation ; sachant se retenir sur les actions équivoques qui peuvent dégénérer en abus, il arrête aussi les chances heureuses qui en peuvent résulter... Voilà comme on entrevoit que les extrêmes se rapprochent et que le vice et la vertu excessifs peuvent être nuisibles à la société et qu'enfin tout excès est condamnable (1).

Celui qui n'a ni vice ni vertu est nul par principes ; c'est une machine encombrée et sans mouvement, qui n'est bonne qu'à la refonte. Le mouvement est tout dans le monde moral comme dans le monde physique ; s'il produit le mal, il peut se rectifier et produire le bien, mais on ne fait rien du *statu quo*. Le bien lui-même, toujours subsistant, sans efforts pour se maintenir, se corrompt. L'astre mobile ne nous agite que parce qu'il est lui-même en mouvement ; s'il s'arrêtoit, notre sang se figeroit dans nos veines, la nature seroit immobile. Ce seroit pis que la mort : ce seroit la mort sans résurrection.

Je remarquois deux jeunes demoiselles ; une, attaquée de maux de nerfs, toujours agissante, parlant de tout, souvent ne

(1) Un homme connu de M. de Beaumont, archevêque de Paris, lui porte la lettre d'un pauvre gentilhomme qui demande un secours. L'archevêque donne quelques louis, jette la lettre suppliante au feu, prend le soufflet pour la brûler plus vite et dit : « Que ne peut-on brûler ainsi Mme de Pompadour, qui perdra la religion et le roi. » Voilà la vertu excessive, trop souvent celle des prêtres. (Anecdotes de la cour de France pendant la faveur de la marquise de Pompadour.) (G.)

disant rien de bon, quoique jasant beaucoup, ayant cependant quelquefois des éclairs de bon sens et d'esprit qui surprenoient et auxquels elle n'attachoit pas plus d'importance qu'à son bavardage ordinaire. On l'aimoit cependant, parce qu'elle amusoit et fixoit l'attention de tous. Que lui manque-t-il, me disois-je à part moi? Plus d'aplomb et de rectitude dans ses idées, en conservant cette activité précieuse qu'on pourroit nommer un quart de fièvre, qui n'est dangereuse que quand elle augmente.

L'autre demoiselle, forte en santé, ne disant rien et n'en pensant pas davantage, sans malice, ne songeant ni à bien ni à mal, mangeoit, dormoit, dansoit, sans sortir de son indifférence. Que lui manque-t-il, me disois-je encore? Le mouvement, qui mettroit en activité ses organes sains et robustes qui ne peuvent agir, le mouvement qui forceroit ses facultés stagnantes à se développer.

Disons donc que, tant au physique qu'au moral, le mouvement, tel qu'il soit, est préférable à une stagnation qui donne une existence négative, et que l'activité du désordre a bien moins à faire pour se rectifier que la froide nullité. « Qui a le plus a le moins », dit le proverbe. Ajoutons : qui n'a rien, a tout à faire.

CHAPITRE XXXIX

QUE NOUS AIMONS CHAQUE CHOSE DIFFÉREMMENT

§ 1.

J'ai dit, dans le chapitre XVI de ce volume, que tous nos sentimens d'amour ont rapport à nous; mais il se mêle des sensations doubles et opposées dans le sentiment qui nous fait aimer quoi que ce soit. Il semble (1) que dans ce monde il n'est rien de pur, rien sans mélange ; il faut toujours plusieurs choses pour en faire une.

§ 2.

Qu'est-ce que l'amour? C'est un être physique et métaphysique qui ment toujours et ne croit jamais mentir. C'est un besoin, un délire, une folie, une magie inconcevable; lui seul, à force d'imagination, a le pouvoir de changer les défauts en qualités et l'impur en délice.

§ 3.

Qu'est-ce que l'amour-propre d'auteur? C'est sa vie; il vit de miel comme l'abeille, comme il prend partout où il trouve à butiner pour faire son miel.

(1) Voyez le chapitre intitulé : *Des sensations doubles*, chapitre XIII de ce volume. (G.)

§ 4.

Dans la bouche des autres, aime-t-on la vérité qui nous blesse? Non : c'est là qu'une logique douce et persuasive est nécessaire. Nous n'ignorons pas nos défauts; ils nous blessent chaque jour; mais la nature contrariée par la société et l'habitude nous entraînent. On ne nous apprend rien en nous les rappelant, et celui qui nous les reproche n'est pas plus que nous exempt de faiblesses. Il te sied bien de m'appeler bossu, toi qui es borgne ! Il faut donc toucher si délicatement cette matière que celui à qui on adresse un reproche se persuade que l'amitié seule provoque la censure. Je connois un adroit, un aimable coquin qui, dans la logique, aussi douce que mielleuse, commence toujours par trouver une face gaie, aimable, originale dans le défaut qu'il va vous reprocher, et qui ensuite, à force de *mais* et de *si*, vous le montre (clair comme dans une glace), un défaut des mieux conditionné. Voilà ce qui s'appelle être adroit. C'est le pêcheur qui couvre l'hameçon d'un appât, c'est l'idiome diplomatique ; c'est ainsi que se parlent les princes qui ont égalité de gros calibres.

§ 5.

Aime-t-on les princes ? A peu près comme les âmes foibles aiment leur arracheur de dents.

§ 6.

Une jolie femme avoue-t-elle plutôt son accoucheur que son dentiste ? Question embarrassante. L'un et l'autre, lorsque criant, grimaçant (1), ils savent qu'à travers la toilette la plus recherchée elle a quelqu'imperfection physique. Qui n'en n'a pas? L'Apollon, parce qu'il est de pierre. Les femmes ont l'adresse de se donner des ridicules qu'elles savent mettre à la mode pour nous occuper d'elles et nous dérouter sur leurs défauts véritables; leur adresse est extrême en cela et prouve leur amabilité incontestable ; car « je ne veux déplaire à personne » veut dire : « je veux plaire à tout le monde. » S'il faut absolument que la chambrière, l'accoucheur et le dentiste soient dans les arrière-

(1) Lorsqu'elle crie, grimace...

secrets d'une belle, c'est de force, il faut se soumettre. Mais les aime-t-elle? La femme de chambre est l'amie intime de sa maîtresse; elle a soin de lui faire la longue énumération des défauts occultes de ses rivales, mais la maîtresse fine et délicate la tient derrière le rideau, et ne laisse pénétrer cette chère complice que dans les petits appartemens.

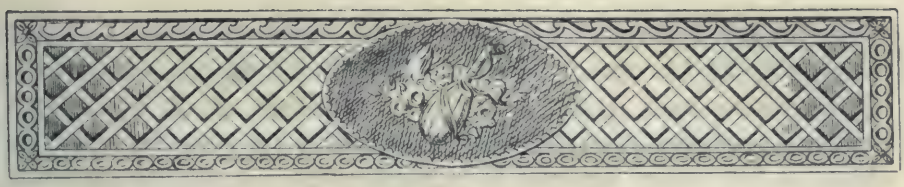
Craint-elle plus de rencontrer dans le monde son accoucheur que son dentiste? C'est le dentiste qu'elle redoute; il reste des souvenirs consolans après l'accouchement, rien après l'opération de l'arracheur de dents. Il a fait cesser le mal. D'accord, mais qu'est-ce que le mal physique pour la coquetterie? Pour la belle jeunesse, surtout féminine? Mourir n'est rien, plaire c'est la vie, déplaire c'est pis que la mort. Revenons. L'accoucheur a vu la femme *défigurée*, mais tout est réparé; le désastre que cause le dentiste quand il arrache ne se répare pas, même par de fausses dents. On dit avec plaisir à l'un : « Monsieur, je crois que je suis encore grosse. » On ne dit pas de même à l'autre : « Je crois que j'ai encore une dent gâtée. » L'un est un arrière-agent d'amour; l'autre annonce une décadence partielle. Une femme grosse, qui n'est plus jeune, montre son embonpoint avec ostentation; on ferme sa bouche quand on a une mauvaise dent. L'accoucheur ose faire de douces plaisanteries sur le plaisir délicieux qui précède et qui suivra son opération; l'autre n'a rien à dire, il arrache et s'en va; il est rare qu'on le remercie, ou le remerciement est d'un genre tout particulier. L'un invite à la récidive, l'autre donne des préservatifs. Une femme dit : « C'est mon accoucheur, » et ne dit pas volontiers : « C'est mon dentiste. » Elle est fière de l'un, elle rougit de l'autre; l'opération de l'un a été précédée de mille baisers; celle de l'autre de cent douleurs; celui-ci n'est qu'officier de la bouche, celui-là est le secrétaire intime de ce qu'on a de plus précieux. Ces artistes ont peu de rapports entre eux, leurs départemens sont trop distans. On dit à l'un : « Voilà mon fils, vous souvenez-vous?.. » — « Oui, madame, c'est un enfant charmant, je l'ai jugé tel quand... » — « Ne parlons point de cela, je vous en prie. » Et on en parle encore.

Retournons la médaille. Le mari de la dame, s'il est amoureux d'elle, aime-t-il son accoucheur? Pas trop. Malgré lui, il roule dans sa tête des idées de jalousie... Il l'étrangleroit s'il

était sûr qu'il eût éprouvé ou qu'il éprouvât d'autres sensations que celles de son ministère. Le dentiste est moins suspect au mari, et, s'il est jaloux de sa femme, il n'est pas fâché qu'elle ait une dent de moins et quelques adorateurs aussi.

Oh ! les vilains hommes que les maris, disent les femmes, ils ne songent qu'à nous humilier. Belles, ils nous tyrannisent, nous flétrissent; laides, ils jouissent de notre désastre; leur amour pour nous n'est qu'amour-propre déguisé. Jupiter même abandonnoit ses conquêtes et ne les défendoit pas des fureurs de sa Junon. Tous les hommes sont les mêmes; ils nous prient, ils s'humilient pour nous humilier, nous écraser, nous flétrir et nous abandonner. Avons-nous tort (quand il en est temps encore) de les désespérer ? Non, nous n'avons pour nous que les apprêts du festin, les traîtres jouissent au dessert. Ah ! si les femmes pouvoient s'entendre sans rivalité, nous les soumettrions tous à notre empire; on n'entendroit que leurs soupirs, leurs gémissemens et leurs cris désespérés; cette tragi-comédie nous offriroit un spectacle délicieux. Mais que faire ? Il est tant de femmes foibles qui nous devanceroient et riroient de notre solitude, qu'il faut bien se résigner. — Oui, belles et bonnes âmes, résignez-vous; depuis Eve, votre arrière-grand-maman, jusqu'à vous, toutes les belles se sont résignées.

L'amour, ce cher tyran des cœurs, sait associer les douleurs aux plus délicieux plaisirs; c'est là sa tactique, sa magie; il règne, il est dieu, vous n'êtes que les prêtresses de son temple; obéissez donc, résignez-vous. Sans votre soumission à ces ordres divins, que feriez-vous ? Où serions-nous ? Que seroit le monde ? Un soleil vivifiant échauffe la terre productive; vous êtes notre soleil moral, les régénératrices du premier être terrestre. L'amour vous choisit; il fit de vous l'instrument de nos joies et de nos peines; nous vous aimons et vous régnez sur nous. Peuplez donc l'empire qui vous est soumis : en multipliant vos sujets, vous augmentez le monde de vos adorateurs.



CHAPITRE XL

DU DANGER DES ROMANS

Il en est des romans comme de toute chose : rien n'est bien s'il n'est à sa place. Sans cette condition, tout est à rebours ; la vertu déplacée peut être nuisible, et, avec cette condition, le poison même devient salutaire. Il faut distinguer les œuvres romanesques, soit pour les défendre à la jeunesse, soit pour les lui permettre, en les appliquant aux circonstances y relatives. Voyons d'abord notre proposition sous les rapports généraux ; ensuite nous l'examinerons sous les rapports particuliers.

Les bons livres disent les choses telles qu'elles sont ou telles qu'elles devroient être. Pour amuser, les romans sont exagérés dans les faits et dans le style, ou ils ne seroient pas des romans. Dès qu'on s'est habitué à cette enflure, à cette exagération, comment en descendre, comment revenir à la vérité, qui alors paroît aride, triste et sévère? Rien n'est beau après le beau idéal qu'on s'est plu à forger ; c'est pourquoi les dévôts exaltés prennent en pitié les hommes et leurs pratiques mondaines.

Si les romans consolent, dira-t-on, s'ils amusent, pourquoi les défendre? Toutes choses ne sont-elles pas plus ou moins romanesques, soit qu'on traite d'histoire, de politique, de religion, d'amour, de fortune, d'amour-propre, de sciences occultes ou de beaux-arts? Et pour captiver les imaginations

fatiguées des hommes de nos jours, ne vaut-il pas mieux passer le but que de ne pas y atteindre? N'est-ce pas en créant plus beau que le vrai qu'on s'élève au sublime, dont on retient toujours quelques nuances? Voilà comme, en n'envisageant les objets et les choses que sur la face qui nous convient, nous nous donnons toujours raison (1). Et le déchet du trop qu'on a pris ne paroît-il pas tôt ou tard? N'est-ce pas là passer sa vie dans une duperie continuelle? — N'importe, j'ai espéré, j'ai joui. — Et après cent espérances déçues? — J'espère encore. — Non. Je vois, au contraire, que ceux qui sont revenus des illusions regrettent le temps perdu; ils préfèrent une simple retraite champêtre à leurs brillans et précédens châteaux en Espagne; ils rougissent d'avoir si longtemps mal calculé, et s'en tiennent volontiers à une réalité moindre. Interrogez les désabusés d'amour, ceux de l'amour-propre : c'est par honte qu'ils ne crient pas *meâ culpa*. Au contraire, si vous voulez voir le mal de l'exagération dans sa plénitude, écoutez la femme romanesque : il n'est point d'homme digne d'être véritablement aimé; il faudroit refondre ensemble Lovelace et Grandison (2) pour faire un être accompli. Il n'est point de femme qui mérite un attachement durable, disent les hommes surnaturels : les unes et les autres cherchent et ne trouvent jamais. Ce sont de vrais alchimistes moraux : ils ne sont pas à la recherche du vrai, mais de l'extra-vérité, qui est à égale distance du vrai et du faux. La vérité n'a qu'un point fixe, un seul chemin y conduit, tous les autres sont divergens et vont se perdre dans les espaces imaginaires; arrivés là, on s'ennuye (c'est l'embarras des richesses), on redescend donc, et souvent il est trop tard pour prendre une meilleure route. L'illusion seule rend l'homme heureux, dit l'apôtre du mensonge (et cet apôtre, je pourrois le nommer); il fait des phrases et des dupes parce qu'il est aisé d'être éloquent quand on se permet l'exagération. La vérité n'a qu'une route, je l'ai dit, il y en a mille pour l'illusion, excepté pour les actes vertueux. « Ah! que c'est beau! » veut presque toujours dire : « Ah! que c'est faux! » Et les

(1) C'est ainsi que sont faites les préfaces de libraires, des livres les plus rebutans. (G.)

(2) Lovelace et Grandison, héros de deux romans célèbres de Samuel Richardson. Lovelace, dans *Clarisse Harlowe*, est le type du vice élégant; c'est un séducteur habile et sans scrupules; Grandison, dans *L'histoire de Charles Grandison* (traduite en français par l'abbé Prévost), incarne, au contraire, toutes les vertus.

hommes le savent bien : ce sont leurs passions, leur intérêt, leur amour-propre qui les rendent contrevenans. — Mais, dira le romancier, je ne vous donne mon roman que pour un roman. — Vous me trompez, c'est tout dire; vous me forcez à désirer que telle chose arrive, vous me préparez un regret et jamais un bonheur, et j'aime mieux un bonheur moindre qu'un plaisir illusoire qu'il faut payer. — Mais un poëme épique ou dramatique n'est-il pas dans le même cas? — Oui, s'il oblitère en moi mes facultés, mes mœurs, pour en substituer de factices et d'impraticables.

Il est cependant des situations d'âme où la lecture des romans est utile ; par exemple : 1° aux jeunes personnes dont les facultés intellectuelles résistent à l'âge qui les développe : dans ce cas, quelques romans d'amour doivent produire un bon effet ; 2° à la vieillesse toute chagrine pour elle et pour tous ; 3° aux enfans qui inclinent à un excès de piété; 4° des romans moraux et choisis *ad hoc* peuvent faire réfléchir le joueur, le libertin, l'escroc, en leur faisant concevoir l'horreur de leurs vices; il faut dans ces cas frapper plus fort que juste, il faut doubler la dose pour que le remède opère ; 5° les gens appliqués à l'étude redoutent d'entamer ces sortes d'ouvrages dont on ne peut quitter la lecture. On peut néanmoins conseiller à tout cerveau bourrelé de science de chercher une diversion salutaire dans les romans bien faits et bien écrits ; des études trop obstinées entraînent dans un abasourdissement, un échauffement de tête toujours nuisible à l'art qu'on cultive, et dont la lecture d'un roman léger et agréable est le spécifique le plus sûr pour rafraîchir l'intellect. Mais éloignons ces sortes de livres des mains de ceux qui les aiment le plus ; des jeunes gens non formés, des femmes débiles, surtout de celles qui en raffolent, qui se font des tableaux couleur de rose, que la réalité dément à chaque instant de la vie, qui vivent dans un espoir, un avenir factice qui ne peut se réaliser jamais, et qui, enfin, ne s'isolent de la société, pour errer dans les illusions romanesques, que pour jeter ensuite sur nous leurs regards dédaigneux. « D'ou vient cet homme ? » disent-elles, quand elles voyent l'homme de la nature. « Ah ! qu'il est matériel ! Ses expressions sentent l'humanité à faire peur. »

On dit qu'il n'est plus de femmes savantes à corriger, comme

du temps de Molière ; et les femmes romanesques, les compte-on pour rien ? Ce sont elles que l'auteur comique par excellence a eu en vue autant que les savantes sans discrétion. Les romans, alors, n'étoient pas en vogue comme de nos jours ; mais Molière savoit qu'une illusion mène à une autre et, au lieu des *Femmes savantes*, sa pièce pourroit s'intituler aujourd'hui : *Du danger des romans ou des illusions* (1).

(1) Les illusions toujours mensongères laissent en vous des traces indélébiles. Croit-on à ce que je vais dire ? Oui, car c'est vrai. Une jeune dame me disoit ne pas aimer la lune. J'ai su de sa mère qu'elle la punissoit dans sa jeunesse en montrant son derrière à la lune : — « Va, sois tranquille, ajoutoit-elle, elle ira raconter à tout le monde ce qu'elle a vu ! » (G.)

CHAPITRE XLI

DES PULSATIONS DU POULS

C'est par l'électricité que tout agit; c'est le pouls de la nature dans quelque science que ce soit; nos facultés ne sont autres que l'art de conserver, d'utiliser, de ménager l'électricité qui nous environne de toutes parts, et dont nous sommes remplis. Le battement du cœur, du pouls, nos talens, notre génie, notre esprit... tout est là.

Maître Soleil est tout, fait tout et dévore tout dans ce monde. Chaud veut dire vie, froid veut dire mort.

La pénétrante électricité n'a peut-être pas de borne depuis les étoiles jusqu'à nous. Les rapports entre les corpuscules échauffés et homogènes se cherchent, s'unissent et vitalisent continuellement en organisant des corps de toutes formes et de toutes manières. Pourquoi ces corps sont-ils tels qu'ils sont? Parce qu'il faut bien que quelque chose soit quelque chose, et toujours selon sa nature. Etre et n'être pas est une absurdité; être à rebours de sa nature est une monstruosité; être ce qu'on est parce qu'on est ainsi, est tout simple. Se servir de ce qu'on a est la loi suprême : on marche parce qu'on a des jambes, sinon on rampe, comme bien d'autres. Il est inutile de répéter, pour la centième fois, que celui qui a voulu que tout fût ainsi est le grand maître.

Puisqu'un même feu, un même fluide électrique nous anime tous, quelle funeste force morale ne faut-il pas pour haïr son semblable, un autre nous-même presque? Tous les animaux prouvent cependant que la guerre est dans la nature, autant que l'égoïsme. Tu as besoin d'une femelle, et moi aussi, donc battons-nous pour la singulière figure que fait la belle en attendant le résultat! Tu as besoin de substances nutritives, et moi aussi, donc battons-nous à qui aura celle qui se présente. Si encore on s'en tenoit aux êtres inanimés. Mais non : voyez ce tigre qui aperçoit la biche innocente qui cherche elle-même sa subsistance pour faire le lait de son petit qui crie; c'est son déjeûner qu'il guette, ce tigre affamé, et, sans plus de pitié que le soleil pompant tout ce qu'il éclaire, il fond sur sa proie qu'il dévore. Que parlai-je de pitié? Il est dans la plénitude de son existence, ce tigre, ce lion affamé qui vient d'engloutir toute entière l'amante chérie de votre cœur, que vos cris douloureux redemandent en vain à l'incurable nature. Et pour passer du grand au petit, le moustique ou le cousin ne va-t-il pas aspirer sa nourriture dans le sang et sur le visage de la beauté comme sur la face du plus terrible monarque? Oh! amour de la vie, tu te montres en tout et partout, même dans le guerrier qui semble te mépriser; car, s'il te méprise, c'est pour jouir de toi. On diroit qu'il a fui; non, qu'on dise plutôt qu'il est mort : mais, il faut en convenir, mourir est une singulière façon de vivre.

Les hiéroglyphes et l'imprimerie ont dû beaucoup augmenter l'amour-propre humain et inhumain; sans agens conservateurs des actions de l'homme, il eût, il auroit peut-être calculé plus juste sur son existence. C'est donc provoquer à la mort que trop glorifier ceux qui ont vécu. Si c'étoit par système philosophique qu'on méprisât la vie et la mort, si l'on disoit : « Rien n'est perdu, ma substance est productible »; mais non, c'est pour être conservé, où? Dans la pensée des survivans. Et qu'est-ce que la pensée? L'être le plus métaphysique, le plus banal qui soit entre toutes les conceptions; ce n'est qu'un souffle qui, passant par nos nerfs, dit : « Il faudroit faire », et ne fait rien si nous n'exécutons ce qu'il a inspiré.

Tout est en mesure dans le monde physique, et malheur au monde moral s'il ne suit pas le même système. Le pouls

indique le calme ou l'agitation de l'âme, comme le bâton de mesure du sieur Rey, maître de musique à l'Opéra de Paris (1), suit les mouvemens de la scène lyrique. Si le médecin a tâté le pouls de l'agneau et du lion, il doit y avoir entre eux une énorme différence. Le pouls indique bien qu'il y a désordre chez l'individu, mais il ne dit pas exactement où est le mal. Cette historiette le prouve. Un jeune gourmand de notre Collège liégeois à Rome voit entrer le médecin. « Je veux, nous dit-il, qu'il me fasse manger un poulet. » Il fait prier le docteur d'aller à sa chambre; en attendant, il grimpe et saute les escaliers quatre à quatre et se jette sur son lit. Le médecin entre chez lui, lui trouve une fièvre de cheval. « Il faut faire diète. » — «Au contraire, *signor dottore*, j'ai depuis hier une envie dévorante de manger un poulet, et je répugne à toute autre nourriture. » — « Eh bien, essayons le poulet; je vais l'ordonner, mais ne le mangez pas tout entier. » Nous fûmes de cet avis.

Il y a la même distance entre le pouls de la jeune vierge et celui du libertin qui la convoite qu'il y a entre le pouls de l'agneau et du lion dont je parlois tout à l'heure. Mais si, entre l'homme et la femme, les sentimens sont réciproques, si l'amour répond à l'amour, ô femmes ! ne laissez pas approcher la main que vous désirez de vos artères, le mouvement de votre sang vous trahiroit. Si dans un salon on voit le calme régner sur dix figures angéliques, c'est qu'alors on parle de choses indifférentes, et que tous les hommes sont respectables, et rien de plus. Mais que tout-à-coup il arrive un de ces aimables mirliflores (2) dont on parle dans le monde romanesque, le pouls de ces belles passe *subito* de l'*andante* au *presto*. Comment s'en assurer ? Qui te l'a dit ? Le voici. La maternité a deux temples ; le second est la gorge ; voyez donc les fichus agités, ondulans, leur rythme est un pouls visible, aussi sûr que celui des artères.

L'électricité est le moteur-principe de la vie, c'est là que Franklin a trouvé l'immortalité. Il n'est rien de plus vrai, de plus beau, de plus noble que l'épigraphe que Turgot a composée

(1) Jean-Baptiste Rey, né à Lauzerte en 1734, mort à Paris en 1810, fut pendant trente ans chef d'orchestre à l'Opéra et s'y distingua par des qualités de premier ordre. En 1794, il fut nommé professeur au Conservatoire. Napoléon lui confia, en 1804, le poste de maitre de chapelle. Rey a composé plusieurs opéras et achevé *Arvire ed Evelina*, opéra de Sacchini.

(2) Le mot avait été créé peu d'années auparavant, sous Louis XVI.

pour lui. On la connoît, mais je me plais à la répéter : *Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis.* « Il ravit la foudre aux cieux et le sceptre aux tyrans. » (On sait que Franklin étoit à Paris l'envoyé des Etats-Unis d'Amérique, lorsqu'ils combattoient pour la liberté.) Le cœur s'épanouit quand on voit ainsi l'homme vertueux rendre hommage à l'homme de génie (1).

(1) C'est dans les salons de Mme Helvetius que Benjamin Franklin, venu à Paris (en 1776) pour négocier l'Alliance de la république des Etats-Unis avec la France, avait rencontré Turgot. Et c'est alors que le philosophe fit, sur l'auteur du paratonnerre et de la liberté en Amérique, le vers célèbre que cite Grétry.

CHAPITRE XLII

IL EST, CHEZ L'HOMME, PEU DE CARACTÈRES PURS, ET BEAUCOUP DE MIXTES

Trois caractères distinguent l'homme. Il est fort, foible ou nul. Les passions viennent ensuite modifier, diviser, mêler ces trois caractères types, mais en doses si inégales qu'elles forment autant de nuances et de caractères mixtes qu'il y a d'hommes. S'il étoit possible, faudroit-il réprimer les passions? Non, sans elles, tous les hommes seroient nuls. On ne peut éviter les influences de la constitution que nous recevons de nos générateurs; celles du climat où nous sommes nés; celles des circonstances qui nous changent les effets de l'éducation et, plus que toute autre, les influences de l'amour.

Consolons-nous cependant d'être assujettis à tant de différens modes : il y a, en tout, compensation dans la nature. L'homme fort et dur combat la foiblesse du foible; le foible inspire la compassion du fort; et l'homme nul, celui dont les facultés organiques sont tellement mêlées, comprimées entre elles, qu'elles se nuisent et s'empêchent d'agir réciproquement, l'homme nul n'inspire ni haine ni amour; il reste isolé des hommes comme de la nature.

Il est plus aisé de vivre avec le fort qu'avec le foible, dont

les indécisions nous accablent; l'homme fort est décidé, on lui cède ou on le fuit.

« Connois-toi », dit le sage. Connois-toi est bien aisé à dire, mais, pour le désigner méthodiquement, il faudroit connoître les rapports innombrables qui existent entre la nature et nous, qui ne sommes qu'une mince fraction du tout; il faudroit connoître les hommes avec lesquels nous sommes en relation pour calculer forces et foiblesses entre eux et nous, ou de nous à eux; calcul impossible, puisque tous nous différons les uns des autres et que, tous formés d'élémens mobiles, l'instant qui va suivre déroge souvent à l'instant actuel. Voilà pourquoi on ne peut plaire à tout le monde; voilà pourquoi il est si difficile et même impossible, dans nos productions, de réunir tous les suffrages. Cependant, quand un public nombreux s'assemble pour nous juger, on peut obtenir un succès, sinon général, au moins maxime, qui fait loi malgré les réfractaires. Dans nos spectacles, c'est vraiment faire un cours de philosophie pratique que d'observer cette mer en courroux qu'on nomme parterre, lorsqu'il juge un ouvrage d'esprit (1).

Plusieurs milliers d'individus, tous constitués pour sentir et juger différemment, sont là réunis dans un local resserré, où chacun est mû selon son être et, en même temps, influence et est influencé par son voisin qu'il touche, et dont il sent et voit l'émotion électrique, agent-principe le plus communicatif. Les vapeurs réunies de tous ces corps échauffés, affectés de plaisirs ou d'ennuis, doivent former un nuage mixtionné dont le grand atelier de chimie, l'atmosphère, peut seul séparer les atômes spiritueux. Néanmoins, c'est à cette masse incohérente d'hommes qu'il faut plaire, c'est elle qu'il faut captiver malgré elle; car le François, celui de tous les peuples le plus avide d'amusemens, est en même temps celui qui est plus l'ennemi de ses plaisirs, parce qu'il juge toute chose avec sa vivacité spirituelle et trop prosoyste, qui lui fait deviner une phrase par un mot, une scène par une phrase, et une pièce entière dans un acte. Mais le temps, ce grand maître des choses et des hommes, calme les exaspérés, persuade les incrédules, et met enfin chaque production à sa véritable place.

(1) Voyez le chapitre XXII de ce volume. (G.)

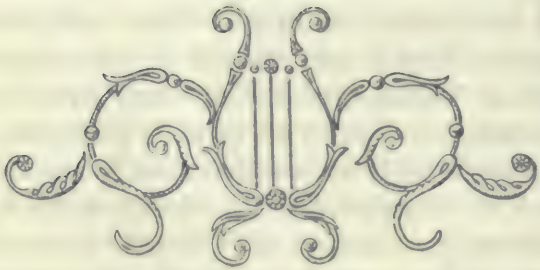
Quel moyen pour réunir des opinions si divergentes et si multipliées ? Aucun qui soit efficace, parce qu'on ne réunira jamais les divers caractères en un seul : l'unité n'est pas l'attribut de l'homme ; c'est, au contraire, de tout un peu qu'il tient son existence, ce dont il est très difficile de former un ensemble, à peu près et jamais parfait. Cependant, par une instruction unique et générale, par des principes avoués des maîtres dans les sciences et les arts, et surtout par une classification reconnue des caractères de l'homme, de leurs mixtes et des facultés y relatives, chacun apprendra, connoîtra mieux un jour sa fonction particulière, et n'ira plus la cherchant presqu'au hasard, en perdant les trois quarts de sa vie sans connoître sa destination par vœu de nature, et sans être fixé d'une manière utile à soi-même et à la grande communauté. De plus, on connoîtra mieux alors la marche et contre-marche des passions. On dira : 1° l'homme est né imitateur, ne faites devant lui que ce que vous voulez qu'il fasse ; surtout, n'agissez pas différemment de vos préceptes ; 2° en rien, ne trompez l'homme, si vous ne voulez pas, tôt ou tard, qu'il vous trompe; 3° plus de mystères. Dites franchement : on est sûr, on espère, on ignore (1). Jusqu'à présent, on a trompé les foibles et les sots, mais, je le demande, qu'a-t-on gagné ? L'état de nos mœurs est une effrayante réponse à cette question. Vérité, vérité ! Sur cent circonstances où le mensonge est nuisible, il n'en est qu'une, peut-être, où la vérité peut nuire ; alors, taisons-la, en attendant le moment opportun de la révéler. Oui, l'expérience nous donnera des hommes d'un caractère plus nu. Les élus ne seroient pas toujours pour le ciel. Le physique se plie au moral déterminé. L'homme probe fleurira de la cendre même des êtres immoraux : c'est par la mort que la nature se purge ; heureux si elle épargnoit les bons et ne moissonnoit que les méchants. Mais sa marche est invariable; ses innombrables combinaisons sont l'effet attentif de ses substances mêmes ; donc, à nous de perfectionner l'homme moral, comme nous cultivons les fruits de nos vergers.

C'est dans ce chapitre que j'eusse pu parler de la femme avant que de parler de l'homme; car je la crois plus près que

Je reviens souvent sur ces sortes de tables physico-morales, comme étant choses d'urgente nécessité. (G.)

nous de la nature. Sa foiblesse ne lui permet pas de résister à ses loix; l'homme, au contraire, ce despote orgueilleux, résiste et succombe avec sa raison, quand la femme se plie et se résigne : c'est le chêne et le roseau de la fable ingénieuse de notre La Fontaine.

Dans les situations les plus épineuses de la vie sociale, j'entends dire aux hommes, même supérieurs dans leur état, que leurs femmes leur portent bonheur; cela veut dire qu'elles leur donnent d'excellens conseils. Dans ce cas, l'amour-propre de l'homme attribue au destin ce qui n'appartient qu'à elles; mais en amour, il ne faut pas, je crois, trop les consulter; elles sont trop partie intégrante et intéressées, plus surnaturelles que vraies.



CHAPITRE XLIII

DES ENFANS DE NOTRE SIÈCLE

Les gens âgés préconisent ce qui se faisoit dans leur jeunesse et trouvent que tout va de pis en pis : erreurs de leurs sens vieillis. Ce sont eux qui, depuis quarante ou soixante ans, ont baissé vers la tombe ; n'ayant plus de cordes à vide dans leur cerveau, les fibres cérébrales étant chargées d'anciens documens, ils ne peuvent plus emmagasiner des idées nouvelles dans leur mémoire ; ils s'en tiennent obstinément et forcément aux anciennes. Il y a folie de trouver étrange que la jeunesse monte et que nous descendons : c'est l'allure de la nature organisée. On diroit (et peut-être est-il vrai) que chaque partie de la terre est à son tour favorisée de la nature : c'est aux grands révolutionnaires à nous expliquer ce phénomène. Mais, en ne parlant que de notre septentrion, il est aisé d'observer que jadis, c'est-à-dire il y a un ou deux siècles, il naissoit un enfant bien éveillé sur dix lourdeaux, tandis qu'aujourd'hui c'est le contraire, il en naît dix spirituels sur un balourd. Est-ce nous ou les temps qui avons changé ? Est-ce l'instruction qui s'est perfectionnée ? Je crois que c'est le tout à la fois. Tout le monde en est témoin : les enfans d'aujourd'hui savent l'histoire ancienne et moderne et la géographie d'une manière surprenante ; en étoit-il ainsi jadis ? Ils savent leur langue par principes comme une gram-

maire; les mathématiques ne seront bientôt plus qu'un jeu d'enfans des deux sexes, et l'on ne peut imaginer combien la raison des femmes et des hommes y gagnera, ni combien les préjugés y perdront. « Votre neveu (il avoit dix-huit ans), me disoit un ancien professeur, sait plus de mathématiques que nous autres vieux. »

La musique instrumentale a prodigieusement gagné : nous avons, par douzaines, de jeunes professeurs de violon qui enlèvent toutes les difficultés à la première vue; j'en suis étonné, quand je me souviens que le premier violon de Rome, dans le temps que j'y étudiois, Réminèse, trembloit comme la feuille lorsqu'il lui falloit, dans une église, jouer vingt mesures de solo (1). Les gammes bien doigtées qu'on a aujourd'hui l'habitude de faire exécuter en tous sens et en tous les tons nous ont donné des femmes, par centaines, qui exécutent au piano avec une légèreté et une élégance admirables. Les femmes écrivent des lettres dont Mme de Sévigné seroit jalouse, des romans qui marquent, après trois ou quatre romans-colossals de l'Angleterre. Nous verrons bientôt des femmes peintres (2) qui surpasseront de beaucoup les Rosalba (3) et les Angélique Hofman, sans peut-être atteindre à la réputation de ces anciennes peintresses, parce que les arts du dessin, de la peinture et surtout de l'optique, ainsi que la méthode d'enseigner, ont fait des progrès sensibles.

Nos danseuses de société sont plus fortes que celles de l'Opéra du temps de Louis XIV. Dans nos spectacles, on voit des enfans de quatre, de six ans (des filles surtout) étonner les spectateurs ravis de la perfection de leur danse. Quel foyer d'amour-propre se concentre déjà dans le cœur de ces enfans!

(1) Grétry se livre ici à une généralisation hardie. Depuis la fin du XVIIe siècle, avec Corelli (1653-1713), créateur de l'école italienne du violon, et Tartini (1692-1770), fondateur de la virtuosité moderne, l'art violonistique s'était remarquablement développé en Italie. A l'époque où Grétry séjournait à Rome, la ville devait compter bon nombre de virtuoses aguerris.

(2) On dit « prêtresse », parce qu'il y en avoit jadis; je crois qu'on ne dit pas « peintresse », « poétesse », parce qu'il n'y en avoit point, ou pas assez pour créer le mot. (G.)

(3) Rosalba, de son vrai nom Carriera Rosa Alba, pastelliste, né à Chiozza en 1670, morte à Venise en 1757. Elle vint en France en 1720, fut reçue à l'Académie de peinture et y envoya, comme morceau de réception, une tête de Muse qui est aujourd'hui au Louvre, collection des dessins.

Mais que de choses encore il nous reste à perfectionner! Un jour, chaque mot aura sa signification sans ambiguïté. La chimie connoîtra plus parfaitement la nature des substances, saura graduer, neutraliser leurs forces; et la médecine, l'art le plus noble, le plus utile, le plus difficile et, pour cela même, peut-être un des arts les plus arriérés, la médecine appliquera, avec prudence, à la santé de l'homme, les découvertes chimiques. N'est-il pas inconcevable que des maladies telles que l'hydrophobie, la goutte, la pulmonie, etc., soient encore souvent incurables au bout de tant de siècles (1)? Le temps doit arriver où il n'y aura que les maladies d'intempérance forcée ou naturelle qui seront incurables. J'appelle intempérance forcée les excès en tous genres, et celle naturelle, la vieillesse. D'ailleurs, n'est-il pas affreux qu'on permette à tant d'ignorans d'exercer la médecine et qu'il leur soit permis d'assassiner le monde impunément, quand on sévit contre toute autre espèce d'assassins?

Un jour, la musique vocale ne sera bonne que chantante, expressive, syllabique, et toujours exactement prosodiée. Il en est ainsi de tout ce qu'on retient par cœur en musique; une seule faute de prosodie dans une phrase musicale qu'on se plairoit à répéter cent fois, suffit pour qu'on s'en dégoûte; le moindre défaut répété nous blesse de plus en plus en toutes choses; c'est la règle, même en amour. La mode nous oblige quelquefois à nous accoutumer à des irrégularités, mais c'est dans des choses d'opinion, et jamais dans celles d'institution naturelle; c'est par dépravation qu'on fait des eunuques, des castrats et qu'on coupe la queue et les oreilles des chevaux et des chiens. Nous connoissons peu la musique des Grecs, mais nous savons que leur chant suivoit rigoureusement la prosodie des paroles, et l'on ne peut supposer qu'un peuple si passionné, si voluptueux chantât sans âme et sans expression ses amours et ses dieux, avec lesquels ils (les Grecs) passoient imaginairement et si délicieusement leur vie. Nous nous rapprocherons

(1) Grétry, qui — on l'a vu plus haut (chap. XXXVII) — prédisait les progrès immenses que devait faire de nos jours l'électricité dans ses applications multiples à la vie moderne, avait aussi l'intuition des découvertes faites par la thérapeuthique dans le traitement de l'hydrophobie et de la tuberculose. Il n'y a que la goutte que la médecine est, jusqu'à ce jour, restée impuissante à soulager.

donc de la musique grecque, quand la nôtre sera telle que je viens de le dire (1). Nous aurons de plus l'harmonie, qui est notre domaine, comme la perspective est celui de nos peintres. Quant à la sculpture et à l'architecture, il semble que notre maximum sera longtemps d'égaler les Grecs.

Les beaux-arts ont un terme qu'on ne peut outrepasser sans risques. On peut perfectionner quelques parties antérieurement négligées, mais qui sait si alors le type principal n'y perd pas ? Les objets ne valent que par opposition d'autres objets ; c'est en négligeant une chose qu'on en fait valoir une autre. Une charmante petite femme seroit difforme si on lui donnoit une taille haute, en conservant ses traits fins et délicats.

On ne peut se faire l'idée de l'enfance du monde physique ; c'est lui qui semble être sorti tout armé du cerveau du maître. Mais le monde moral a dû passer, passe et passera par mille gradations.

Plaignons l'humanité.

C'est du choc des erreurs que naît le vérité.

En rétrogradant au principe de notre existence, supposons que le domaine de nos connoissances à acquérir fût de cent propositions; de siècle en siècle, quelques-unes furent expliquées; c'est ainsi que, de génération en génération, la masse fut accrue, et que l'enfant de nos jours naît homme, respectivement à son trisaïeul ignorant. On fera des hommes comme on fait des fruits : il ne s'agit que de cultiver l'arbre producteur et le fruit naissant. L'homme primitif avoit tout à faire, il erra longtemps, sans doute, dans l'obscurité des siècles ; enfin, il acquit dix, son fils vingt, y compris les dix antécédens, et ainsi de suite jusqu'à cent, où je suppose que nous sommes parvenus. Quel homme assez osé peut dire que nous avons atteint à notre apogée ? O journalistes refroidisseurs ! journalistes chinois qui vous plaisez à borner nos connoissances, celles de limiter les facultés illimitées de l'homme, cessez de restreindre son génie inventif par vos diatribes indécentes. Est-ce donc un si bel emploi que celui d'eunuque

(1) Grétry néglige de tenir compte des modifications intervenues, au cours des siècles, dans les conventions de l'expression musicale, modifications telles que la cantilène hellénique demeure lettre morte pour la presque totalité des auditeurs modernes.

impuissant, qui nuit à qui veut faire? Finissons. Ce n'est pas sans raisons qu'on entend dire partout, et dans toutes les classes, qu'il n'y a plus d'enfans; c'est en comparant notre jeunesse écoulée à celle actuelle que nous faisons cet aveu qui blesseroit notre amour-propre, si nos descendans n'étirent notre ouvrage. On disait à Vestris, père, jadis premier danseur de notre Opéra de Paris, que son fils, son élève, dansoit mieux que lui. « Je le crois, répondit-il, je n'ai pas eu un maître comme le sien. » C'est ainsi que l'amour-propre trouve toujours à se dédommager. La créature la plus difforme, la plus misérable, trouve encore de quoi se consoler dans la compassion qu'elle inspire, tant l'homme est fait pour tirer parti de tout. N'est-ce pas tirer parti de la mort même que de travailler à sa réputation ? Quel homme de sens ne voit pas qu'on n'est reconnu qu'après décès ? Mais de même que le présent est gros de l'avenir, l'avenir flatteur, fût-il douteux, se transfère dans le présent, pour servir de véhicule à l'homme studieux.

CHAPITRE XLIV

DES DEUX « LA HARPE »

On crie, on glose contre La Harpe, parce qu'il a changé de système en route. Pourquoi donc crier si fort? S'il a changé de système, c'est que lui-même a changé. Sommes-nous les mêmes à vingt, quarante ou quatre-vingts ans? Il s'en faut; donc nos opinions changent et doivent changer. Si, dans sa jeunesse, on eût dit à La Harpe qu'il passeroit de l'incrédulité au bigotisme, il nous eût ri au nez. C'est cependant ce qu'il a fait, et il croyoit encore avoir raison (1). C'est par hypocrisie, dit-on, qu'il s'est fait capucin. De l'hypocrisie quand on se sent mourir? Cela n'est pas vrai! En mourant, l'athée Lalande (2) mettoit plus de

(1) On sait dans quelles circonstances La Harpe se convertit au catholicisme; ayant été enfermé pour quelques jours au Luxembourg, comme suspect, il se dégoûta subitement de la Révolution, dont il avait tout d'abord épousé les principes avec enthousiasme; la peur lui brouilla les idées, et la lecture de l'*Imitation de Jésus-Christ* acheva de le troubler. Il redevint, du coup, monarchiste, en même temps qu'il affirmait ses nouvelles convictions religieuses avec un éclat qui lui valut de nombreux désagréments.

(2) Joseph-Jérôme Le François de Lalande, illustre astronome français, né à Bourg-en-Bresse en 1732, mort à Paris en 1807. Il professait hautement ses opinions athéistes, disant : « Je me félicite plus de mes progrès en athéisme que de ceux que je puis avoir fait en astronomie... Le spectacle du ciel paraît à tout le monde une preuve de l'existence de Dieu; je le croyois à dix-neuf ans : aujourd'hui je n'y vois que de la matière et du mouvement. » En 1800, il publia deux *Suppléments* au *Dictionnaire des athées* de Sylvain Maréchal, qui range, parmi les athées célèbres, les philosophes de tous les temps, y compris Socrate,

jactance, étoit plus hypocrite (1) que La Harpe; peut-être que l'athée a soutenu son rôle en tremblant. J'aime mieux l'homme qui dit franchement : « J'ai été dans l'erreur et je me repens. » Il y a certes plus de douceur à espérer qu'à désespérer sur son avenir. Les merveilles visibles de la nature annoncent son auteur. De plus, l'esprit particulier qui vivifie l'homme, son amour-propre, qui n'est ici que l'heureux sentiment de sa force, et son désir inné d'immortalité, suffisent pour lui faire croire qu'il peut être encore après avoir été.

« On ne comprend pas qu'un homme, après avoir été poëte, philosophe, déiste, presqu'athée, devienne dévôt à la fin de sa vie ». Ce sont là les propos qu'on tenoit hier encore sur le compte de La Harpe, qu'on comparoît aux deux Sosie de l'*Amphitrion*. C'est depuis qu'il est mort qu'on l'attaque si généralement. De son vivant, on redoutoit son bec d'acier, ses ongles crochus et sa plume acérée. Quelqu'un demandoit encore comment il étoit devenu plus méchant dans l'état de dévotion qu'auparavant. On citoit en preuve une pièce de vers inédite où il traite Voltaire, jadis son cher maître, son idole, et J. J. Rousseau, avec le dernier mépris. Je répondis à cela qu'on devenoit dévôt par différentes causes : par foiblesse d'esprit, — et ceux-là sont les jouets des Tartuffes; par dégoût des hommes et de la vie : tel fut La Harpe; ceux-là, plus énergiques, méprisent l'homme, méprisent l'œuvre de Dieu pour venger le Créateur. Tout prouve que l'homme est esclave de sa nature actuelle, et qu'à mesure qu'il change, il s'imagine que toutes choses ont changé. La Harpe fut prisonnier pendant la Révolution pour avoir été patriote; c'est alors que la rage de l'humiliation lui inspira la haine des hommes et qu'il se jeta dans les bras de Dieu. Si on lui eût dit : « Bientôt tu seras libre, tu reprendras tes premiers principes », il eût répondu : « Non, mes principes actuels sont le résultat de mes derniers sentimens; c'est le cri de ma conscience que je proclame. » Et il mourut pour ne plus se dédire. Dans ses œuvres posthumes à la raison première, et en

saint Augustin, saint Thomas, Bossuet, Fénelon et jusqu'à Moïse, Mahomet et Jésus-Christ. Voir, page suivante, la note de Grétry. Celui-ci reviendra sur ce sujet au chapitre premier du volume V, *Réparation envers l'astronome Lalande*.

(1) La jactance et l'hypocrisie sont également des mensonges. (G.)

parlant de mes opinions philosophiques, il dit que je changerai de façon de penser. Cela peut être vrai; qui peut répondre entièrement de son avenir? Mais je proteste que j'espère, avec ferveur, avec larmes, l'immortalité des âmes. Renoncer au bonheur de me retrouver avec mes enfans, ma femme que je viens de perdre en l'adorant (1), est au-dessus de mes forces. Si c'est une erreur, elle me plaît, me fait du bien et ne nuit à personne. Je ne me reproche pas une seule fois d'avoir menti de gaieté de cœur. Si dans mes derniers instans on s'empare de moi, je dis d'avance ce qu'eût dit La Fontaine : « Je suis foible, je suis mourant, faites de moi tout ce qu'il vous plaira (2). »

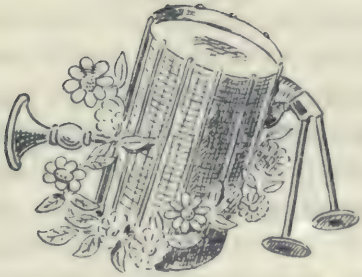
Dans l'univers, que d'âmes à conserver, dira-t-on, depuis l'immensité des siècles passés et dans l'immensité des siècles à venir! Mais qu'est-ce que ce nombre d'âmes en comparaison de l'infinité de l'espace? Concluons.

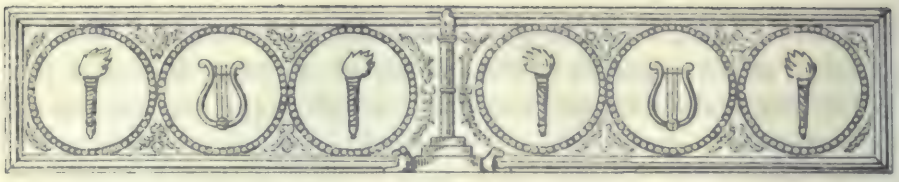
Nos passions sont les ressorts qui nous font agir. On dit improprement : l'âge des passions, car chaque âge a les siennes. L'enfant ne peut suffire à substanter son être, dont le développement ne s'arrête ni jours ni nuits. Le complément de l'individu amène le désir de la reproduction : rien de plus naturel que de se dédoubler quand on est double, quand il y a trop pour un, quand l'unité souffre de la surcharge. La vieillesse retourne à une espèce d'enfance; même foiblesse, même envie de la corroborer. Mais c'est le retour du soleil; il marche à l'hiver comme dans le printemps il marchoit à l'été : c'est le mouvement rétrograde qui succède forcément à l'ascension de toute force quelconque, arrivée à sa brillante et ultime période. Puisque l'homme se métamorphose de telle sorte dans le temps et par le temps, ce ne peut être que par amour-propre, par dissimulation envers lui-même et les autres qu'il s'efforce de paroître toujours le même. Quand en lui tout est changé, il y a presque toujours excès dans nos désirs : on veut trop lorsqu'on est fort, on veut trop quand on est foible; la nature nous pousse à la mort en nous faisant abuser de la vie. Que lui importe que l'atmosphère

(1) Elle est décédée dans le mois de mars 1807; j'écris ceci en juillet 1808. (G.)

(2) L'athée Sylvain Maréchal me disoit un jour qu'il m'avoit mis dans son *Dictionnaire des athées*; il vit que cela me déplaisoit. « Tranquillisez-vous, me dit-il, j'y ai mis aussi Fénelon, Bonaparte et Jésus-Christ. » — « En ce cas, lui dis-je, on ne peut se plaindre de se trouver en si bonne compagnie. » (G.)

ne soit formée, remplie que de nos derniers soupirs! Eternel serpent, elle se nourrit d'elle-même, et ne peut finir que par l'idée inconcevable que ce qui est au physique ne soit pas ou ne soit plus.





CHAPITRE XLV

DE L'EXISTENCE DE L'ÊTRE RESPECTIVEMENT A L'ÂGE

La création est incompréhensible à l'homme : c'est là que la main de la nature l'arrête le plus fortement. Nous sommes comme une troupe d'insectes tournant à l'entour d'un cercle immense, qui renferme cette grande vérité, que jamais nous ne pourrons expliquer.

Notre existence et sa fin peuvent se diviser en dix sections ou stations, ainsi qu'il suit :

1. Gélatine;
2. Fœtus;
3. Naissance à terme;
4. Enfance;
5. Puberté;
6. Adolescence;
7. Virilité;
8. Vieillesse;
9. Décrépitude;
10. Mort.

Le germe non fixé à sa destination est perdu pour l'espèce; c'est pourquoi nous ne lui donnons pas encore un droit actif et

positif à l'existence de l'être : c'est l'homme *in partibus*. Mais la gélatine est l'homme commencé; il n'a plus qu'à suivre sa formation naturelle. Cependant, tel germe, tel homme, à moins qu'on ne le dégrade par des excès ultérieurs (1). Si l'homme songeoit au bonheur ou au malheur de sa race, il regarderoit l'acte de sa reproduction comme le plus solennel de sa vie.

Le fœtus est le germe et la gélatine consolidés; le cœur bat, le mouvement est donné, la mort seule peut l'arrêter. Qu'est-ce donc que la vie? Le mouvement. Qu'est-ce donc que la mort? La cessation totale du mouvement. Où est le mouvement? Dans les esprits qui s'élèvent; dans les solides qui pèsent et s'abaissent; dans les liquides qui s'insinuent. Où est le rapprochement ou l'éloignement des substances entre elles? Dans leur affinité ou leur hétérogénéité physique. Qui a fait tout cela? Celui seul qui pouvoit le faire.

La naissance à terme est le fruit mûr qui se sépare de l'arbre. Si l'on hâte ou si l'on retarde sa maturité par des excès, il s'en détache avec effort; alors, nous accusons la nature de cruauté, tandis que le mal que nous éprouvons est notre ouvrage. Il semble d'ailleurs que la nature montre partout une compensation opposée entre ses actes : après le plaisir, la peine suit; après la peine, suit le plaisir; et puisque rien n'est durable dans les deux mondes physique et moral, il en doit être ainsi : continuité de peines, continuité de plaisirs, n'est pas une marche naturelle. J'ai souvent dit aux femmes grosses qui redoutent l'accouchement de ne pas croire être délivrées à chaque douleur qu'elles ressentent pendant le travail; il en faut autant qu'on a commis d'irrégularités ou d'excès antérieurs, leur disois-je : c'est la peine du talion.

La stérilité est un mystère pour nous, elle peut provenir des deux germes des époux, ou des organes génitaux qui ne sont point en rapports convenables. Tel homme et telle femme qui ont eu beaucoup d'enfans n'en ont aucun étant mariés. Tels époux restent dix ans sans postérité, après quoi elle paroît belle et forte; l'âge des époux a changé leur tempérament; ils n'étoient pas en rapports utiles, mais perfectibles; ils y sont maintenant.

(1) Je ne pense pas qu'on puisse réparer de même les vices d'organisation provenant du germe de ses générateurs. (G.)

Dans toutes les choses de première nécessité, la nature produit au-delà du besoin ; elle compte sur les accidens. Si chaque désir, chaque acte d'amour étoit productif, le globe seroit trop petit ; si tous les enfans devenoient pères, la peste et la guerre régneroient de continuité sur la terre. Avant de finir ce paragraphe, disons que ce n'est pas assez d'arriver à terme, il faut des enfans bien constitués et disposés avantageusement du côté de l'esprit. Quant à la bonne constitution, c'est le rapport entre père et mère qui en décide ; quant à l'esprit vif et pénétrant, quelque bon Allemand nous révélera quelque jour cet important secret. Passons à l'enfance.

L'enfance est l'âge du bonheur : c'est le court passage sur la terre où l'homme vit de concert avec les anges. Excepté la vertu proprement dite (car, à cet âge, on ne sait faire aucun sacrifice), excepté la vertu, l'enfance est douée de toutes qualités aimables, puisque c'est l'âge de la vérité. L'innocence qui supplie arrache notre assentiment : tous ses désirs sont subreptices. Pour peu qu'ils soient raisonnables, notre cœur se dilate en accordant à l'enfance ce qu'elle demande avec tant de grâce et d'ingénuité ; elle ordonne en suppliant ; deux baisers que nous prenons sur deux joues de roses suffisent pour notre dédommagement.

La puberté et l'adolescence sont presque confondus chez l'enfant qui appartient aux peuples instruits. Aujourd'hui que les méthodes d'instruction sont perfectionnées, et se perfectionnent chaque jour, le pubère surveille, surpasse souvent en raison l'adolescent déjà dominé par ses passions. Je ne sais si Rousseau, dans son exil, a bien distingué ces deux âges, mais il me semble que c'est dans celui de la puberté qu'il faut donner à l'enfant l'initiative des sciences ou arts auxquels on le destine, sous peine d'être un jour un homme des bois, et non un citadin. Poussé d'une sève printanière, il peut tout dans cette prémice sentimentale ; il faut profiter des avantages de cet âge d'autant qu'il passe rapidement et qu'à chaque instant l'enfant pubère peut devenir adolescent. Je me rappelle cet instant magique, sublime et presque surnaturel, puisqu'alors l'esprit l'emporte sur la matière peu volumineuse ; je me rappelle que, n'osant répondre à l'affection des jolies femmes (qui à cet âge font des caresses trop

affectueuses aux enfans pubères, en feignant de croire qu'ils sont encore dans l'âge de l'innocence), c'est à la mère de Dieu que j'offris mon premier hommage (1). L'amour virginal qui me dominoit et l'envie de parvenir dans mon état n'étoient qu'un vœu qui s'exauçoit avec mes efforts pour plaire à ma divine maîtresse. C'est donc à une timidité naturelle que je dus cette disposition heureuse, et je crois que tout enfant pubère qui ose trop avec le beau sexe n'est pas doué d'une sensibilité assez vraie, assez profonde pour être productrice dans les beaux-arts.

Ce n'est pas sans raisons que la timidité règne chez certains enfans; c'est leur précocité qui en est la cause; ils n'osent rien parce qu'ils désirent trop. L'enfant non timide, au contraire, n'a qu'un vague insignifiant dans l'imagination; que craindroit-il? Pourquoi seroit-il timide? Il ne forme aucun vœu décidé : il baise le sein d'une femme comme il joue avec son cheval de bois. Le polisson qui ose tout fait fuir les petites filles; elles semblent deviner qu'il est sans conséquence puisqu'il est sans timidité. Mais l'enfant timide ne se déniaise que par les agaceries des filles plus âgées que lui. L'allure féminine est de reculer quand on avance, et d'avancer quand on recule; c'est un jeu qui finit par le même dénouement; c'est une guerre amoureuse qui ne vise qu'à la paix. La virilité est l'état majeur de l'homme. Conquérir par amour, par amour-propre, femmes, richesses et gloire, sur terre et sur mer, ne suffit pas à son ardeur. Par instinct, il fait la guerre à quiconque ne veut pas lui céder le pas; il semble guerroyer, exterminer les hommes pour avoir plus de femmes à sa disposition. Combien t'en faut-il, bon homme, pour être satisfait? Bientôt une te suffira et te maîtrisera, si tu ne mets de l'ordre dans tes prouesses. La nature veut que celle qui nous met au monde nous mette en terre, si nous abusons, de même que le soleil nous fait vivre et nous hume : c'est ainsi que la nature se sert du même ressort pour exécuter des opérations opposées. On voit souvent de ces memnons, libertins, joueurs et buveurs déterminés, qui semblent narguer le genre humain. Eh bien, au bout d'un an, quelque petite grisette de

(1) Voyez mes *Mémoires ou Essai sur la musique*, au commencement du tome premier. (G.)

quinze ans a réduit nos héros presqu'au néant. Si l'on avoit dit à ces Hercules tapageurs : « Voilà l'Omphale qui vous fera filer doux », ils se seroient crus déshonorés. Cependant, ils éprouvent que nous ne sommes forts que par *interim*, en n'abusant pas de notre puissance ; ils se croyoient indépendans de la nature tant que leur fièvre virile les exaltoit ; ils sentent enfin que tout a son terme, que tout a son maître, que quelques liquides de moins rendent leurs solides plus débiles que ceux de l'enfant qui vit d'aplomb sur sa réelle constitution. Alors, les temps du *peccavi* sont arrivés ; ils se soumettent, n'ayant rien de mieux à faire que de se résigner ou de se pendre.

Un poëte italien nomme la vieillesse : *il mezzo statu quo*. En effet, dans cet état, on appartient plus au passif qu'à l'actif, au présent qu'au passé et à l'avenir, on est plus à soi qu'aux autres, plus foible d'imagination que dans les âges antérieurs, où l'on ne vivoit que dans le lendemain. On sent maintenant qu'on n'a plus qu'un reste d'existence à sa disposition commodément ; on possède peu, il est vrai, mais on jouit sans distraction. C'est l'homme d'ordre qui, dans la médiocrité de sa fortune, vit avec plus d'aisance que le riche désordonné et malaisé. On se félicite de la victoire remportée sur soi-même ; victoire aisée quand on la doit au calme des passions fugitives. Le vieillard voit sa vie en abrégé et d'un coup d'œil ; en s'en rappelant le cours, peu d'époques le frappent. Au physique, les plaisirs de l'enfance, son entrée en virilité, ou son premier amour. Au moral, son premier succès dans l'état qu'il a professé, la perte de sa compagne chérie, de ses enfans, d'un véritable ami... Tous les interstices (1) de ces époques majeures sont anéantis dans la perspective temporaire ; il faut lui en rappeler les détails, pour qu'il s'en souvienne : alors, il sourit au temps passé et il croit que la vie n'est qu'un songe. Rien de tout ce qui s'invente, ou se perfectionne aujourd'hui, n'a de charme pour la vieillesse, parce qu'elle-même est de l'ancienne fabrique. Ses organes, formés au vieux style, ne peuvent se prêter au nouveau ; c'est même un chagrin pour elle de voir changer les usages admirables de son bon vieux temps. « On ne fait plus de ces vieux airs »,

(1) Tous les intervalles...

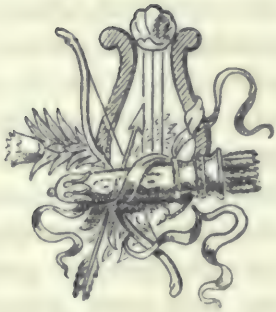
disoit une vieille, après avoir chanté. Elle avoit raison en cela ; rien de si difficile que de faire un air qui dure un siècle.

La défiance ou la crédulité est le partage du vieillard : défiant, si dans sa jeunesse il fut rusé; crédule et simple, s'il fut bonhomme. Un vieux romantique (1) catholique, passager à Genève, racontoit à son maître qu'il venoit de l'office. — « Quel office? » — « C'est aujourd'hui la fête de Saint Rousseau. » Et il fait tous les détails de la procession et du prêche. Les Génevois, dans le temps de la Révolution, célébroient effectivement ce jour-là une fête solennelle en l'honneur de Jean-Jacques, leur compatriote.

La décrépitude est redoutable à l'homme plus que sa mort. Cette mort anticipée l'effraye à tel point qu'il souffre par avance de ce non-être qui l'humilie. La mort lui laisse espérer quelque chose de mieux que sa première vie, mais l'abnégation de son être lui paroît inconcevable, étant dans la vigueur de l'âge. Quoi, cet être si florissant, si beau, si rempli de génie et d'esprit, restera gisant sans facultés ni mouvement? Oui. Il sera masse d'argile, qu'un dernier souffle animera, et qu'un seul rayon de soleil enlèvera dans l'océan des airs? Oui. O mort, hâte-toi de terminer cette triste passiveté. Laisse-nous l'espoir de revivre, plus que dans nos substances partagées entre les élémens de vie, ne détruis pas le *moi humain*, sans lequel nous ne concevons plus l'existence. Éloigne de nous les dilemmes qui affligent plus qu'ils ne consolent. Les *Ci-gît*, *ci-repose en paix*, disent nos successeurs. Pourquoi, homme, si tu crois, si tu espères, ne dis-tu pas : « Rien de cet être illustre n'est ici que sa matière; son esprit plane dans les cieux »? Si ton espoir dépasse tes doutes, retiens donc ta douleur, elle offense celui qui te fut cher ; compare son bonheur à ta misère : *Jouissance éternelle, souffrance sans relâche*. S'il existe, il est heureux, car il fut bon ; s'il n'existe qu'élémentairement, que pleures-tu? Pourquoi pleures-tu? Sur quelques restes de substances terrifiées, ou sur le nuage qui se promène sur ta tête (vois quelle est ton erreur), dont tu invoques le salutaire ombrage et l'ondée rafraîchissante en été et dont tu redoutes l'influence au solstice d'hiver. Homme, jouis de la nature, prin-

(1) Le mot avait été créé peu auparavant par Jean-Jacques Rousseau.

cipale aiguille de l'horloge éternelle, qui sans toi marcheroit dans le même ordre et dans la même perfection ; contente-toi de naître, de vivre, de mourir sans l'avoir voulu, et sans d'inutiles oppositions. Ton existence ne compte pas plus dans l'éternité des temps que l'ombre de ton corps qui renoît et s'efface avec les rayons du jour : la nature n'estime que les espèces, et se joue des individus.



CHAPITRE XLVI

EFFETS DE LA FOUDRE

Il est évident que les substances élémentaires sont les mêmes dans l'atmosphère que sur la terre et dans le centre de la terre, avec cette différence que le soleil ne pompe que l'essence ou l'esprit de toutes choses appartenant aux trois règnes, animal, végétal et minéral. Il est donc également évident que la foudre, telle ou quelle qu'elle soit, a des rapports physiques avec tout ce qui est sur la terre et dans ses entrailles. Après cet énoncé, on ne peut être étonné des effets divers du tonnerre, qui foudroye une chose en laissant l'autre intacte. Le feu et l'esprit de toutes choses, lancés par l'explosion, s'attachent à leurs analogues, comme la mère est attachée à son enfant parce qu'il est de même nature qu'elle et qu'il fut engendré par elle.

Dis-moi qui tu hantes, je te dirai qui tu es.

On m'a dit, et je l'ai cru, qu'une commode à trois tiroirs avoit été dernièrement incendiée ainsi qu'il suit : que le tiroir d'en-bas et celui d'en-haut, remplis d'effets appartenant au maître de la maison, avoient été réduits en poudre, tandis que les effets contenus dans le tiroir du milieu et appartenant à la femme, n'avoient été nullement endommagés. Il est aisé de

concevoir que les hardes du mari, la plupart sans doute portées par lui, étoient en rapport avec la foudre actuelle, et que celles de la femme ne l'étoient point.

On dit que la chaîne électrique est interrompue, si un castrat se trouve mêlé parmi les êtres entiers : cette expérience devroit être constatée ou rejetée depuis longtemps.

L'électricité doit être en grand rapport avec les essences séminales. Je demandois un jour à une paysanne, ma voisine de campagne, comment il se faisoit que son chien étoit attaqué par tous ceux de son espèce, mâles et femelles. « Je n'en sais rien, me dit-elle, mais il est coupé. » D'autres prétendent que les femelles seules attaquent les châtrés de leur espèce : expérience à faire. Nos femmes en Italie ne sont pas autant que les bêtes subjuguées par la nature; elles se sacrifient volontiers à la longue espérance de terminer leur bonheur.

Tout ce qui est fortement électrisé attire la foudre, qui est toute électrique. L'autre jour, en retournant chez moi à l'Hermitage pendant que le tonnerre grondoit, je trouvai sur mon chemin un couple d'amans réfugiés sous un arbre; le jeune homme et la jeune fille se tenoient embrassés, et brûloient, sans doute, du même feu que celui de la foudre. Je réfléchis un instant sur leur position, et je leur conseillai de se séparer jusqu'à ce qu'il ne tonnât plus; car le tonnerre, ajoutai-je, n'aime pas les amoureux, ou peut-être il les aime trop. « Vous risquez de perdre la vie si vous restez ensemble. » L'arbre sous lequel ils étoient est, comme on sait, un puissant conducteur; eux brûlaient d'amour, car je les connoissois... Je les crus en danger plus que moi, plus que d'autres; ils se séparèrent à mon invitation. Rentré chez moi, je racontai cette historiette, à laquelle quelqu'un répondit que mes amoureux ne s'aimoient pas infiniment, puisqu'ils s'étoient séparés.

Les mœurs des amans sont en péril dans un temps d'orage, le feu de la foudre et celui dont ils brûlent sont trois feux qui ne cherchent qu'à se réunir : Didon et le pieux Enée ne résistèrent point à ce puissant magnétisme. Pope, dans ses lettres à Mme de Montague (1), dit aussi que deux amans furent foudroyés

(1) Mary Pierrepont, lady Wortley Montague, fut célèbre par son esprit autant que par sa beauté. Pope la chanta en vers et en prose, puis l'attaqua vivement pour la punir d'avoir

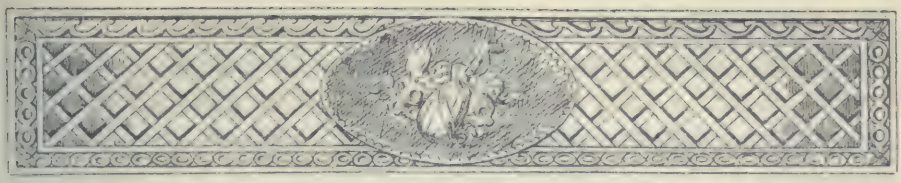
sous un hêtre, reposant ou, pour mieux dire, soupirant dans les bras l'un et l'autre, sur une meule de foin ; il leur fit élever un tombeau et composa leur épitaphe. Toujours et à tout âge, on s'intéresse, ou l'on envie peut-être le sort des amans. C'est le temps des orages physiques et moraux, mais c'est celui où la vie est à son apogée : amour, c'est vie ; indifférence, c'est mort.

Finissons par une scène assez plaisante qui eut lieu chez moi à la suite d'un coup de tonnerre. Ma maison de campagne étoit alors à Auteuil, rue des Garennes, aujourd'hui rue Molière. Le tonnerre écrase et brûle un abricotier dans mon jardin ; une dame, qui étoit avec nous dans le salon, se croyant foudroyée, court dans l'escalier et de chambre en chambre, en criant de toute sa force à tous ceux qui vouloient la suivre pour la rassurer : « Je suis morte, ne me touchez pas, je tomberois en poussière ! »

répondu à une déclaration d'amour par un éclat de rire. Ses *Lettres,* écrites à ses amis d'Angleterre pendant un séjour qu'elle fit en Turquie, sont charmantes ; Pope, qui n'était pas encore brouillé avec elle, lui adressa plusieurs lettres aussi. Le tout a été publié à Londres et traduit en français par Anson (1805).

CINQUIÈME VOLUME

DU MANUSCRIT DE GRÉTRY



CHAPITRE PREMIER

RÉPARATION ENVERS L'ASTRONOME LALANDE

J'ai dit, chapitre XLIV du précédent volume, que Lalande (1) étoit peut-être moins ferme, moins sincère en mourant athée, que La Harpe expirant dans le sein de la religion. Il est certain que, dans ce passage de vie à mort, le doute seroit plus fatiguant que la foi du charbonnier, si l'homme qui se meurt pouvoit s'occuper de quelque chose autre que de mourir. Heureux le sauvage qui meurt seul au pied d'un arbre, et maudits soient ceux qui, parmi nous, et sous quelque prétexte que ce soit, tourmentent les mourans, souvent par l'orgueil de disposer de l'être qui, naguère, leur imposoit le respect. Revenons.

On nous parle de la foi, comme d'une plante indigène à tous les pays, à tous les états. Il s'en faut. Si croire aveuglément est une vertu, elle n'appartient qu'au commun des hommes, dont le nombre diminue chaque jour. Avec de la foi seulement gros comme un grain de moutarde, vous dit-on, on peut transporter les montagnes d'un lieu dans un autre. Celui qui dit cela, en a-t-il transporté beaucoup? Se donne-t-on la foi, comme la santé? Qu'on nous dise donc par quel régime on se la procure, où on l'achète, où on la trouve? Quand le malade

(1) Voir tome I, page 178, tome II, page 186 et ci-dessus, page 206.

dit : « Je veux me bien porter », on lui en donne les moyens; l'incrédule a beau dire : « Je voudrois croire », on ne lui en fournit aucun. « Croyez, vous croirez », est la logique mystique des initiés, à laquelle l'incrédule répond : « Faites que je croye, je croirai. »

Cependant, malgré les doutes que j'ai supposés à Lalande, il est mort au sein du repos philosophique le plus parfait. La vie de cet homme (qui n'avoit d'autre foiblesse que de vouloir paroître continuellement sur la scène du monde), sa vie, dis-je, fut toute exemplaire : laborieux autant qu'on peut l'être, aussi actif à obliger qu'à chercher une nouvelle planète, nageant dans le bonheur quand il pouvoit soulager un malheureux, n'écoutant ni son âge, ni ses infirmités, toujours agissant jusqu'à son dernier jour pour l'avancement des sciences... Il se fait conduire à un cours de physique; arrivé à la porte du physicien, il fait demander la permission d'entrer; on répond que M. de Lalande est le bien venu partout où l'on traite de sciences; il entre en robe de chambre, en pantoufles et en bonnet de nuit; on rit, mais on admire la constante activité du vieillard. Cependant, on le voit pâlir et chanceler; on lui conseille de remonter dans sa voiture; il retourne chez lui, meurt le lendemain en disant à sa nièce : « Ne pleure pas, Lolotte; demain, ma fille, sera ton tour. » D'après l'émulation soutenue de cet homme pour son art, on pourroit croire que, s'il eût eu plus de croyance dans l'avenir, il eût dans ses dernières années éprouvé l'anxiété de vivre ou le désir de mourir, pour dans l'autre monde observer de plus près le firmament. Lalande a, je crois, toujours vécu garçon; il croyoit aussi que se marier jeune, c'est trop tôt; et que vieux, c'est trop tard. Je lui disois un jour qu'un vieux qui se marioit ou se remarioit étoit aussi ridicule qu'un vieux danseur; il fut de mon avis. Un jour, à l'Institut, il me demanda ce que je pensois d'un beau discours qu'on venoit de lire; je lui répondis que je ne me fiois pas plus à l'éloquence emphatique qu'à la toilette des femmes.

Il fut, l'hiver où il mourut, baiser les pieds de Pie VII, alors aux Tuileries. Croyoit-il au vicaire, ne croyant pas au curé? Lorsqu'il se fut retiré, on dit au pape que c'étoit M. de Lalande. « Comment est-il possible, dit le Saint-Père, qu'un homme qui

connoît si bien le ciel méconnoisse son auteur? » Mots admirablement apostoliques, et tout à fait convenables dans la bouche du père des croyans.

Sylvain Maréchal (1) a fini, comme Lalande, d'une mort angélique. J'ai déjà dit qu'obligé de paroître avec moi aux répétitions d'opéras dont il étoit l'auteur des paroles, il s'éloignoit, par pudeur, si quelqu'actrice venoit nous parler. J'ai su depuis qu'à son lit de mort, il édifia sa famille et ses amis par sa patience et sa douceur. Sa sœur le supplie de permettre qu'elle pose un Christ au pied de son lit : « Peut-être, mon frère, que Dieu vous touchera. » — « Avec plaisir, ma bonne sœur », répond-il. Il l'eût baisé, si elle l'en eût prié. L'incrédulité passive, tranquille, semble être plus forte que celle active et turbulente. On a pu remarquer que Lalande, dans son système d'athéisme, vouloit faire parler de lui; jamais la moindre ostentation ne parut dans Maréchal. Il se fût mis à genoux devant une madone, pour ne point scandaliser l'honnête citoyen. Au reste, je ne fais l'apologie de ces deux athées que pour dire que l'on peut être parfait honnête homme sans espoir ni crainte de son avenir. Qu'est-ce, dans le vrai, que l'être misérable qui ne fait le bien que par intérêt ou par poltronerie? C'est un frein nécessaire à l'ignorance, dira-t-on. Je l'approuve. Je dis plus : c'est un refuge au malheur; mais il est de nul effet pour le scélérat; une potence terrestre, toujours prête, l'arrête plus dans ses désordres prémédités que tout l'appareil des enfers. Finissons. Croyance positive d'une manière ou de l'autre sembleroit être ce qu'il y a de plus désirable pour l'homme, depuis son âge de raison jusqu'à sa mort. Mais puisque la nature tire un voile impénétrable sur ses plus éminens secrets, résignons-nous, fléchissons sans résistance sous ses loix immuables. Croire et adorer de bonne foi est l'état de l'âme le plus souhaitable et le plus sûr; sinon, voguons le plus tranquillement possible sur une mer inconnue, pour aborder, où? Où tout le monde a été, où tout le monde va, où tout le monde ira, et d'où personne ne revient.

(1) Voir ci-dessus, pages 206 et 208, notes.

CHAPITRES II et III

(MANQUENT)

CHAPITRE IV

REMARQUES SUR L'HOMME SIMPLE ET L'HOMME DOUBLE

Quoique l'homme soit un composé de nombreuses substances qui ont toutes leurs propriétés distinctives, j'imagine qu'il s'établit entre elles une espèce d'accord forcé qui constitue à peu près l'unité dans l'homme bien né. Si le conflit entre les humeurs subsiste, l'homme est double ou multiple dans ses volontés, et toujours dépendant de son humeur régnante : comment l'unité ou la désunité s'établit-elle entre les hommes? Je l'ai dit; c'est par leurs forces physiques respectives. Ce qui se passe dans le creuset chimique où l'on a déposé plusieurs substances, doit s'exécuter dans le corps humain; or, dans le creuset ou autres vases chimiques, les substances s'unissent entre elles par analogie, restent séparées par antipathie, s'absorbent, se neutralisent... Il doit de même résulter, dans l'homme dépendant de ses humeurs, de ses substances constituantes, un caractère à peu près *un*, que je nomme simple; ou mixte, que je nomme double. L'homme simple est déterminé parce qu'il est *un ;* l'homme double est indéterminé; il dit non comme il dit oui, quitte à se dédire encore quand quelqu'un lui a dicté sa leçon. Ainsi les humeurs qui nous font agir étant réputées bonnes ou mauvaises, selon la morale établie dans chaque localité, l'homme, dépen-

dant de ses substances, est forcément bon ou méchant, ou l'un et l'autre tour à tour, s'il participe du bon et du mauvais. Ajoutons que l'exemple, la bonne ou mauvaise éducation sont pour l'être humain ce que sont les vents pour la direction des vaisseaux : quel vent souffle-t-il, se demande-t-on, quand on voit un maître arrogant, de mauvaise humeur? — Mauvais. — En ce cas, louvoyons. Un homme, tellement dur qu'il puisse être par son caractère, est encore traitable s'il est *un;* il ne faut qu'approuver sa sévérité, ou, avec quelques caresses, l'engager à plus de douceur; il est prêt à vous montrer une larme de sensibilité et de repentir : il pleure sur l'inflexibilité qu'il sent en lui, qu'il ne peut vaincre ni guérir. Mais l'homme journellement combattu par ses humeurs en désordre et non fixées, est en état de contradiction continuelle avec lui et les autres; il est intraitable, c'est une déplorable machine ; chaque livre qu'il lit, chaque homme de caractère qu'il entend, l'ébranlent sans le fixer, ou le fixent pour la journée; il veut, ne veut plus ; il dément le soir ce qu'il a voulu le matin, et si l'âge, la maladie ne le rectifient, c'est, en définitive, un homme nul, un homme que le creuset mortuaire peut seul régénérer (1).

On dit vulgairement qu'il faut former le caractère des enfans; c'est donc dire déformer ce qu'a fait la nature. Cependant, je consens à cette réforme, vu l'éloignement de l'état social à l'état de nature; je veux qu'un régime adoucissant rectifie l'enfant colère, et que l'enfant passif soit fortifié; ce sont des médecins physiciens qu'il faut ici, et non des pédans fustigateurs. Ceci indique assez qu'il faut deux sortes de pensionnats : un, où jusqu'à dix ans on ne s'occupe que du physique; l'autre, où l'éducation morale et intellectuelle soit appliquée, avec discernement, au caractère décidé du jeune individu. Suivons les maximes de Rousseau; soignons l'arbre pour qu'il donne ensuite de belles branches, des fleurs et des fruits. A quoi sert de vouloir inculquer mille idées morales à l'être insusceptible de les recevoir, c'est-à-dire à la plus insignifiante des machines? Tant que durera le monde, tant qu'on s'occupera d'éducation, on sera dans l'erreur, si on n'assimile l'homme, tel qu'il soit, aux fonctions

(1) Je ne me dissimule pas que plusieurs fois, dans ce livre, je reviens sur cette matière, dont l'importance autorise les répétitions. (G.)

auxquelles il est appelé. On a beau nous dire qu'on fait ce qu'on voit faire : en singe, soit ; mais non pas en homme. La nature a constitutivement, et en toutes choses, une part d'originalité ; elle est si vaste qu'on reconnoît sa main puissante partout où elle se trouve. Créer est impossible, nous dira-t-on ; nos conceptions montrent toujours la trace de leur origine : j'y consens ; mais dans toutes les parties d'un tout imité, l'ensemble prend une tournure originale qu'on ne peut méconnoître, et qui force à dire que l'artiste s'est rendu neuf en ne combinant, de main de maître, que d'anciens documens. L'obtiendrons-nous, cette heureuse originalité, si nous sommes tous éduqués de même? Jamais. Faire rimer le géomètre ; faire du poète un physicien ; ne distinguer ni tête chaude, ni tête froide, ni sensibilité exquise, ni dureté d'organes ; donner des récompenses à celui qui fait bien sans peines ; infliger des pénitences à celui qui ne peut faire mieux que ce qu'il fait ; nommer grosse bête celui dont on contrarie les dispositions, etc., etc., je ne vois là que l'insuffisance des institutions et des instituteurs, qui ne doivent pas écouter les parens ignorans, qui leur disent gravement qu'ils destinent leur fils à tel état. La nature a parlé avant vous, leur dirois-je ; je suivrai ses indications ; et si votre enfant est né pour être un bon soldat, il m'est impossible d'en faire un bon médecin.

CHAPITRE V

AUTRES RÉFLEXIONS SUR LE MARIAGE

Que penserait-on du propriétaire qui diroit : « Ce bien est à vendre, mais personne ne le connoîtra qu'après l'avoir acheté. » C'est cependant, mais dans un autre genre de marchandise, ce que disent les femmes, et même les hommes qui cherchent à se marier. Entre eux, avant de s'unir, tout est fard, fiction et mensonge; séduction involontaire ou volontaire : involontaire, si leur penchant est réel, mais alors ils ne se voyent qu'à travers le prisme éblouissant de leur passion délirante, qui ne durera pas plus que le temps des orages printaniers. Si la séduction est volontaire et calculée, c'est la fourbe qui prépare les procédés de l'homme, et c'est la fourberie et la coquetterie qui président à tous les mouvemens de la femme. Depuis la toilette la plus mystérieuse jusqu'à la parure la plus complète étalée dans les bals et les spectacles, l'idée de séduire, d'envelopper dans ses filets celui qu'on se destine (et par passe-temps dix autres qu'on trouve sur son chemin) est la pensée dominante des femmes. Tel est, en masse, l'itinéraire du voyage à Cythère, où l'amour conduit les amans, et d'où la satiété les ramène. Que veulent-ils? Se tromper? Ils y réussissent presque tous à merveille. Aussi, quel est le résultat de cette duplicité? Le voici; c'est avec honte qu'on retrace une vérité si scandaleuse et si géné-

rale : après deux ou trois ans, *le meilleur mariage est celui où les époux vivent comme s'ils n'étoient plus mariés.* Mais il n'y a que les riches qui puissent vivre ainsi ; les pauvres cloîtrés dans une même chambre se désennuyent à force de démentis et de coups de poing. Quelle triste perspective pour l'humanité ! L'union qui devoit la conduire à la félicité suprême devient la cause destructive du bonheur ; aussi, on éprouve un certain serrement de cœur en apprenant le mariage de ceux auxquels on s'intéresse. Il est une triste similitude entre les billets de mariage ou d'enterrement ; l'un et l'autre retracent l'idée des tombeaux, ou de l'individu, ou de l'amour. Osons le dire : en général, tout mariage n'est que le commencement d'un divorce mille fois désiré, s'il n'est pas obtenu.

Quand finira ce dédale ? Quand pourra-t-on coordonner le penchant le plus naturel de l'homme, le plus nécessaire à l'espèce, avec le bonheur ? Non, il n'est pas possible que le monde, en vieillissant, ne rectifie une institution qui est la source de presque tous les maux et de tous les crimes.

Depuis Socrate jusqu'aux philosophes modernes et actuels, combien en trouve-t-on qui aient consacré leur plume à célébrer les vertus de leurs femmes et les douceurs de leur hyménée ? Est-ce Socrate, est-ce Diderot, est-ce Rousseau, est-ce mille autres qui n'ont rien dit ? Est-ce Voltaire, qui vécut garçon et qui n'aima jamais que spirituellement ? Montaigne, dans plus de deux mille pages de ses Mémoires ou Essais, revenant sans cesse sur son intérieur personnel et domestique, ne dit que peu de mots de sa compagne, qui, unie à un tel homme, devoit être la plus heureuse des femmes. Vainement, à la table des matières de son livre, cherche-t-on à l'article *Femmes*, quoique très étendu, la sienne propre ; il semble, en vérité, que même pour les êtres vertueux et doctes, le mariage soit une union si délicate, si suspecte, si critique, si hétéroclite pour l'homme, qu'il n'ose se vanter d'en sortir avec tous les honneurs matrimoniaux, ni dans toutes les règles de la pudeur de son associée, dont il répond. Il craint d'exciter le rire en disant qu'il se croit exempt du sort des maris. Montaigne eût été le seul capable de dire, avec la franchise gauloise : « Ma femme a telle et telle qualités... Pour le reste, je m'en confie à la Providence », mais, renfermé dans la

tour de son château, écrivant sans cesse, — et jamais assez pour nous, — il aima mieux tirer le rideau sur les détails de son hyménée, et priver son épouse des honneurs immortels qui accompagnent son nom illustre. Il pensoit, comme les anciens, que la femme dont on parle le moins est la plus honnête : ajoutons que cette discrétion des époux est des plus favorable à leur amour-propre. Car si, en talens, en célébrité, la femme surpasse l'homme auquel elle est unie, il est effacé ; si c'est en vertu, elle le couvre d'opprobre ; si c'est en fortune, il devient maître d'hôtel ; si c'est en beauté et qu'il soit laid, il faut lui souhaiter patience et bonheur.

Oh ! que les Grecs et les Romains, qui attachoient tant d'importance à la seule vertu matrimoniale de leurs femmes, savoient bien que de cette boîte de Pandore, ouverte indiscrètement, sortoient le bien et le mal, la félicité ou le malheur, les délices de la vie ou le désespoir. Tel est l'effet des passions : elles nous font dévier du chemin de la raison ; mais surtout en amour, la nature elle-même nous entraîne dans l'erreur pour accomplir ses desseins. Pour s'unir, les amans se forgent et se donnent mutuellement des qualités dont eux-mêmes n'avoient nulle idée ; ceux surtout qui n'en sont qu'aux préliminaires de l'initiation n'ont qu'à s'écouter pour apprendre l'un de l'autre quelles vertus, quelles perfections ils doivent feindre d'avoir pour se plaire. Ils sont si généreux en éloges réciproques, ils s'élèvent si haut, hélas ! pour retomber si bas ; et ce n'est jamais ce qu'ils veulent réellement qu'ils désignent ; pourroit-on le croire ? C'est le cercle complet des perfections uniques qu'ils possèdent et s'attribuent dont ils sont charmés ; et, à les en croire, c'est gratuitement qu'ils se flattent et se caressent tour à tour ; mais l'instant n'est pas éloigné où ils vont se dire qu'on ne peut résister à tant de charmes. Voilà les grands mots lâchés, et le roman (au moins la plus belle partie) se termine solennellement à la satisfaction de l'amour. Tel est l'effet du plus beau mensonge ; les suites du délire ne peuvent être que le calme stupide ; il faut payer le bonheur dont on a joui, ne fût-ce que par sa cessation. Chaque jour son prestige diminue, et sans l'art perfidement aimable de la coquetterie des femmes dont l'homme est enchaîné, chaque soleil matinal lui inspireroit

un nouvel objet, un nouvel amour ; la société seroit renversée par le principal mobile de son existence. Quel remède à tant de dangers? C'est ici surtout que se renouvelle l'immense difficulté de faire coïncider les deux systèmes naturel et social; forcément, il faut respecter l'un sans nuire totalement à l'autre, et, par une instruction générale, pénétrer l'homme (1) qu'il ne peut vivre en société, sans faire aux autres des sacrifices vertueux. Il en est de l'hymen comme des républiques : vertu et vérité en sont les bases, dont on demande la pratique depuis l'établissement des sociétés, et qu'on n'obtient jamais des hommes que dans une minorité insuffisante.

Quel moyen, enfin, de rendre les époux plus heureux? Je n'en connois qu'un qui puisse être efficace : c'est de dompter l'inconstance par elle-même, en la rendant facile; c'est que les époux ne soient unis que temporellement, et qu'à la supplication de tous deux ils puissent renouveler leur association; il faut enfin que chacun tremble d'être quitté par l'autre; l'expérience a confirmé que les séparations sont rares quand le divorce est facile. Si mille divorces se sont effectués pendant la Révolution, cela prouve que deux mille époux étoient à la gêne et mal assortis; on sait d'ailleurs que, dans ce temps, beaucoup de séparations se sont faites de gré à gré, pour conserver les biens des familles. En général, quels fruits l'Etat se propose-t-il de retirer du mariage? Est-ce des enfans bien constitués? Le seul amour réciproque les donne (2). Les veut-il bien élevés? Ils le seront, si les parens le peuvent, dans des pensionnats soldés entièrement par le gouvernement. Lui faut-il des fonds pour cet objet? La caisse, dite matrimoniale, les fournira; car chaque contractant, selon sa condition, y déposera une somme déterminée qui exemptera les époux de toute autre dépense, soit de contrat ou de culte (3).

C'est dans les mains du législateur éclairé qu'est déposé ce premier des biens qu'on peut nommer *le repos du genre humain*. C'est à lui seul qu'il appartient de fouiller dans le cœur, dans

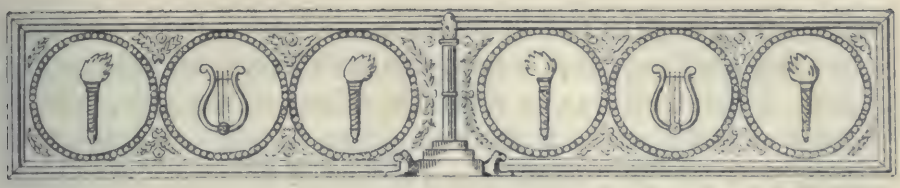
(1) Persuader à l'homme, le pénétrer de cette vérité que...

(2) O Lycurgue, que tu connoissois bien le cœur humain, quand tu voulois que l'époux ne pût approcher que furtivement de sa nouvelle épouse! (G.)

(3) Voyez, dans mon livre *De la Vérité*, le chapitre intitulé : *De la nécessité du divorce*, second volume, page 348. (G.)

les entrailles de l'homme pour lui arracher le fer de l'hymen perfide qui le blesse, en lui rendant ses liaisons d'amour aussi fortunées, aussi respectables qu'elles sont, en général, déplorables et scandaleuses. Mais, répétera-t-on encore, si le divorce s'opère aisément, quel spectacle que ces changemens continuels d'unions ! Quel spectacle, dirai-je aussi, que ce peuple d'infidèles qui ne cherchent pas même à voiler leur parjure ! On abusera, je le sais, mais est-il rien dont on n'abuse, depuis la parole de Dieu jusqu'à la dernière institution des hommes ? Eh ! qu'importe à quel prix on régularise l'hymen trompeur, qui ne se repaît que de rapine et de mensonges évasifs ! Faudroit-il toujours nommer un mariage heureux celui qui n'est qu'une union trompeuse, achetée par la patience, la tolérance, les pardons réciproques, les larmes secrètement répandues et séchées des époux ? Est-ce donc ce qu'on se propose en s'unissant à l'objet dont on est épris et dont on a forgé soi-même les qualités éminentes, qui bientôt disparoissent et se changent souvent en défauts, en perfidies, en dégoûts, quand l'amour a fui ? Il en est temps, le mal est assez vieux, nous avons assez souffert : qu'on nous donne l'unique repos des familles, le repos des cœurs.

S'il faut étendre nos vœux, désirons encore avec ardeur que le sang cesse de couler dans les combats. Qu'un seul Dieu créateur soit honoré de tous, n'importe par quel culte, pourvu qu'il soit simple, pur, intelligible et désintéressé ; que les mers soient libres à l'industrie de toutes les nations, et bénissons d'avance l'être magnanime qui saura desenchaîner ainsi les mœurs et la morale de leurs entraves mortelles. Depuis quatre mille ans, tels sont les biens dont la philosophie cherche à doter l'homme ; mais sa voix est foible pour opérer de tels résultats. Une force majeure à la sienne peut seule achever ce grand œuvre. Oui, depuis quatre mille ans, tels sont les vœux qu'à grands cris la philosophie demande à l'homme pour lui-même et que son aveuglement fatal, son amour-propre, son égoïsme éloignent de lui, parce que chacun se préfère à tous, et que le seul homme de bien, le seul philanthrope aspire au bien général.



CHAPITRE VI

PLAIDOYER POUR MOI-MÊME, ADRESSÉ AU TRIBUNAL DRAMATIQUE

Dans la préface de mon Livre *De la Vérité*, j'ai dit pourquoi je ne composois plus de musique ; mais je n'ai pas assez insisté sur la raison principale, qui est ma santé. Je vais donc, si on me le permet, entrer dans quelques détails à ce sujet. Aujourd'hui qu'on voit que ma résolution est stable et que je n'ai pas fait un serment d'auteur ou d'ivrogne, on me presse plus que jamais de reprendre ma lyre : le puis-je, le dois-je? C'est ce qu'on verra dans la suite de ce chapitre. D'abord, je pense que l'amour, la poésie et la composition musicale vivent des mêmes élémens et qu'en renonçant au premier, on n'a plus de justes prétentions aux deux autres ; quand il n'est plus amoureux, le rossignol cesse de chanter et la mue s'ensuit.

Ainsi que le peut le poète non dramatique et d'autres artistes, nous n'avons pas l'avantage de mettre en séquestre quelque pièce de jeunesse qui ne paroît dans le monde qu'au vieux temps de notre vie; nous sommes deux pour un ouvrage, et l'un ou l'autre est toujours pressé de jouir.

En remarquant le silence de la belle muse qui fit le charme de ma vie, c'est dommage, dit-on, que vous l'abandonniez, puisque vos derniers ouvrages (1) prouvent que votre tête est

(1) *Lisbeth, Anacréon chez Polycrate, Elisca.* (G.)

encore remplie d'idées et de chants musicaux (1). Je le sais; mais pour mettre en œuvre et à leur véritable place ces idées et ces chants, il faudroit que je fisse des efforts surnaturels, que je redoute actuellement; il faudroit (c'est ce que j'ai éprouvé à chaque ouvrage de musique que j'ai fait), il faudroit me monter et remonter la tête presque jusqu'au délire. Alors, ne dormant presque point, ne mangeant presque plus, et souvent crachant le sang, mes idées abonderoient.

Est-ce à mon âge, est-ce à 67 ans que je puis soutenir cet orage des sens, qui me donnera, je veux le croire, un ou deux opéras de plus, mais achetés par le sacrifice du reste de ma vie? Le savent-ils, s'en soucient-ils beaucoup ceux qui me sollicitent à remonter ma lyre? Encore un opéra, me dit-on, le dernier, le chant du cygne; proposition assez inhumaine, puisqu'on sait que l'oiseau expire après avoir chanté pour la dernière fois. Mais, me dit-on encore, vous travaillez chaque jour, chaque jour vous écrivez; autant et mieux vaudroit faire de la musique. Quelle différence de travail et d'étude! Ce que j'écris est affaire de raisonnement; et c'est à force d'imagination qu'on fait de la bonne musique. Mon travail actuel est celui de l'esprit; l'autre, de l'âme, et de l'âme dans toute son exaltation. Quand je jette les yeux sur cinquante ou cinquante-cinq partitions sorties de ma tête, et la plupart de ma plume (2), je suis étonné moi-même de ce magasin de papiers et de cette énormité de notes. Certains compositeurs italiens, je le sais, ont fait jusqu'à cent opéras; mais ont-ils varié leur style et leur chant autant de fois qu'ils ont changé de poèmes? N'y a-t-il pas cinquante opéras dans un, ou un dans cinquante? Barilli, excellent bouffe (3), assistant à une représentation de *L'Amant jaloux* avec sa femme, parfaite chanteuse, lui disoit qu'on ne pouvoit

(1) Les propos flatteurs si complaisamment rapportés par Grétry n'étaient pas dénués d'exagération. Son dernier grand succès avait été la *Caravane du Caire* (1784). Les partitions qui suivent, et particulièrement les dernières (1797-1799), qu'il cite, trahissent les défaillances croissantes de l'inspiration.

(2) Un copiste intelligent a souvent mis au net mon premier brouillon, fort exigu; après quoi, je lui dictois les immenses détails d'une partition. Nous ne pouvons pas, comme les peintres, abandonner une partie de notre ouvrage à nos élèves; nul compositeur, quelque habile qu'il soit, ne peut remplir les intentions d'un autre. (G.)

(3) Louis Barilli, né à Modène en 1767, mort en 1824 à Paris, où, arrivé en 1805, il avait remporté de grands succès dans les rôles de basse-bouffe du répertoire italien.

distinguer deux auteurs dans cette pièce, qu'il sembloit qu'une même tête avoit produit paroles et musique : « C'est, ajoutoit-il, ce qu'il faudra que nous fassions un jour en Italie, si nous voulons intéresser les spectateurs, et ne pas les voir, comme ils font, s'occuper de toute autre chose que du spectacle. » M. Barilli avoit raison, et je suis charmé qu'un acteur italien pense ainsi.

Les chants vagues, le luxe musical ne conviennent que dans les concerts, ou quand le poëme ne présente aucun intérêt ; s'il est attachant, la musique doit s'identifier avec l'action, sinon elle la tue.

Je ne boude pas la musique, tant s'en faut, elle est toujours ma favorite ; quand j'entens mes meilleurs ouvrages bien rendus, je jouis pleinement, comme un père qui voit ses enfans bien portans et bien établis. Mes premiers ouvrages surtout me rappellent le temps de ma jeunesse, et mouillent quelquefois mes yeux sexagénaires ; et, musique à part, je sens alors combien je dois aux poëmes qui m'ont inspiré (1). La meilleure musique jointe à un mauvais drame est comme une belle âme attachée à un corps défaillant ; elle ne peut rien, étant dépourvue d'organes par lesquels elle peut agir.

Dans ses beaux jours, l'artiste vit de sa gloire actuelle, et, plus encore peut-être, de sa gloire future ; dans ses vieux ans, de celle acquise : trop heureux de vivre ainsi sans infirmités, et sans payer chèrement les fatigues qui l'ont conduit au temple de mémoire. Mais à tout âge il faut une occupation, quand, dès sa jeunesse, on en a contracté l'habitude : et celle d'écrire ses pensées sur de différens sujets est la plus convenable à l'âge mûr. L'homme, pour être bon et sociable, a besoin d'être occupé ; alors, il ne songe qu'à son affaire, et laisse vivre en paix les siens et les autres. Jeunes filles qui vous mariez, n'épousez point l'homme sans occupation ; c'est le fléau de la vie ; tout occupé de vous les premiers jours, il est heureux ;

(1) Madame Marmontel ayant fait une fausse couche, on disoit de son mari : «Cet homme ne fera jamais rien qui puisse vivre.» On avoit tort : sans compter ses ouvrages de littérature qu'il ne m'appartient pas de juger, les opéras intitulés *Lucile*, *Silvain*, *Zémire et Azor* et, surtout, *l'Ami de la maison*, sont de charmans ouvrages. (G.)

Ceci corrige un peu, non sans quelque ironie, ce que Grétry écrivait sur le compte de Marmontel dans le chap. XXIX de son deuxième volume (voir tome II, page 96).

mais bientôt, n'ayant point de diversion, il se rendra insupportable. On voit peu d'aimables paresseux ; leur premier titre est de dormir. Chez certains hommes de lettres, la paresse est un avantage réel ; en vingt années, le paresseux produit une petite brochure bien faite, bien piquante : — C'est dommage, se dit-on, que cet homme n'écrive pas davantage ! Disons plutôt que, souvent, c'est une bonne fortune pour lui d'inspirer des regrets, au lieu d'éveiller la critique, toujours inséparable des grands ouvrages.

L'homme travailleur n'a de ressource que dans la continuelle révision de ses écrits : de même qu'un bon horloger, avant de livrer une montre, la pose en tous sens, et lui laisse le temps nécessaire pour voir si elle ne se dérange point, de même l'auteur d'un ouvrage quelconque doit le revoir le matin, le soir, avant et après ses repas, en état de joie et de mélancolie... Et, après tous ces soins et ces épuremens continuels, si son œuvre paroît, la surveillante critique, disons mieux, les érudits *ad hoc* de chaque chose dont il a parlé, l'avertissent encore « qu'on ne fait le tout de rien ». D'ailleurs, quel que soit le talent de l'homme, il dépend tellement de l'état actuel de sa santé et de la température qui l'environne, qu'on oseroit presque dire de chaque vent divers, que les variations du sec à l'humide, du chaud au froid produites par les 32 rumbz, ou parties de la boussole, apportent autant de modifications dans son esprit et ses jugemens.

Il me reste un mot à dire touchant les efforts d'imagination inséparables de la composition musicale, qui ont rapport à la maladie dont j'ai toute ma vie été affecté. Les personnes éloignées de Paris qui sont sujettes à ce mal, et qui ont lu mes *Essais sur la Musique* et mon livre *De la Vérité*, où j'ai parlé de mon crachement de sang, me demandent encore quelquefois par lettres des conseils sur leur santé. Je leur réponds ici que depuis que j'ai abandonné la lyre d'Apollon et les hôtels (1) de Vénus, ajoutons à cela le calme des sens, triste produit des années, les accès infiniment diminués ne se renouvellent qu'aux changemens des saisons. Le docteur Tronchin (2) avoit raison

(1) Grétry a voulu dire évidemment : autels. Le calembour est assez amusant, surtout s'il est involontaire.

(2) Le docteur Théodore Tronchin (né à Genève en 1709, mort à Paris en 1781) avait acquis, à Amsterdam et en Suisse, une grande célébrité, notamment dans la pratique de l'ino-

de vouloir, lorsque j'avois trente ans, me faire renoncer à la musique pour guérir mon crachement de sang; mais alors c'étoit m'ôter l'existence que de me faire vivre à ce prix. Aujourd'hui que je risque de ne pas faire aussi bien que dans ma jeunesse; aujourd'hui qu'il me faudroit plus d'efforts périlleux pour arriver à l'inspiration, je prends le parti de *parler* au lieu de *chanter;* trop heureux si, après avoir longtemps amusé les hommes par mes chants, mes réflexions peuvent encore leur être profitables.

culation dont il s'était déclaré le zélé partisan, lorsqu'il vint se fixer à Paris, en 1766; il y fut bientôt le médecin à la mode, et y amassa une fortune dont il fit le plus généreux et le plus bienfaisant usage.

CHAPITRE VII

DE LA CRUAUTÉ

Les hommes froids ne croyent pas que la musique soit essentielle dans l'éducation ; ils sont loin de penser comme les anciens, qui ne voyoient que l'art des muses capable d'établir la concordance entre les sens. On ne voit pas d'homme habituellement cruel qui aime la musique et les vers, pas plus qu'on ne trouve l'amateur des muses exerçant des cruautés : les exemples qu'on pourroit citer contre cette assertion sont particuliers et nullement généraux. Faut-il que l'homme soit sévère ou compâtissant ? Il faut qu'il soit juste, direz-vous. Eh bien, où trouverez-vous plus de justesse que dans l'harmonie même des sons et des mots ? Et l'habitude de cette justesse, de cette rectitude physique ne conduit-elle pas, par analogie, à la justice morale ? Peut-on aimer passionnément l'ordre ou l'harmonie dans une chose sans la désirer partout ? Dans tous les cas, notre cœur se dilate en exerçant l'indulgence et se resserre dans la cruauté. De quel œil voyez-vous l'homme juste avec trop de sévérité ? De quel œil voyez-vous l'âme tendre qui pardonne ? Cela explique tout. Nous admirons Brutus, mais il fait frémir les entrailles de tous les pères ; on préfère l'orgueilleux Agamemnon s'enveloppant la tête pour ne pas voir égorger sa fille. Dans le vrai, ce sont deux frénétiques : l'un pour la liberté de son pays, l'autre pour sa reli-

gion, qui n'est que le prétexte de sa vanité. Voyez l'homme après avoir exercé la rigueur la plus juste, voyez Brutus lui-même : il va gémir dans un coin, en maudissant l'incohérence des lois sociales avec celles de la nature. Enfin, si nous voulons former le cœur de l'homme à la sensibilité, à l'indulgence, en proportion de nos foiblesses et des tourmens de la vie, nous ne pouvons trop le préparer à la tolérance, et la musique est l'art par excellence qui conduit à la douce pitié.

Si, hors les cas de conserver sa vie, la cruauté est dans la nature, c'est en amour : et encore là peut-on dire que c'est pour conserver la vie. La nature a réuni les extrêmes pour former une passion la plus utile à ses fins : une passion triple, composée d'idolâtrie, de cruauté, d'orgueil, d'un côté ; de pudeur, d'amour, d'amour-propre de l'autre. Là, l'adoration ressemble souvent à la haine, et les querelles ne sont que besoins de raccommodement. Oh ! que Richarson a bien connu l'amour dans ses romans ! Quelle comparaison avec certains faiseurs d'éloge des femmes, où l'auteur ne prouve autre chose, sinon qu'il n'a rien senti pour elles, et qu'il est à la glace, malgré ses efforts pour s'échauffer. Ils ressemblent à certaines gens qui me disent aimer passionnément tel morceau de ma musique, qu'ils me chantent faux à faire reculer de dégoût.

Plus on réfléchit sur les caractères de l'amour, plus on sent que l'égoïsme et l'amour-propre en sont les bases principales. Cette passion est si profonde qu'on ne peut parvenir à l'analyser complètement ; et je sens, à chaque chapitre de ce livre où j'en parle, que je suis bien loin d'avoir tout dit, ni même assez.

La femme fait fléchir l'homme par ses charmes ; celui-ci subjugue la femme par sa force. La femme tendre et timide pleure et se rend ; celle impérieuse dit avec Arsène :

> Non, non, non, j'ai trop de fierté
> Pour me soumettre à l'esclavage ;
> A des égards l'hymen engage...

Quels égards, bon Dieu ! Comme la poésie sait dorer la pilule !

Qu'est-ce que l'amour ? Cette seule question fourniroit des volumes sans nombre, pour y répondre. C'est un sentiment composé en partie du besoin pressant de se reproduire, que la

nature ordonne à l'être par ses organes amoureux et génitaux; et partie d'un désir impulsif qui sollicite un sexe à soumettre l'autre, chacun par ses moyens naturels, et qui n'est au fond que de l'amour-propre déguisé sous le prétexte d'admiration, d'ardeur et d'amour; le peu de cas qu'un sexe fait de l'autre, s'ils se rencontrent d'abord dans un état de misère ou d'abjection : première preuve. Le changement subit qui se fait en eux, si l'être misérable devient brillant : seconde preuve; le plaisir et l'amour que l'homme riche ressent quelquefois, en élevant jusqu'à lui la beauté malheureuse : troisième preuve; le ralentissement subit qu'éprouve l'homme amoureux, si la femme s'abandonne à lui sans discrétion : quatrième preuve; le changement qui s'opère dans l'homme quand la coquetterie de la femme n'est pas assez fine pour dissimuler ses désirs, et faire croire qu'on lui arrache certaines faveurs qu'elle n'eût jamais accordées : cinquième preuve, etc., etc. La pudeur et la coquetterie sont dans la femme deux ressorts naturels qui agissent opposément pour attirer et repousser; et tout cela ne sont qu'essais physiques, réticences morales; et des préparations au grand'œuvre qui s'accomplit quand les parties contractantes se sont mutuellement excitées, l'une à donner, l'autre à recevoir. Le plaisir de faire rougir la candeur et la fierté féminines est d'instinct chez l'homme; et plus sa hardiesse les étonne, plus son amour-propre est triomphant. On ne voit dans ce jeu véritable, le plus naturel du monde, que des *oui* et des *non* croisés, dissimulés; des *non* qui veulent dire *oui* et des *oui* qui veulent dire *non*.

Enfin, pour revenir à l'intitulé de ce chapitre, les cruautés que l'homme exerce sans pitié et avec une fureur canine sous le prétexte spécieux d'amour et d'idolâtrie, sont autant de preuves que l'un cherche à subjuguer l'autre.

Depuis l'enfant, ou le petit chien à la mamelle, jusqu'au vieillard qui, demain, rendra ses os à la terre, il y a égoïsme et cruauté, quoiqu'à l'absence de l'amour. L'enfant qui tette fait souvent crier sa mère sans l'entendre; donc égoïsme et cruauté. Le vieillard compte son or la veille de sa mort; encore égoïsme de son côté, et cruauté de la nature impitoyable; donc l'égoïsme est père et mère de la cruauté; c'est l'hermaphrodite moral.

Voici un fait qui montre clairement l'amour-propre dans l'amour. Une femme de ma connoissance étoit fière d'être aimée d'un homme à la mode; je la rencontre portant une tache noire à la joue; je veux m'informer d'où lui vient cette macule. Je veux la plaindre : « Oh! c'est qu'il m'a mordu », me dit-elle en souriant avec malice.

C'est donc les substances du tigre, du chat et de la chatte que le physicien doit analyser; une fois bien connues et rapprochées de leurs mœurs, on pourra dire : voilà l'amour.

CHAPITRE VIII

SUR JEAN-JACQUES

Les hommes ont tous leurs foiblesses et leurs défauts dont ils conviennent aisément; mais ils ont aussi chacun quelques ridicules, si petits qu'ils soient, dont ils ne conviennent jamais. Pourquoi? Parce que nos ridicules sont de nous, et qu'on attribue ses défauts et ses faiblesses à la nature. Par exemple : celui-ci est bègue, et ne s'en cache pas; s'il a de l'esprit, il amuse doublement les gens sensés par ses récits, les autres par des interruptions souvent placées sur des syllabes impures, et ce n'est pas sa faute. Alors, la jeune fille éclate, ne croyant pas révéler son instinct sur certaines matières; il fait bondir le ventre de la grosse maman, à force de rire; il force la prude à se cacher derrière son éventail, pour faire croire qu'elle rougit; de plus, il prouve que vous avez la langue bien suspendue. « Qu'il est aimable! » Celui-là est myope; au dessert d'un grand dîner, il fourre sa main à travers un fromage à la crême, croyant prendre des marrons dans une serviette. Grands éclats de rire, et *s'il ne se fâche pas, il est charmant.* Mais si l'un et l'autre vouloient dissimuler leurs défauts ou plutôt leur vice de constitution, ils ne les auroient pas moins, et seroient ridicules.

Les ridicules provenant de l'amour-propre sont déplaisans pour ceux qui nous observent, parce qu'on ne peut se faire

valoir ou s'élever sans en rabaisser d'autres. *Bien opérer et se taire* est la bonne méthode; la louange viendra vous chercher si vous ne la mendiez point; si vous la sollicitez, on ne vous l'accordera qu'à charge de revanche.

Les auteurs, les poëtes surtout, sont bien munis d'amour-propre; mais il est si naïf! C'est celui de l'enfant qui se délecte dans sa parure de fête; il raconte à chacun ses bonnes fortunes, ses instans heureux d'inspiration. Il n'en est pas ainsi des richesses gagnées dans les affaires : voyez mon or, dit le financier, mais il garde le silence sur les sources de son opulence. En général, les ridicules proviennent des prétentions morales, et les défauts physiques d'égaremens de la nature, ou de violation envers les loix sociales convenues. Le ridicule de la grandeur, c'est d'y croire quand ce n'est pas le mérite qui la soutient et la fait respecter. Celui des gens de loix vient de la prétention immorale de pouvoir soutenir le pour et le contre du même fait. Le ridicule des prêtres est de se séparer des citoyens pour se faire une patrie, une conscience et une âme *in partibus*. Le ridicule auquel est forcé de céder le comédien, c'est de jouer publiquement des rôles opposés à sa moralité. Cependant, soit parce qu'on s'est trop familiarisé avec sa manière d'être pour s'y complaire, soit qu'on n'aime pas à se dévoiler, à se jouer soi-même devant une nombreuse assemblée, c'est dans les rôles qui diffèrent suffisamment de son caractère véritable que le comédien excelle. J'offris un jour un rôle à un acteur (1). « Il est trop ressemblant à moi, me dit-il, j'y serois outré, donnez-le à un autre. » Disons donc que la femme trop tendre, trop amoureuse, joue mal l'amour; elle ne sait que pleurer et gémir. L'homme inconstant et léger se plaît à nous étonner par une sensibilité exquise pour le théâtre, quoique factice. La petite fille n'a qu'une niaiserie, une naïveté puériles; c'est celle grandelette qui exprime mieux les réminiscences de son jeune âge. L'avare frissonneroit de jouer l'avare devant mille spectateurs...

Il en est ainsi de tous les caractères : c'est plus le physique que le moral du rôle qu'il faut avoir pour le représenter comme il convient; non que je veuille dire qu'un comique se fasse tra-

(1) Jacques Caillot. Voyez plus loin, chap. XXXIV, page 246 et note.

gique, *et vice-versa*; il est des bornes à tout. Ceci prouve que l'imitation doit être distincte de la chose même; si l'imitation, dans les arts, n'étoit ni sentie, ni reconnue, on la prendroit pour la vérité, que souvent on ne regarde plus, parce qu'on est trop habitué de la voir.

Garrick (1), dit-on, étoit bon dans tous les genres; mais Paris, plus difficile, plus fin, moins prévenu que Londres sur le mérite de ses acteurs, lui eût probablement désigné sa véritable place, en convenant d'une certaine généralité de talent pour tous les emplois. *Bon pour tout, mais meilleur pour telle partie* : c'est ainsi qu'on juge ici les premiers talens de toute espèce, depuis le sceptre jusqu'à la houlette; depuis les mathématiques jusqu'au faiseur d'épingles. Le ridicule des femmes est de se faire hommes. Les bonnes gens ont peu de défauts, mais force ridicules, au jugement des gens du bon ton. Ignorer les usages de la grande ville voisine, est-ce donc un si grand mal? Au contraire, c'est souvent un bien que de les méconnoître ou de les mépriser. C'est ce que faisoit Jean-Jacques ; aussi lui prête-t-on des ridicules et peu de défauts. Il ne fut pas reconnoissant; il fut ingrat, dit-on, et, d'un autre côté, on convient qu'il fut un des êtres les plus sensibles, les plus passionnés de ce monde : j'entens par cette contradiction qu'il fut indépendant, et qu'on voulut souvent l'obliger malgré lui. Si je n'avois pas eu, et si je n'avois pas encore des parens à ma charge, j'eusse été et je serois autant indépendant que lui ; sur cent courbettes que j'ai faites, il n'y en a pas dix pour ma part. Jean-Jacques a mis cinq de ses enfans, tous ses enfans à l'hôpital (2); voilà son crime impardonnable. Ici, nous le jugeons à la françoise, quoi qu'il fût, dans l'âme, aussi Spartiate que Lycurgue. On dira que la loi de Lacédémone n'existe pas en France, que nos enfans nous appartiennent, avant d'appartenir à la patrie. Il le savoit sans doute, mais il craignoit qu'ils ne fussent mal élevés par sa femme qui étoit foible et sans instruction, et surtout par ses parens qu'il méprisoit. Se voyant persécuté par ses ennemis, ou croyant l'être, ce qui revient au même pour sa tête, il vit sa triste famille

(1) David Garrick, le plus grand acteur de l'Angleterre (1716-1779).

(2) Ou, plus exactement, à l'hospice des Enfants trouvés. Jean-Jacques Rousseau s'est expliqué là-dessus avec une entière sincérité dans ses *Confessions*; voir notamment le livre VIII (1750-1752).

en proie à la misère, au déshonneur, et à tous les maux qu'il ressentoit. Combien il s'est mépris! Ils eussent été protégés comme les enfans de Corneille et de Racine.

On est navré de regrets quand on pense que l'ouvrier de Paris qui nous sert dans l'état le plus abject est peut-être le fils de Rousseau. Si l'ouvrier d'environ 40 ans, portant sa figure, prouvoit qu'il est sorti de l'hôpital des Enfans trouvés, il recevroit, je n'en doute pas, de puissans secours ; ou si, ayant hérité de la fierté de son père, il les refusoit, on le reconnoîtrait encore mieux, en l'estimant davantage. Il faut avoir l'âme fière et tendre pour sentir et aimer Jean-Jacques ; ceux qui n'ont ni fierté honorable, ni sensibilité de caractère, croyent qu'il n'a joué, comme eux, que des sentimens et des passions de circonstance et d'emprunt. Peut-on mentir à son âme quand elle est brûlante comme la sienne? Entraîné par la vérité qu'on adore, peut-on mentir à sa conscience? Non, ce ne peut être qu'égarement d'esprit; il a cru tout ce qu'il a dit; sa candeur l'atteste; il s'est trompé, il s'est contredit, et cela devoit être, il étoit homme; s'il eût écrit plus jeune, il se fût contredit davantage; pouvons-nous être stables, tandis que le soleil tourne?

Enfant d'une république, errant dès sa jeunesse, formé par le malheur, jeté dans le sein de Paris, du luxe et des préjugés de son temps, protégé par des gens de lettres qui ne valoient pas mieux que lui, il prend tout à coup un effort qui les étonne; il ne ménage pas ses confrères, parce qu'il a d'autres mœurs; ennemi des coteries, il ne peut vivre longtemps avec eux, il se retire ici où j'écris. C'est un ours, se dit-on, qui veut se distinguer, et on l'accable de sarcasmes. Mais on ne maîtrise pas l'opinion, la force ne peut rien contre elle; l'homme ploie, la pensée reste inflexible; et, dans un scrutin général, Rousseau l'emporteroit sur ses détracteurs, à une grande majorité. On verroit alors une nuée d'hommes factices le jugeant d'après eux; des demi-talens irrités d'être effacés par lui; et tous les esclaves des préjugés, gens sans caractère, sans énergie, sans véritable sensibilité comme sans principes, qui n'attaquent le géant que pour avoir l'honneur de lui porter le coup de pied de l'âne. On verroit de l'autre côté la belle moitié du genre humain

presque tout entière; tous les hommes à talens véritables, et toutes les âmes fières et indépendantes.

A ces marques éminentes ou nulles, reconnoissez, lecteur, les ennemis ou les amis de Rousseau. Mais, dira-t-on, ne fut-il pas aussi réfoulé, combattu par des hommes d'un grand mérite, tels que Voltaire, Diderot, d'Alembert et d'autres? Oui, sans doute, et il devoit l'être dès qu'il adoptoit un système opposé à celui de ses devanciers. L'aréopage littéraire n'avoit qu'un esprit : « perfectionner l'homme, l'instruire pour le rendre meilleur »; en prenant une direction contraire, en disant que la source du bien moral est dans l'ignorance, en se gardant bien d'en montrer les effets désastreux, Rousseau leur donnoit une sorte de démenti contre lequel ils devoient réclamer à toute force ; et, ce qui arrive toujours quand on jalouse l'homme à succès, on attaque sa personne, sa moralité, ne pouvant empêcher l'effet de ses œuvres ; mais dans ce cas, et d'autres pareils, les chefs ne sont pas ceux qui éclatent avec le plus de véhémence ; les hommes d'un mérite éminent respectent malgré eux les dons du génie ; ils ouvrent la lice où leurs élèves, leurs imitateurs courent en foule pour combattre à outrance. Le grand homme n'a nul besoin de ces victoires secondaires pour être grand, mais *les grands en sous-ordre* croyent se rendre forts en luttant contre un colosse. C'est Marmontel (1), qui a cruellement dénigré le citoyen de Genève et du monde. C'est La Harpe, qui déchira ses maîtres et Jean-Jacques plus qu'aucun, et qui les damna tous pour aller en paradis. Cherchez, lecteurs, dans les vers suivans, que je ne transcris que pour les censurer, cherchez, s'il vous est possible, l'esprit de paix, l'esprit qui pardonne, l'esprit de l'Évangile, et si vous aimez l'apôtre de la vertu, si vous aimez Rousseau, frémissez en écoutant La Harpe (2) :

L'un qui, dès sa naissance, errant et rebuté (3),
Nourrit dans les affronts son orgueil révolté (4),

(1) Dans ses Mémoires, où je suis peu ménagé. (G.)

(2) Ce n'est qu'à une seconde lecture de ces vers qu'il faut s'arrêter pour lire les notes qui s'y rapportent. (G.)

Sur La Harpe, voir tome II, page 107, note.

(3) Pourquoi reprocher à l'enfance la négligence de ceux qui devoient la protéger? (G.)

(4) C'étoit déjà prouver ce qu'il seroit un jour. (G.)

Sur l'horizon des arts sinistre météore (1),
Marqua par le scandale une tardive aurore (2),
Et pour premier essai d'un talent imposteur,
Calomnia les arts, ses seuls titres d'honneur (3),
D'un moderne lyrique affecta l'impudence,
Du paradoxe altier orna l'extravagance,
Ennoblit le sophisme, et cria : *Vérité* (4) !

Mais par quel art honteux fut-il accrédité?
Partisan de l'envie, il la sert, la caresse.
Va dans les derniers rangs en flatter la bassesse,
Et jusqu'aux fondemens de la société
Il a porté la faulx de son égalité (5).

Il sema, fit germer chez un peuple volage
Cet esprit novateur, la honte de notre âge (6),
Qui couvrira l'Europe et de sang et de deuil (7).
Rousseau fut parmi nous l'apôtre de l'orgueil (8) ;
Il vanta son enfance à Genève nourrie,
Et, pour défendre un livre, il troubla sa patrie (9) ;

(1) Il a le premier fait entendre, à Paris, des chants qu'on ne peut oublier depuis un demi-siècle. (G.)

(2) Tant mieux si elle fut tardive. Son talent eut le temps de se mûrir : alors, c'est le feu concentré qui s'échappe en volcan. Dans les arts, le talent qui s'émancipe trop tôt ne produit souvent que fumée. (G.)

(3) Il seroit difficile de répondre à cela. (G.)

(4) C'est un reproche qu'on pourroit faire de même à l'auteur de ces vers. (G.)

(5) « *Partisan de l'envie* », quel indigne mensonge ! On n'est guère envieux quand on est envié. « *Il la sert, la caresse* » : autant de mots, autant de contre-vérités ; jamais homme ne fut moins cabaleur que Jean-Jacques.

« Autant que vos écrits, travaillez vos succès »,

est un vers qui n'eût jamais été fait, si les auteurs eussent tous ressemblé à Rousseau.

« ... Jusqu'aux fondemens de la société
Il a porté la faulx de son égalité... »

Qu'ont fait autre chose les philosophes de tous les siècles ! Ils ont tâché de rappeler, de ramener l'homme égoïste dans la grande famille. Ombrageux par nature, Rousseau fut toujours bon avec les bonnes gens, les enfans, les femmes sans prétention ; mais dès qu'il voyoit des manières, des préjugés, des airs et des tons, il se sauvoit pour ne rien dire de désobligeant. (G.)

(6) C'est-à-dire qu'avant lui le François n'étoit pas léger. (G.)

(7) Ce vers a bien l'air d'un post-scriptum, d'une prophétie faite après l'événement ; du reste, Rousseau fut-il le seul qui travailla à réprimer les préjugés de ce temps ? Tous les philosophes, et La Harpe lui-même, n'y travaillèrent-ils pas ? (G.)

(8) Ceux qui ont connu La Harpe et Rousseau savent lequel des deux fut le plus orgueilleux. (G.)

(9) Hélas ! pour défendre leurs œuvres, beaucoup d'auteurs troubleroient l'univers. (G.)

Tandis qu'en ses écrits, par un autre travers,
Sur sa ville chétive il régla l'univers (1).

J'admire ses écrits, j'en déteste l'usage (2);
Sa parole est un feu, mais un feu qui ravage (3),
Dont les sombres lueurs brillent sur des débris :
Tout, jusqu'aux vérités, trompe dans ses écrits (4);
Et du faux et du vrai ce mélange adultère
Est d'un sophiste adroit le premier caractère (5).

Tour à tour partisan de l'une et l'autre loi,
Admirant l'Evangile, et réprouvant sa foi;
Chrétien, déiste, armé contre Genève et Rome,
Il épuise à lui seul l'inconstance de l'homme (6),
Demande une statue, implore une prison,
Et, l'amour-propre enfin égarant sa raison,
Frappe ses derniers ans du plus triste délire (7).
Il craint le monde entier qui contre lui conspire (8),
Il se confesse au monde et, toujours plein de foi,
Dit hautement à Dieu : Nul n'est meilleur que moi (9).

Ne voilà-t-il pas un beau passe-port que La Harpe s'est forgé au moment de partir pour l'autre monde? Dans cette pièce inédite (quoiqu'elle soit dans les mains de tout le monde), il n'épargne pas plus les autres philosophes de son temps que J.-J. Rousseau. Si notre théâtre du vaudeville représente quelque jour une pièce intitulée *La Harpe aux Champs-élysées*, il sera curieux de voir comment il y sera reçu et tancé par ses confrères, dont l'âme n'a pu changer, quoique leurs corps soient en partie restés ici-bas. Quant au mérite poétique de cette œuvre posthume, il est reconnu. La Harpe n'eût-il fait que la tirade d'inspiration infernale que je viens de transcrire, il a prouvé qu'il étoit poète; mais pour quel usage, bon Dieu! Maudit soit

(1) Genève république valoit bien une petite ville de la Grèce. (G.)

(2) Que de bonnes choses cependant on y a puisées! Prenons-en le bon, et laissons le reste. (G.)

(3) N'est pas chaud qui veut, M. de la Harpe! (G.)

(4) De fausses vérités; la vérité qui trompe : je n'entens pas cela. (G.)

(5) Au jugement des hommes, il y a, dans tous les livres, du vrai, du douteux, et du faux. Fénelon ne fut-il pas exilé? Etoit-ce pour avoir menti? (G.)

(6) Eh! M. de la Harpe! les deux moitiés de votre vie prouvent-elles votre constance? (G.)

(7) Voyez les derniers mots de ce chapitre. (G.)

(8) C'étoit une maladie; il faut le plaindre. (G.)

(9) Et je crois qu'il dit vrai. (G.)

l'art des vers, l'art d'arranger des syllabes et des mots avec élégance, quand il ne sert qu'à répandre un venin immortel sur une innocente victime. Au reste, après avoir dit que Jean-Jacques est mort fou, La Harpe a subi la peine du talion, puisqu'un autre genre de folie l'accompagna dans la tombe.

CHAPITRE IX

SUR DIDEROT

M. Naigeon (1) nous a annoncé la vie de Diderot, son maître et son ami. Nul ne peut mieux que lui nous retracer l'existence de ce nouveau Socrate (à la ciguë près), puisqu'il a vécu constamment avec lui, qu'il l'a aimé, admiré depuis le jour qu'il l'a connu jusqu'à sa mort. Ce n'est donc, principalement, que de son influence dans les sciences, les arts et la littérature, dont nous nous occuperons un moment ici. Elle étoit telle, qu'il n'y a pas d'auteur, ayant vécu avec Diderot, qui n'ait participé à son génie. Sa tournure d'esprit, ses élans reviennent souvent à la pensée du lecteur, en lisant les ouvrages de J.-J. Rousseau, surtout son *Emile*, où les présuppositions étoient inévitables. M. Naigeon n'oubliera pas, sans doute, cette belle prérogative dévolue à Diderot ; mais comme il se plaisoit, dans ma jeunesse, à m'encourager à venir me prendre au piano dans les momens qu'il jugeoit les plus intéressans pour l'art et pour moi, j'ai le droit à un petit article séparé.

Jamais, dans le travail le plus opiniâtre, il ne me fit

(1) Jacques-André Naigeon, philosophe français, membre de l'Institut (1738-1810), fut l'ami et le disciple de Diderot. Le bienveillant La Harpe prétendait même qu'il en était « le singe ». Il publia des *Mémoires sur la vie et les ouvrages de Diderot*, qui figurent dans l'édition de Diderot donnée en 1825 par Brière, et donna lui-même une édition des œuvres de son maître en 1798 (15 vol. in-8).

éprouver aucune gêne; personne mieux que lui ne savoit s'accoler à son homme, le mettre à son aise, sans affectation. En entrant chez moi, son salut étoit : « Bonjour, homme de bien! » — « Oh! monsieur Diderot, c'est vous! » — « Ne bougez, ne bougez, ou je ne reviendrai plus. » En frappant sur le piano : « Que de choses il y a là! » — « Oui, mais il faut les trouver. » — « C'est comme le bloc de marbre qui renfermoit l'Apollon. » — « Vous faites trop d'honneur à mon piano. »

Diderot étoit-il musicien? Encore moins qu'il n'étoit peintre, sculpteur ou architecte ; mais, ayant un grand amour du vrai, fondé sur la connoissance du cœur humain, rapportant tous les procédés des arts à la nature, leur véritable type, et n'accordant rien aux préjugés de la routine, il ramenoit sans cesse l'artiste qui s'en écartoit aux vrais principes. Il ne disoit qu'un mot de critique, mais il étoit lumineux (1). — « Que signifie cette roulade? » me disoit-il un jour, en m'écoutant. — « C'est le chanteur qui l'exige. » — « Puisse-t-il étouffer en la chantant! » — Je la retranchai par prudence. Il ne critiquoit pas, devant moi, le poëme dont il me voyoit faire la musique ; son envie étoit d'échauffer mon imagination et non de la refroidir; mais quand il trouvoit quelque défaut dans le plan de l'ouvrage, ou quelques vers défectueux, il alloit chez l'auteur, l'engageoit à se rectifier, et jamais je ne l'entendis dans le monde dire un mot qui fît soupçonner qu'il avoit contribué par ses conseils à la correction de quelqu'ouvrage que ce fût : c'étoit uniquement par amour du beau et du bon, et pour l'avantage des arts qu'il agissoit avec tant d'ardeur. Socrate n'avoit, pas plus que Diderot, pratiqué également toutes les sciences et tous les arts, cela est impossible; mais ils avoient tous deux, dans l'âme, cette voix secrète, irrésistible, qui s'impatientoit des irrégularités, en cherchant et trouvant les moyens de les réformer. Auprès de moi, Diderot n'étoit musicien que respectivement à l'expression vraie des paroles ; il jugeoit que telle étoit ma manière de sentir et de faire, il abondoit dans mon sens ; mais s'il eût assisté au travail de Sacchini, il n'eût pas exigé de lui comme de moi l'expression rigide des paroles ; il eût senti qu'un chant vague et enchanteur étoit la part essentielle de son génie, et il eût dit, en lui-même, qu'on ne

(1) Voyez l'article *Zémire et Azor*, dans mes *Essais sur la musique*. (G.)

peut tout avoir, et que toutes les perfections ne se trouvent jamais réunies dans un même esprit d'homme ni dans un même ouvrage. Etoit-il homme d'un goût exquis et pur ? Non, et je ne crois pas que l'homme enthousiaste et de génie puisse avoir cette qualité au suprême degré. Lisez Shakespeare, Sedaine, M. Le Mercier, Beaumarchais ; ce sont des inventeurs, des moules pour ceux qui courent la même carrière qu'eux, mais qui, n'osant reproduire ce qui a été fait, ont au moins le mérite d'en lécher les contours. Dans les pièces imprimées de ceux qui osent agir et parler franchement, on lit avec plaisir les mots et les phrases de première création qu'on n'ose dire au théâtre ; leur hardiesse s'y montre dans toute sa force ; on sourit à leurs écarts, qui attestent leur dédain pour la mode et les préjugés.

Les hommes de génie ne s'embarrassent guère des épilogues; ils ne s'arrêtent ni aux mots, ni aux noms triviaux ; ils sont forts de la chose même et méprisent les détails. J'eus bien de la peine à faire consentir Sedaine à changer un mot dans *Richard Cœur de lion*. Blondel disoit : *Animé par l'amour, Orphée s'est ouvert les enfers ; les guichets de ces tours s'ouvriront peut-être au violon de l'amitié...*

— « Votre violon fera rire, lui dis-je, et ce n'est pas le cas. Mettez : *Aux accens de l'amitié.* » Mais il répétoit toujours : « *Violon* est le mot. » Enfin, il consentit. « Tu me dulcifies, tu m'énerves, tu mets toujours du Phébus dans mes pièces, me disoit-il ; tu redoutes trop les imbéciles ruées du public, que nous avons le droit d'instruire. » Quel que succès qu'il obtînt dans ses pièces, et malgré les cris prolongés du parterre, il ne voulut *jamais* paroître sur le théâtre. « Est-ce par fierté ? lui disois-je un jour, que vous me laissez paroître seul ? » — « Non, me dit-il, mais ils m'ordonneroient peut-être de leur danser le rigodon, et je ne sais pas danser. »

Cependant, des hommes forts et hardis ont besoin qu'on critique leurs élans. Beaumarchais me demandoit si j'avais vu son *Tarare*. — « Deux fois. » — « Ton mot sur cet ouvrage? » — « Eh bien, j'y ai trouvé double complication d'intrigue et de musique, qui fatiguent l'attention ; il falloit autant de clarté dans les chants musicaux qu'il y a de recherche compliquée dans les paroles ; voilà mon mot. »

Dans son excellent *Cours de littérature*, La Harpe dit que c'est le style qui fait vivre et survivre les pièces de théâtre. Je crois que c'est l'intérêt, de quelle que nature qu'il soit, et le plan, bien conçu, bien conduit, qui font presque toutes les pièces de Sedaine; s'il s'y trouve des incorrections de style, chaque acteur rectifie ce qui se trouve d'inconvenant dans son rôle, et le fond ne cesse d'être excellent. Le style change, mais les situations, prises dans la nature, sont invariables par leurs effets, et senties en tous temps. Le style le plus élégant, le plus brillant, peut un jour devenir suranné et insupportable, et tout est perdu pour l'ouvrage qui n'a que ces qualités; mais, encore une fois, des caractères pris dans la nature, une pièce qui marche droit à son but sans s'écarter, n'ont pas de fin. Ce que je dis n'est pas uniquement pour les œuvres dramatiques, mais pour toutes productions littéraires. Depuis Hippocrate jusqu'à nous, on répète ses aphorismes et ses maximes, malgré les changemens successifs qu'ont éprouvés sa langue originaire et cent traductions de ses œuvres faites en différens langages.

« Que dit-on de notre ouvrage? » me disoit encore Sedaine. — « Beaucoup de mal. » — « On en parle donc? » — « Beaucoup. » — « On y viendra. »

Le public est trop ennemi de son plaisir, surtout aux premières représentations; il s'effraye des originalités, il est blessé d'un mot qui le choque, comme une dévote qui entend une obscénité. En musique, il lui faut, d'abord, des chants dont il a l'idée en soi; mais, à la longue, il sent qu'il n'a admiré que les fruits de sa mémoire; il découvre le plagiat, il est honteux d'avoir applaudi, de n'avoir prôné qu'une copie.

Il est assez singulier qu'on aime dans Montaigne et dans Plutarque, traduit par Amyot, ce qu'on ne veut plus souffrir dans les ouvrages modernes. Si la signification d'un mot ancien étoit impropre, sans doute qu'on ne l'aimeroit pas; c'est donc parce qu'elle a vieilli, et on a tort; il y a plus longtemps qu'on dit *du pain*, et l'on répète ce mot chaque jour. Quant aux expressions qui, dans Molière ou les auteurs dont j'ai parlé, ont acquis une teinte obscène et grossière, on sent mieux pourquoi elles n'excitent qu'un gros rire, tandis qu'elles seroient sifflées dans

une pièce moderne; on rit du peu de goût de ses ayeux; on s'amuse en comparant l'*infaillible* temps présent au temps passé, et l'on ne songe pas que dans un siècle on se rira de nous et de quantité de nos expressions à la mode. Je ne sais si les Anglois se rient des termes surannés de leur Shakespeare; ils seroient, je crois, capables de conspuer le rieur, tant ils respectent le fondateur de leur théâtre et de leurs plaisirs. Au reste, ceci prouve que tel peuple est rieur, et tel autre mélancolique. Un de nos farceurs, après avoir diverti tout Paris, raconte qu'il fut à Londres exercer son talent. Un morne silence, dit-il, régnoit dans l'assemblée pendant qu'il faisoit toutes ses grimaces. Qu'il imitât les cris du chien, du chat, et mille autres choses de ce genre, pas un éclat de rire ne l'interrompit; il entendoit seulement quelquefois ces mots : *fort natrel, fort natrel,* prononcés à demi-voix. Il se consola, dit-il, de ce succès silencieux, en songeant que les guinées des Anglois valoient bien les éclats de rire des Parisiens. Revenons à Diderot.

Je ne comprends pas comment Jean-Jacques a pu se brouiller aussi profondément avec cet homme, qui étoit, à la vérité, tranchant, donneur de conseils, mais qui, je l'ai dit, n'avoit pas même l'idée de le faire par amour-propre, ou pour abaisser son homme. Pour le coup, je serois tenté de donner le tort à Jean-Jacques, et d'en accuser sa maladie, qui lui faisoit voir dans tout homme instruit un dominateur cherchant à apposer le sceau de son autorité sur celui qui avoit la bonté de le recevoir. Je ne dirai pas qu'il n'entrât de l'amour-propre dans le fait de Diderot. L'amour-propre (tel que l'air qu'on respire, tel que le fluide électrique) pénètre partout où siège la raison; mais la domination étoit pour lui le minime de ses intentions, et le maxime étoit, à coup sûr, la propagation des sciences et des arts. Rousseau, au contraire, n'avoit rien de doctoral dans ses manières; il se laissoit conduire, en apparence; mais dès que la domination qu'il laissoit prendre sur lui devenoit trop forte, l'homme, qui sembloit n'avoir fait nulle attention aux procédés de son meneur, rompoit par un éclat inopiné tous les liens de l'amitié précédente. Sans contredit, dominer est de l'instinct de l'homme, mais Jean-Jacques généralisoit trop un sentiment qui montre des exceptions, surtout

dans le philosophe Diderot, que je me plais à juger d'après moi, ce dont je m'honore. Pourquoi dans toute l'espèce humaine n'y auroit-il pas des hommes qui ne cherchassent à dominer personne? Je le dis franchement, je ne puis prendre d'empire, pas même sur un enfant; il n'y a que l'insolence qui me fait regimber. Soit paresse, soit que les hommes, à mon jugement, n'en valent pas la peine, soit que je redoute la fausseté de celui qui plie malgré lui, je ne puis dominer que par actions, bonnes autant que je le puis, et jamais par paroles hautaines. Que gagne-t-on à subjuguer son semblable, pris collectivement, et différent par les facultés? On en fait un esclave s'il est foible, ou un ennemi s'il cède par dissimulation. Il ne faut rien obtenir sur les autres que par l'estime, par amour et de plein gré; il n'y a pas d'autre manière de se mettre au pair ou au-dessus de son prochain. Diderot agissoit ainsi très naturellement, et ceux qui ne lui rendent pas cette justice l'ont mal connu.

Il m'a paru se tenir en garde envers le sexe. Peu de temps après mon mariage il vint chez moi, regarda ma femme entre deux yeux, et me dit de me défier *de ces deux pruneaux*, qui pourroient nuire à ma réputation naissante (elle avoit les yeux vifs et noirs, celle que je pleure encore). Toute fille ou femme, jeune, jolie et sage, étoit pour Diderot comme une fleur dont il admiroit la beauté, respiroit le parfum, et qu'il auroit craint de flétrir par la moindre liberté; mais si une Laïs l'eût provoqué, il n'eût, je crois, pas été plus sage que Socrate. Toute femme âgée, ayant renoncé au droit de plaire, et ayant quelque prétention à l'esprit, étoit de son domaine; ce n'étoit plus une femme pour lui, mais un philosophe femelle, qui avoit fait abnégation de son sexe, et qu'il régentoit à sa manière décente avec l'autorité du maître. J'ai même cru remarquer que les femmes d'esprit de ce temps aimoient à être traitées en homme par l'homme instruit.

Dans le temps des amours, une belle femme ne changeroit pas sa fortune pour la nôtre : l'idole qu'on adore jouit avec plus de certitude que ses adorateurs supplians et incertains de leur sort. Mais, à la retraite des jeunes désirs, les esprits réformés, exilés des régions sentimentales et génératrices, remontent à la

tête, et consolent le cœur par les jouissances de l'amour-propre. Médisance, ou philosophie, ou dévotion, est la ressource fatale de la femme arrivée au terme de la jeunesse et de la beauté. Médisance, si le dépit de vieillir est joint à peu d'instruction; philosophie, si l'esprit, l'éducation ont servi de cortège à la jeunesse et à la beauté fugitives; dévote, si, douce et foible, elle ne peut renoncer au bonheur d'aimer : rien de mieux alors que de remplacer la créature par le Créateur.

CHAPITRE X

SUR D'HÈLE (1)

Quoique j'aie déjà parlé, dans mes *Essais sur la musique*, de l'auteur du *Jugement de Midas*, de l'*Amant jaloux* et des *Événemens imprévus*, la réputation de cet Irlandois nommé d'Hèle à Paris, et Hall en Angleterre, s'est tellement établie et confirmée en France, par les nombreuses représentations de ces trois pièces, que je pense qu'on me saura gré d'ajouter ici quelques circonstances sur la vie et les ouvrages de cet homme original.

Aussi flegmatique que tendre en amour, d'Hèle avoit dépensé sa fortune avec les femmes galantes; n'ayant plus d'argent, et pas encore de réputation, il fit ressource de son esprit pour vivre. Il venoit souvent dans la loge de Clairval (2), surtout les jours et après la représentation des pièces nouvelles; mais nous étions loin de penser qu'il y vînt pour étudier le théâtre, et pour y figurer un jour. Ses réflexions nous étonnoient par leur justesse : « Si l'on retranchoit telle chose, et qu'on ajoutât telle autre, disoit-il laconiquement, la pièce auroit du succès. » Enfin, après un ou deux ans, il se mit sur les rangs, et

(1) Voir tome II, pages 61 et 104.

(2) Sur Clairval, voir tome II, page 104 et note (deuxième volume de Grétry, chap. XXIX).

se fit auteur par nécessité. Il vint me trouver, me parla de l'*Amant jaloux*; mais il y avoit introduit un personnage qu'il vouloit supprimer : c'étoit le vieux et asthmatique tuteur d'Isabelle. — « Vous avez raison, lui dis-je, de supprimer ce rôle, car les acteurs asthmatiques du théâtre font tousser ceux qui le sont réellement dans la salle. » — « Si vous voulez, je vais vous en lire une autre qui est achevée, excepté ce qui est destiné à la musique, que j'ai fait en prose, et que nous ferons versifier, car je n'ai nul talent à cet égard. » C'étoit le poème du *Jugement de Midas,* que je trouvai original.

Les changemens que subit cet ouvrage ne furent pas considérables. Les voici. Après l'air d'Apollon : « Du destin qui l'opprime... » Marsias chantoit le sien tout entier : « Amans qui vous plaignez... » Après quoi, Pan chantoit une quirielle de vaudeville, et puis la fable d'Apollon : « Certain coucou. » D'Hèle sentit comme moi que quatre morceaux de musique de suite dans la même situation tiroient en longueur, quoiqu'ils fussent indispensables. « Voyez, me dit-il, ce que vous pouvez faire pour abréger. » C'est alors que je fondis ensemble les airs de Marsias et de Pan ; le contraste de la lente et vieille musique françoise avec la légèreté du vaudeville n'en devint que plus piquant, et je retranchai un morceau de musique à la seconde représentation. D'Hèle retrancha la dernière scène de l'ouvrage. Après la sortie d'Apollon, de Mercure, de Lise et de Cloé, Midas prioit les acteurs restant sur la scène de ne dire à personne qu'il avoit des oreilles d'âne, qu'il cacheroit, disoit-il, sous une grande perruque. — « D'accord, M. le bailli ; mais permettez-nous de le dire une fois — tout bas, tout bas... Donc, mes enfans... » Ils se penchoient vers la terre en chantant un canon qui disoit : « Midas, Midas a des oreilles d'âne. » Les échos répétoient, le théâtre s'emplissoit de paysans. Midas fuyoit, il étoit poursuivi, et la pièce finissoit froidement, en cohue, sans révérence au public, et sans applaudissemens. D'Hèle avoit suivi la fable, mais chacun convint que Midas seul devoit s'éloigner, et qu'il falloit un dernier chœur révérencieux : je le fis dans l'instant.

L'Amant jaloux eut, au moins, autant de succès que le *Jugement de Midas,* et les changemens que subit cette charmante comédie ne furent presque rien. Cependant, à la dernière scène,

il y avoit encore quelque chose de trop, que d'Hèle ne savoit comment retrancher : la soubrette Jacinte arrivoit pour dire une quatrième fois : « Messieurs, pourrois-je aussi m'instruire?... » Je pris le parti de la faire arriver en disant : « Que voulez-vous? Que cherchez-vous? » D'Hèle, ainsi que moi, nous savions peu retrancher la partie d'un tout une fois conçu; il s'en rapportoit à moi pour abréger, comme souvent j'ai consulté le chanteur pour qu'il m'indiquât ce qu'on pouvoit ôter d'un air qui paroissoit long.

J'étois à la campagne quand d'Hèle m'envoya *les Evénemens imprévus*; je lui écrivis que j'étois content, mais que la fin du second acte ne réussiroit pas. C'étoit sur la scène même que la comtesse de Belmont accabloit le marquis de Versac, qu'elle nommoit Philinte. Cela parut gauche et le public en témoigna son mécontentement; en effet, le vrai Philinte n'avoit qu'un pas à faire pour s'expliquer avec la comtesse. « Il vous faut, pour rendre la méprise naturelle, avois-je écrit à l'auteur, un rendez-vous du soir, un balcon, pour séparer les femmes. » Le changement fut exécuté quelques jours après, et cet ouvrage eut le même succès que les deux précédens : on demanda les auteurs, qu'on n'appeloit alors que quand ils le méritoient.

Je ne sais si j'ai dit quelque part que l'*Amant jaloux* et *les Evénemens imprévus* ont été remis en musique une seconde fois par des compositeurs italiens établis à Paris (1). L'une et l'autre musique eurent peu de succès. Je n'eus pas de peine en lisant un matin ce qui suit dans un journal : « On a donné hier, au théâtre de Mme Montansier, au Palais royal, la première représentation de l'*Amant jaloux* de d'Hèle, avec une nouvelle musique *del signor*... Cette musique fait infiniment d'honneur à M. Grétry. »

Si d'Hèle avoit vécu, plusieurs poèmes encore seroient sortis de sa plume. Son penchant invincible à l'amour et les dépenses dans lesquelles les femmes galantes entraînent celui qui se livre au plaisir de les courtiser ne lui eussent laissé de

(1) Il s'agit de l'*Amant jaloux* de Mengozzi (1758-1800), représenté aux Variétés-Montansier le 2 février 1796, et des *Événements imprévus* de Ferrari (1759-1842), joués au même théâtre vers 1794. Grétry ne fait aucune allusion à ces représentations dans les chapitres de ses *Mémoires*, consacrés à ces deux ouvrages.

ressources pécuniaires qu'au théâtre. Sa ruine, causée par les femmes, l'avoit fait auteur ; elles nous eussent procuré, par lui, un plus grand nombre de pièces charmantes, et nous eussions dit : à quelque chose malheur est bon.

D'Hèle étoit mordant, satirique avec les hommes ; chaque mot dans sa bouche était un emporte-pièce ; les femmes seules lui faisoient tolérer la France, qu'aucun Anglois ne préfère à sa patrie. Cosmopolite hors de l'Angleterre, d'Hèle sembloit être indifférent sur la pureté des mœurs. De l'argent pour avoir des femmes, des succès pour avoir l'un et l'autre, après quoi tout le reste n'étoit que chimères conventionnelles : tel étoit cet être singulier, qui, pour avoir beaucoup examiné les hommes, ne croyoit plus à rien, voyoit en tout un retour d'égoïsme dans celui qui agissoit. Il ne voyoit que feinte, intérêt et mensonge dans l'opinion des autres ; son esprit caustique ne l'accueilloit pas plus que la trachée-artère ne reçoit un corps étranger. Il n'étoit aveugle et confiant qu'envers le sexe qui le trompoit, qu'il adoroit mélancoliquement, et dont il se seroit procuré la jouissance par tous les moyens de la rouerie.

Ses pièces disent assez qu'il ne connaissoit la bonhomie que pour la jouer, et la fatuité pour la rendre triomphante. Apollon est un roué qui badine avec notre espèce. Tous les acteurs de *l'Amant jaloux* ne disent presque pas un mot qui ne soit équivoque. Il y a dans les *Evénements imprévus* tout ce que la coquinerie la plus aimable a de plus raffiné. Que d'esprit, que de profondeur en malice il y a dans ces trois pièces que chacun admire, les gens d'esprit parce qu'ils les comprennent entièrement, et les sots parce qu'ils en comprennent la moitié. Et c'est encore trop pour eux.

Plusieurs gens de lettres m'ont confessé avoir abandonné leur travail, après avoir essayé de faire des opéras dans le genre de d'Hèle. J'ai dit dans mes *Essais* qu'il avoit dans la tête une pièce en quatre actes lorsqu'il mourut. Il aimoit Argentine, qui fut réformée avec la troupe italienne. Il fit une petite pièce en un acte et sans musique intitulée *Gille ravisseur* (1), qu'il fut lire aux

(1) On a vu avec plaisir cette petite pièce aux théâtres des Boulevards (G.).

Sous ce même titre, un acte de Thomas Sauvage, musique d'Albert Grisar, a été représenté en 1848 à l'Opéra-Comique.

comédiens, dits italiens. « Si vous voulez, leur dit-il, garder mademoiselle (en montrant Argentine) pour la rendre utile à votre théâtre, je vous ferai plusieurs petites comédies de ce genre. » On n'accepta pas la proposition.

Cet homme, si mordant pour nous, étoit timide comme un enfant avec sa maîtresse. Un jour que j'étois à côté d'elle dans la coulisse, d'Hèle arrive. — « Allez vite, lui dit-elle, me chercher une orange. » — « Oui, mademoiselle ». Il court et revient. — « Oh ! l'horreur ! » Elle la jette. « Allez m'en chercher une autre. » — « Oui, mademoiselle ». Et il court de nouveau. Elle partit pour l'Italie ; le jour de son départ, on donnoit *l'Amant jaloux* à Choisy. La Reine m'avoit dit de lui présenter d'Hèle ce jour-là ; il vint dîner chez moi avec Campan (1), qui nous conduisoit dans sa voiture. En route, d'Hèle cherchoit sans cesse des yeux le chemin de Fontainebleau. « Qu'a-t-il donc ? » me dit Campan. — « Argentine a passé là ce matin pour se rendre en Italie », lui dis-je. — « Il l'aimoit ? » — « A la mort. » Et cela fut vrai. Il n'eut pas de plaisir en voyant représenter *l'Amant jaloux*. La pièce fut interrompue dix fois par une maudite chauve- souris qui, en parcourant le théâtre, fit crier les femmes de la cour. Un malheur ne va pas sans l'autre. Après le spectacle, je présentai l'auteur de *l'Amant jaloux* à S. M., qui lui dit : « M. d'Hèle, je voudrois jouer à Trianon une pièce de vous, avant qu'on la donnât à Paris. » Il fit une profonde révérence pour toute réponse. C'est cette pièce qu'il avoit dans la tête lorsqu'il mourut, et dont il n'avoit écrit que la première scène.

Puisqu'il est ici question de présentation d'auteurs, je dirai qu'alors je présentai Sedaine à la Reine, un jour qu'on avoit donné la *Gageure* (2) à Trianon. Il lui dit, avec sa voix dure : « Madame, vous avez la voix trop douce pour jouer les soubrettes. » Le Roi, qui crut, apparemment, qu'on grondoit la Reine, me demanda quel étoit cet homme ; je le lui dis.

D'Hèle est mort âgé de 30 à 35 ans ; il avoit cinq pieds, deux ou trois pouces ; il étoit maigre, blond, les yeux bleus. Est-il mort parce que Argentine est partie, ou seroit-il mort

(1) Secrétaire de la Reine.

(2) *La Gageure imprévue*, comédie en un acte et en prose, jouée à la Comédie française en 1768

plutôt si elle étoit restée? C'est ce que l'on ne peut dire. Quand une femme n'aime un homme que par vanité et pour son bon plaisir, il ne peut se promettre longtemps ni joie, ni santé.

D'Hèle prenoit prodigieusement de tabac; il en avoit presque toujours dans ses doigts. Il en humoit en détournant la tête, quand les bavards l'impatientoient. C'étoit sa manière de dire : « Oh! que vous êtes bête! »

CHAPITRE XI

DE L'EMBARRAS DE PARLER AVEC CEUX AUXQUELS ON N'A RIEN A DIRE

Cette situation, dans laquelle on est exposé de se trouver chaque jour, est des plus embarrassante. Forcés d'être ensemble, quoiqu'on ne se connoisse pas, on ne peut rester muets. Quand on est tête-à-tête dans un salon, en attendant la compagnie, prendre un livre est indécent ; se promener en long et en large ne l'est guère moins ; chacun se dit : Voyons s'il parlera le premier, et c'est ordinairement le moins fier qui commence par quelque propos en l'air, dans cette circonstance.

Les décorations ont quelqu'utilité ; on sait à qui l'on s'adresse, quitte à rétrograder si le décoré, étant mieux connu, n'est qu'un charlatan. Parler à une jolie femme est plus embarrassant encore : irez-vous lui dire qu'elle est belle? Je me suis trouvé dans ce dernier cas; après avoir été enfermé l'hiver dans un salon avec une charmante femme, pendant une grosse demi-heure, qui nous parut bien longue à tous deux, il arrive du monde, on me nomme, et celle qui m'avoit tant embarrassé vient à moi pour me dire qu'étant passionnée de la musique, elle avoit demandé à dîner avec moi à son amie, maîtresse de la maison. Je fis par la suite

plus ample connoissance avec cette dame, et souvent, en riant, nous remîmes sur le tapis notre première entrevue. Dans ce cas, il faudroit qu'il fût convenu de ce qu'on peut se dire avant de se connoître ; la pluie et le beau temps sont devenus trop communs. On annonce, dira-t-on, dès qu'une seule personne est entrée. Oui, mais si les premiers arrivés ne se connoissent point, que dire ? Avant de parer à cet inconvénient, je vais dire ce qui est arrivé à un homme seul et premier arrivant dans un salon. Il fut atteint d'une colique à se tordre ; il flaire un flacon qui étoit sur la cheminée, il croit que c'est de l'eau-de-vie, il l'avale presque toute. Survient une femme de chambre, qui le voit souffrant ; elle lui demande ce qu'il a ; il lui dit qu'il avoit la colique, mais qu'il a bu de l'eau-de-vie qui étoit dans le flacon, qu'il lui montre ; la femme pousse des cris en courant chez sa maîtresse, et répétant sans cesse : « Il a avalé Monsieur le Comte ! »

Il y avoit effectivement un petit embryon, unique rejeton de la dame du logis et de son mari, qu'on conservoit soigneusement dans cette fiole, que le patient avoit englouti avec la liqueur (1). Revenons. Je crois donc qu'il faudroit qu'un homme, un secrétaire de la maison, ou plutôt qu'une femme de compagnie connoissant son monde et venant de bon lieu, remplaçât la maîtresse du logis, qui, retenue à sa toilette, n'aime à paroître que devant nombreuse compagnie pour faire plus d'effet et recevoir les compliments d'usage. Cette personne, sachant qui vous êtes, dans quelle considération, par quel motif vous êtes invité, entretiendroit les premiers arrivans dans une conversation préliminaire qui éviteroit bien de la gêne aux conviés. Tout le monde n'a pas, dira-t-on, un secrétaire, une dame de compagnie pour remplir la fonction désignée. D'accord . mais aussi, ce n'est que pour les grandes maisons que cette précaution est nécessaire ; chez les bourgeois, chez les bonnes-gens, il y a plus de rondeur, moins de ton ; on fait l'éloge de ses hôtes sans crainte d'être pris

(1) Je sens combien il est ennuyeux pour certains lecteurs de retrouver l'historiette qu'ils savent aussi bien, et peut-être mieux que celui qui la raconte ; mais je les prie de considérer que tout le monde n'est pas eux, et qu'ils ne doivent pas l'emporter sur tout le monde. (G.)

pour un flatteur ; on tisonne le feu, on parle de la dinde aux truffes, objet de l'invitation ; le gourmand se rappelle qu'elle fut délicieuse l'année précédente ; il se relèche encore à ce souvenir.

J'aime les hommes à passions qui ne sont nuisibles à personne ; ils sont préférables à ceux qui n'en ont point, et qui font toute chose avec un plaisir tiède qui ressemble à l'indifférence ; enfin, j'aime les bonnes-gens, qui dissimulent peu parce qu'ils ont la conscience en repos. Le ton hautain cache toujours une équivoque ; on ne fait des efforts pour paroître plus qu'on est ou ce qu'on n'est pas, que quand on sent que l'étoffe manque ; celui qui est bien titré se tient coi ; il est sûr d'être connu dès qu'on le nomme.

Il est une convention d'étiquette qu'on observe quand on se trouve tête-à-tête avec un souverain ; c'est à lui de parler le premier, à moins qu'on n'ait une grâce à lui demander. Le bon Louis XVI assistoit quelquefois à la leçon de musique que je donnois à la Reine ; si elle se retiroit pour quelques instans et me laissoit seul avec le Roi, ce bon prince ne manquoit pas de m'interroger sur les talens de sa femme, sans quoi je fusse resté là comme un terme. Nos philosophes du dix-huitième siècle usoient un peu trop de cette prérogative royale : grâce à la Révolution, qui a laissé parmi nous quelques traces d'égalité, ceux du dix-neuvième sont moins tranchans. La philosophie et la littérature ont prédominé en France, ensuite les sciences exactes ; l'état militaire domine (1) ; les beaux-arts fleuriront peut-être à leur tour, comme à Athènes ; il est, parmi les artistes de tous genres, des hommes instruits qui, plus que jamais, savent écrire et professer leur art avec distinction.

Nous avons parlé de l'embarras de s'entretenir quand on n'a rien à se communiquer ; mais quelquefois aussi on ne se parle pas parce qu'on a trop à se dire : par exemple, les amans fatigués, rassasiés de leur passion, sont dans ce cas ; et le parti qu'ils prennent, quand ils n'ont pas le courage de se quitter, est de se bouder, et si la bouderie n'amène pas une querelle explicative, l'amour est à son terme. C'est parce qu'ils ont trop à se dire que les vrais amans gardent le silence ; ils n'osent avouer qu'ils sont jaloux ; ou, par instinct, ils se boudent pour en

(1) 1808. (G.)

venir au raccommodement sensuel. Mais combien le silence leur coûte! C'est la situation de la vie où l'amour-propre a le plus à combattre avec la nature, avec la nature qui veut céder et l'amour-propre qui résiste. Mais au moindre rapprochement des parties, vingt langues ne leur suffisent pas pour nombrer leurs griefs réciproques : c'est un *duo d'ensemble* si vif, si brûlant, si génital, oseroit-on dire, qu'on croiroit qu'ils vont s'engloutir, et c'est ce qu'ils feront bientôt : oui, bientôt, le plus affamé de désirs et d'amour demandera grâce pour tous les deux, et le raccommodement sera scellé par des sermens d'être plus confians à l'avenir. Que la nature est magique dans ses opérations! Elle fait toujours ce qu'il faut pour opérer ce qu'elle veut; ou, ce qui revient au même, elle veut toujours ce qu'elle fait, pour opérer ce qu'elle veut. Lui a-t-on ordonné d'être ainsi, ou est-elle ainsi par essence? C'est le secret de la grande maçonnerie; la première hypothèse est d'accord avec nos sens, la seconde est incompréhensible.

CHAPITRE XII

SUR LE TEMPS QU'IL FAUT POUR OUBLIER SES PEINES

Les traces du chagrin doivent s'effacer brièvement dans l'enfance et la vieillesse. Dans le premier âge, les organes de la sensibilité ne sont pas confectionnés; dans le dernier, ils ont perdu une partie de leur force active et vitale. Ce n'est donc qu'au bel âge qu'appartient le droit de savourer vivement le plaisir et de ressentir amplement les peines.

La vieillesse sent peu, ou prend son parti sur cent choses, puisqu'elle doit le prendre sur les angoisses qui annoncent sa fin. La jeunesse, qui sent sa force ascendante, se mutine contre la douleur. Elle a, dit-on, la force pour souffrir; non, c'est pour jouir; la douleur lui semble injustice de la nature. Pourquoi me faisois-tu naître? lui dit-elle, même quand elle paye les excès de ses pères.

Aux deux extrêmes de la vie, l'instinct de l'homme se montre assez dans le choix de ses alimens ; enfant, il boit du lait, vieillard, du vin et de l'eau-de-vie. C'est par analogie avec les humeurs de ces deux âges que cet instinct existe. Les humeurs sont douces, laiteuses dans l'enfance ; elles sont âcres dans la vieillesse. Le lait n'auroit pas assez d'action sur un corps dur, l'eau-de-vie déchireroit les substances molles de l'enfance ; d'où

est venu le proverbe : le vin est le lait des vieillards. Cependant, un homme m'a dit qu'à défaut de nourrice, il avoit été élevé, chez son aïeul, ancien officier de marine, uniquement avec du vin de Bordeaux, et cet homme est fort, nerveux et jamais malade. Tout est pesé, compensé, proportionné dans la nature. Une peine vive, un plaisir vif ne peuvent exister et ne peuvent être ressentis que par les organes qui les donnent; d'où il résulte que la proportion des peines et des plaisirs est toujours en raison des facultés organiques qui nous constituent. L'enfant et le vieillard périroient s'ils pouvoient jouir et souffrir au-delà de leurs forces; la mort subite des individus trop affectés de peines ou de plaisir ne provient que du manque de proportion entre les organes et la commotion reçue. Donc, la nature a tort dans ce cas, pourroit-on dire. — Non, car ce n'est que par une force, une prévention morale, que ces commotions extraordinaires tuent l'individu; les bêtes, en général, ressentent peu les peines morales, et moins que nous celles physiques : n'ai-je pas vu un serin chantant gaiement son air, perché sur la tête de sa maîtresse morte et ensevelie!

Votre enfant, votre amante se noyent ou sont écrasés sous un char à vos yeux; ces catastrophes malheureuses sont morales; la nature ne pouvoit y parer sans vous nuire davantage; il auroit fallu qu'elle nous dotât de la faculté de prévoir l'avenir, pour nous préserver des malheurs présens; un de ses premiers miracles (miracle de bonheur et de malheur) est de nous faire vivre au jour le jour, en croyant que demain nous appartient comme hier et aujourd'hui. C'est pour nous laisser jouir en paix du présent qu'elle jette un voile sur l'avenir; elle ne pouvoit nous constituer autrement sans nous rendre malheureux; elle nous donne aussi l'oubli du passé; en nous changeant nous-mêmes, elle change forcément nos regrets en indifférences. Le temps de tout console; nous pleurons aujourd'hui l'objet de notre amour parce qu'il fait notre félicité actuelle, parce qu'il contribue à satisfaire notre passion dominante, notre besoin le plus urgent; mais ce besoin s'oblitère avec les organes qui le sollicitoient, et la douleur se change en regrets vagues et généraux du passé; disons plus : ce qui nous étoit jadis si nécessaire, nous seroit nuisible aujourd'hui, et l'on sent enfin que si l'objet

regretté nous étoit rendu, il ne pourroit l'être avec le charme qui nous le faisoit aimer et préférer à tout; il ne seroit plus que le confident de nos plaisirs passés, il ne pourroit influer sur notre bonheur ni présent ni à venir. Mais que de tourmens il faut souffrir, dira-t-on, avant d'arriver à cette métamorphose physique qui, à l'aide du temps, rend les maux supportables! Est-il bien sûr que ce soit l'objet même de nos chagrins qu'on regrette? N'est-ce pas aussi, et plutôt, les florissantes facultés dont nous jouissions alors, que nous regrettons aujourd'hui? On ne peut faire un pas dans le labyrinthe des passions de l'homme sans rencontrer son égoïsme ! Revenons. La condition de l'homme est de souffrir plus que les autres créatures, mais il a aussi plus de jouissances; la sensibilité n'est qu'une pour la peine comme pour le plaisir; avec les avantages d'une chose, il faut forcément recueillir ce qu'elle a de désavantageux.

Si vous possédez un trésor, vous aurez la peine de le surveiller, mais que seroit-ce qu'un plaisir permanent ou une douleur constante? Tout homme ne sent-il pas que cette situation d'âme est pour lui hors nature? Que seroit-ce que la faculté de prévoir l'avenir, dont nous parlions tout-à-l'heure? Les dieux mêmes du paganisme s'étoient soumis au destin pour éviter la monotonie d'un bonheur sans fin, et toujours pareil. Quelle seroit l'existence de l'homme, s'il pouvait prévoir et compter les événemens inévitables qui l'attendent? La certitude d'un mal à venir le rendroit insensible à tous les biens actuels. L'espoir (le plus grand des consolateurs) lui seroit ôté; pourroit-il jouir en calculant les jours, les instans qui le rapprochent d'un mal assuré? Alors, il lui faudroit aussi son destin pour le soumettre; et, tout calculé, il est plus heureux dans sa frêle existence passagère, en se leurrant d'espérance, que de lire dans le livre des destinées les maux qui l'attendent. Qui voyons-nous de plus heureux dans ce monde? Est-ce l'homme instruit, sensible à l'excès, qui se forme un avenir du passé et du présent? Est-ce le bon réjoui qui roule bonnement son corps en prenant sa part des plaisirs et des festins de tout le monde? Le choix n'est pas douteux. Revenons aux causes.

Notre sensibilité provient des nerfs; ils nous donnent des sensations comme les cordes tendues sur un instrument de

musique donnent des sons; des sons faibles et aigus si la corde est mince, forts et graves si elle est grosse et tendue en proportion de la grosseur. C'est donc en proportion de la tension de nos nerfs, plus ou moins forts, que nous ressentons les impressions. Si la peine est subite, vive et poignante, la commotion peut être mortelle; si elle est légère, elle n'est que passagère. Aussi pouvons-nous calculer par la secousse première de nos nerfs, à l'instant que nous la ressentons, combien de temps se fera sentir en nous l'impression d'une peine légère ou d'un violent chagrin. Oui, ayant expérimenté notre genre de sensibilité, nous pouvons prédire, au moment de l'affection, combien de jours, de semaines, de mois, et même d'années, l'affection nerveuse se fera sentir chez nous.

Est-il un supplice pareil à celui de l'individu sensible forcé de vivre avec ces gens à gros nerfs, qui se jouent des êtres délicats par tempérament qui leur sont assujettis, et que si peu de contradiction affectent? Fuyez-les, âmes tendres, ce sont vos bourreaux et souvent sans croire l'être; ils vous jugent par eux; et, pour émouvoir leur sensibilité, ou plutôt leur insensibilité, il leur faut des secousses majeures; tandis que, votre âme correspondant avec toute la nature animée, vous participez aux impressions douces ou pénibles de tout ce qui respire. Combien nous serions plus heureux si l'affection de nos nerfs ne se prolongeoit pas plus que la résonance des sons! Mais que savons-nous si le son qui frappe l'air près de nous ne se communique pas au loin? Puisque l'air forme partout une pleine continuité, que savons-nous si l'air, frappé dans un endroit quelconque, ne communique pas de proche en proche son mouvement, en circonvallation, jusqu'aux bornes de notre atmosphère, et si, peut-être, il ne traverse pas les régions éthérées (1)? Tu connois donc, ainsi, les mouvemens les plus secrets de nos cœurs, Etre suprême, si ton trône occupe le centre de l'univers.

Pourroit-on vivre, dira-t-on, si l'on ressentoit vivement les peines des autres comme les siennes propres? Non, sans doute;

(1) Il est inutile d'insister sur le caractère hautement fantaisiste de cette hypothèse. Si les fracas de la foudre ou de l'artillerie franchissent des distances considérables, les ondulations aériennes régulières d'où naît le son, plus ou moins amples d'après la force d'ébranlement, s'éteignent à une médiocre distance du lieu d'origine.

mais aussi, elles ne sont pas ressenties par nous comme les nôtres; je crois l'avoir dit quelque part : les peines des autres sont pour nous comme l'écho est au son ou au bruit; c'est-à-dire qu'en proportion de l'intérêt que nous prenons au bonheur ou au malheur de nos amis, de nos proches ou de notre prochain, c'est pour nous une impression en perspective, comme le son de l'écho plus ou moins éloigné (1).

Combien nous tenons, nous dépendons de notre mère nature! Il semble, à nous entendre, qu'elle soit faite pour nous, tandis que c'est nous qui sommes faits par ou pour elle : nous sommes, en vérité, comme des enfans qui croiroient avoir engendré leur père.

Disons encore que la sensibilité diffère dans les deux sexes. L'homme constitué fortement, respectivement à la femme, veut être frappé plus fort qu'elle, pour recevoir pareille impression. L'injure, qui fait sourire de pitié l'homme robuste, fait verser des larmes à la femme tendre. Au moral, l'homme agit rondement; il seroit sans défiance si jamais il n'eût été trompé. Être femme et fine est à peu près même chose. Après avoir usé d'une finesse trompeuse, si elle est déçue, elle en ajoute une seconde pour cacher la première, une troisième pour dissimuler les précédentes, et ainsi de suite. Ce tissu, aussi fin que la toile d'araignée, échappe aux regards de l'homme, qui n'est jamais plus lourd que quand il veut lutter de finesse avec la femme. Dans sa bonhomie, il aperçoit bien qu'on le trompe; il reste comme suspendu entre la vérité et le mensonge; mais, ne se sentant pas l'esprit assez délié pour convaincre, il se trouve comme dans un pays dont il n'entend pas la langue; il reste sans preuves et demande grâce au lieu d'accorder le pardon.

Dans la théorie et la pratique de la finesse, l'homme est donc fort au-dessous de la femme; il en devoit être ainsi à l'égard de celle qui inspire l'amour, d'où résulte la régénération de l'espèce humaine. La finesse du tact féminin discerne d'un coup d'œil si tel homme a les qualités requises pour donner un résultat utile.

(1) A propos d'écho, je relève ici une faute qui se trouve dans mes *Essais sur la musique*. J'y dis qu'en Ecosse, il y a un écho qui répète à la quarte. Le livre où j'ai lu ce passage, ou la personne qui me l'a communiqué, se trompe, je pense; on a voulu dire : qui répète quatre fois, ce qui est bien différent. (G.)

« Cet homme me déplaît », dit la jeune fille qu'on veut marier de force ; un jour, une conversation lui suffit pour juger son homme, pour juger si tel être possède ou ne possède pas les rapports intimes qui lui plaisent ou lui déplaisent, et que la nature exige pour son profit. Si le moral entraîne le physique, si le faste, l'opulence, les dignités, les décorations de l'homme la séduisent et la décident, son existence vaniteuse peut la consoler, mais ses soupirs attesteront les véritables sentimens de son âme, quand on lui chantera les vers qui disent :

Ce sont les nuits heureuses
Qui font les beaux jours.

En général, avec de l'or on a la femme qu'on désire ; mais c'est un corps sans âme qu'on achète ; l'âme est sans prix ; son essence est tout au-dessus de la matière, et elle s'enfuit quand cette dernière croit l'assujettir à ses loix grossières. Le philosophe d'Athènes disoit avoir possédé Laïs sans que Laïs l'eût possédé. Combien de fois les femmes pourroient nous dire aussi : « J'ai ton nom et ton or, cependant, mon âme ne sera jamais en ta possession. » Laïs disoit peut-être aussi en lorgnant son philosophe : « Je te force à me rendre les armes et tu ne me posséderas jamais. » Le philosophe plaçoit sa vanité au matériel, et la courtisane étoit le vrai philosophe, qui n'obéit qu'à la nature. Mais quoique la nature ait sur nous, en général, une force invincible, il est cependant des cas où le moral nous force à lui résister. Rousseau dit, dans *Emile*, qu'il faut donner pour époux à la jeune fille l'homme qu'elle aime, fût-ce le fils du bourreau. L'homme qu'elle aime, oui ; mais quant au reste, rien de plus outré que cette proposition, à laquelle j'ajoute ce correctif : père et mère, si votre fille s'amourache de cet homme avant de connoître son état, conduisez-la à la place publique le jour que son amant brisera les os de son semblable, et si, après l'exécution, elle persiste dans son tendre penchant, croyez que Messaline avoit plus de pudeur et d'humanité que le monstre femelle auquel vous donnâtes le jour. Il n'en fallut pas tant à la jeune Angloise dont j'ai parlé ailleurs ; elle s'étoit éprise de Garrick jouant le rôle d'un homme aimable ; elle fut guérie en lui voyant jouer celui d'un ivrogne.

On peut faire deux sortes d'observations sur le sentiment nerveux de la femme, où se trouvent force et foiblesse alternativement. Voici comment j'entens ce phénomène. Ayant plus de sensibilité que l'homme, la femme doit se passionner plus et plutôt que lui; ses nerfs lui commandent, elle ne peut leur résister; et, par la même raison de cette facile exaspération provenant de sa foiblesse, elle tombe dans l'abattement sitôt après l'accès. Tant qu'elle a la fièvre de l'action qui l'occupe, elle est plus forte que l'homme; mais après, elle est infiniment plus foible; elle est tout ou rien; c'est un lion qui se trouve mal chaque fois qu'il a combattu; violente ou lâche, fidelle ou inconstante, passant d'un désir à l'autre, mais toujours de bonne foi, ayant la conscience de ce qu'elle veut, de ce qu'elle sent, et cependant, malgré ces variations, plus déterminée que le commun des hommes, qui souvent balancent entre deux volontés. Le contrepoids de sa raison étant plus solide, il en doit être ainsi; il retient l'impression de ses nerfs; ils veulent, dit-il, et moi je ne veux pas; son âme plus forte sait apprécier, différencier, et concilier le physique qui voudroit commander avec la raison qui l'emporte. La femme emportée n'est plus elle, c'est la nature délirante. Telles étaient les Sibylles qui voyoient dans l'avenir; telles étoient nos prêtresses gauloises. Au midi comme au nord, c'est toujours des femmes qu'on prend pour deviner ce qui sera; tant mieux si elles réussissent; mais on ne doit pas trouver étonnant qu'un état convulsif et délirant, qui est de l'essence du sexe, qu'un état d'âme qui abstrait toute convention morale, les laisse tout entières à la nature. Cette reine des prodiges est seule alors; sans résistance aucune, elle obéit aux questions qu'on lui fait. L'art des prêtres de Delphes, celui de nos magnétiseurs n'est autre chose que le moyen de communiquer à la femme une force double, soit en la tourmentant avec excès, ce qui met en effervescence et comme en ébullition son sang et ses humeurs, soit qu'on la pénètre de telles substances métalliques, soit enfin que l'homme, plus vigoureux qu'elle, lui souffle, pour ainsi dire, son âme dans la sienne. Alors, parvenue à une autre existence, elle parle, s'explique, quelquefois énigmatiquement, mais ses éclairs de vérité peuvent être très conséquents. C'est

une femme, je le répète, que nos magnétiseurs choisissent pour opérer; peu d'hommes sont propres à cette expérience physique. Voici sur cet article un fait qui me concerne :

A Lyon, pendant la Révolution de France, l'abbé Rozier (1), chez lequel je demeurois, voulut me conduire chez une comtesse que son médecin magnétisoit, pour qu'elle révélât ce qui se passoit à Paris dans ce temps d'orages politiques. L'abbé désiroit que cette dame s'expliquât sur la cause et le danger de mon crachement de sang habituel. Nous arrivons dans un salon très peu éclairé, et rempli de curieux. Je vois la dame seule, assise dans un fauteuil ; c'étoit une femme d'environ trente ans, maigre, pâle et encore jolie, que sa fortune ne rendoit pas suspecte de jouer le rôle de devineresse pour gagner de l'argent. Voici, à mon sujet, le colloque qui eut lieu entre la comtesse et son magnétiseur. Après m'avoir approché de la pythie : « Vous voyez, lui dit-il, Madame, un homme intéressant pour les arts ; il est sujet à un crachement de sang qui se renouvelle souvent : est-il dangereux?» Silence, qui fut suivi d'un *non* bref. — « Dans quel endroit le vaisseau est-il déchiré? » Long silence ; après quoi, la pythonisse lève les yeux, qui étoient troublés comme ils sont dans le délire des passions, ou quand nous sommes prêts à rendre l'âme ; elle soulève une de ses mains et montre sa poitrine à environ quatre épaisseurs de doigt au-dessous du cou, en disant : « Là. » — « Y a-t-il du remède? » Silence, et point de réponse. Même question répétée ; même silence. — « D'où lui vient cette maladie? » Long silence, en remuant la tête de droite à gauche ; puis elle dit : « Il va trop vite, il va trop vite », articulé très rapidement.

Hommes infatués de votre savoir, riez, moquez-vous d'aperçus physiques que vous ne concevez pas plus que nous : mais, au fait, sachez que ce dédain n'explique que votre suffisance. Hommes instruits qui savez combien nous sommes loin de pouvoir pénétrer tous les secrets de l'immense nature, voyez,

(1) L'abbé Jean Rozier, né à Lyon en 1734, se fit en France une réputation méritée par ses études et ses travaux sur l'agriculture. On lui doit un *Cours d'agriculture*, en dix vol. in-8°. La cour de France l'avait nommé au prieuré de Nanteuil-le-Hardouin. Quand la Révolution éclata, il retourna à Lyon, où il fut nommé curé constitutionnel d'une des paroisses de cette ville. C'est alors qu'il connut Grétry, qui avait loué chez lui un appartement. Bientôt après, en 1793, il fut tué, dans la rue, par une bombe.

observez, expérimentez, et croyons qu'il y a pour nous à apprendre dans le grand livre cent mille fois au-delà du terme de notre vie. Mais à qui osai-je faire cette observation ! Hommes instruits, hommes illustres, vous n'avez nul besoin de cet avertissement ; la crainte que vous montrez d'affirmer ce dont vous n'êtes pas sûrs ; votre modestie, en possédant plus de savoir que cent impudens qui tranchent sur toutes choses, vous font assez connoître et respecter de ceux qui sont dignes de vous apprécier et de vous admirer.

CHAPITRE XIII

SUR LE SUICIDE

Homme d'un jour, pourquoi te tuer aujourd'hui, puisqu'il te faut mourir demain ? Est-ce une vengeance que tu crois exercer envers la nature, dont tu te plains parce que tu es malheureux ? Une vengeance envers celle qui ne repaît ses nourrissons que pour s'en repaître à son tour ! Songe donc que te laisser vivre ou t'anéantir est tout un pour elle ; qu'elle n'attend pas ta mort pour t'engloutir en détail dans ses entrailles incommensurables. Vif ou mort, tu lui appartiens ; en te nourrissant, tu lui prépares sa proye. Comment échapperois-tu à sa voracité, puisqu'elle te poursuit dans les eaux, les airs et le centre de la terre ? Songe que l'astre de vie, en officieux tributaire, lui offre chaque jour une partie de la substance de quelques millions de milliards d'individus : tel est l'instinct de l'astre égoïste qui nous fait vivre. Il est aussi la nature, et ne donne que pour reprendre. Ainsi que nous engraissons le bétail pour nous substanter, de même il nous prête ses feux végétaux et nourrissiers pour se pourvoir de victimes ; et les mêmes rayons qui vivifient l'un, achèvent l'autre ; d'un même coup de son électricité vivifiante et parricide, le fils fructifie, tandis que le père termine sa carrière.

Dans tes maux, fruits de la société, je t'entens murmurer : Nature ingrate, dis-tu, tu me rends trop malheureux pour que je

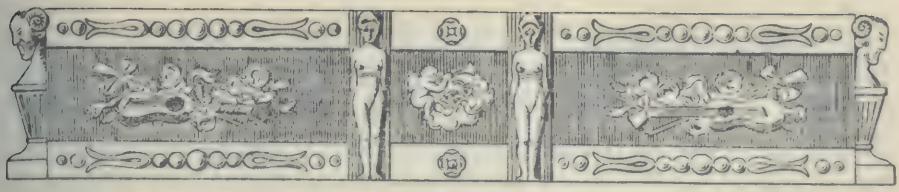
puisse supporter ma vie, je veux mourir. Mais je te l'ai dit, que lui importe ! Tu as excédé toutes tes facultés, et l'existence désirable n'appartient qu'à celui qui sait ménager son être. Te livres-tu aux désordres ? Es-tu la proye de tes passions ? Sujet rebelle, fardeau de la société, tu n'es bon qu'à la refonte ; refondu, tu seras peut-être plus estimable, plus correct, plus utile, plus capital.

Après avoir épuisé ta vie par les excès de tous genres, tu trouves les mœurs sociales insupportables, les hommes méchans, les femmes perfides ; tu n'aimes rien ; et, ce qui annonce le dernier terme du malheur de l'homme, tu ne veux pas même être aimé ; tu redoutes l'affection de tes enfans, de tes amis, de crainte qu'elle ne te rattache au monde qui te fait horreur. Cependant, malgré toi, ta sensibilité te reste, et ne te sert qu'à souffrir, accompagné des noirs soupçons, du spleen mortel. Oui, il est temps que tu partes, tu n'as plus rien à faire ici que des soupirs. Je te le demande encore : est-ce la nature que tu dois accuser ? La nature à la fois si cruelle et si bienfaisante ; si bienfaisante, qu'on est tenté de la diviniser ; et si cruellement inexorable qu'elle en devient énigmatique. Non, c'est ton intempérance, ton insatiabilité. Tu volas le pauvre en t'encombrant de richesses ; malheureux, tu possèdes tout, mais tu n'as plus de désirs, voilà ton mal. Le présent t'assomme, le passé ne t'offre que des remords, et pour toi plus d'espoir dans l'avenir. Cependant, tu peux être utile encore... Tu vas être la proye des vers : quel délice pour eux de te ronger ! Pressens-tu au moins que tu vas contribuer au bien-être de quelqu'un ?

L'homme seroit moins avide de jouissances s'il réfléchissoit que la satiété est le plus fade, le plus insupportable des maux. On espère tous les biens qu'on n'a pas possédés ; rien à désirer après la jouissance plénière et excessive, relative à l'état de l'individu. Il est de la nature de l'homme de gagner son pain à la sueur de son front ; tant que le marchand court après la fortune, il est heureux par l'espérance. A-t-il amassé richesses sur richesses, il languit désœuvré ; cette situation seule lui donne l'idée du *non-être* qu'il préfère à l'existence fatigante, causée par la cessation des désirs. Son courage est aux abois ; il ne lui reste que celui du départ ; un bout de corde est le dernier recours de l'Anglois usé de jouissances : « Mourons, dit-il, une

dernière sensation mortelle me reste à connoître ; elle me fera sentir *encore* mon être épuisé. »

Mais est-il le plus grand des misérables, celui qui, n'ayant pu s'amender, a le courage de braver la mort ? En rétrogradant, avec l'histoire, vers les conquérans du monde, nous voyons le fier Romain se coupant les veines, se noyant dans son sang, pour avoir tout possédé, trop joui. Nous voyons l'horreur du genre humain, le monstre couronné qu'on nomma Néron, et que la seule dénomination de « monstre » devoit faire reconnoître, abuser de tout, même des beaux-arts qui ne peuvent adoucir ses mœurs dégradées. Après s'être rassasié de forfaits, jusqu'à fouiller dans les entrailles de sa mère pour voir, une fois, le premier berceau de son exécrable existence ; n'ayant plus ni trône, ni amis, ni patrie ; lisant sa sentence de mort sur tous les visages..., le lâche manque de forces pour mourir ; sa lâcheté physique égale sa lâcheté morale ; sa nature impie lui réservoit cette prolongation de supplice. Au moment d'être traîné vif, mourant et mort dans les rues de Rome, il fuit avec un affranchi, seul ami qui lui reste : « Tue-moi, lui dit-il, on me poursuit. » Accoutumé à lui obéir, il le poignarde, en remercîment des bienfaits dont il le combla pendant son règne. En perdant son sang, ses forces et sa vie, imagineroit-on quelles furent les derniers sentimens, les dernières expressions de cet esprit aliéné par l'adulation, la puissance et le crime ? « Quel dommage, disoit-il, de perdre un talent tel que le mien ! » Et c'étoit de son talent de musicien qu'il parloit ; ce lâche, plus lâche que toi, homme courageux, n'a pu se ressaisir : preuve que l'égoïsme orgueilleux est la plus basse, comme la plus funeste des passions, pour les autres et pour soi-même.



CHAPITRE XIV

CONTINUATION DU MÊME SUJET

Mais tout a ses limites dans la nature; et, au moral, le crime même a les siennes. Les excès moraux ramènent à la règle sévère, comme l'orage physique est ordinairement suivi du calme parfait.

Après quelques règnes où les immoralités de Néron se faisoient sentir, comme la foudre qui gronde encore dans l'éloignement quand la tempête a cessé, plusieurs héros vinrent rasséréner la terre et raffermir la morale dans l'empire du monde. Les vertus des Titus et des Marc-Aurèle n'eurent que plus d'éclat, ayant été précédées d'horreurs monstrueuses. Comme il faut, par droit de nature, que tout soit quelque chose, l'épuisement du mal tend forcément au bien, et le bien n'est pas éloigné du mal qui va le suivre. L'union intime entre les hommes est aussi près de la brouillerie que leur désunion est proche du raccommodement : point de *statu quo* dans la nature physique ou morale : le bien marche au mal par son excès, comme le mal marche au bien. Que conclure de ceci? Que nos passions ne sont que les effets et les modifications des élémens dont nous sommes faits, et qu'en outrant ces effets, les passions s'épuisent et sont forcées de rentrer dans leurs limites naturelles. L'excès du bien est donc le commencement du mal, comme

l'excès du mal amène forcément une chance meilleure. « C'est trop fort, cela ne peut durer » est l'adage ordinaire des victimes du sort; et ceux qui sont comblés des dons de la fortune pourroient l'adopter de même. Il est, dira-t-on, des maux opiniâtres, des maladies héréditaires qui ne laissent aucun espoir de mieux. Et la mort n'est-elle rien? Est-ce un pis-aller que d'habiter en esprit avec des êtres parfaits, et d'être nous-même cet esprit? Seroit-ce encore un pis-aller que d'être spirituellement répandu dans toute la nature, sans nous rappeler d'avoir existé dans ce monde, le dernier des mondes possibles, à ce qu'il paroît? Correcte, si l'on veut, pris en totalité pour nous tous collectivement; mais fort incorrecte respectivement à nous, sociétaires, pris chacun séparément, et possesseurs illégitimes des biens que la nature donne à tous, et dont nous nous croyons les maîtres en disant : « Ceci est à moi, de par ma force et de par la loi. » Mais le calme social exigeoit que la seule force des loix existât parmi nous, et malheur à qui, par violence, troubleroit l'ordre établi, en enfreignant le contrat général du citoyen établi dans chaque partie de la terre.

Il est évident que, chez l'homme, le désordre naît des excès opposés, pauvreté ou richesse. Les nations pauvres envahissent; les riches se corrompent, s'amollissent et se laissent envahir. Les barbares du Nord (ainsi nommés par les peuples du Midi) prouvèrent le premier point, en envahissant l'Europe; et Rome l'ancienne a prouvé le second par sa décadence.

Ce n'est donc, en général, que l'honnête médiocrité qui convienne à la foiblesse humaine, et qui marche vers un terme plus éloigné de sa chute. Elle n'inspire ni l'envie ni la rivalité; l'amour-propre des autres n'a point à s'abaisser devant elle; elle jouit de si peu que le riche ne conçoit pas son bonheur; il est réel cependant, il le voit, et c'est avec larmes qu'il lui demande comment il est possible que presque rien donne une jouissance inaltérable, tandis que lui, possédant beaucoup, soit encore malheureux.

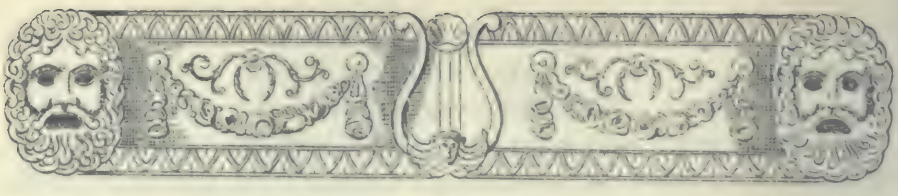
Il faut un aliment à l'amour-propre de l'homme, et c'est dans l'étude qu'il occupe ses loisirs avec le plus de satisfaction pour lui et le moins d'inconvéniens pour les autres.

La science n'eût-elle que cet avantage, doit être chérie et respectée. Voyez l'homme studieux passer sa paisible vie avec ses livres. Vois, homme rassasié de tout, combien l'ouvrier gagnant son pain au jour le jour est loin de désirer la mort. Au travail, entens-lui entonner sa chanson matinale, en songeant d'avance au double plaisir qu'il aura le soir auprès de sa femme, de qui il recevra autant de caresses qu'il donnera de baisers à son enfant chéri. L'idée de la mort est loin de l'homme du peuple laborieux ; ses occupations journalières et toujours urgentes en effacent le triste aspect ; sans cesse occupé à gagner de quoi vivre, comment pourroit-il songer à mourir ? Sa philosophie pratique n'a ni le temps, ni assez de force pour calculer la durée de sa vie, ni pour en prévoir la fin ; il vit dans son ouvrage, abstraction faite de toutes combinaisons ; la machine ouvrière va, et il marche avec elle. Le suicide est encore plus loin de sa pensée; chaque jour lui ramène un travail, et quand il en manque, il l'attend et l'espère. Sur cent suicides, la misère en fait commettre deux, le reste est l'effet des passions subversives, des revers de fortune, et surtout de la satiété des richesses.

La femme, quel que soit son état, à moins de penchant que l'homme à se suicider (1). Elle meurt de chagrin, mais d'une mort lente ; sa foiblesse, sa sensibilité exquise le veulent ainsi. Au contraire, l'homme désespéré use de son énergie pour terminer sa carrière devenue insupportable.

La femme manque de force pour se séparer de tout ce l'attache à la vie.

(1) Lisez la vie des impératrices romaines ; quoiqu'alors le suicide fût de mode, peu de ces héroïnes d'impudicité attentèrent à leur vie. Seroit-ce la preuve que la femme excède plus difficilement que l'homme dans le libertinage ? Laissez aux femmes faire l'amour et s'habiller. (G.)



CHAPITRE XVII

IDÉE SINGULIÈRE

Première partie.

C'étoit vraiment une singulière idée que celle de cet auteur qui prétendoit (il y a quarante ans, et qu'un autre auteur vient de renouveler en 1809), qui prétendoit, dis-je, qu'un seul germe vital créé ou incréé, s'étant modifié de toutes les manières par l'influence des élémens où il se trouva jeté, avoit produit tous les êtres animés et inanimés de la nature (1). A l'athéïsme, à l'athéïsme ! crieront les paresseux qui redoutent la peine de penser. Pourquoi donc ? Créer les élémens, créer un seul germe qui se modifie dans les élémens, et selon l'individu qui le contient, n'est-ce pas une opération qui n'appartient qu'à Dieu seul ? Comprendre que

(1) Grétry fait sans doute allusion ici aux premières théories émises en France sur le passionnant problème de l'origine des espèces. Les *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer*, publiés en 1748 et en 1756 par Benoit de Maillet, les *Considérations philosophiques de la gradation naturelle des formes de l'être, ou Essais de la nature qui apprend à faire l'homme*, de René Robinet (1768), et surtout la *Philosophie zoologique* de J. B. Lamark (1809), quoique développant des opinions parfois assez divergentes, préparaient les voies au darwinisme, qui, un siècle plus tard, devait révolutionner la science. Isidore Geoffroy Saint-Hilaire, en 1795, avait, lui aussi, établi les premières bases du transformisme, et Erasme Darwin, le grand'père de Charles Darwin, était arrivé, à son tour, à des conclusions analogues sur l'origine des espèces. Grétry, dans ses *Réflexions*, se fait l'écho attentif de ces théories nouvelles, un peu troublantes pour son esprit inquiet et curieux, mais dont il devine instinctivement l'importance et les destinées.

cela soit, n'est ni absurde, ni difficile. Tant qu'on peut dire d'une chose : « Dieu l'a voulu et l'a faite ainsi », il n'y a point de réplique. Mais ici, comme en tant d'autres circonstances, l'homme ne voit que des effets sans comprendre les causes ; hors les moyens humains, tout lui est interdit. Il dira donc, je suppose, en remarquant les changemens qui s'opèrent sous ses yeux dans les espèces, selon les divers climats où elles sont établies, soit qu'elles se détériorent ou se perfectionnent, il dira, dis-je, qu'il en a été de même de toute éternité, et que par la succession immémoriale des temps, rien n'est ce qu'il fut à sa naissance, et que peut-être, un jour, rien ne sera tel qu'il est aujourd'hui.

Nous pouvons prendre l'homme au complet, et remarquer combien il dégénère en troquant un bon climat contre un mauvais. Il peut encore, sans quitter son climat, que je suppose bon, se mésallier et faire dégénérer sa race jusque approchant la nullité. La meilleure espèce d'hommes dégénère si elle s'établit dans la Laponie, et le Lapon se dégénère, se « délaponne » dans nos climats. Ne voyons-nous pas l'enfant du nègre se blanchir, prendre d'autres traits, d'autres cheveux en s'alliant et vivant de continuité avec nous ? Mais, pour entrer dans le détail de ce système, comment se peut-il qu'un seul et même germe ait produit des minéraux salutaires ou empoisonnés, des pierres précieuses, des végétaux salubres et insalubres, des animaux, depuis l'homme, l'éléphant, jusqu'au plus petit animal ou animalcule ? Par la raison, disent probablement nos auteurs, que je n'ai point lus, que le germe de vie ne peut fructifier qu'en conséquence et en rapports de proportion des élémens primordiaux où il se trouve. Sur la terre, c'est un animal terrestre d'un ordre plus ou moins supérieur ; dans l'eau, le germe ne peut féconder qu'un poisson ; dans l'air, un oiseau ; dans la mine, un minéral... Le germe est donc une semence universelle qui produit tout au gré de ses père et mère élémentaires, qui contient tous les êtres et change de propriété et d'instinct selon l'individu qui le projette ou le reçoit dans son sein. Lion dans le lion, brebis dans le bélier : tel est ce prototype universel, ou ce Prothée de la fable, qui ne change de forme que par la contrainte ; et la femme aussi exige la violence pour accomplir ses désirs et les nôtres. Mais ce germe si spiri-

tueux, si fécond, si actif, change-t-il de nature dans les divers individus? De nature, non; mais de forme, de propriété et d'instinct : il donne un homme blanc chez les blancs, un rouge chez les rouges, un noir chez les noirs, un pulmonique ou un goutteux s'il sort de chez l'un ou de chez l'autre. Comment se fait-il que chaque être ait ce qu'il lui faut d'organes pour vivre? Comment se fait-il, dirai-je à mon tour, qu'il en soit ainsi pour la puce, le ciron, et plus petit encore? Chacun se sert de ce qu'il a; et de ce qu'il n'a pas, il s'en passe également par nécessité. Quel instinct, dit-on, quand on voit un crabe qui marche de côté! Il n'y a rien là d'étonnant, puisqu'il ne peut marcher droit, et qu'il a des besoins d'aller.

Quel instinct a l'homme de penser! Qu'est-il en cela d'étonnant, puisque son cerveau l'y force, qu'il retient tout, et combine tout? Il agit même quand l'homme dort, mais alors il est sans boussole. Est-il étonnant que les esprits montent à la tête, puisque leur instinct est de monter, et de rester dans cette espèce de caput de la cornue d'où partent toutes nos idées? Est-il étonnant que les joues fleurissent de vermillon? Le coup de piston du cœur n'arrive-t-il pas là comme au confin où il pousse notre sang? Et de même que la chaleur est plus forte quand, au solstice d'été, le soleil retourne sur ses pas, de même le sang ne doit-il pas rester stagnant dans les joues avant de descendre de son apogée? Chantez, poètes, chantez ces roses incarnates répandues sur les joues des belles, mais disons et sachons quelquefois le pourquoi de ces merveilles. Est-il étonnant, disois-je encore, que, par le mouvement du sang, une peau délicate rougisse plus qu'une peau tannée dans les travaux de Mars et de Neptune? Donc, la femme doit rougir avant l'homme, et doit céder quand la force virile devient active et nécessaire. Poètes, chantons, honorons la pudeur qui fait rougir nos belles; mais, encore une fois, sachons et disons quelquefois le pourquoi.

Comment concevoir des prérogatives telles que des yeux, un nez, des dents..., comme on conçoit que l'individu se passeroit de ces organes succursals, s'il ne les avoit pas. D'ailleurs, tout n'est-il pas pourvu de ce qu'il lui faut, depuis le brin d'herbe jusqu'à l'homme? — Voilà ce qui est inconcevable! Pourquoi? Il n'est pas difficile de concevoir que *Dieu commence où*

l'homme finit. Qui sait cependant si l'imagination, surtout dans la femme grosse, n'a pas contribué au perfectionnement, et peut-être même à la formation, en plus, de quelques-uns de nos organes? (Nous reviendrons sur cet objet.) Qui sait si notre supériorité sur les autres animaux n'est pas le fruit de cette source féconde, qui s'exerce depuis l'éternité des siècles?

Sans imagination, la nécessité, les habitudes peuvent encore modifier les organes des bêtes et des hommes ; la taupe qui habite dans la terre, à force de resserrer ses yeux par nécessité, a pu se les rendre petits. L'homme, à force de regarder le ciel, a pu se les élargir. Les dents ne lui seroient-elles pas venues à force d'exercer ses gencives en mangeant? Canines s'il croque des os, molaires s'il ne mange que du fruit ou des légumes, et des dents de toute espèce, si, comme nous, il est omnivore? Nous prenons trop souvent la cause pour l'effet. Nous disons : des dents de telle sorte prouvent que nous devons nous nourrir ainsi ; oui, mais ajoutons : parce que, depuis des milliers de siècles et par nécessité, nous nous nourrissons de telle manière. Qu'il croisse un gros ventre au gourmand, cela doit être, puisqu'il le remplit journellement de substances nutritives. Que tous les derrières soient charnus, c'est tout simple, l'engrais le pousse à grossir. Que la femme l'ait plus gros que l'homme, c'est encore simple, l'atelier de vie est là, plus et plus longtemps que chez nous. Qu'on s'assoye sur son derrière, cela est commode, on y trouve des coussins. Enfin, la nature veut que partout où il y a volcan, grand ou petit, il y ait aussi cratère et montagne. Le temps approprie tout, perfectionne tout, détériore tout, selon nos besoins et notre volonté : c'est une vis sans fin, qui ne compte ni les ans, ni les siècles (1). — Que de temps il a fallu à la nature pour tout faire tel que nous le voyons! — Elle ne compte pas. — L'univers est donc bien vieux? — Autant que Dieu.

Seconde Partie.

Nous avons présumé ci-devant que l'imagination avoit pu influer sur l'homme, surtout sur la femme grosse, en donnant

(1) La science moderne a exprimé tout cela, de façon plus laconique et moins naïve, par la formule célèbre : « La fonction crée l'organe ».

au fœtus des organes et des facultés nouvelles. Cette hypothèse n'est pas extraordinaire, puisque l'on doute encore si, dans sa grossesse, la femme ne revêt pas son front des objets dont elle fut frappée; et si nous le voulions, en sollicitant l'imagination de nos femmes enceintes par tous les moyens salutaires, l'expérience pourroit nous convaincre de ce fait, qui est de la plus haute importance pour notre espèce; car il ne s'agit ici de rien moins que de donner originairement à l'homme les organes et les facultés propres à l'état auquel on les destine. Après quoi, son éducation couleroit de source et ne seroit que la suite naturelle de son organisation préparée. Je sais que la plupart des naturalistes, et Buffon à leur tête, regardent comme une chimère les effets de l'imagination des femmes grosses sur le fœtus. Cependant, je dis encore que c'est fanfaronnade que de nier un effet quelconque parce qu'on ne le comprend pas : à l'expérience, encore une fois, car rien de plus aisé à expérimenter dix fois, vingt fois avant de croire.

Du reste, nous ne ferions en cela que suivre l'exemple des Spartiates, qui, à coup sûr, croyoient à l'influence de l'imagination sur le fœtus, et qui, par les hommes véritablement hommes qu'ils se donnèrent, prouvèrent par ce moyen, et par une éducation toute martiale, l'infaillibilité de leur doctrine. Comment supposer, dira-t-on, que l'être humain, sorti d'un germe brut et limité, ait pu désirer pour lui des organes facultatifs qu'il ne connoissoit pas, des yeux, des oreilles, un nez..., enfin, les organes de sens qui lui manquoient?

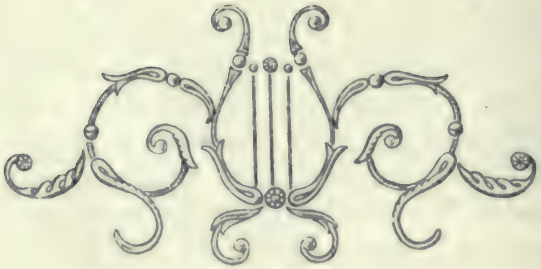
Mais, répondrons-nous, s'il est possible que l'imagination d'une femme grosse soit attractive avec la matière propre à former des organes, ne suffit-il pas qu'une femme grosse, ou mieux encore en conception, ait imaginé de voir un Dieu possédant l'organe visuel, et que, frappée de cet avantage, si naturel à sa coquetterie, elle ait donné à son fruit les plus beaux yeux du monde, puisqu'ils étoient les seuls existans? Ainsi de reste pour les organes négatifs; et une fois leur type fait, la progression est simple. Ce n'est pas ici, j'en conviens, l'opération d'une année ni d'un siècle; un organe ajouté par un millier de siècles suffit pour parvenir au complet où nous sommes, ou, mieux, où nous croyons être; donc, ne nous arrêtons point dans

nos désirs de perfectibilité; perfectionnons de plus en plus, essayons, désirons sans relâche. Si l'imagination créatrice n'étoit qu'un rêve, une erreur des sens, son empire, quoique contesté, ne se seroit pas conservé parmi nous depuis l'éternité des siècles.

Qui a fait les grands hommes? N'est-ce pas l'imagination qu'on nomme génie? Quand on relit sans cesse Homère, Virgile, Montaigne, ou Molière, ou La Fontaine, ou Racine, on dit : *natura fecit*; quand on relit Boileau, on dit : *Et homo factus est*. Revenons. Mais, dira-t-on, les bêtes ont aussi les organes des sens, et cependant elles n'ont pas d'imagination... Ah! que savons-nous ce qui se passe en elles? Sommes-nous assez bêtes pour le savoir? Il semble, en effet, que si le grand-être avoit présidé à chaque détail de notre organisation, elle ne seroit pas aussi fragile. Quoi! pas un membre qui ne réclame plus de perfection, qui ne soit assujetti à des maladies! Les pieds ont la goutte, les jambes se cassent, les rotules s'encombrent, se nouent, s'enkilosent, comment disent les gens de l'art. Les parties sexuelles éprouvent des maux désastreux, chez la femme surtout; la vie et la mort, le délire de volupté et des plus effrayantes douleurs se donnent la main, ou, comme dit Montaigne, se rejoignent par la queue; la poitrine s'ulcère, la gorge et les yeux s'enflamment, chaque dent commence et finit par la douleur, et la tête a ses migraines et sa folie, plus stupide que la bêtise même. On peut donc supposer, sans hétérodoxie, que (ainsi que la Minerve fabuleuse est sortie toute armée de la tête de Jupiter) la Toute-puissance ait créé un germe universel qui a pris et prend toutes les formes nécessitées selon l'individu et la place où il se trouve dans l'ordre élémentaire, et que Dieu l'ait doué d'avance des facultés qu'il devoit acquérir, qu'il a acquises et qu'il acquerra *in sæcula sæculorum*. Enfin, puisqu'on se permet ici-bas d'interpréter les décrets du Très-Haut; redisons encore qu'on peut croire que Dieu a effectivement créé un type universel en disant : « Que de ce germe sorte tout ce qui sera nécessité pour le complément de toute chose. » Alors ce germe, presque divin et devant retourner vers son auteur, utilisant chaque substance matérielle, établit l'intelligence dans l'homme, la force dans le lion, la légèreté dans les oiseaux et les poissons... Chaque espèce empruntant de ses élémens consti-

tutifs et ambians ce qui lui appartient, et ce qui convient le mieux à son être pour exister favorablement, cherche son aplomb, et le trouve autant que possible, ou périt pour recommencer dans un meilleur ordre. Alors, nulle volonté, nul effort ne sont nuls dans aucune espèce : *pulsate et aperietur vobis*.

Tout dans ce système ne démontre-t-il pas une puissance infinie ? Et la Providence ne donne-t-elle pas ici à la nature et à l'homme d'assez grandes preuves de sa munificence ? O athées ! je diffère peu de vos idées ; cependant, soyez de mon avis, *et vous n'êtes plus athées*.



CHAPITRES XVI et XVII

(MANQUENT)

CHAPITRE XVIII

ON FAIT TOUT AVEC UNE CHOSE

S'il est quelques probabilités dans le système que nous venons de tracer, oui, *l'on fait tout avec une même chose*.

1. L'enfant n'est rien qu'une préparation de l'homme.

2. Si l'enfant perd sa force avant d'être formé, il est enfoui pour sa vie.

3. Tous les rachitiques, éthiques et pulmoniques, le sont par la même cause, au moins 90 sur 100 ; si ce n'est pas leur faute, c'est celle de leurs géniteurs, insensés ou égoïstes sensuels.

4. Sur cent filles sages, une partie meurt de sagesse véritable, une partie de sagesse apparente : ce qui reste en vie n'est pas en état de former des hommes valeureux. C'est là cependant qu'est le *hic* de toute perfectibilité de l'espèce.

5.. J'ai toujours dit que c'est dans le temps de ses amours que l'homme de génie produit le mieux. N'est-ce pas dire qu'alors il est en possession de la chose avec laquelle on fait toutes choses ?

6. Si l'homme dépourvu de ce que nous parlons produit une bonne chose, c'est qu'il s'est donné une fièvre de *tourmente ;* sa production sonne son agonie intellectuelle.

7. Si l'homme âgé fait des efforts, prend des moyens pour rappeler sa jeunesse, son agonie est sonnée. Le mal vient de ce

que chaque vieillard ne croit pas l'être encore. Qu'il se dise ceci : « Que faisois-je à 20 ans ? à 30, à 40, à 50, à 60 ? » En repassant ainsi sa gamme descendante, il connoîtra son diapason actuel, et ne voudra (peut-être) pas chanter plus haut que nature ne le lui prescrit.

CHAPITRE XIX

QUELQUES PETITS PROPOS.

Plutarque, dans ses œuvres morales, nous a donné des *Propos de table* qui ne sont pas petits; mais n'eussent-ils que le seul mérite de nous donner l'idée des mœurs de son temps, et de quelle manière les doctes s'amusoient dans leurs festins joyeux, ils doivent nous être précieux, et méritoient d'être conservés.

Je nomme ceux-ci des « petits propos » de table, si l'on veut, mais petits pour raison; car à table on ne disserte plus, sans doute parce que les dames sont du nombre, et les plus aimables de nos convives. Les Grecs, les Romains, philosophes, artistes, leurs élèves et leurs admirateurs, vivoient entre eux dans leurs fêtes civiques, bachiques et saturnales; ils pouvoient se livrer à des discussions philosophiques, fort à la mode dans ces temps reculés. Leurs mœurs ne permettant pas d'admettre les dames à leurs festins, ils y recevoient les femmes galantes, qui ne leur imposoient ni égards, ni respect, ni privations; elles y étoient pour complaire aux doctes conviés; et nous, au contraire, nous ne sommes à table avec nos belles dames que pour former leur cour. Ces réunions franches et expansives des savans d'autrefois fortifioient encore le caractère déterminé de ces hommes vrai-

ment hommes. C'étoit au nom de Minerve, de Vénus, de l'Amour qu'ils remplissoient leurs coupes mousseuses, et le proverbe l'a dit : *in vino veritas*. Chez nous, ne pouvant parler philosophiquement à table par égard pour nos belles, qui préfèrent les propos galans, on ne peut s'occuper de sciences que dans les académies, où, au lieu de vin pétillant de Ténédos, de Falerne, et de belles jouvencelles sans préjugés, nous n'avons qu'un acerbe amour-propre qui nous domine, nous rend égoïstes, entêtés; qui craint toujours qu'on ne veuille nous humilier, quand on n'admire pas nos superbes avis.

Dans leurs festins familiers, et par leur fermeté, les anciens se donnoient des noms qui annonçoient leurs défauts ou leurs qualités, et ces noms distinctifs, ils les portoient toute leur vie : Caton le censeur, Denis le tyran, et mille autres de son espèce, Tymon le misanthrope..., etc. Nous, par nos caractères évasifs, complaisans et mous, nous ne sommes susceptibles d'aucun surnom caractéristique; celui seul de « dissimulé » conviendroit presque à tous les hommes, et celui de « coquette » à toutes les femmes (1).

On n'est jamais content de ce qu'on a, dit-on. On regarde toujours en arrière, en avant ou de côté pour trouver mieux; les désirs de l'homme sont aussi légers que l'air qu'il respire. Cela est vrai. Mais, en vérité, nous ne valons pas les anciens dont nous parlons, n'eussent-ils eu pour eux que leur franchise et leur fermeté. Pourquoi aimons-nous tant à les lire, à respirer le parfum attique de leurs productions? C'est que là on ne tergiverse point :

Un chat est un chat, et... un fripon.

En bien comme en mal, on y trouve des choses fortes. Qu'on se dise, en lisant : c'est sublime! ou : quelle horreur! on est frappé, et c'est ce qu'on cherche pour passer le temps, qui est si court, et qui tant nous pèse.

Voici donc quelques petits propos, soit de table ou de ce qu'on voudra, que je n'ai pas rejetés, quoiqu'ils soient très inférieurs à ceux du moraliste de la Grèce.

(1) Voyez le chapitre II du septième volume de cet ouvrage. (G.)

1.

« Je prends Monsieur pour juge », disoit un conteur de gasconnades..., « et qui ne dit rien consent » : le monsieur étoit sourd.

2.

L'homme qui s'est fait une réputation avec un petit ouvrage, doit trembler d'en donner un grand.

3.

On a beau disputer sur la bonne ou mauvaise musique : le musicien qui n'est pas chanté n'est pas chantant.

4.

La nature est sans pitié, elle écrase le moins pour sauver le plus.

5.

Quand on parle des choses qu'on ne comprend pas, on est honteux d'en voir d'autres qui vous comprennent à merveille.

6.

Rivarol me disoit : « Eh bien! jeune penseur, que pensez-vous de moi ? » — « Beaucoup de bien dans vingt ans. » — « Dans vingt ans ? » — « Oui, le temps fait baisser la mousse. »

7.

Quelqu'un, voulant plaisanter un juif, lui disoit : « N'est-ce pas vous, Monsieur, que j'ai vu baptiser hier ? » — « Non, Monsieur, un habit retourné ne vaut pas un habit neuf. »

8.

Est-il dans le monde un assez honnête homme qui n'ait jamais ni pensé, ni dit : « Si je l'osois ! »

9.

Si un coquin vous force à prendre une prise de son tabac, on la prend, on la jette, et l'on essuye ses doigts.

10.

On jouoit aux questions par billets dans une société d'amateurs de musique; j'y trouvai celle-ci : « *Qu'est-ce qu'un parvenu ?* » Je répondis : « *C'est un son enharmonique.* » Ce qui veut dire : changer de gamme par supercherie (1).

11.

Dans une de nos séances particulières de l'Institut, j'étois à côté de David. Un membre vint lui demander le petit dessin à la plume qu'il lui avoit promis. David lui fit une négresse, puis me la passa en me disant d'écrire quelque chose dessous. Je mis : « Une blanche vaut deux noires. »

12.

Peu d'esprit sent l'ellébore, comme trop d'esprit sent le quinquina.

13.

Ceux ou celles qui affectent la sensibilité, ont la parole chaude et le visage froid.

14.

On demandoit à un athée quelle épitaphe il vouloit : « Cigît qui n'est plus. »

15.

En faisant le signalement d'un homme, un plaisant disoit qu'il avoit le nez rond et le menton idem; l'habit rouge et les yeux idem; chapeau à cornes et le front idem.

16.

Au baptême de son fils, un négociant, par habitude de signer ainsi toute l'année, écrivit sur le livre de sa paroisse : *Un tel, et compagnie.*

(1) En musique, l'enharmonie consiste, on le sait, dans le remplacement d'une note par un son de même hauteur, mais autrement noté, soit *sol* dièse pour *la* bémol, *ré* bémol pour *ut* dièse, etc.

17.

En parlant d'un satirique, on disoit : C'est un mauvais coquin qui crache des épingles.

18.

La vieillesse n'est bonne que pour les coquins et les coquines; en changeant de figures, on ne les reconnoît plus.

19.

Le joli contraste, qu'une lionne folâtrant avec ses petits !

20.

Pourquoi croire, avec certains naturalistes, que l'eau de la mer diminue, et qu'un jour le monde pourra finir faute de liquide (1)? Nos chimistes font de l'eau avec certains gaz; la nature en fait plus qu'eux.

21.

Juger du vrai par ses contraires, est la diplomatie des enfers.

22.

En parlant d'un stupide auteur, Diderot disoit : « Il est tranquille comme Dieu au milieu de sa gloire. »

23.

Un général enveloppé d'une casaque dit à un militaire : « Soldat, dites-moi si... » — « Je ne suis point soldat. » — « Eh bien ! officier, qui n'êtes pas soldat, je vous ordonne de me dire... » Et il se découvre.

24.

Ces jours-ci (1809), un frotteur, travaillant dans les appartemens des Tuileries, voit passer Bonaparte. « Sire, lui dit-il, auriez-vous la bonté d'exempter mon fils de la réquisition? — Ton fils ne veut donc pas être mon camarade? » lui dit l'Empereur, en s'éloignant.

(1) Allusion à l'ouvrage de Benoit De Maillet que nous avons cité plus haut (p. 188, note) : *Entretiens d'un philosophe indien avec un missionnaire français sur la diminution de la mer* (1748 et 1756). Grétry, évidemment, ne l'avait pas lu et ne le connaissait que par les plaisanteries des encyclopédistes.

25.

On a lu ceci dans un journal : « Le roi, tel jour, s'est promené *en personne* dans ses jardins. »

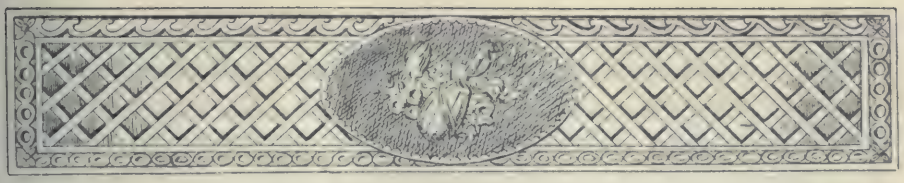
26.

Ce qui précède rappelle un mot d'un des plus gais de nos jeunes François. M. de Chausenay, après avoir entendu sa sentence de mort au tribunal révolutionnaire, demande à parler. « Tu n'as plus la parole. » — « Un seul mot, citoyens juges. » — Eh bien ! parle. » — « Dans la situation où je suis, ne puis-je pas me faire *remplacer?* (1) »

27.

Dans un moment décisif, on dit que Bonaparte a tenu ce propos énergique à ses soldats : « Allons, mes amis ! Il vaut mieux être enterré ici qu'au pied de Montmartre, à côté d'un procureur ou d'une p..... ! »

(1) Ce mot étoit alors fort commun lorsqu'on étoit appelé à monter la garde. Cette insouciance seule prouveroit combien peu le Français est attaché à la chose publique. (G.



CHAPITRE XX

VOLTAIRE ET JEAN-JACQUES

On compare sans cesse ces deux hommes célèbres, qui n'ont entre eux rien de commun que d'avoir écrit, l'un élégamment, l'autre profondément dans notre langue.

Avec de l'esprit pour bien louer, un peu de flatterie et la haine des préjugés, on pouvoit plaire à Voltaire ; avec ce cortège on n'eût pas réussi auprès de Rousseau. Il lui falloit simplesse et vérité pour qu'il fût à son aise ; il avoit le coup d'œil fin, et son cœur jugeoit encore avant son oreille et son œil. Il ne toléroit l'esprit insinuant et la flatterie séductrice que dans les jolies femmes qui s'adressoient à lui, parce qu'il brûloit intérieurement du désir de leur plaire, quoiqu'il n'eût pas, et ne possédât jamais que ce qu'elles admirent sans leur inspirer de l'amour ; elles ne se livrent au grand-homme que par vanité, comme elles admettent quelquefois le riche financier pour leur fournisseur. Les jolies femmes avoient tant de charmes pour Jean-Jacques, que la moins jolie grisette, n'ayant que les attraits de son sexe, en eût fait sa dupe et sa victime, si telle eût été son envie. C'est ainsi que les extrêmes se touchent, que le fort est subjugué par le faible, et que nous ne sommes jamais forts que localement. Si nos deux philosophes vivoient encore, nos femmes d'aujourd'hui, comme celles du passé, aimeroient Voltaire pour sa tête

ou son esprit, et Rousseau pour son cœur, mais elles s'arrêteroient là. L'un avoit l'esprit de toutes choses; l'autre en possédoit l'essence finale, et quelquefois les principes. La manière de présenter les choses chez Voltaire est toujours aimable, celle de Jean-Jacques est imposante. La première passe comme le parfum d'une fleur ; la seconde reste comme une étreinte de cœur. Ces deux hommes ne s'aimoient pas, par ressemblance ; ils s'estimoient par leurs contraires. Si Jean-Jacques eût imité le faire de Voltaire, Voltaire l'eût dédaigné. Mais, trouvant en lui son antidote, il l'estimoit, quoiqu'il diminuât sa domination. Toute copie porte en elle quelque chose d'abject ; l'ombre qui suit le corps est trop servile pour mériter l'attention de son principal.

Au fond, Voltaire et Jean-Jacques n'étoient que deux amours-propres blessés, les deux coqs de la France, bien plus animés l'un contre l'autre devant témoins que dans leur conscience. *In petto*, ils devoient dire, comme (je crois) Pierre Corneille disoit du cardinal de Richelieu : « Il est trop grand pour que je le haïsse, il m'a fait trop de mal pour que je l'aime. » Une fois que l'amour-propre se mêle de la partie, il est étonnant combien les hommes les plus aptes dans une chose deviennent mauvais juges *in propria causa*. Pourquoi? Parce qu'ils sont trop en eux-mêmes pour être chez les autres. Il s'établit un ordre dans les idées qui file avec nous, jusqu'à notre mort, et l'on pourroit presque dire que pour l'homme d'ordre (car le talent n'est autre chose qu'un ordre établi) le chagrin de mourir n'est que celui de rompre ses chères habitudes.

Voltaire disoit peut-être en lui-même : « Pourquoi ne suis-je pas Rousseau, sans cesser d'être Voltaire? » Je doute que Jean-Jacques en dît autant du comte de Ferney. On dit qu'un jour où il s'abandonnoit à une critique violente contre le citoyen, on annonça inopinément celui-ci. « Ouvrez les deux battans », s'écria Voltaire. Il l'estimoit donc, quoiqu'il ne l'aimât pas. Il eût voulu humaniser l'ours de Genève ; il l'invita à demeurer chez lui, et si l'ours se fût apprivoisé, son hôte eût cessé de l'estimer. L'homme à caractère a un tel empire sur l'homme léger, que celui-ci le redoute même en le plaisantant.

Quand on me dit : je n'aime pas Voltaire, je pense qu'on n'a pas l'esprit aimable ; quand on me dit la même chose de

Jean-Jacques, je crois qu'on manque de sensibilité, ou qu'on est prévenu contre lui par quelque cabale. Il est, au reste, bien des gens qui ne connoissent pas l'un, et ne sentent pas l'autre, et qui, par amour-propre, en parlent comme de leur connoissance intime. En me voyant pour la première fois chez Voltaire, je crus retrouver tout ce que j'avois lu, à Rome, dans ma jeunesse, de la vieille cour de Louis XIV. Me trouvant pour la première fois près de Rousseau, je me sentis influencé comme si j'avois vu Caton ou Socrate.

On a souvent remarqué que la nature se plaît dans les contrastes ; que deux hommes supérieurs, de même force et de même trempe, vivent rarement contemporains. La poésie diroit ici que la nature fatiguée se repose après avoir rassemblé toutes les données nécessaires à la confection du grand-homme. Pure déclamation que ce charmant pathos. Disons que l'homme compare tout à lui. L'homme n'est qu'un individu qui s'épuise par ses organes ; la nature est inépuisable, puisqu'elle est tous les individus possibles rassemblés ; si elle n'opère pas d'un côté, elle opère de l'autre, et c'est toujours elle, grande et sublime partout. C'est plutôt nous qui, dotés de facultés versatiles, courons vers un nouvel objet quand nous nous sentons rassasiés de l'ancien. C'est plutôt l'amour-propre qui avertit l'auteur que tel, ayant brillé par les dons d'un esprit aimable et léger, il est temps de se distinguer par la force du raisonnement. « Qu'ai-je à faire dans une carrière épuisée, se dit l'homme second arrivant ? Pour attirer l'admiration de notre bord, opposons la force à la douceur, ou la douceur à la force. » C'est ravitailler l'esprit de ceux qui nous jugent que de leur fournir des sensations nouvelles dans une piquante controverse. Ne disons cependant pas que Rousseau ait voulu par efforts de talent être l'opposé de Voltaire ; non, l'un étoit né sévère républicain, l'autre courtisan des rois. Jean-Jacques fut donc le *vice versa* de Voltaire par nature et par bonne fortune de circonstance. Il n'eût été que poète ou musicien foible ; il falloit une pâture plus substantielle pour exercer un aussi puissant estomac ; il saisit la nature en totalité.

Jean-Jacques semble s'être dit, en songeant à Voltaire : Tu es riche : je serai pauvre. Tu as des châteaux : dans un grenier, je copierai de la musique pour vivre. Tu es élégant, léger et spiri-

tuel dans tes écrits philosophiques : je serai éloquent, nerveux et substantiel dans les miens. Les gens de lettres te font la cour : je serai leur martyr. Me sachant pauvre, tu m'appelleras dans tes domaines : je te refuserai. Tu seras plus grand que moi en apparence : mais je serai plus fort que toi en réalité. Armé des grelots de Momus, tu me plaisanteras dans tes brochures : c'est avec la massue d'Hercule que je saurai te répondre. Tu feras rire les efféminés : je convaincrai les hommes.

Le temps n'a peut-être pas encore assez mûri l'opinion sur la primauté qui appartient à l'un de ces deux grands-hommes ; mais cependant, depuis leur mort, on ne va à Ferney que par occasion, et (j'en suis témoin) on visite, en pieux pèlerinage, les lieux où le citoyen de Genève a respiré. En attendant la suprême décision des temps, les gens sensés n'aiment pas à entendre dire : « J'aime Voltaire et n'aime pas Rousseau », ou : « J'aime Rousseau et n'aime pas Voltaire ». Disons plutôt : « J'admire l'esprit, la grâce et la profonde érudition de l'athlète de Ferney, cent fois plus homme de lettres que Jean-Jacques ; mais révérons, admirons la haute éloquence de l'homme malheureux dont l'organe puissant fut celui de la vertu et de la vérité : *Vitam impendere vero*, telle fut l'épigraphe triomphante de Rousseau. Voltaire a déposé la sienne dans ce vers :

J'ai fait un peu de bien, c'est mon plus bel ouvrage (1).

On ne suppose l'union fraternelle de ces deux grands personnages, vivant l'un pour l'autre comme Castor et Pollux, qu'avec l'amour et la soif d'une perfectibilité majeure de notre espèce. En effet, en s'excitant et se calmant tour à tour, l'un sacrifiant aux grâces, l'autre à la force et à la vérité, quelle perfection exquise n'eût pas résulté de cet assemblage sublime ! Mais, inutiles souhaits ! L'homme se montre partout dans sa frêle existence ; il ne peut sortir du cercle étroit que lui prescrit sa nature, aussi bizarre que limitée. Pour notre malheur, il les falloit voir rivaux, ces deux génies de l'Europe érudite ; l'un

(1) L'analyse raisonnée des œuvres de Jean-Jacques se fera quelque jour, mais par qui ? Plutarque, Montaigne, Condillac, ne sont plus. Celle des œuvres de Voltaire est facile à faire, si déjà elle n'est faite. — Preuve qu'il est clair, diront ses partisans. — Preuve que l'autre est profond, diront ses apôtres. (G.)

courtisé, l'autre abandonné. Il falloit voir mourir l'un dans un hôtel somptueux, rempli de ses nombreux amis et courtisans, et l'autre expirer dans la loge d'un portier de campagne, n'ayant pour l'assister dans son agonie que sa femme chétive, et le soleil qu'il contemploit en le priant, sans doute, de ne point dédaigner les émanations fugitives de son corps et de ses derniers soupirs.

Si l'on peut juger des hommes par leurs goûts, nous dirons, en terminant ce parallèle, que Voltaire aimoit le faste et la représentation, et que le spectacle chéri de Rousseau étoit un enfant, un bois touffu, le lever du soleil et une belle femme. Quand Voltaire rencontroit une femme aimable seule dans un bois, il improvisoit quatre jolis vers à sa louange ; quand Jean-Jacques rencontra Mme d'Houdetot, il en mourut d'amour (1).

(1) Voyez ses *Confessions :* « Pour cette fois, c'est de l'amour », dit-il ; le délire auquel cette passion le livra, dans un âge déjà avancé, n'a pu qu'abréger ses jours. Il eût développé son âme tout entière s'il avoit dit : « Pour cette fois, c'est de l'amour et de l'amour-propre mêlés ensemble»; car, avec sa Thérèse, ce dernier n'y étoit pour rien. C'est le philosophe St-Lambert, plus assidu, plus élégant, plus homme à femme que Voltaire et Jean-Jacques, qui, comme dit le proverbe, damoit le pion-d'amour aux deux philosophes dont nous parlons. Lorsque Rousseau étoit l'amoureux passionné de Mme d'Houdetot, elle vivoit avec St-Lambert, alors absent; et lorsque, antérieurement, Voltaire étoit l'amant de Mme Duchatelet, elle vivoit avec St-Lambert. Les gens de lettres de ce temps racontent qu'à la mort de cette dame, Voltaire, par modestie, ne voulut pas permettre qu'on ouvrît un médaillon qu'elle portoit à son col; cependant, il céda aux instances de quelques amis, et l'on y trouva quoi? Voltaire? Non, le portrait de St-Lambert. (G.)

CHAPITRE XXI

EXAMEN À FAIRE

Examiner si les hommes nés à une même date, et, par conséquent, faits, projetés et conçus à une même époque rétrograde de neuf mois, n'ont pas entre eux des rapports remarquables dans la tournure de leur esprit, seroit une opération aussi facile que profitable pour l'espèce. Il faudroit, sans doute, séparer les diverses races; car l'homme né dans le Midi est autre que celui né dans le Nord. Mais en notant les hommes qui se sont distingués dans chaque pays, soit en Grèce, en Italie, en France ou au Septentrion, et qui sont nés, comme nous l'avons dit, à pareille date ou dans le même mois ou même saison, il seroit curieux de voir s'ils n'ont pas des ressemblances notoires de caractère et de naturel. Je suis né en février 1741 (mais en général l'année n'y fait rien); je suis né dans le même mois que Michel Montaigne, d'heureuse mémoire; je ne sais si, comme enfans du mois de mai, à dater de notre conception à tous deux, je ne sais, dis-je, si je lui ressemble en quelque chose, mais le genre d'esprit de ce philosophe de la nature me plaît plus qu'aucun autre.

Je sens de même une vocation, une prédilection pour la musique de Pergolèse. Je ne sais dans quel mois est né ce musicien; je voudrois le savoir; s'il étoit né en février et conçu en mai, j'en serois aise, et je croirois, sans presque plus douter,

aux rapports d'hommes contemporains de rigueur (1). Je sais qu'en ceci l'éducation compte pour beaucoup, et, plus encore peut-être, la filiation des ayeux dont l'esprit fut cultivé ou inculte; mais je n'en crois pas moins qu'on ne peut éteindre les stigmates naturelles, et qu'il en reste assez pour être remarquables.

Il est, on ne peut en douter, des hommes qui ne se ressemblent pas plus que l'agneau et le lion, ou que le renard et le dindon.

Donc, s'il est une raison qui établisse ces dissemblances, il en est une pour les ressemblances, et l'homme instruit, patient et industrieux peut les trouver.

Il n'est pas une note de Pergolèse dont je ne sente le pourquoi. Je reconnois que, de même que moi, il a fait sa musique par inspiration, d'instinct, et point par un calcul réfléchi. De même que les fameux statuaires de la Grèce, il s'est contenté quelquefois de faire sa statue magnifique, en négligeant les accessoires, quand il étoit pressé par le temps, ou quand sa foible poitrine étoit oppressée; je lui ressemble encore en cela du côté de la paresse et de la santé. Jamais, cependant, ma paresse ne s'est exercée sur l'objet capital de mon art. En cela j'ai ses défauts, mais ai-je ses qualités? Voilà le *hic*. Quant à l'ami Michel, je le redis, c'est pour moi l'homme incomparable en philosophie. Je l'aime autant dans mon âge avancé que j'aimois uniquement l'autre dans ma jeunesse. La Gascogne n'eût-elle produit que ce colosse, elle doit en être fière. Il n'est point de philosophe-moraliste qui approche d'aussi près que lui de la vérité, et qui ose, comme lui, la dire tout entière. Les autres écornent les alentours de notre être; lui, va droit au cœur et c'est par le sien qu'il arrive au nôtre. Il se reproche souvent de parler de lui; mais qu'y faire? Il n'a que ce chemin pour arriver à nous; il seroit muet s'il ne s'autorisoit à cette licence morale. Il a franchi le pas que l'amour-propre dissimule dans tous les hommes; il ose dire *moi*, avant de nommer les autres. O amour-propre, que peu de gens reconnoissent tes pièges ! Personne n'ose t'avouer pour ami, et chacun te loge chez soi.

(1) Malheureusement pour Grétry et son étrange théorie, Pergolèse naquit en janvier.

Combien d'hommes nous auroient donné de bons documens sur notre nature s'ils avaient osé se prendre pour type!

— Mais l'égoïsme ? — Oui, c'est un défaut que chacun redoute d'autant plus qu'il en est plus atteint. Il n'est que les enfans, Montaigne et les bonnes gens, qui osent dire *moi* en première ligne (1). C'est une chose commune et malheureuse, que dans le monde on voye tant de bêtes honnêtes, et tant de fourbes gens d'esprit. Cependant, on dissimule mal cette gale humaine, et, au moment où on y pense le moins, les ongles se portent à l'endroit de la démangeaison. Je ne suis pas surpris que Montaigne nous dise qu'il est ignorant; c'est qu'il ne sait qu'une chose, *la Nature*, qui cependant comprend tout.

Je ne sais trop ce qu'étoient les femmes de son temps ; il en parle aussi peu que de la sienne propre. Je crois être plus fort que lui dans cette partie, et mes livres, à la suite de ses immortels *Essais*, complèteront davantage l'histoire des sexes, dont il a négligé la belle moitié. On ne peut dire de Montaigne qu'il a *la vanité de la gloire;* il roule sur lui-même, il s'amuse comme un petit enfant qui joue avec ses pieds ; il raconte naïvement ses mauvaises comme ses bonnes habitudes. Que lui importe? Il s'amuse en laissant couler sa plume, et ne sort de lui que pour dire que tel autre lui ressemble ou est l'opposé de lui, Michel. Je conseille fort à ceux qui n'ont rien à faire, et qui sont ennuyés de la vie, d'essayer de la recette de notre philosophe, qui, j'en suis sûr, ne s'ennuya jamais. Je leur conseille, dis-je, d'écrire leur histoire et je leur promets un amusement charnel fort joli, avec la cessation de leur ennui; et telle qu'ait été leur vie, fût-ce celle d'un Cartouche ou d'un Mandrin, ils y trouveront pâture à distraction de leur misanthropie. S'ils ont beaucoup de mal à dire d'eux (car je suppose que l'âme de celui qui s'ennuye n'est pas en bon état), n'importe, ils s'accuseront de manière à nous insinuer qu'ils n'ont pas fait tout le mal qu'ils auroient pu faire, et qu'ils ont encore été bons au milieu de leur cruelle méchanceté.

Avant de terminer ceci, il est bien que je dise une fois d'où provient la variété des matières traitées dans cet écrit : voici.

On reprochoit à quelqu'un d'abandonner la société pour s'amuser avec des enfans : « Ils sont si honnêtes gens ! » répondit-il. (G.)

Une idée, un mot qui aujourd'hui échappent à quelqu'un dans la conversation, me donnent un chapitre à faire pour le lendemain. Hier, par exemple, 28 février 1809, je fus invité à un grand dîner où une vingtaine d'amis de Michel de Montaigne célèbrent chaque année, à pareil jour, l'anniversaire de la naissance de ce philosophe ; son buste présidoit l'assemblée, et il ne fut guère parlé pendant le repas et la soirée que de l'illustre patron de la fête, dont les associés respectables voulurent m'élire président pour l'année prochaine, ce que je fus obligé de refuser, n'ayant pu accepter la présidence de l'Institut, pour raison de santé. C'est après plus de deux siècles que Montaigne, cet homme rare, inspire un zèle pareil à ses admirateurs. Oh ! qu'il est grand d'avoir prouvé comme lui son amour pour l'humanité et pour la vérité !

Je dis donc que, rempli de son idée, et de celle du joyeux festin fait à sa gloire, il m'étoit impossible de ne pas m'occuper, aujourd'hui, du célèbre Montaigne, dans le chapitre qu'on vient de lire (1).

(1) C'est à M. Catalan fils qu'on doit cette association philosophique et annuelle des amis de Montaigne. M. Catalan n'a presque pas d'autre bibliothèque que diverses éditions du grand Michel ; il le lit sans cesse, quoiqu'il le sache par cœur : il a raison, tout est là. Voici des vers que M. Catalan m'a envoyés, où son cher Montaigne est célébré, et où je me sens fier d'être accolé à un tel homme. (G.)

Les vers annoncés par Grétry ne figurent pas dans le manuscrit des *Réflexions*. L'auteur aura sans doute oublié de les y transcrire.

CHAPITRE XXII

DE LA PRÉVENTION

On se prévient favorablement pour les êtres de son espèce, même d'espèces différentes, souvent d'après ses préjugés d'éducation ; néanmoins, la beauté du physique, l'air noble, fin, aimable, spirituel, sont des avantages auxquels on ne peut refuser son admiration, pas plus qu'on ne peut se prémunir contre les impressions désagréables de leurs contraires, telles que les difformités du corps et les travers de l'esprit.

Que le nègre aime sa négresse, dont le petit suce le lait de ses mamelles jetées derrière ses épaules : c'est une femme telle qu'elle soit, et il lui en faut une ; mais quand il voit une de nos nymphes de roses et d'albâtre, il ne dit plus : c'est une femme, mais une divinité. De même au moral, la réputation d'homme d'un bon ou méchant esprit, de probité ou d'improbité, nous prévient pour celui qui en est honoré ou déshonoré. L'innocence entraîne tous les cœurs ; si l'enfant est gâté, il ressemble à une friandise à moitié corrompue, ou à un beau morceau de musique déjà reconnu pour tel, mais écorché par de mauvais exécutans.

Dans l'homme fait, l'innocente imbécillité nous humilie ; on la regarde avec pitié et avec la même espèce de déplaisir qu'on voit une belle machine détraquée.

La vieillesse ne prévient favorablement que quand elle est imposante et sans prétention au bel air. On sourit au bambin

déjà puissant par sa naissance et sans qu'il s'en doute. On sourit avec plus de pitié au vieillard décrépit qui prend encore l'air imposant. La vieillesse étoit plus respectée jadis que de nos jours ; en voici une des raisons, qu'on n'a pas encore alléguée. Plus l'instruction se perfectionne, plus la jeunesse instruite diminuera de vraie considération et de respect envers les vieillards ; plus l'expérience sera précoce dans la jeunesse, moins l'âge mûr lui sera utile. Ce sont de jeunes volcans qui rendent nuls les vieux cratères. On voit, et c'est une loi de nature qu'on ne peut gagner d'une part sans perdre de l'autre. Jadis, on voyageoit pour voir et pour entendre un philosophe de la Grèce ; l'imprimerie en dispense aujourd'hui : l'esprit du monde est dans les livres et l'homme de réputation gagne souvent à n'être connu que par l'impression et la lecture de son œuvre, et à n'être vu que dans sa gravure qui la précède. Sans parler ici des sympathies ou antipathies physiques et morales, dont nous nous sommes entretenus ailleurs, disons que les préventions, soit à l'égard du physique ou du moral, s'emparent de nous, souvent à la première vue d'une personne ou d'un objet ; et, bonnes ou mauvaises, il faut du temps et un effort sur nous-mêmes pour les surmonter et les oublier totalement. Une mauvaise prévention revient comme la suite d'une digestion laborieuse ; une bonne, à laquelle il faut renoncer, nous coûte et nous donne des regrets. Quoi ! je me serois trompé, se dit-on. Comme si nous faisions autre chose les trois quarts de notre vie ! Il faut donc se garder des préventions autant que possible, soit favorablement, et surtout défavorablement, puisque l'impression première est si difficile à effacer, quand l'équité l'exige. Oui, la justice permet et veut qu'on examine d'abord l'état des choses et de la question ; mais, j'en conviens, qui que ce soit n'est peut-être pas assez fort sur soi-même pour éviter toutes préventions.

Celles qui naissent en nous du physique malheureux des autres, exigent surtout un effort pour ne pas se prévenir ; cependant, on est si fâché, si étonné quand on trouve un bossu, un aveugle, un borgne, un boiteux rempli de sens et d'esprit, après l'avoir préjugé tout autre ! Ne nous pressons donc pas. On a beau dire : *cavete signatis*, « défiez-vous des gens masqués » ; les préventions défavorables dont ils ont été les objets les ont

souvent forcés d'acquérir au moral pour suppléer au physique ; car de nos jours presque tous les estropiés surpassent les élégans de figure ; qu'ont-ils besoin d'acquis, ces Adonis ? « Me voilà, admirez-moi, » disent-ils aux hommes ; « aimez-moi, disent-ils aux femmes » ; et, ne leur déplaise, on fait souvent le contraire. Ils ont beau s'écrier : « Que je sois défiguré si je ne vous aime » ; leur enjeu est d'une trop mince valeur pour qu'on les croye.

Chaque état, chaque profession a ses tics, ses défauts. Dieu veuille qu'ils n'ayent pas ses vices ; mais on les a tant ridiculisés, il y a tant de matois qui lisent au fond des âmes, Molière les a peints si au naturel, que chacun se tient en garde. Bientôt, ce sera à l'inverse qu'il faudra les reconnoître : le poète sera modeste ; le musicien, homme instruit ; le médecin, sans emphase, à moins qu'il ne soit ignorant ; l'avocat, simple comme La Fontaine ; le procureur, homme intègre pour sortir du préjugé et avoir des pratiques ; le guerrier, compatissant, hors des combats (il l'est déjà) ; le marchand, homme probe, préférant sa réputation, son intégrité à l'or du Mexique ; le courtisan, n'osant plus flatter son prince qu'avec esprit et vérité ; le souverain, se voyant dans l'avenir des temps comme dans un miroir fidèle et n'osant plus lui sacrifier le présent fugitif. Qu'on dise, après cette supposition (que l'intérêt seul des hommes doit un jour réaliser), qu'on dise que l'instruction et l'anéantissement des préjugés sont nuisibles à l'homme ; il se contrefait, dit-on, quand il est instruit. Oui, mais, forcé de se contrefaire sans cesse, il se refait ; sa chère paresse l'entraîne ; son égoïsme déçu le force jusque dans ses retranchemens ; il prend enfin son parti, et se voue au vrai, quand il ne peut plus mentir avec sécurité. On ne ment que pour faire des dupes, et plus il sera difficile d'en faire, moins il y aura de menteurs.

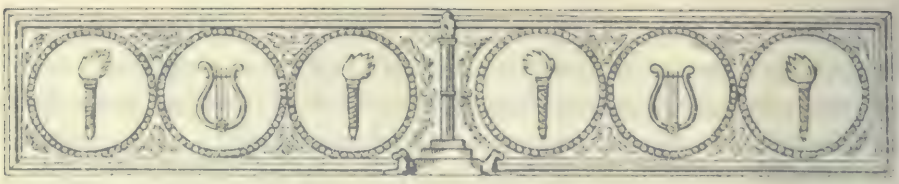
Il y a tant de sots, dira-t-on, tant d'imbéciles si aisés à tromper, et la race en est indestructible... Passe pour l'imbécillité complète ; mais vaut-elle la peine qu'on la trompe, puisqu'elle est dévouée à l'inattention de l'homme adroit ? On lui escroquera son argent ; peut-il tomber en de plus mauvaises mains ?

Une fois que chaque chose aura pris sa place, l'homme sera jugé du premier abord par ses pairs de chaque profession, et l'indécision ne sera plus qu'une erreur populaire. Si j'en juge

par l'art que j'ai cultivé toute ma vie, oh! qu'il me faut peu pour connoître le tout d'un musicien! Avant d'entendre son œuvre, un quart d'heure de conversation sur quelque sujet que ce soit, mais à cœur ouvert, me dit tout ce qu'il peut, en musique, de véritablement bon, de médiocre ou de mauvais. Il peindra mal l'amour, me dis-je, car il est trop ou trop peu sensible. Il sera diffus, parce qu'il ne sait pas aller au fait. Il sera chantant, car il a la juste sensibilité. Il sera chantant, mais à rebours du personnage, car il ne connoît pas assez le cœur humain. Cet autre sera correct et savant, mais sans charme, et la musique sans charme est comme une belle qui n'inspire pas de désirs. Celui-ci, homme instruit, mais sans sensibilité, se jettera dans les accessoires des accompagnemens : c'est comme une femme parée, riche, mais non belle!... L'artiste imprime tellement la trempe de son esprit à son œuvre, qu'il lui est impossible de la dissimuler ; et s'il connoît son foible et qu'il veuille le cacher par son contraire, alors, tantôt faux chanteur, faux d'esprit, plagiaire maladroit, c'est par ce fard même qu'il se décèle; par une mauvaise prétention à dissimuler sa mesure, on sent ce qui lui manque (1).

Redisons, pour terminer ce chapitre, qu'on ne peut trop se prémunir contre une première impression, soit en mal, soit en bien ; et cet axiome, je me l'applique à moi-même, après ce que je viens de dire quant au musicien. L'expérience prouve combien il en faut rabattre après une ample et plus intime connoissance. Se prévenir contre quelqu'un est souvent l'effet de nos préjugés, de nos chagrins et de nos maux de nerfs ; mais cependant, quand la prévention est forte, générale et insurmontable, l'indice est suffisant pour croire que la personne envers laquelle on est en défiance et en prévention a les défauts qu'on lui suppose, mais qu'elle a l'art de les dissimuler, ou même qu'elle les surmonte par effort de vertu.

(1) Ces théories séduisantes, tout imprégnées du romantisme de Jean-Jacques, ne se vérifient pas toujours. L'histoire de l'art montre au contraire qu'il ne suffit pas à l'artiste de ressentir un sentiment pour pouvoir l'exprimer. Chez Berlioz et Liszt, pour ne nommer que ceux-là, l'inspiration étant très intermittente, malgré leur conviction passionnée, l'expression musicale reste souvent en-deçà de l'intention. Inversement, peu de compositions d'auteurs très sincèrement religieux ont atteint au mysticisme de *Parsifal*, œuvre d'un artiste non religieux.



CHAPITRE XXIII

DE L'ORGUEIL ATTACHE À CHAQUE ETAT

Sans prévention, on peut cependant remarquer les défauts essentiels de chaque homme, selon la profession qu'il exerce, et presque tous ces défauts n'ont qu'une même source : l'amour-propre. On a beau dire à l'homme que le terme de sa vie est incertain, que, peut-être, il n'a plus qu'un jour d'existence; pour lui, cette incertitude est indéfinie, et son allure orgueilleuse se prolonge jusques aux derniers battemens de son cœur.

Dans nos spectacles, où cent et cent personnes concourent à un même but, aucune ne se croit accessoire; aucune qui ne se croye indispensable : est-ce un bien, est-ce un mal ? Je crois que c'est un mal nécessaire. Oui, là, chacun se croit agent principal, et ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de l'ouvrage est perdu dans la foule des agens secondaires qui l'environnent; ce n'est qu'à la chute de l'ouvrage qu'ils voyent et accusent l'auteur ou les auteurs; ce n'est aussi qu'après son succès que le public le proclame plus que *primus inter pares*, et que les accessoires ne sont alors que les rayons qui forment son auréole. « Comment trouvez-vous qu'il a prêché ? » disoit un homme, en sortant d'une église. — « Comme un ange. » — « Eh bien ! c'est moi qui lui ai fait sa perruque. »

Comme on distingue, au grand jour, l'âge d'une personne,

quelque précaution qu'elle prenne pour le cacher, il est un point, un stigmate d'état qui annonce et dénonce chaque caractère et chaque profession. Le mélancolique rit mal, il rit tristement, et, quelquefois, l'excès de sa joie nous dit combien l'hilarité lui est extraordinaire : c'est un torrent de joie qui s'échappe pour avoir été longtemps en stagnation. L'homme joyeux est de même hors de sa sphère caractéristique quand il est affligé ; habitué à le voir riant, il pourroit faire rire quand il pleure.

Le musicien qui vit continuellement dans le rapport physique et harmonique des sons, n'a que difficilement les nerfs en discordance. C'est peut-être pour briser cette continuelle et quiète harmonie qu'on a remarqué en lui quelque tendance aux liqueurs spiritueuses ; du reste, le soupçon d'ivrognerie n'appartient qu'aux chantres qui dessèchent leurs poumons en l'honneur de Dieu, et point aux musiciens en général, pas plus qu'aux autres hommes. Si l'on faisoit ici une division des divers emplois du musicien, nous dirions que le compositeur est, de même que le poëte, exalté par l'emploi de ses facultés imaginatives ; que le joueur de flûte (je ne sais pourquoi) est constamment aussi mélancolique qu'amoureux ; les bassons plus impérieux que les autres instrumens à vent en France ; les premiers violons, braves (j'ai dit pourquoi, dans mes *Essais*); les chanteurs et acteurs ont une moralité proportionnée à leur bon ou mauvais succès, fiers ou caressans selon qu'ils ont le vent en poupe ; en cela, ils ressemblent à bien d'autres. On comprend que ceci n'est qu'une vue générale, et que chacun modifie ses dispositions d'état par celles individuelles et par l'éducation. Mais, en tout, le musicien nage dans un fluide harmoni-aériforme qui l'éloigne des sensations et imitations matérielles autant que le peintre y est subordonné par les formes et les couleurs. Aussi voyons-nous ce dernier jouer, pour ainsi dire, avec la nature qu'il épie sans cesse, en contrefaisant tout ce qu'il voit et entend avec la dextérité et l'amabilité du petit chat; aimant la musique plus que la peinture même, parce qu'il trouve en elle le vague et le correctif qui n'est pas dans le matériel des formes et des couleurs. Il dit, avec les âmes sensibles à l'harmonie des sons, en écoutant la bonne musique : « Je ne sais au juste ce que c'est, mais elle me charme. »

Le statuaire est plus sévère que le peintre; la vérité, la noblesse des formes sont tout pour lui; l'illusion n'est pas sa chimère, et la couleur lui est autant nuisible qu'elle est favorable au peintre. L'un fait paroître la bosse sur une surface plane; l'autre fait de la chair avec la pierre : c'est là la principale illusion de son art. Le génie de l'architecte est un mélange de géométrie et d'illusion; géomètre pour la base, artiste pour le décor. Voici ce que j'ai remarqué chez le savant dans les sciences exactes qui écoute la musique : ou il est frappé et comme stupéfié d'un effet physique dont il ignore la cause; ou, souriant (aux anges), il nous regarde, nous musiciens, comme des enfans qui s'amusent de jeux innocens; une incertitude mêlée d'étonnement est dans ses yeux; il voudroit que notre résultat final fût sûr comme deux et deux font quatre. Cependant, ce seroit anéantir l'art; le sentiment n'a besoin d'autre preuve que de sentir; courir après le sentiment, c'est le fuir; et, pour dire la même chose en un seul vers :

Le sentiment qu'on cherche est déjà loin de nous.

« Je sens, donc je suis » : on a regardé ces mots comme une trouvaille de raisonnement (1); une mouche peut en dire autant, et la plante, qui probablement ne sent pas, n'en existe pas moins. Nous nous plaisons à douter si l'animal a l'idée de son existence; oui, puisqu'il a de la mémoire. Peut-on se ressouvenir de son existence antécédente, et ne pas sentir qu'on existe actuellement? Je ne le pense point.

Il semble inutile que chaque profession se range en première ligne; si c'est quant à la difficulté, le premier poste de chaque science ou art est également glorieux et difficile à obtenir. Quant à l'utilité (hélas! les métiers les plus abjects sont les plus indispensables), quant à l'utilité, dis-je, à quoi se réduit-elle? A procurer l'aisance qui donne le plaisir; et où le trouver plus suave et plus pur si ce n'est dans les beaux-arts qui nous ravissent, nous élèvent jusque dans les cieux, en rendant l'homme bon parce qu'il est heureux, et l'éloignant ainsi de toute autre vanité que de celle d'être le phénix distributeur des plus douces

(1) Grétry se trompe; Descartes a écrit : « *Je pense*, donc je suis », — ce qui n'est pas du tout la même chose.

voluptés. Qu'importe à la société, à l'Etat, que le musicien croye qu'on manque d'un sens quand on n'aime pas sa musique; que le peintre dise que le sentiment visuel manque à celui qui n'admire pas sa peinture; que le statuaire désire qu'il soit beaucoup de héros dignes de l'apothéose; que le géomètre cherche partout la précision mathématique dont il est idolâtre; que le philosophe demande en tout l'observance exacte de la nature; que chacun soit plus fier de son intelligence partielle que de celle de tout autre?... Néanmoins, tous concourent à une perfection unique des choses, et dans ce sens l'Institut de France rassemblé offre le spectacle le plus imposant, après la nature effective. On ne peut qu'être électrisé à l'aspect de cette réunion d'hommes dans la tête desquels réside l'essence de l'esprit humain : héritage immense, acquis sur les siècles antérieurs; faisceau de lumière qui commence dans les cieux, se propage sur la terre, et descend jusqu'à son centre. Homme! sois fier de ton apanage; mais sois modeste, en songeant à ce qu'il te reste à acquérir.

CHAPITRE XIV

DU COMBAT ET DE LA VICTOIRE QUE REMPORTENT LES INFINIMENT PETITS SUR LES INFINIMENT GRANDS

Cette proposition est aussi vraye au moral qu'au physique.

Au physique, les infiniment grands ne sont ainsi qu'en rassemblant en eux une quantité suffisante d'infiniment petits.

La plus haute montagne est composée d'atomes, comme la force d'un hercule est dans celle de chaque paire de ses nerfs, aussi faits d'atomes. Il n'est donc point d'individu qu'on ne puisse diviser en infiniment petits ; et la nature, qui n'opère que par merveilles, et souvent par les contraires, veut finalement et en général que les petits attaquent et pulvérisent les grands. N'est-il pas un animalcule dont le palais est la narine du lion, et qui s'y maintient malgré son souffle impétueux ? N'est-il pas une mouche qui aime à se loger dans l'anus du cheval, qu'elle fait bondir comme un tigre en furie ? Les plus petits vers réduisent en poudre les pierres les plus dures. D'autres vers attaquent les digues, les vaisseaux et font trembler les gens de mer. Au milieu de nos salons dorés, des vers vrillés entrent dans toutes les boiseries ; ils travaillent nuit et jour ; leur instinct est de détruire pour se loger et se nourrir, comme bien d'autres ; en silence, ils travaillent aussi les pyramides d'Egypte, qui, à leur

tour, seront réduites en poudre (1). Enfin, n'est-ce pas avec le cristal et le diamant réduits en poudre qu'on les polit et qu'on les scie? La nature a pris autant de soin pour défaire que pour refaire, mais seulement par les formes.

Au moral, on voit de même le foible disposer du fort, qui n'a que momentanément des élans énergiques par lesquels il épuise ses facultés, après quoi il a besoin d'un repos proportionné à la dépense qu'il a faite. Le petit, dont l'action est lente, foible, mais continue, profite des intervalles où le fort reste en repos; ainsi que les vers à vrille, il triomphe, par la persistance, des forces majeures à la sienne.

En vain le fort, après avoir réparé ses pertes, veut reprendre l'empire usurpé sur lui; souvent il se trouve enlacé par cent liens imperceptibles dont il ne peut se dépétrer. L'amour-propre l'empêche encore de recouvrer sa liberté; dans sa foiblesse, il a promis, il a juré d'agir de telle sorte, et, revenu à sa première vigueur, il n'ose se dédire. Convenons cependant qu'une force véhémente l'emporte souvent sur tout ce qui s'oppose à sa loi; mais la force moyenne fait mieux profiter des circonstances favorables : l'attribut de la médiocrité, c'est l'adresse.

Le charme des talens est aussi une puissance entraînante : on a vu un chanteur castrat disposer de la volonté d'un roi d'Espagne. Combien de fois l'enfance, à force de répéter : « Papa, je veux », n'a-t-elle pas été obéie malgré l'intention première et contraire de son père !

C'est ici le lieu de dire combien l'empire des femmes dispose de la force virile. Qu'une femme adroite (et elles le sont toutes) ait seulement la finesse de laisser croire à son superbe tyran qu'il est l'auteur des idées qu'elle lui suggère; qu'elle ait la force d'encenser l'idole sur le trône élevé par ses mains, elle aura constamment l'initiative en toute occasion. Qui le sait mieux que la femme ? Si elle veut obtenir quelque chose de nous, elle a la patience d'attendre et de saisir nos momens de faiblesse, ou, pour dire mieux, ceux de notre force désirante, pour arriver à ses fins. Elle ne s'explique qu'à moitié, comme par exemple : « Ce seroit

(1) On nous a apporté, à l'Institut, un bocal de poussière provenant du nettoyement des pierres du Louvre ; elle fourmillait de petits animaux qui se logent dans la pierre et la détruisent à la longue. (G.)

bien gentil si l'on me donnoit cela. » Puis, les grâces préparent sa toilette, notre imagination s'enflamme, et l'échange de ce qu'elle a voulu et de ce que nous voulons maintenant s'effectue : et remarquez, s'il vous plaît, qu'elle obtient deux choses, pour une qu'elle nous accorde.

On ne peut noter dans combien de circonstances nous sommes les heureuses dupes de la séduction féminine. Je dis heureuses dupes, car les femmes n'ayant qu'un prix à nous accorder, et nous qu'une prière à leur adresser, leur séduction et notre duperie marchent vers la même fin ; la paix et la guerre du ménage en proviennent ; les autres causes qu'on allègue, évasivement, ne sont nullement péremptoires ; quand il y a guerre continuelle, c'est qu'alors l'un désire encore, tandis que l'autre ne désire plus, ou désire ailleurs. Oh ! qu'une femme est à plaindre, quand elle voit que son amant passe de l'idolâtrie à l'indifférence ! « Quoi, disoit-on à un Anglais, vous n'aimez plus cette femme que vous aimiez tant l'année passée ! » — « Pardonnez-moi, je l'aime encore ; quand je touche sa jambe, c'est comme si je touchois la mienne. »

O saint délire de l'amour ! C'est toi qui fais et entretiens le monde. Toutes les passions sont du domaine de l'homme ; souvent elles lui sont funestes et dégradent son être ; mais l'amour extrême est la passion qui sollicite le plus d'indulgence !

Il est dans l'homme trois sortes de passions : chaudes, tempérées et froides. L'égoïsme est cette dernière ; elle n'inspire que mépris. L'antécédente appartient à la raison ; on l'estime sans enthousiasme ; elle communique aux autres sa vertu frigorifique, à laquelle elle doit sa paisible passivité.

La première, dont le feu constitue l'élément, est enfant du ciel ou de l'enfer ; sa brûlante activité crée ou détruit ; tout le bon et le mauvais, tant physique que moral, se font par elle. Enfin, le feu de l'amour est notre premier ami, puisqu'il nous donne l'existence ; mais souvent il est notre plus grand ennemi ; tel que le feu de nos foyers, il nous brûle, nous et nos maisons, sans qu'on puisse s'en passer. Tout est là, mal et bien, c'est à nous à diriger son influence : tout est dans l'amour. On l'adore comme principe du bien, s'il nous est favorable ; on l'abhorre comme principe du mal, s'il nous accable. Point de mixte en

lui ; son excessivité donne une existence forte, encore imposante dans ses momens les plus terribles. « Je veux le ciel ou l'enfer », me disoit un homme chaud, « je n'aime pas le purgatoire. »

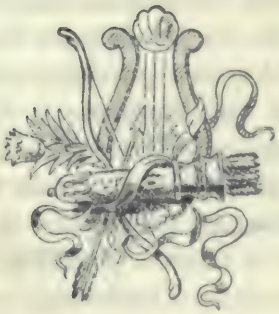
C'est de ce phlogistique éther que nous vient notre amour pour la femme, dont l'homme ne peut se garer, de quelque cuirasse qu'il se munisse. Dans un temps, il l'aime parce qu'elle est vive et tendre ; dans un autre temps, parce qu'elle est sage. S'il cesse d'aimer Vénus, il aime Minerve, c'est toujours une femme. Dans le paradis de Mahomet, l'homme est tout, c'est le paradis des égoïstes ; les houris ne sont là que les instrumens de ses voluptés. Oh ! que les Grecs avaient bien plus d'esprit ! Chacune de leurs divinités étoit distinguée par une qualité éminente que ne possédoit aucune autre ; et leurs dieux, qui ne se piquoient pas de constance, chassoient l'ennui de l'uniformité en rendant tour à tour hommage à tant d'attraits. Le ciel même n'avoit donné qu'une part de perfection à l'épouse de Jupiter. Les Grecs, ces premiers maîtres du cœur humain, avaient senti que l'auguste Junon ne pouvoit être tendre et voluptueuse à la manière de Vénus ; que Vénus n'étoit pas Minerve ; que la chaste Diane ne pouvoit être absolument sage en courant nuitamment les forêts... Hélas (si « hélas ! » peut être une exclamation de prospérité) ! nous faisons comme les dieux du paganisme, nous n'aimons qu'une femme dans toutes les femmes. Est-ce un être mortel comme nous ? A peine pouvons-nous le croire quand les grâces de la jeunesse l'accompagnent. Cet être charmant se substante-t-il d'alimens terrestres comme nous ? A peine le croirions-nous, s'il n'avoit la maladresse d'assister à nos repas matériels, dont le résultat est inévitable. Si le sexe ne se montroit à nous que dans toute la réserve possible, nous lui décernerions volontiers pour nourriture l'ambroisie et le nectar, et, pour hommage, l'encens qu'il agrée avec le plus de satisfaction et d'ardeur.

Dans leur mythologie religieuse, les Grecs avoient bien senti que la femme, par son influence active sur le cœur de l'homme, devoit, en tout, remplir le premier rôle. La sagesse, la bienfaisance, la charité, la pitié, la prudence, la pudeur, la tolérance... sont toutes vertus féminines. La cruauté inexorable des furies

infernales, la rage et son cortège horrible... sont aussi ses attributs, d'autant plus effrayans et terribles qu'ils sont en contraste avec sa douceur originelle. L'homme règne, il est vrai, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers; mais pour le bon plaisir de la femme, surintendante du sceptre avec lequel l'homme commande, et dont elle dispose à son gré. Heureux esclavage où l'homme chérit sa chaîne ; où, faisant tout par amour, il ne peut être ni lâche, ni perfide que pour plaire à une indigne maîtresse, dont bientôt la honte le délivre. Mais si l'objet est digne d'amour et de constance, il sait que la gloire et tout ce qui la donne, bravoure, loyauté, talens éminens... peuvent seuls lui mériter la couronne de myrthe qu'il ambitionne.

Tel est le prix digne de l'émulation de l'homme vertueux ; tout autre est froid, vaniteux, frivole ou déshonorant. Favart l'a dit :

> ... Et sans l'espoir de plaire à la beauté,
> On ne connoîtroit pas tout le prix de la gloire.



CHAPITRE XXV

CONFLIT D'AMOUR

Montesquieu disoit : « Je suis amoureux de l'amitié. » Sans doute qu'il parloit ainsi, après avoir été souvent amoureux tout de bon : On ne peut comparer et prendre un parti qu'après avoir pesé le pour et le contre. Quand le cœur bout, c'est de l'amour; à moitié refroidi, c'est de l'amitié. Castor aimoit Pollux, mais il étoit passionné pour Télaïre. Du reste, on aime de cœur et de tête ; et je pense que les trois quarts du tempérament humain siègent dans cette dernière. Messieurs les Grecs confondoient très joliment l'amour et l'amitié ; cet oubli de la nature n'étoit chez eux qu'un mal de tête ; pour des hommes brûlés par le soleil, ce n'étoit pas trop que ces deux sentimens réunis. Ceci nous mène naturellement à notre affaire, au conflit d'amour.

Je suppose une cour brillante, telle que celle d'un empereur romain : celle d'Auguste, par exemple, où se trouvoient quantité de princes et de princesses du sang impérial, des consuls, proconsuls, ex-consuls, sénateurs et toutes leurs familles, plus considérées que les rois, les reines, les princes et les héros étrangers de tous les pays soumis ou non à l'empire des Césars. Là, tous les trésors des peuples conquis, toutes les voluptés, tous les talens réunis de l'esprit et de l'imagination auroient dû

procurer le bonheur. Vain espoir : jamais l'homme ne jouit d'une félicité pure. L'amour, inséparable du cœur humain, présent de la divinité qui ne devroit jeter que des roses sur les pas des mortels, l'amour leur cause des alarmes, des étreintes de cœur insupportables. Il confond les rangs, rapproche les distances; un gladiateur, un joueur de flûte, un poète deviennent les rivaux et l'emportent sur les princes. La courtisane est idolâtrée et fait pleurer de rage et de jalousie la princesse la mieux titrée.

La violation de la première loi de nature, qui veut qu'on aime selon ses désirs et ses rapports physiques, confond les rangs, étouffe le bonheur à sa source. Sur le trône, sur un char doré, on gémit de se voir contrarié dans ses goûts. Dans une fête publique, la pourpre qui couvre la jeune beauté ne lui sert qu'à essuyer des larmes qu'il faut cacher au peuple admirateur du faste. Les orchestres nombreux ne servent qu'à couvrir les soupirs des plus nobles victimes... Tel est l'ordre suprême auquel nous sommes soumis, esclaves ou rois. Que me font ta naissance, ta puissance, tes armées, tes trésors ! dit la nature. Un moucheron qui, fortuitement, se loge dans ton œil ne dissipe-t-il pas tes vains prestiges ? Ta naissance, c'est moi qui te la donne ; ta puissance n'est qu'un intérim ; tes armées, une mort anticipée ; tes trésors, de la boue. O maître du monde ! dans mille ans, ton cadavre, qu'on déifie aujourd'hui, qu'en pompeux apothéose on place dans les cieux, où sera-t-il ? Ta cendre qu'on révère, où sera-t-elle ? Peut-être entre les mains du potier laborieux, qui la pétrira pour former le vase nocturne d'une vile courtisane. *Ecce homo* cependant, toute réflexion faite.

Le conflit d'amour entre les amoureux des deux sexes ressemble à un jeu qui étoit en usage dans mon pays de Liége, au temps de mon enfance. Il se nommoit le jeu des *o*, qu'il seroit plus aisé à démontrer, outils en main, qu'à décrire. 1° De même qu'en amour, il faut être deux ; 2° sur une grande ardoise, on range plusieurs files d'*o*, en laissant de la place dans le pourtour de l'ardoise ; 3° un des deux joueurs commande à l'autre de lier, à sa volonté, tel *o* à tel autre ; 4° il faut que tous les *o* du tableau soient liés deux fois avec tel ou tel *o*, mais sans traverser, sans passer sur les lignes qui forment les liaisons :

c'est ordinairement avec un crayon blanc qu'on forme ces lignes, en prenant tel tour ou détour que l'on veut sur l'ardoise ; 5° si le premier joueur peut remplir sa tâche sous le commandement du second joueur, le second exécute la même chose, sous le commandement du premier.

Ces *o* doublement liés ressemblent, comme je l'ai dit, à deux cœurs amoureux ; un des liens appartient aux convenances physiques, l'autre à celles morales, qu'il faut remplir pour être heureux ; et de même en amour comme à ce jeu, si l'on traverse une ligne, on brise une convenance physique ou morale ; la mésintelligence règne ; on se boude, on se querelle, on cherche ailleurs son mieux, et on le prend si on le trouve, même quand on croit l'avoir trouvé.

Les amans ont, je crois, entre eux un tact inconcevable, un véritable talisman, un pressentiment actif qui fait deviner ou sentir à l'un ce qui se passe dans le cœur de l'autre. Ils ne peuvent affirmer ni prouver leurs sensations, mais ils y croient, parce qu'ils les sentent. Ce ne sont que des soupçons, mais rarement ils se trompent tout-à-fait ; sur dix soupçons, huit sont fondés. Pourquoi ? Parce que le même feu les anime. Donc, par sympathie, homogénéité matérielle, et même spirituelle, ce qui se passe chez l'un doit être senti chez l'autre, lorsqu'il s'agit de choses qui intéressent leur passion ; et presque tout a des rapports avec le sentiment vivace qui anime deux âmes bien éprises.

Si l'homme est occupé à la guerre, à la chasse (qui est son image) ou au jeu, la femme peut sentir qu'on ne pense plus à elle, ses rapports sont en souffrance : nulle connexion entre les occupations précitées et le tendre amour. Mais si l'un des deux est charmé d'une douce mélodie qui fasse palpiter son cœur ou frissonner son épiderme, l'autre, quoiqu'éloigné, peut être affecté agréablement, si nulle autre cause plus forte n'y met obstacle. Si l'un des deux ressent de l'amour pour un autre objet, il n'y a pas encore d'infidélité consommée, mais on y vise. Alors, le cœur de la victime bat avec inquiétude. Quel conflit dans le sentiment de l'amour ! Tu ne me caresses pas, donc tu ne m'aimes plus. Tu me caresses, c'est peut-être une réparation tacite que tu me fais. Oh ! les drôles de gens que les amoureux ! C'est bien pis quand la coquetterie de la femme s'exerce devant son amant, ou

quand la fatuité de l'homme se montre devant sa maîtresse, c'est une souffrance réelle alors, un mal déterminé; les épithètes vont leur train : « Vous êtes un monstre, une franche coquette », pendant que nous, spectateurs bénévoles et débonnaires, nous ne comprenons rien à ces terribles débats. Oh ! qu'ils se comprennent bien, eux, qui sont dans la fournaise ! Je le répète : sur dix soupçons, huit sont fondés. Que la femme soit coquette, *bene sit*, nous en avons besoin ; mais qu'un homme soit fat, surtout après la victoire, c'est le rôle d'un vaniteux imbécile.

Dans le temps que j'aimois (j'aimerois bien encore, mais on ne m'aimeroit plus), dans le temps, dis-je, que j'aimois, une femme, à mon sujet, devint jalouse d'une autre qu'elle connaissoit de vue seulement, mais que moi, par état, j'étois forcé de voir. Sa jalousie troubloit son repos jour et nuit, et voici le rêve qu'elle fit, et dont elle me rendit compte. Elle étoit morte; le soir, aux flambeaux, on la portoit à sa sépulture; son cercueil étoit ouvert; elle étoit parée et son corps jonché de mille fleurs (une femme, même en rêvant, n'oublie pas qu'elle doit être belle). La marche mortuaire s'arrêta à tel endroit de telle rue de Paris; elle observe une maison et dit : « Il est donc là près d'une autre, et moi, je vais à ma tombe! » Eh bien, la rue, l'endroit où étoit la demeure de sa rivale, le jour et l'heure, tout étoit vrai, excepté sa mort. — On lui avoit dit où cette femme demeuroit? — Non. Je l'ai questionnée vingt ans après à ce sujet; elle m'a juré que son rêve étoit un pressentiment. Oui, je lui étois infidelle à l'heure même que désignoit son rêve; ou plutôt, je désirois l'être, parce que ma liaison avec elle troubloit son existence (1).

Les hommes matériels diront que ceci n'est qu'enfantillage; mais les amans assureront avoir éprouvé des pressentimens de ce genre, pas toujours vrais, mais souvent, et c'est assez pour qu'ils en soient affectés, et qu'ils y croyent : leur bonheur y est intéressé.

(1) Si Grétry avait connu les mystères de la télépathie, il aurait trouvé que ce rêve n'avait rien de si extraordinaire.

CHAPITRE XXVI

LA MORT A DIVERS ASPECTS

Autant pour les mourans que pour ceux qui leur survivent, la mort a divers aspects. Que dit le peuple quand il assiste à la pompe mortuaire et solennelle d'un grand personnage ? Que pense l'héritier d'un riche avare ? A quoi songe la jeune fille qui sait que le grand deuil la rendra charmante ? Cachons, cachons, dans certains cas, les arrière-pensées de l'homme, dont il n'est pas le maître ; soyons contens quand elles s'arrêtent à sa tête et ne descendent point dans son cœur.

L'enfant qui meurt en naissant ou avant de naître ne fait guère d'autre sensation que celle de la perte d'un fruit non parvenu à sa maturité ; à moins qu'il ne soit l'espoir d'une famille dont on désire perpétuer l'illustration. Le centenaire qui touche à l'autre extrémité de la vie, et dont l'existence étonne ses contemporains, meurt de même que l'enfant précoce, sans occasionner de longs regrets ; quand la décrépite vieillesse quitte le monde pour rendre (comme de juste) à la terre son dû, on se demande quel régime de vie elle observoit ; on devroit plutôt demander quel étoit son tempérament. Il semble (en général et à régime égal respectivement à leurs êtres) que les hommes froids et matériels sont prédestinés à une longue vie, et que les hommes chauds, de génie et d'esprit usent nécessai-

rement et plus promptement leur existence. La compensation est juste : celui qui vit autant en une heure qu'un autre dans un jour et une nuit, doit finir vingt-trois fois plus tôt (1). Notre tâche n'est pas dans la mesure du temps, mais dans le produit de nos actions. Si l'homme vit plus longtemps au nord qu'au midi, il vit plus en moins de temps au midi qu'au nord : il vaut mieux trois heures de soleil que six heures de glace. On dit que la longévité de la vie est pour les pays froids, que la vie se resserre dans l'individu, et qu'elle s'exhale plus difficilement. Cela ne me semble pas encore prouvé; en tout cas, qu'on me porte au soleil quand je ne pourrai plus marcher; qu'on m'y porte encore quand je serai mort; c'est à l'astre de feu que je me voue, et non aux entrailles putrides de la terre humide. Je pense que l'homme qui est né et qui a vécu dans le nord prolongeroit encore sa vie, si à quatre-vingts ans on le portoit au midi. Je pense que l'homme du midi n'auroit besoin du nord que pour tempérer les plus brûlantes années de sa vie : depuis 20 jusqu'à 40 pour l'un; depuis 80 jusqu'à 100 pour l'autre.

La mort est effrayante quand nous l'appareillons d'inutiles cérémonies; tant que l'homme existe, c'est sacrifier le repos du mourant pour effrayer ceux qui lui survivent. Avant comme après la mort, pourquoi donc s'effrayer? Avant, c'est la tranquillité qui doit régner près du malade; après, c'est par une glorieuse apothéose qu'il faut nous consoler. La mort est effrayante quand le corps est vivace; c'est par des douleurs aiguës alors qu'il se sépare de la vie. La mort est glorieuse quand on sacrifie sa vie à ceux qui restent : c'est bien le moins qu'ils puissent faire que de nous regretter, et de regretter les biens qu'ils perdent avec nous. Pour que notre mort soit glorieuse, il faut perdre la vie en temps utile : c'est trop tôt quand nous n'avons pas assez fait; c'est trop tard quand nous avons fait outre mesure. Combien d'hommes de lettres survivent à leur gloire? Trois ouvrages de moins, ils eussent eu trois fois plus de réputation (1).

(1) Grétry exagère... A ce compte, Voltaire, par exemple, aurait dû mourir déjà à l'âge de quatre ans !...

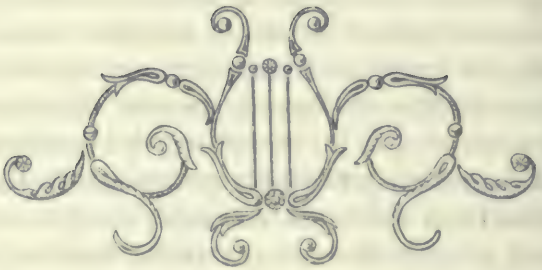
(1) L'amour-propre de Grétry — à moins que ce ne soit la crainte de blesser ses confrères — l'empêche d'ajouter qu'il en est ainsi non seulement de beaucoup d'hommes de lettres, mais surtout de beaucoup de compositeurs...

La mort est redoutable par instinct de nature; l'idée du *non-être* est effrayante pour l'homme; c'est le plus triste présent que la nature ait pu lui faire, et auquel il fait sagement d'ajouter l'espoir de son immortalité. Les bêtes, à ce qu'on croit, sont privées du pressentiment de leur destruction. La chienne qui ne se sépare de ses petits morts que le plus tard possible, semble donner croyance à cette opinion; cependant, on peut croire que les animaux doués d'une certaine portion d'intelligence connoissent la différence qu'il y a entre la mort et le sommeil. Le loup (s'il parlait ailleurs que chez La Fontaine) nous diroit s'il n'attaque pas différemment le chien et le cheval morts ou endormis.

Rien ne fait supporter à l'homme l'idée d'une mort inévitable comme la religion et la gloire; celle-ci est pour l'homme instruit ce qu'est le ciel pour le dévot : la terre pour l'un, le ciel pour l'autre. Laisser un noble souvenir dans la mémoire des hommes, ou paroître triomphant au milieu d'un chœur d'anges, c'est toujours de l'amour-propre céleste ou mondain. C'est par l'amour-propre qu'on reconnoît l'homme, comme les substances à leurs propriétés. La propriété de l'amour-propre dans un individu si foible, si versatile, est inconcevable! Ceci prouve que ce ne peut être que par la foiblesse et le doute que vient la présomption.

La mort est redoutable par instinct, ai-je dit; d'où vient donc que je n'y pense qu'avec un sentiment de plaisir et de désir? Est-ce une certitude vaniteuse d'être regretté de mes parens, de mes amis et des amateurs de mon art? En un mot, est-ce par amour-propre que je n'envisage ma fin (non éloignée) que comme un repos salutaire, une récompense d'avoir bien vécu? Est-ce crainte de défaillir, de mal finir et de faire naufrage au port que me vient ce sentiment intérieur? Cela peut être; je n'ose, en ceci, ni m'accuser, ni m'excuser; car, trop foible stoïque, je crois au mal, et redoute, comme de raison, les douleurs d'un dépérissement subit ou gradué, également inévitables : néanmoins, ce que j'avance est vrai. Mourir n'est rien, dit-on; à la bonne heure, mourir n'est rien, mais souffrir est beaucoup (abstraction faite des lois immuables de la nature). Autant ce sentiment extraordinaire m'est propre, autant la mort

me semble horrible, injuste, accablante, impitoyable, inexorable dans ceux que je chéris. Leur mort me fait de plus en plus désirer la mienne, et quand je perds les objets qui me sont chers, c'est chaque fois un lien de moins qui m'attache à la vie, et qui m'épargne un regret de mourir.



CHAPITRE XXVII

EN 1809

Aujourd'hui, sur divers objets, la croyance des hommes a changé de face. En 1809, où nous sommes parvenus selon notre ère chrétienne (qui n'indique pas plus l'époque véritable de la création du monde que les ères passées et à venir), aujourd'hui, dis-je, les esprits subtils ne sont plus de beaux esprits. Les esprits forts n'étonnent plus. Les ergoteurs sont ridicules. Les systématiques, en tous genres, sont observés de près. Les esprits foibles, qui croyent outre mesure, sont vus avec pitié. — Que sommes-nous donc, et que croyons-nous positivement? — Nous croyons que nos sens nous sont donnés par la nature pour en faire le meilleur usage possible au profit de notre être, que si nous en abusons, tôt ou tard nous en sommes immanquablement punis, que la contrariété qui règne dans les opinions des hommes prouve que nos sens agissent sur nous avec plus ou moins de force et de rectitude; qu'il y a entre eux plus ou moins d'harmonie, et qu'en fait de sciences et d'arts, il n'appartient encore qu'à un petit nombre d'élus de déterminer les articles de foi dont nous ne devons plus nous écarter; que les esprits subtils (je récapitule) ne sont plus de beaux esprits, parce que l'instruction véritable s'est développée et se perfectionne chaque jour; que les esprits forts ne nous étonnent plus, parce que nous

nous sommes affermis par principes, et expérimentés par le temps ; et que, soit du côté négatif ou affirmatif, esprit fort, esprit foible ne sont plus de mise et font place au seul esprit raisonnable, depuis qu'on ne croit plus que sur le rapport des sens. — Et si les sens nous trompent? — Ainsi qu'en amour, laissons-nous tromper pour notre plus grand bien. Etudions cependant, régularisons nos sens autant que possible; mais n'espérons pas changer la nature, qui veut que telle chose nous paroisse telle; nos efforts seroient infructueux.

Le plus sot monde possible seroit à coup sûr celui où il faudroit croire à l'inverse de ses sensations : c'est ainsi que l'exaltation de certains cerveaux condamne notre raison à voyager *in partibus*. Les ergoteurs scolastiques sont devenus ridicules, parce que leurs distinctions ont été proscrites par le bon sens. C'est aux sophistes d'Athènes que l'église chrétienne avoit emprunté ses argumens captieux; mais quand on est fou au midi, on est bête au nord : rien de plus insupportable que la lourde finesse. Les hommes systématiques, à moins qu'ils n'ayent la modeste défiance du doute, sont vus de nos jours comme des rêveurs indéfinis, poussés par un amour-propre infini, ou un intérêt sordide; ils n'inspirent plus de croyance, sitôt qu'ils s'appuyent sur des raisonnemens hétérogènes dont ils font semblant d'être persuadés pour nous entraîner dans leurs vues. Néanmoins, ne rejetons aucun système sans examen; quelquefois la rose se trouve parmi les épines; mais ne croyons qu'avec l'évidence. Les esprits foibles, qui croyent outre mesure, sont vus avec pitié, quelque talent de style et d'éloquence qu'ils puissent avoir, à moins qu'ils ne disent avec le poète : « Filles du ciel, inspirez-moi : je chante des merveilles inconnues à la terre! » Alors, nous sommes prévenus, car nous savons qu'on ne chante que les poèmes, qu'ils ne sont que des fictions et rarement des dissertations véridiques.

Quelle inconséquence singulière, cependant, on peut remarquer dans ce qui suit : le foible d'esprit croît et se persuade mille choses, que l'homme fort de raison n'ose croire ni affirmer! « Bienheureux les pauvres d'esprit », disent nos Écritures; on pourroit ajouter : « car ils ne sentent ni les coups, ni l'humiliation. » Cette inclination à croire quand on est foible, et à douter

quand on est fort, a-t-elle son principe dans la nature de ces deux êtres ? C'est ce que nous allons tâcher d'éclaircir.

D'abord, l'esprit foible, comme nous l'avons dit souvent, est doté d'amour-propre en raison inverse de son peu de lumière. Le doute provient des distinctions nombreuses qu'on peut faire entre les élémens d'une chose. Or, celui qui doute peu croit beaucoup ; et celui qui doute beaucoup affirme peu. Je vais ici prendre la comparaison de mon art, comme étant la chose dont je comprens le mieux l'ensemble et les détails. Par exemple : toutes les musiques se ressemblent, dit l'ignorant, qui n'a qu'une sensation vague et générale de la musique. Le connoisseur, au contraire, sépare toutes les parties qui constituent l'art des muses. Ceci est de l'harmonie, se dit-il, ceci de la mélodie, de l'expression, et tout cela veut être approprié à tel ou tel genre de paroles. Ici, les accompagnemens jouent le rôle principal ; ici, ils ne sont que ce qu'ils doivent être, accessoires, quand la musique porte sur un drame. Ici, l'orchestre exécute mal ; le chanteur ne sent pas ce qu'il chante ; le compositeur a blessé la prosodie, ou n'a pas même entendu les paroles qu'il s'est donné les airs de chanter... Vainement, la foule applaudit ; le connoisseur, dans la crainte de se tromper, reste neutre ; à une seconde épreuve il se persuade, à la troisième il est persuadé... Eh bien ! il n'y a point de science, d'art ni de métier qui n'ayent autant, plus ou moins de parties distinctes qu'il faut connoître, apprécier, classer, pour bien comprendre une chose.

C'est donc manquer de jugement et des principes qui le donnent, que d'ignorer les aliquotes relatifs à la chose qu'on traite ; c'est n'être qu'apprenti, tandis qu'on se croit maître ; c'est errer de bonne foi, bercé par l'ignorance. Mais ne ment point celui qui annonce une fiction pour ce qu'elle est. De plus, il a l'avantage d'être éloquent en imaginant à plaisir pour soi et ceux qui le liront ; il devient le consolateur de la pauvre humanité ; en nous berçant de douces chimères, le poëte nous sauve, autant que possible, des tristes réalités dont l'abyme social est parsemé, et qui ne trouvera, peut-être, jamais d'aplomb dans ses vastes labyrinthes. Telle fut, je le répète, l'intention des plus fameux versificateurs en créant leurs aimables ou terribles fictions poétiques. Sans nous en prévenir,

ils nous disent : « Je passe le but, ne me croyez pas; tant de merveilles ne sont pas du ressort de l'homme, elles sont fictives et n'appartiennent qu'à la tête du poëte. »

Mais nous n'avons pas tout dit. Disons encore que les sciences exactes sont plus exactes que jamais, que l'astronomie a eu plus d'observateurs; mais je doute que les étoiles, les planètes et les météores puissent être aussi exactement observés qu'ils l'étoient jadis chez les Égyptiens, où le ciel est pur; nos rapports avec le ciel sont à cette condition; qu'espérer à cet égard dans notre pays de brouillards?

Chez tous les hommes instruits, la religion est respectée sans idolâtrie. Les opérations chirurgicales sont plus sûres que jamais. Buffon et d'Alembert sont morts pour n'avoir pas voulu subir l'opération de la pierre, alors très dangereuse, et aujourd'hui elle se pratique presque sans inconvéniens; on conserve donc la vie à des milliers d'hommes qui étoient sacrifiés à l'ignorance et au défaut de secours. Que ne peut-on pas attendre de l'électricité bien connue et bien appliquée? Les maladies de pléthore, qui à l'apogée des forces humaines compriment les sources de la vie sans les détruire, lui devront, sans doute, des guérisons presque miraculeuses. La médecine marche en avant avec les progrès de la physique, de la chimie et de leurs expériences constatées. L'estomac, dit-on, ce laboratoire majeur, par où il faut introduire les substances chimiques, les dénature avant qu'elles passent dans le sang. — Mais, sans inconvénient, ne trouvera-t-on pas, peut-être, un moyen plus direct pour les y conduire? On nous dit qu'Hippocrate a tout vu, a tout dit depuis trois mille ans; c'est le privilège de l'homme de génie de voir au-delà de son siècle; mais noter, remarquer, prévoir n'est pas tout; il faut expérimenter, et de la présupposition à l'application exacte, l'intervalle est encore long.

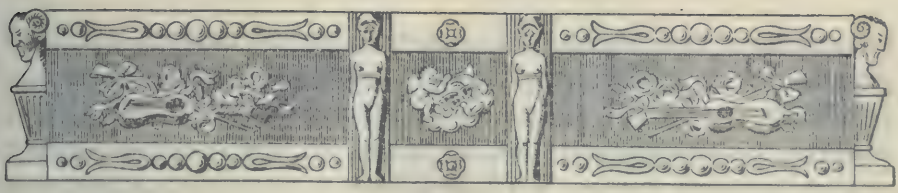
Le type des beaux-arts est connu, c'est l'imitation de la nature, tout le monde le dit et le répète; mais combien d'applications justes des effets naturels, des mouvemens passionnés sont difficiles à saisir, et plus difficiles encore à mettre à leurs véritables places! Ces dons sont et seront à jamais particuliers à quelques individus prédestinés, et jamais généraux à l'espèce, puisque la nature physique elle-même n'a que peu ou point de

fixité. Ne remarquons-nous pas combien le point juste et fixe est rare au physique, dont le moral dépend? S'il fait froid, bientôt il devient extrême; s'il fait chaud, sec ou humide, l'excès touche au point désirable. La santé touche à la maladie, et la maladie à la cessation du mal, fût-ce par la mort. De même, si l'homme est jeune, il est inexpérimenté; s'il arrive à l'âge de l'expérience, bientôt il vieillit, décline, tombe et périt.

Quant aux passions que fomente l'esprit de l'homme et le font dévier plus ou moins de la saine raison, elles sont ce qu'elles ont toujours été : violentes, courtes, égoïstes, chez l'ignorant; longues, dissimulées, vindicatives, et peut-être plus égoïstes encore chez l'homme mal ou pas assez instruit. Il n'est que le philosophe qui sache se faire une raison des torts de ses semblables; il les excuse parce qu'il a la force d'accuser la foiblesse humaine plus que celle individuelle. D'où lui vient cette force? De la connoissance du dédale social qu'on appelle nature et qui ne l'est point, de la modération, de son peu de besoins et du bonheur d'être concentré dans ses études... « Il est l'opposé de l'insatiable homme qui convoite tout ce qu'il voit. Lui, au contraire, dit avec plaisir à l'aspect des superfluités : « Que de choses dont je n'ai pas besoin! » Qu'on déclame tant qu'on voudra contre la philosophie, je croirai toujours qu'elle est l'antidote des maux inséparables de la société. Elle mérite d'ailleurs un peu de reconnoissance de la part des mondains, puisqu'elle leur laisse, de bon cœur, la grosse part des biens de la terre. Que ferions-nous, que deviendrions-nous, bon Dieu, si nul ne donnoit l'exemple des mœurs sans fastes et des vertus!

Cependant, si le philosophe soi-disant a des châteaux et des esclaves, dites hardiment que c'est un faux frère. S'il prêche journellement pour de l'argent, défiez-vous de son éloquence mercenaire. S'il est le chef d'un parti académique, dites que c'est un homme de peu d'étoffe, qui s'empare des lauriers d'autrui pour se faire une couronne. S'il est plat avec les grands, et insolent et froid avec les bonnes gens, dites hardiment que votre monsieur n'est qu'un gueux revêtu de peu de science, et encore moins d'âme; et que s'il a de l'esprit, il n'est pas de bon aloi. S'il change chaque jour de valets, demandez-leur si

votre philosophe est bon homme ; ils vous diront qu'il est fier, atrabilaire et colérique... Mais s'il vit sans intrigues dans une douce médiocrité ; s'il est modeste dans ses succès, et même dans ses non-succès ; s'il est estimé, respecté de sa femme, aimé de ses parens et de ses domestiques, dites : « C'est mon homme ; c'est un Socrate, un Aristipe, un Marc-Aurèle ; et, plus près de nous, c'est un La Fontaine, un Molière, un Fénelon, dont la conduite répond au talent. » Nous ne parlerons pas de quelques hommes respectables qui vivent parmi nous, qu'on ne peut nommer sans blesser leur modestie, et qui, heureux par le cœur, n'ont pas plus besoin d'éloges et de remerciements que le bon soleil qui chaque jour nous échauffe et nous éclaire.



CHAPITRE XXVIII

AMOUR ET RESPECT

Choses presqu'incompatibles pour ceux de qui on les exige, si ce n'est dans les âmes puériles et foibles. On n'accorde volontiers ces deux sentimens réunis qu'aux êtres prédestinés, qui, sans exigence aucune, s'attirent, presque de même force, par leur savoir, et surtout par leurs vertus, l'amour et le respect. Mais, en général, tout homme, selon ses rapports sociaux, voudroit à la fois être aimé et respecté : aimé et soigné, s'il se brise un membre; respecté quand il endosse son habit de cérémonie. Tout ce qui procède de l'amour de soi, porte un caractère d'égoïsme qui ne s'efface qu'avec la vie. Qui sait si la suprématie qu'eurent les pères, les parens, la vieillesse en général sur leurs descendans, n'est pas un mode d'amour-propre (1)? L'amour maternel, si pur, si sublime dans son essence, ne seroit pas même exempt de suspicion, s'il n'étoit d'institution naturelle.

Une des choses qui prouve le mieux la bizarrerie du caractère de l'homme, c'est sa manie de vouloir être tantôt aimé autant que respecté, tantôt l'un, tantôt l'autre plus ou

(1) On ne médit de la jeunesse
Que par le chagrin de vieillir.
(Fausse magie.) (G.)

moins, selon son humeur, ses caprices et ses intérêts. Sans sa permission, si on l'aime d'une affection expansive : « Doucement, dit-il, il faut se connoître et se convenir. » Si on lui marque de la déférence : « C'est bien, se dit-il, on me connoît et l'on me rend justice. » Tu as raison, homme, il ne faut pas t'aimer, car tu n'es jamais aimable en tous points ; il faut te craindre, te respecter froidement, c'est tout ce que tu mérites. Tu n'aimes que toi et l'atmosphère moitié putride qui émane de ton corps ; c'est là que gît ta honte secrète, c'est là qu'est ton péché originel, que tu ne confesses jamais. Tu es assez injuste pour exiger de ton prochain qu'il t'aime et te craigne ; cela se peut-il, dis-moi ? Et n'est-ce pas de ce conflit que proviennent tant de grimaces morales qui disent oui et non ? Sois franc, si tu peux l'être ; tu te soucies peu d'être aimé, tu veux qu'on te craigne.

Eh bien, soit ; mais jette les yeux sur ton avenir, vois ta déchéance prochaine et inévitable ; veux-tu qu'on te craigne alors ? Non, tu permets que l'on t'aime, et qu'on t'assiste. Prends donc un parti juste, et le seul qui réussisse : sois bon pour toi, mais indulgent pour les autres, qui aiment leur *moi*, autant que tu te chéris toi-même ; sans cette précaution, plus morale que physique, crie, tempête, c'est *vox clamans in deserto*.

Etant, comme nous le disons, si attachés et si près de nous-mêmes, nous avons besoin de quelques petites passions qui coïncident avec le bien général, sans oublier le nôtre, en particulier, qui est toujours en première ligne, quand même nous feignons de ne pas y penser. Ces petites passions auxiliaires sont celles que nous procure l'exercice des sciences et des arts, où l'égoïsme de l'artiste trouve sa part, en procurant aux hommes ou l'instruction ou le plaisir ; elles entretiennent en nous le mouvement vital, sont favorables, en ce qu'elles nous préservent des passions foudroyantes, dont on ne sort qu'hébété et perclus. — A-t-on le choix entre les passions destructives ou utiles ? — Autant qu'on est le maître de choisir ses alimens, s'il en coûte quelques peines, le dédommagement suit : il est si noble d'oser afficher ses goûts, et si humiliant de vivre dans la crainte continuelle qu'on ne nous arrache le masque ! Effort inutile pourtant, car il est un rapport, ou plutôt une incohérence telle

entre nos défauts et nos bonnes qualités, qu'on peut juger des uns par les autres : pourquoi? Parce que le physique et le moral, cherchant toujours à se niveler quand ils sont en contradiction, se dévoilent et s'accusent réciproquement. Qui l'emporte à la fin? Le physique sans doute, qui a presque partout l'initiative et l'insigne prérogative de dire au moral : « Obéis ou je te tue. »

Quant à l'amour que nous avons pour les femmes, et au respect que nous leur portons, ils ont des causes différentes. La nature nous ordonne de les aimer, et notre obéissance à ce dogme fait le charme, et quelquefois le malheur de notre vie. Nous les respectons, parce qu'elles sont foibles, hormis en amour et tout ce qui s'y rapporte. Nous protégeons leurs foiblesses pour obtenir leurs faveurs, qu'elles nous accordent pour leur bon plaisir, et pour nous soumettre à leurs caprices, en abaissant notre orgueil. Aiment-elles celui qui n'a jamais fléchi le genou devant elles, ou le détestent-elles? C'est ici que Marivaux feroit des distinctions sans fin, et qu'il couperoit un cheveu en seize, comme disent ses critiques. Je crois qu'elles détestent au fond du cœur le monstre indompté, mais que la gloire de l'abattre (s'il en vaut la peine) peut leur inspirer tous les semblans d'amour dont leur coquetterie est susceptible. C'est une double victoire à remporter; d'abord sur le soi-disant indomptable, et plus encore sur les belles auxquelles il a résisté avec tant d'effronterie. Que l'homme est fort quand il résiste à la femme! Il peut alors être sûr de son courage. Qu'est-ce que le jeu, la chasse, le vin? Des goûts, des passions de remplacement, contractées par dissipation, par habitude plus que par besoin. Mais l'homme qui domine la foiblesse de l'amour est le véritable *vir fortis*, qui, dans toutes les circonstances, sait faire la guerre à ses sens, à ses nerfs, et remporter sur eux une utile victoire. Au contraire, l'esclave de l'amour est foible en tous points; presque tous les vices lui sont suscités par l'amour déréglé : l'escroc, le menteur, l'assassin veulent de l'or pour avoir des femmes.

L'amour, qui influe tant sur les mœurs, peut être pris comme un thermomètre de civilisation : dans les pays où par autorité un sexe abuse de l'autre, elle est imparfaite. Si l'amour y est chevaleresque et respectueux, les femmes y règnent; si

l'amour est matériel et grossier, elles sont esclaves. Si un jour la civilisation peut toucher à sa perfection (chose assez douteuse), alors les cœurs seront libres, les chaînes indissolubles seront brisées, et les fruits de l'hymen protégés par l'Etat.

Répétons que l'amour et le respect sont choses presque incompatibles. Si l'enfance (que, d'instinct, tant nous aimons) n'a pour nous les égards qu'elle nous doit, nous cessons de l'aimer. Nous n'aimons pas l'enfant des rois, devant lequel il faut se prosterner tandis qu'il se purge. Je sais que c'est pour accoutumer l'homme à la subordination, à fléchir sous son maître futur; mais chacun sent aussi que cette déraison de l'amour-propre répugne à l'âge mur. Le philosophe sur le trône ne voit pas sans sourire des esclaves prosternés devant son embrion, qui, peut-être, toute sa vie, ne sera qu'un imbécile.

Nous aimons les innocentes fleurs, l'humble violette, la rose printanière, plus que le lys orgueilleux qui servit d'emblème aux rois. Si nous aimons particulièrement quelques fleurs, c'est par leur influence sur notre tempérament. Les émanations rafraîchissantes conviennent à l'homme chaleureux, comme les parfums corroborans doivent plaire au foible.

Quelques circonstances morales nous font aussi préférer une fleur à toute autre. J.-J. Rousseau aimoit la pervenche sans nous dire pourquoi. J'ai aussi ma fleur favorite; j'aime avec tendresse l'oreille d'ours, qu'on nomme auricule dans mon pays natal, et je sais d'où vient cette réminiscence sentimentale. J'étois enfant, enfant de chœur bien maltraité, bien malheureux. A la fin de l'hiver, je fus seul errer dans un jardin. J'aperçus, à travers la neige, une oreille d'ours en fleur, toute charmante; les tristes frimas qui l'entouroient étoient de même dans mon jeune cœur; je joignis les mains, mes yeux se mouillèrent, et je dis : « Pauvre petite fleur, tu es plus heureuse que moi ! »

Homme, dis-moi, quand tu achètes des places honorifiques, et que tu brigues les décorations distinctes, est-ce pour être aimé? Non, c'est pour être craint et respecté. Si l'amour du prochain nous étoit cher, nous craindrions de lui inspirer trop de respect en diminution de son amour envers nous. Il n'est, je l'ai dit, que la vertu de l'intègre magistrat, de l'homme intègre de tout état, qui puisse servir de contrepoids à l'autorité qui

l'élève au-dessus de nous. Nous l'aimons alors en le respectant; nous lui donnons même des larmes de tendresse; et qui sait si elles ne sont pas causées par un regret intérieur de nous voir forcé de nous abaisser devant le mérite éminent, devant notre semblable qui, en quelque sorte, a cessé de l'être. Mais non : quoiqu'inépuisable, ne fouillons pas si avant dans le dédale de l'orgueil humain; disons et croyons que ces larmes reconnoissantes sont un hommage que toujours et partout a mérité la vertu. Pour diminuer son apanage glorieux, l'homme vertueux, disons-nous, est une création céleste, comme le méchant en est une de la terre. Pourquoi ravir à la vertu le don d'être par elle-même, et par ses propres efforts? Être vertueux sans vanité, est-ce donc cesser de l'être? La rose est-elle moins aimable en ignorant ses parfums?

J'ai dit, à peu près, ce que je pensois dire à l'égard de l'amour respectueux que nous portons aux femmes. Il est suspect, ce respect, comme le sont tous les sentimens qui dérivent de nos intérêts personnels; il est suspect, autant que notre amour pour le sexe nous est naturel. En effet, la nature a tellement marqué la supériorité sur le front de l'homme qu'il rougit en secret en reconnoissant une femme pour sa souveraine, hors du domaine de Vénus. Aussi l'on voit que si la femme règne politiquement, c'est l'homme qui gouverne, et que trop souvent le lit nuptial régit le sceptre impérieux de l'homme qui croit régner.

Il n'est donc absolument et sans contestation qu'un être également adorable et respectable, c'est l'Être des êtres. Il marche à ses fins sans nous consulter; il ne voit en nous (tels que nous puissions être) que des abstractions, que des portions d'un tout immuable que le mouvement naturel des substances crée, détruit et régénère sans cesse. Et tant qu'il nous manquera le mot qui dise comment l'esprit et la nature sont, dans le plus grand ordre et, sans auteurs, incréés et éternels, disons et répétons, avec admiration et humilité : *cœli enarrant gloriam Dei.*

CHAPITRE XXIX

SAVOIR SOUFFRIR

J'ai voulu écrire ce chapitre en souffrant de la fièvre qui m'agitoit depuis plusieurs jours ; mais je n'ai pu développer nettement aucune idée. J'ai conclu qu'il faut avoir souffert, et non souffrir, pour raisonner sur les moyens d'apprendre à souffrir : de même que c'est après l'orage des passions, et non pendant leurs étreintes, qu'on peut en discourir.

Dans quelqu'état qu'il se trouve, savoir souffrir est bien nécessaire à l'homme, puisque la balance du bien et du mal penche sensiblement du côté du dernier. Est-ce à la nature physique qu'il faut s'en prendre? Non, c'est à celle morale. Physiquement, et hors l'état social, on jouit peu et l'on souffre de même; mais plus on augmente les jouissances morales ou conventionnelles, plus on s'expose à leurs privations. Mourir physiquement, c'est perdre 10; moralement, c'est perdre 100, par l'appareil des besoins qui nous entourent. L'aplomb de la santé est aussi difficile à trouver et à fixer que le point mathématique. Je pense même que toute chose a son point de perfectibilité absolue, autant incalculable qu'introuvable. Au physique, la nature a posé des bornes qu'on ne peut franchir. Au moral, la mobilité continuelle des élémens constitutifs de notre être nous déjoue et nous empêche d'être fixés. J'écrivois un jour ceci à un

homme léger : « Vous êtes un papillon, en amitié comme en amour. »

L'imbécile sait souffrir, parce que sa sensibilité n'a pas été assez exercée, ou qu'il en a perdu les traces par accident ou par maladie : c'est l'avantage le plus général de la bêtise. L'homme instruit sait souffrir, parce qu'il se rend compte de ses maux, que depuis longtemps il en calcule les progrès, soit respectivement à sa constitution ou à son âge. J'ai vu un de mes amis sourire dans son lit de mort ; je voulus prendre part à sa joie : « Je ris, me dit-il, de ce que mes membres me refusent le service ; je ne puis plus changer de place, et bientôt il faudra que l'on me porte. » L'homme métis gémit, crie, parce qu'il reste suspendu, indécis entre la force et la foiblesse, ce qui constitue un état nul : pour être quelque chose, il faut mieux être foible tout-à-fait. On engage les femmes qui accouchent à crier et à ne pas retenir leurs douleurs ; cela veut dire : « N'affectez pas plus de force et de courage que vous n'en avez. » Le courage factice est un mal, plus qu'un autre. Le courage véritable est une force réelle ou de calcul expérimenté ; cependant, et en général, la femme sait souffrir avec plus de constance que l'homme : pourquoi ? Parce que ses ressorts ont plus de mobilité ; ils se prêtent sans se rompre. C'est comme une pâte molle qui ondule dans son état naturel, ou qui va par soubresauts quand les nerfs sont en désarroi. L'homme, au contraire, est comme une machine d'acier qui se brise avec effort quand l'aplomb lui manque. La femme résiste donc encore au physique, patiente encore au moral, quand l'homme est aux abois. Les médecins ont dû remarquer que les morts subites, causées par la pléthore de sang ou d'humeurs, sont plus fréquentes chez le sexe vigoureux, et que les maladies de langueur sont le lugubre apanage des femmes.

Dans les affaires délicates et embrouillées, une femme d'esprit sait dénouer le nœud gordien ; l'homme impatient ne sait que le couper.

L'homme et la femme font un tout dont une moitié complète l'autre : c'est un tout indivisible. L'homme est le verbe ou la parole brute; la femme y joint l'harmonie, la mélodie et la poësie; il adopte l'harmonie et la mélodie, parce qu'il sent le

besoin de plaire à sa compagne; la poësie adoucit la rudesse de ses mœurs, qui gagnent en félicité ce qu'elles perdent peut-être en rectitude. Il devient doux, patient, obéissant par l'envie d'être aimable et d'être aimé : « Mange de ce fruit, lui dit-elle, et sois heureux. » Finissons, en revenant à notre but.

Le mal donne la fièvre, la fièvre pénible donne le courage; c'est donc entre la souffrance et le courage fiévreux qu'il faut se soutenir. Consolons-nous pourtant, autant que possible; car, même en cheminant vers la mort, la nature nous offre des instans de répit. Celui qui se consume par le feu intérieur de la fièvre, prend avec délice des rafraîchissemens. Après bien des efforts, la jeune et tendre pulmonique expectore avec plaisir l'organe sans lequel elle ne peut vivre. Qui sait si le mourant n'exhale pas avec satisfaction le dernier souffle de vie qui met fin à tous ses maux !

CHAPITRE XXX

LEQUEL, DE L'HOMME OU DE LA FEMME SANS PRINCIPES, EST LE PLUS FUNESTE A LA SOCIÉTÉ ?

L'homme sans esprit, et la femme sans charmes ni beauté, sont deux êtres auxquels il manque la principale faculté, et qui peuvent être rangés sur la même ligne; ils ne sont, ni l'un ni l'autre, assez importans pour nuire, ni assez compétans pour favoriser la société. Mais, dira-t-on, une femme d'esprit, sans la beauté, n'est pas sans influence. Non, sans doute; d'autant que l'homme de moyenne force s'attache à son char, parce que deux moitiés font un entier, et que tel homme aime à jouir amplement du préjugé qui ne veut pas qu'une femme puisse rien toute seule. Ajoutons qu'une femme d'esprit, comptant sur l'indulgence que son sexe inspire, sera plus hardie que l'homme de sa force dans certaines matières; mettant d'ailleurs plus de finesse dans ses pensées, elle osera passer les bornes que l'homme prudent se croit obligé de respecter. Ajoutons encore que son esprit la rend plus désirable qu'une belle statue qui n'a que sa figure, qui est pour la société ce que est le bel homme sans talent. Eux deux, je le présume, composeront un attelage productible en belles formes; mais il est plus que douteux qu'ils puissent transmettre à leur progéniture l'esprit dont eux-mêmes sont privés.

Il est singulier qu'arrivés au point où nous sommes de nos connoissances, nous n'ayions pas encore remarqué et constaté si deux bêtes humaines mâle et femelle ont jamais produit un être spirituel. Pourquoi pas? La nature s'est rectifiée dans l'opération. Je croirois aussi aisément qu'un père et une mère doués des dons de l'esprit peuvent produire un enfant bête et insusceptible d'éducation ; alors, on peut soupçonner quelques défauts de conformation dans l'individu en tiers. Comme dans certaines opérations chimiques, il est dans la conception et le développement du fœtus tant de chances inappréciables qu'il est impossible d'en connoître toutes les causes. La nature semble avoir voulu rendre ce sanctuaire impénétrable à la raison : là domine l'instinct impérieux; là sont les portes du ciel et celles des enfers. Mais rappelons notre question, savoir : *lequel de l'homme ou de la femme sans principes est le plus funeste à la société?* Dans le sens que nous donnons à cette proposition, être sans principes ne veut pas dire être stupide, mais avoir de mauvais principes, ce qui suppose de l'activité d'âme jointe à un mauvais esprit, fruit ordinaire d'une éducation négligée. Or, je crois que l'individu ainsi fait est plus pernicieux à la société chez le sexe féminin que dans le masculin, parce que l'éducation du sexe est plus négligée, et que, vu son charme attractif, il y a là plus que chez nous puissance sans principes. Mais d'abord, parlons de l'homme.

Surveillé par une police exacte, que peut l'homme sans principes? Escroquer au tapis vert, et à la bourse. Tant pis pour ses dupes si elles se laissent tromper, sans pouvoir recourir contre le fripon qui a sçu par astuce se mettre à l'abri des loix. Plaignons l'honnête homme, si confiant, si aisé à tromper ; et malédiction à l'âme de boue qui a le courage d'en abuser et d'égorger, pour ainsi dire, l'enfant à la mamelle. Mais le plat-homme sans esprit, sans connoissance de la chose qu'il traite, qui dans son amour-propre, bête comme lui, est dévoré de l'amour du gain et de l'envie de paroître : celui-là n'a que ce qu'il mérite quand il est dupe d'un coquin aussi dégourdi que lui est bonasse; et si un sot à prétention intéresse si peu, qu'est-ce donc qu'une bête de naissance qui déshonore ses ayeux? Qu'est-ce qu'un parvenu par bassesses, et revêtu de

places éminentes? Il ressemble à ces gros nuages dorés qui succèdent à la pluie : de loin ils sont imposans, de près ce n'est que vapeur.

Ne dissimulons pas cependant que l'homme d'esprit sans principes (et malheureusement il y en a) est le fléau destructeur de tout bien. Il manque un sens à cet homme d'esprit, c'est le sens commun; il veut tout à la fois jouir des avantages sociaux et des droits de l'homme livré à la nature et à lui-même. L'état social, à commencer par le mariage, est un état de vertu et de sacrifices réciproques; celui qui ne veut pas s'y soumettre ne mérite pas d'indulgence. L'homme aussi adroit que spirituel, qui, malgré ses immoralités, a l'art de modifier son amour-propre au point de séduire les gens d'esprit par son esprit et de captiver les sots par sa richesse et sa puissance, obtient tout de nous, hors notre estime. Tout nous plaît en lui, mais qu'il n'exige pas nos respects intérieurs. Il a toutes les qualités de l'esprit, mais il est souvent nul en celles de l'âme : tel que la belle fleur d'automne, il reste inodore. Parlons maintenant de la femme.

Il est reconnu que l'influence d'un sexe sur l'autre est triple du côté féminin. La nature veut que sans cesse l'un supplie et que l'autre accorde : les conditions sont donc à la puissance du dernier. N'en abusera-t-il jamais? La force, il est vrai, renoît dans l'homme après sa chute; mais souvent il est trop tard, le mal est fait. Adam aussi fut repentant après s'être laissé séduire par sa chère Eve.

Ce premier tableau symbolique et moral de la société naissante nous retrace ce qui fut, nous annonce ce qui est et ce qui sera dans tous les siècles, tant que subsistera la race humaine; la femme séduira l'homme, puis il pleurera, se sentant dépouillé de sa force originelle. Par suite du même symbole, le premier fruit d'un couple rebellé et désobéissant, le premier fruit provenant d'un germe pervers, devoit être monstrueux et funeste; aussi Caïn fut le meurtier de son frère Abel. Cette allégorie milite pour nous quand nous croyons que tel germe, tel arbre, et tel arbre, tel fruit.

Autres considérations.

L'homme, outre les punitions légales, voit sans cesse dans l'épée que porte celui avec lequel il est en contestation, un frein

qui lui impose. La femme, affranchie de cette vindicte toujours subsistante, donne l'essor à sa passion loquarde (1), sans autre risque que de s'enrouer. Ce n'est pas que les méfaits du sexe ne soient justiciables; mais il est tant de crimes qui restent impunis, ensevelis dans l'obscurité; il est tant de crimes dont l'homme se rend coupable par l'instigation de la femme, sans qu'il ose, par fierté, s'en récuser! Il est tant de légèretés féminines dont les fruits sont funestes pour l'homme, et qui affectent moins certaines femmes qu'une tache sur leurs vêtements; il est tant de coquetteries qui semblent aussi inconséquentes qu'insignifiantes et qui néanmoins ont les plus funestes issues!

Les Orientaux agissent prudemment quand ils enferment leurs femmes; le sang humain couleroit par torrens dans ces régions solaires, si elles y jouissoient de la même liberté que nos belles. Si elles y étoient libres, notre sexe y seroit sans cesse victime de Vénus et de Mars. Notre température mixte nous sauve, en partie, des influences terribles de ces deux divinités; mais, malgré la douceur de notre climat et de nos mœurs, nos galanteries se terminent presque toujours par des combats sanglans.

La femme sans principes, néanmoins douée de tant de charmes, est donc plus dangereuse encore que l'homme fort, mais toujours foible auprès d'elle, par le besoin qu'il ressent de ses faveurs. Donner à la femme des principes solides et sûrs, c'est prendre l'éducation à sa source; c'est dompter l'homme dans ses passions antisociales: après avoir tout fait *par elle* dans son enfance, il fait tout *pour elle* le reste de sa vie. Il vaudroit mieux isoler les femmes tout à fait que de les rendre passives en apparence, avec la faculté de tout faire par subterfuges. Les Chinois n'ont conservé leurs mœurs antiques qu'en isolant leurs femmes; et, quoique renfermées, elles ont encore, dans tous les pays orientaux, une grande part dans les révolutions.

Nous devons sans doute au sexe notre félicité, mais aussi presque tous nos maux peuvent lui être attribués. Qu'on observe de près nos débats de ménage, nos procès, nos banqueroutes, nos duels, et même la chute des trônes... Tous ces désastres sont, pour les deux tiers de la totalité, le résultat des suggestions

(1) A son bavardage.

femelles. Aussi regarde-t-on l'homme puissant qui résiste aux attraits du sexe, comme le phénix de l'empire amoureux, tant cette force paroît surhumaine; mais crois-moi, phénix, ne te joue pas des flèches de l'amour; athlète triomphant, ne sois pas vain de tes succès, car ce n'est que pour un temps que tu es invulnérable. Les eaux du Styx n'ont pas aspergé ton individu tout entier : si ce n'est le talon, tu portes aussi quelque partie foible par où l'ennemi de ta force saura t'atteindre. C'est par un penchant contraire à la sensibilité commune que tu résistes maintenant, et demain peut-être ton cœur s'embrasera des feux dévorans qui t'apprendront que jamais on ne brava l'amour avec impunité.

Dans l'état social, l'homme n'a que l'apparence du pouvoir, et la femme la réalité. Il n'en seroit pas de même dans l'état de nature : l'homme domineroit en tous points, mais il a perdu ses droits à la domination réelle en se logeant sous le toit d'une compagne séduisante. C'est par sa douceur qu'elle s'empare du pouvoir domestique; ses enfans sont les garans de sa puissance dissimulée, tandis que l'homme reste seul avec sa force d'inertie, dont la femme dispose à son gré : on diroit qu'elle laisse ses forces en réserve pour des momens plus précieux.

Ce n'est que dans les grandes occasions, les momens critiques, qu'un cri unanime de la famille réclame l'autorité virile : alors, tous sentent que l'homme est l'homme; mais après l'événement, on travaille de nouveau à le faire fléchir par tendresse et séduction. Il est touchant de voir ainsi la force se soumettre à la foiblesse; mais il est singulier, et presque ridicule, de voir la foiblesse dominante (1). Cela est pourtant ainsi; la nature veut que la force et la ruse se combattent pour se maintenir à peu près en équilibre. Samson fut captivé par Dalila, Hercule fila aux pieds d'Omphale, Renaud fut paré de fleurs par les mains d'Armide; mais tous ces terribles héros s'enfuirent avec leur courte honte, comme Adam du paradis terrestre, et leurs séductrices virent que leur force unique est dans notre foiblesse.

(1) La peinture trouveroit là des sujets aussi piquans que moraux, tout autres que celui d'Omphale et d'Hercule. (G.)

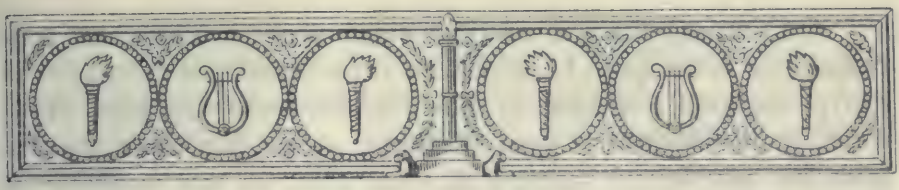
Au physique comme au moral, le foible triomphe du fort : les infiniment petits réduisent les infiniment grands; et je crois qu'en tout notre moral n'est qu'une suite forcée des loix physiques.

La femme à l'égard de l'homme est comme l'eau souterraine qui mine tous les élémens, et qui même éteint le feu. De même que l'eau, elle suit sa pente naturelle sans s'arrêter. Si elle trouve un obstacle, elle l'amollit, le mine et continue sa route renfermée dans un tube; on la croit captive : non, elle jaillit vers son niveau dès qu'elle est libre.

Congelée par le froid est, dit-on, son état naturel; mais le feu lui rend son active fluidité. De même la femme n'est que masse sans l'homme, et l'homme se calcinerait de son propre feu si la femme ne le rafraîchissoit en lui ravissant une partie de sa chaleur et de sa force combustible. L'un est à l'autre autant nécessaire que le feu l'est à l'eau et que l'humide l'est à la combustion.

Physique et moral, moral et physique ne sont qu'un même être sous deux rapports. L'un mène à l'autre immanquablement; le temps qui les sépare est limité : et qu'est-ce que des limites pour l'immensité ? Qu'est-ce qu'un temps prescrit pour l'éternité ?

La philosophie est à la morale ce qu'est le physique au moral. Sans philosophie ou sans raison, nous sommes les derniers des êtres. La nature nous devoit un instinct inviolable, si elle ne nous eût donné la faculté de raisonner; et renoncer à sa raison, par les excès, sans instinct conducteur, c'est voguer dans le vide. Mais dans tous les temps la philosophie a été *paucis contenta judicibus*, « le partage de peu d'hommes ». La philosophie seule mène à la vertu, et la plus forte preuve que les grandes sociétés sont contre nature, c'est que la vertu y est honorée.



CHAPITRE XXXI

CEUX QU'ON NOMME LES BONS MARIAGES SONT SOUVENT LES MAUVAIS

Proposition à la Jean-Jacques, va-t-on dire, pur paradoxe. Cependant, si, comme nous l'avons dit dans le précédent chapitre, le mariage est un état de vertus et de sacrifices réciproques, et qu'on n'y soit heureux qu'à ce prix, est-ce parmi les amans passionnés qu'on trouvera les héros capables de remplir ces conditions? Ils ressemblent trop aux gourmands, qui meurent tous d'indigestion.

Si, comme nous l'avons dit encore dans le chapitre précité, la peinture a de quoi s'exercer en nous montrant *la force qui se soumet à la foiblesse*, quel tableau, aussi vrai que moral, ne nous offriroit-elle pas en nous montrant deux amans unis du jour ou de la veille, électrisés de leurs propres regards, et ne vivant, pour ainsi dire, que d'une même âme ! et, deux ans après, les mêmes personnages ayant traversé le fleuve de l'oubli d'amour ! Alors, on verroit, je suppose, la femme lisant tristement un roman de tendresse pour se remémorer le délicieux temps passé ; et quels tristes souvenirs, que ceux des plaisirs qui causent nos peines actuelles ! et l'homme, assis tranquillement près d'elle, réfléchissant sur son gros Plutarque enfumé, tous deux cherchant le bonheur fugitif qu'ils ne retrouvent plus en eux.

On nomme un bon mariage celui où les convenances sont respectées. Mais quand, du côté de la naissance, de la fortune et des perfections physiques et morales, Madame vaut bien Monsieur, et que Monsieur vaut Madame, lequel des deux voudra faire des sacrifices à l'autre ? Si vous avez vu une coquette se disputer de prétentions avec un fat, vous avez une idée des scènes journalières de ce pomponné ménage.

C'est bien pis si l'un l'emporte sur l'autre par quelques endroits! Tant que l'amour subsiste, les sacrifices mutuels sont doux : rien de plus naturel, puisque les deux ne font qu'un ; tant que lui est moi, et que moi est lui, il n'y a ni choix, ni partage à faire. Mais quand la conjonction cesse, on devient égoïste, chacun pour soi, et la communauté n'est plus que dans le contrat du notaire.

J'aime mieux que la fortune soit l'apport du mari que de la femme; comme chef de la communauté, il dispose de son bien ; la femme, désunie par le cœur, qui voit disposer du sien, doit être peu contente, même quand l'amour s'est changé en amitié raisonnée. Femme, écoutez bien ceci : l'homme est un tyran qui veut disposer de vous et de votre fortune, et ce qui ne lui appartient pas est ce qui le tente le plus : en cela il vous ressemble ; il est insatiable dans ses désirs, parce que la nature lui dit qu'il est le plus fort. Si vous le faites céder par la force, ce n'est plus un homme, il n'est digne que de mépris. Cédez-lui donc tout ce que vous voulez posséder, il n'est point d'homme capable de résister longtemps à ce noble abandon. Ce sera par adresse, je le sais, que vous parviendrez à vos fins; qu'importe, elle fut toujours l'arme du foible contre la tyrannie du fort. Mais, direz-vous, si je n'ai plus d'empire sur lui, s'il est séduit, entraîné ailleurs, s'il m'abandonne, moi et mes enfans, s'il consume mon bien avec une rivale?... Alors, puisque le volage amour vous a séparés de corps, tâchez de vous séparer de biens, ou périssez sous la chaîne des époux malheureux, de ces couples nombreux que vous voyez chaque jour n'être contens que lorsqu'ils sont loin l'un de l'autre, et qui ne se rapprochent que pour se disputer. Vous avez tous deux violé la nature en jurant d'être *toujours* ce que vous étiez dans un temps : imprudens ! payez votre parjure.

— Il ne faut donc jamais s'unir, ou braver les mœurs et la décence en s'unissant clandestinement? — Non, car le plus grand malheur est là ; c'est troquer la société tout entière pour un amant; et, femme, croyez-moi, nul homme ne vaut ce sacrifice.

Je crois donc qu'il ne faut épouser que son ami de cœur, l'ami de son âge, digne en tous points de ce titre respectable, qui deviendra suffisamment votre amant par les privautés sacramentales permises à lui seul ; et si quelque doux coquin veut lui ravir votre cœur, fuyez sans attendre, fuyez l'égoïste ravisseur du repos de votre vie.

Il en est des grandes tendresses et des amours romanesques comme de ces mets frians qu'on dévore, et dont on est étouffé l'instant d'après. Cela est trop bon respectivement à notre être tout au plus équivoque; il y a là trop d'épices, trop de substances qui emportent la pièce ; après quoi nous restons dupes pour nous être méconnus et nous avoir jeté l'encens au nez, à nous, chétives créatures qui marchons d'erreurs en erreurs ! Souvenons-nous, quelquefois, que les conséquences d'une inconséquence arrivent tôt ou tard, et que toujours le présent est gros de l'avenir.

CHAPITRE XXXII

DES FABRIQUES

Je sors d'un atelier nombreux où j'observois l'œuvre et l'ouvrier ; que de gens occupés d'une même chose dans tous ses détails ! Quel plaisir je trouvois à questionner, à m'instruire et à étudier le moral de tous ces hommes utiles !

L'ouvrier a sa réputation ; il y est attaché autant que le savant ou l'artiste l'est à la sienne. Dans l'atelier, au cabaret, on dit qu'il est le plus fort dans telle partie de son travail. S'il a de l'esprit, il profite de l'éloge, il lui donne l'envie de perfectionner de plus en plus son ouvrage. S'il est bête, il en fait un négligent, un fat de son espèce. Le savant et l'artiste n'ont de plus que lui que d'être célébrés dans un plus grand monde, où la critique et l'envie éclatent autant que leur réputation. La classe ouvrière, quoique plus nombreuse, n'a point de jaloux parmi les gens instruits, parce que son œuvre est aussi modeste qu'utile. Nos productions soulèvent l'amour-propre parce qu'elles émanent de l'esprit, du sentiment, ou d'une érudition profonde : grande raison pour que chacun prétende à nous juger ! Critiquer, n'est-ce pas dire qu'on feroit mieux si l'on exerçoit le même talent ; il n'est pas même nécessaire de s'étendre sur des détails qu'on n'entend pas, il suffit d'un signe de réprobation pour annoncer sa suffisance. Les gens de goût, qui ne font rien que critiquer,

sont communs à Paris; il y en a mille qui font ce métier sur un d'entre eux qui s'avise de produire quelque chose; et, d'ordinaire, la production est nulle, ou d'une exiguïté complette.

Je me disois, en sortant de la manufacture qui me fait tracer ce chapitre, où j'avois vu l'octogénaire et l'enfant de sept ans remplir leur tâche, je me disois : oui, depuis l'astronome jusqu'au farceur des tréteaux, tous s'entre-aident sans exception. N'ai-je pas vu les hommes les plus graves, les plus abstraits de notre Institut se dilater la rate en écoutant Pierrot et Colombine, de la parade des boulevards ? Ce n'est pas une tragédie qu'il faut à ces hommes studieux, ce seroit une application de plus; mais un amusement burlesque les sort de leur application habituelle, en leur procurant une diversion salutaire.

Et cette bonne et délectante musique qui plaît et convient à tous, qui fait frissonner de plaisir quand les nerfs sont d'accord entre eux, et qui y rétablit le calme quand ils sont en souffrance ! — « La musique me fait mal », me disoit une femme attaquée de maux de nerfs : « Laissez-la faire, lui dis-je, elle travaille à votre santé. »

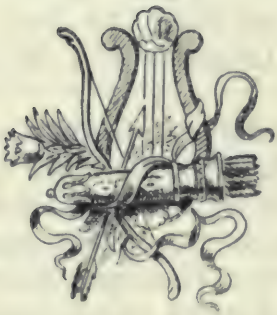
Je ne sais quel effet peut faire la musique sur l'homme cruel et sanguinaire; le même, je crois, que produit une action vertueuse sur l'âme du scélérat : elle lui arrache une larme qui est pour lui presqu'incompréhensible, puisqu'il retourne à son penchant. Mais telle que l'eau qui perce le granit en tombant régulièrement sur lui goutte à goutte, faites-lui entendre souvent de la musique bien expressive, d'abord vigoureuse, et graduellement plus tendre et plus sensible : le tigre s'adoucira et deviendra mouton.

J'ai franchi tous les intermédiaires en disant que la parade et Polichinelle contribuoient au délassement de l'homme préoccupé de sciences; mais parcourez le tableau de Bacon (1) et notre Encyclopédie, bien plus complette, et si vous trouvez un talent, même le plus abject, qui ne tienne pas à plus ou moins de fils à tous les autres, dites qu'il est inutile ou monstrueux.

Depuis Dieu jusqu'à Dieu (distance incommensurable), il y a unité. Depuis la créature inanimée et animée jusqu'à l'homme,

(1) *Opus majus ad Clementem pontificem romanum*, publié à Londres en 1733, en un volume in-folio, d'après un manuscrit de Roger Bacon (1214-1294) trouvé à Dublin.

de même; depuis sa première pensée jusqu'à sa dernière conception, encore de même. En fait de rapports, c'est du plus ou du moins dans tous les genres, appartenant à une seule création : mais ces rapports sont modifiés selon la chose à laquelle ils sont appliqués. Chercher à perfectionner une chose, c'est chercher l'unité : la mal faire, c'est la briser.



CHAPITRE XXXIII

L'ATRABILAIRE

Nous voici donc réunis dans le séjour qu'habita Rousseau; séjour isolé qui lui inspira la grande idée de l'indépendance de l'homme, et de celle, plus grande encore, que toutes choses sont bonnes, sont ce qu'elles doivent être en sortant des mains de la nature, et qu'enfin, l'homme, en modifiant tout selon ses caprices et les circonstances, s'est fait le destructeur des bienfaits du Créateur.

(Tel fut l'exorde d'un enthousiaste de Jean-Jacques, devant le buste de ce philosophe qui est dans mon jardin de l'Hermitage d'Émile.)

UN INTERLOCUTEUR.

On ne peut plus, Monsieur, parler des avantages de la simple nature, depuis que les hommes réunis en société ont arrêté entre eux le code de leurs loix respectives. Voyons ce qui est, et n'allons pas inutilement récriminer sur les siècles passés.

L'ATRABILAIRE.

Quoi, Monsieur, quand on a perdu le bonheur, il n'est pas permis de le regretter? Il faut vivre dans un monde où l'on ne peut être heureux que par hasard, et à moins qu'on ne se voue à l'insensibilité?

L'INTERLOCUTEUR.

Il est encore des terres inhabitées, Monsieur; passez les mers, et vivez, si vous le voulez, à la manière de Robinson.

L'ATRABILAIRE.

Non, Monsieur, je veux vivre en France, et vous dire ce que je pense des préceptes de Jean-Jacques, du prince des philosophes, n'en déplaise au divin Platon.

L'INTERLOCUTEUR.

Eh bien, Monsieur, parlez, nous vous écoutons.

L'ATRABILAIRE.

Je le répète, je pense, avec Rousseau, que la nature a tout fait pour le mieux; c'est d'elle que doit découler l'éducation, telle que celle d'Emile, autrement il faut autant d'éducations qu'il y a de classes différentes parmi les citoyens, et je dis plus, autant qu'il y a d'hommes et de femmes. Et comment concevoir la possibilité de faire entendre au riche que le pauvre est son frère ? Et comment contraindre le pauvre d'endurer sans murmure le faste et l'insolence du riche ? Jamais on n'y parviendra; les efforts moraux que l'on fait pour séparer l'homme de l'homme ne servent qu'à encombrer les tribunaux de plaideurs, à engraisser la chicane, à peupler les galères et à élever des fourches patibulaires. En somme, la société n'est qu'un repaire de loups; les hommes et les femmes y vivent comme chiens et chats. Voici le tableau du monde en raccourci : il n'est rempli que de folie, de haine, d'envie, d'orgueil et d'ingratitude.

UN VIEUX INTERLOCUTEUR.

On se corrige quand on a été dupe de ses passions haineuses; on rectifie dans l'âge avancé les erreurs de sa jeunesse.

L'ATRABILAIRE.

Il est, ma foi, bien temps ! Jeunes ou vieux, nous sommes autres; chaque âge a ses goûts, ses vices et ses vertus. Je sais que l'éducation de nos jours devance l'âge des jeunes gens; c'est

encore en cela violer la nature. Donner l'expérience et la pesanteur de l'âge mûr à la jeunesse, c'est confondre les extrêmes de la vie et transposer l'hiver dans le printemps. D'ailleurs, je voudrois savoir comment il seroit possible à un vieux ou une vieille de rectifier ses erreurs passées : est-ce en n'en commettant plus ? Belle victoire ! C'est le gourmand qui cesse de digérer parce qu'il a faussé son estomac; encore pourroit-il, par un bon régime, rectifier ce viscère ; mais rappeler le temps passé autrement que par imagination est chose impossible. « Soyez sage, » dit-on aux jeunes gens; cet ordre est aussi inconsidéré que si le jeune disoit au vieux de ne pas l'être.

> Chacun pris en son air est agréable en soi;
> Ce n'est que l'air d'autrui qui peut déplaire en moi.

a dit Boileau. N'est-il pas vrai, notre hôte (en écoutant des paysanes qui chantoient), que les chants de ces jeunes bergères sentent la rose, comme ceux de ces vieilles mamans sentent le sapin ?

MOI.

Cela est vrai.

L'ATRABILAIRE.

J'aime à examiner de près les divers caractères des jeunes et des vieux, et à prévoir leurs résultats finals. C'est une des choses qui m'amuse le plus et qui me fait le mieux passer le reste du temps de ma vie. Jeune, je ne le pouvois pas, je n'avois pas lu le *verso* de la page.

UN INTERLOCUTEUR.

Vous êtes bien imbu des principes de Rousseau. Je n'ai qu'une chose à vous faire observer : voyez quelle vie malheureuse il a menée, et quelle déplorable il a éprouvée en voulant vivre autrement que les autres! Nous sommes ici cloués de père en fils; vivons en honnêtes gens et suivons le torrent qui nous entraîne; nulle force ne peut lui résister.

UN AUTRE.

Peut-on arrêter les élans de l'homme? Il aime à sortir de son être ; il s'ennuye avec lui presqu'autant qu'avec les autres;

il cherche et va furetant après le mieux que ce qu'il a ; pour être autre que les autres, il voudroit être vieux à vingt ans, et jeune à soixante.

L'ATRABILAIRE.

Oui, « *si jeunesse savoit* et *si vieillesse pouvoit !* » mais le proverbe établit le doute ou plutôt la négative, et que Dieu nous garde du contraire.

Si jeunesse savoit,
Si vieillesse pouvoit,

nous verrions trop de jeunes docteurs, et de vieux amoureux.

MOI.

Mais dame nature y a mis bon ordre : « Sois ce que tu es, dit-elle, sous peine d'être ridicule. »

L'ATRABILAIRE.

Bien dit.

MOI.

Soyons justes cependant. Il est aujourd'hui des jeunes gens admirables par leurs connoissances ; mais si j'étois leur professeur, je leur dirois que leur conduite mérite toute leur attention ; qu'il leur est peut-être plus difficile de se faire pardonner leur précocité qu'il ne leur a été facile de l'acquérir. Qu'ils soient modestes, car c'est aux méthodes d'enseignement, aux chefs-d'œuvre qu'ils ont trouvé faits et qui ont coûté tant de sueurs à leurs devanciers, qu'ils doivent la rapidité de leurs progrès et leur capacité. Parlerai-je de mes flûtes ?

L'ATRABILAIRE.

Pourquoi pas ?

MOI.

Voici ce que j'ai remarqué chez les jeunes compositeurs de musique : il en est qui sont timides, sensibles, révérans et désirant avec ardeur le talent des hommes approuvés ; ceux-là, je les aime, ils parviendront, car on n'apprend qu'autant qu'on croit avoir encore et toujours à apprendre.

Il en est de présomptueux qui ne doutent de rien; à peine ont-ils appris quelques règles, dont ils ignorent encore l'application, qu'ils croyent tout savoir et pouvoir tout faire; c'est à regret qu'ils se voyent corriger par leur professeur : « C'est un pédant (me disoit un jeune homme, parlant de son maître) qui veut toucher à tout ce que je fais. » — « Pourriez-vous, lui dis-je, m'indiquer une des prétendues fautes qu'il vous a corrigées, et dont vous n'approuvez pas la correction? » — « Oui, j'avois fait ceci, et il a voulu cela. » — « Il avoit tort. » — « Ah! » Et voilà mon jeune homme bien content. « Il avoit tort, repris-je, car si j'eusse été votre maître, j'aurois effacé le trait tout entier. Votre professeur n'a fait qu'y changer quelque chose, et ce n'est pas assez. Votre trait vous a séduit parce qu'il est chantant, mais il n'est pas à sa place. Voulez-vous le voir briller de tout son lustre? Au lieu de vos paroles, mettez-y celles-ci...; alors votre chant est excellent, parfait. »

D'autres, plus présomptueux encore, comparent toute la musique qu'ils entendent à leurs leçons de composition; ils croyent que tout ce qui n'est pas savant, fugué, contre-pointé, est de la musique mesquine. Ils ignorent, les pauvres novices! que depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis l'ignorance jusqu'à l'instruction complette, depuis le sauvage jusqu'au plus fin politique, depuis l'homme du peuple jusqu'au monarque,... il est des nuances déclamatoires qu'il faut observer et respecter, sans quoi la musique vocale n'est partout qu'une même chanson insignifiante.

L'ATRABILAIRE.

Voilà l'effet des éducations hâtives de nos jours; voilà ce que j'abhorre : des prétentions toujours croissantes avec la nullité des moyens; ne devenir sage que quand on est *a quia;* croire faire des dupes, quand l'ignorance aveugle; ne voir dans les autres que leurs défauts et jamais leurs qualités; affecter de ne pas tenir à son propre ouvrage, qui a coûté tant de peines, pour avoir l'air de dire qu'on l'a fait en se jouant, et qu'on feroit bien autre chose, bien plus, si on le vouloit. Ce n'est pas tout : se donner ensuite le démenti, se mettre dans une colère affreuse si quelqu'un ose en faire la moindre critique; parler

effrontément d'une science ou d'un art devant l'homme consommé dans la chose...

UNE DAME.

Et des femmes, Monsieur Alceste (1), vous n'en dites rien ?

L'ATRABILAIRE.

Les femmes, Madame, excepté vous...

LA DAME.

Ah ! vous êtes trop honnête.

L'ATRABILAIRE.

Excepté vous, elles croyent que tout leur est permis, soumis, dévolu, parce que, n'effleurant jamais que l'écorce des choses, rien ne leur paroît difficile à résoudre ; elles décident de tout en deux mots : « *Je m'ennuye* ou *je m'amuse.* »

LA DAME.

C'est bien quelque chose.

L'ATRABILAIRE.

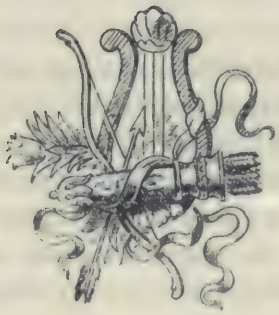
Elles créent des réputations, comme si elles lisoient dans les siècles à venir. Mais, femmes ! vous devez être ce que vous êtes, vous devez avoir ce sentiment aussi léger que téméraire de votre force. Nous vous aimons malgré toutes vos imperfections, sans lesquelles l'homme ne pourroit résister à vos charmes ; nous vous aimons ; Dieu l'a voulu, et, pour vous plaire, nous déférons à tous vos désirs, afin que vous accomplissiez le désir suprême qui nous presse.

MOI.

Allons, Madame, allons, Messieurs, c'est assez jaser ; voilà la cloche de l'hermite qui sonne ; puisse mon dîner frugal vous faire oublier quelques instans la perversité des hommes et toutes

(1) C'est le nom du *Misanthrope* de Molière, comme chacun sait. (G.)

les misères humaines. Allons, Monsieur l'enthousiaste de Rousseau, allons boire à son souvenir. Il vouloit le bien de l'humanité, ce point est reconnu ; il le vouloit peut-être avec trop d'ardeur, et, en frondant l'ordre établi, il a payé l'excès de ses vœux par une vie pleine d'amertumes : plaignons-le, mais honorons sa mémoire.



CHAPITRE XXXIV

SUR LE PRÉJUGÉ, FAUX OU VÉRITABLE, ATTACHÉ AUX DIVERS ÉTATS DE L'HOMME

Il est un préjugé attaché à chaque état et à chaque fonction d'état. Est-il juste, est-il injuste, est-il ce que dit le mot *préjugé :* juger par anticipation? Nous allons chercher à éclaircir nos idées à ce sujet, en laissant au lecteur le droit, qu'on ne peut lui contester, de juger, d'après ses propres sensations, et même d'après ses préjugés, du degré d'estime ou de mésestime qu'il accorde ou conçoit naturellement en observant l'homme dans ses diverses fonctions.

1.

Pousse-culs, huissiers d'explois. Ils ressemblent aux chiens qui dévorent souvent l'honnête homme pour défendre le scélérat. Nous n'aimons ou ne supportons que ceux qui exercent envers nous une profession auxiliaire, et nous détestons les vils agens d'une police néanmoins nécessaire. L'espèce d'horreur qu'on ressent pour ces êtres portant le nom d'homme, provient des tourmens qu'ils font ressentir chaque jour à l'humanité, déjà souffrante avant leurs explois. D'ailleurs, la manière, doucement perfide, qu'ils employent en égorgeant le pauvre monde, est peut-être ce qu'il y a de plus révoltant dans leur état. Le voleur

des grands chemins s'annonce pour ce qu'il est, ou se défend contre ses attaques; mais point de défense contre un traître qui vous assassine après avoir soufflé l'assignation. « Vos espoirs, vos pousse-culs, sont de la canaille », disoit quelqu'un au lieutenant de police. » — « Donnez-moi, répondit-il, d'honnêtes gens qui veulent faire ces sortes de métiers, je les enrôle sur le champ. »

2.

On répugne et l'on fuit les miasmes putrides dont le vidangeur est couvert. On craint que le boucher ne contracte l'habitude de verser le sang sans répugnance (1).

Quant au bourreau, il est isolé de toutes classes ; je le plains, si son père l'a forcé d'être ce qu'il est.

3.

La plus grande preuve qu'on puisse donner que la reproduction de soi-même est le vœu suprême de la nature, c'est que, malgré sa misérable condition sur la terre sociale, l'homme veut absolument reproduire; et que, partout, l'état de fille publique est permis ou toléré. C'est l'émétique du pléthore ou le quinquina de la fièvre d'amour. L'hypocrisie, dit-on, est un hommage que le vice rend à la vertu. Je n'ai jamais aimé cette phrase, que certaines gens croyent sublime (2). C'est comme si l'on disoit que la puanteur rend hommage à la rose. La tolérance envers les courtisanes est aussi un hommage qu'on est forcé de rendre à la nature enchaînée par les loix ; mais, telle que Prothée, elle prend toute sorte de formes pour échapper à ses liens : c'est ce qui forme l'immense code de Cythère.

Partout où l'homme habite, dans les déserts comme dans la ville, sa voix formidable se fait entendre. Quand l'amour éprouve une résistance nuisible, les prêtresses de Vénus sont le contre-poison de ce mal ; s'il est trop scandaleux, elles sont en horreur à la société. Quel dommage ! dit-on, quand on voit une belle Phryné... Dommage, quoi ? Qu'elle ne soit pas à toi seul ?

(1) A une noce bourgeoise, j'ai entendu un fils demander, avec importance, à son père boucher : « Que tuerai-je demain, mon papa? » Et le père, après avoir sérieusement réfléchi, de répondre : « Deux moutons, mon cher enfant. » (G.)

(2) « L'hypocrisie est du moins un hommage que le vice rend à la vertu, en s'honorant même de ses apparences. » (Massillon.)

Homme volage et inconstant par nature, tu dédaignes, tu passes condamnation sur tout ce que tu possèdes uniquement dans ce genre ; ton épouse, que tu négliges, a toutes les vertus opposées aux vices de cette vile courtisane que tu désires ; répudie la vertu, épouse le vice, et demain tu formeras d'autres souhaits ; connois l'amour, conçois, si tu le peux, cet être à la fois physique et métaphysique, qui vit d'espérance, meurt dans la réalité et qui est le désespoir de l'imagination détrompée.

Quel dédale, quelle contradiction il y a dans le préjugé qui enveloppe la beauté profanée ! On n'ose ni la voir, ni la saluer au grand jour, et l'on court l'adorer dans l'obscurité. On lui prodigue sa fortune, sa vie, et en même temps on rougit de la connoître. Quand on lit la critique de Juvénal contre les femmes sans mœurs, on voit qu'il les connoissoit trop pour n'avoir pas été leur esclave, et peut-être leur dupe.

La satire de Boileau sur le même sujet n'est qu'une imitation de celle de Juvénal appliquée à nos mœurs. Boileau, dit-on, ne pouvoit être dupe des femmes, puisqu'il l'étoit de la nature ; mais, à coup sûr, il lui restoit intérieurement la virilité substantielle, le nerf, et la perfection de ses écrits décèle la vigueur virile.

Le fils, la mère et son amant : l'Amour, Vénus et Mars, sont les trois divinités qui accommodent mal le corps des pauvres mortels ; tous les estropiés qu'on rencontre et auxquels il manque à qui le nez, un œil, un bras ou une jambe, sont les apôtres vétérans de ces aimables dieux de l'Olympe ; et s'ils guérissoient, et même sans guérir, ils sont capables de recommencer de nouveau à exposer le membre correspondant à celui qu'ils ont perdu. Je disois à un de mes amis de s'arrêter, parce qu'il n'étoit plus jeune ; sa réponse fut, que le remède étoit pis que le mal. Oh ! la sotte chose que nous ! Va donc, homme, te pavaner sur la place et à la Cour avec tes habits d'or ; tâche de nous faire accroire que souffrir et mourir n'est rien, pourvu que tu sois admiré, et que tu fasses des dupes de tes admirateurs. Dissimule tes foiblesses, étale tes hauts-faits ; mais n'oublie pas que la boîte à tabac que tu portes dans ta poche suffit pour contenir, un jour, la cendre de ton corps, que tu oses nommer individu.

4.

Voltaire invitoit tous ceux et celles qui possédoient les talens de la scène à monter sur le théâtre. L'austère Rousseau eût préféré la moins honorable des conditions à l'état de comédien. L'un prenoit le monde tel qu'il est, et savoit en jouir; l'autre eût voulu le réformer à sa manière, et il se chagrinoit de l'inutilité de ses efforts. Depuis les Grecs jusques à nous, Diogène et Rousseau sont les deux lyriques qui nous ont le plus frappés. A Athènes, Jean-Jacques eût été Diogène; à Paris, il n'ose l'être qu'à moitié; la différence des mœurs de ces deux peuples le retint. Nous sommes dissimulés et forcés de l'être; nous n'avons qu'un quart de caractère du véritable homme, qu'en toute chose les Grecs possédoient tout entier.

Voltaire jouoit chez lui la comédie au sein de la plus brillante société, tandis que Rousseau épuisoit le feu de sa lanterne à chercher l'homme de Diogène. Hommes moroses, ce phénix, le cherchez-vous de bonne foi? N'est-ce pas la bile qui vous travaille? Ne seriez-vous pas déjoués dans le ciel, où la perfection de toutes choses ne vous laisseroit plus de motif à vous courroucer? Dans la question qui nous occupe, quel parti prendre entre deux philosophes si opposés de sentiment? — Celui de Voltaire, qui veut qu'on se voue au talent que la nature inspire fortement, parce que ce n'est qu'à ce prix que nous sommes quelque chose de réel.

Que d'avantages physiques et moraux il faut pour être un Garrick (1), un Lekain (2), un Préville (3), un Molé (4)! Les

(1) Sur Garrick, voyez plus haut, p. 39.

(2) Henri-Louis Cain, dit Lekain, tragédien français (1729-1778). Il se voua particulièrement aux productions de Voltaire, qui avait encouragé ses débuts. Sa camarade, Mlle Clairon, qui lui donna souvent la réplique à la Comédie-Française, a dit de lui : «Simple artisan, n'ayant qu'une figure déplaisante et sale, une taille mal prise, un organe sourd, un tempérament foible, Lekain s'élance de l'atelier au théâtre, et, sans autre guide que le génie, sans autre secours que l'art, se montre le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes... Son bon temps est ce qu'on n'a jamais vu de plus approchant de la perfection.»

(3) Préville, voyez deuxième vol., ch. XXV, (tome II, p. 57 et note).

(4) François-René Molé, comédien français (1734-1802). Grétry écrit «Molet», suivant une orthographe parfois adoptée. Avec Lekain et Préville, il fut une des plus grandes illustrations de la scène dramatique française. Il excellait dans les rôles de fatuité légère et spirituelle et de verve joyeuse, non moins que dans les rôles tendres ou pathétiques. Son talent, loin de s'affaiblir, ne fit que se développer avec l'âge. «Il a soixante-cinq ans, disait de lui Mlle Contat, et il n'existe pas un jeune homme qui se jette si bien aux genoux d'une femme.»

François ne croiront pas ce que je vais dire : mais que de choses de plus encore il faut pour être à la fois excellent chanteur et acteur ! On est acteur parlant en six mois, il faut six ans d'étude pour bien chanter ; alors, on ne juge l'acteur chantant que comme musicien, ce talent efface l'autre : tel est l'empire de la musique, partout où elle paroît, elle domine, et partout où elle est sans effet, elle est profanée, prostituée ; on croit en France qu'il est plus difficile de bien parler que de bien chanter ; singulière erreur que les Italiens sentent mieux que nous, et dont la France, plus généralement musicienne, appellera comme d'abus, si les chefs-d'œuvre en musique se multiplient autant que ceux qui n'exigent que la parole. O qu'alors le fredonneux de notes non écrites sera conspué, s'il substitue ses inepties au chant naturel de la chose ! Je ne verrai pas ce temps heureux ; mais, du fond de mon cabinet, je siffle d'avance le téméraire, comme on sifflerait aujourd'hui celui qui substitueroit ses ignorantes expressions à celles de Racine et de Voltaire.

5.

C'est une classe honnête, autant qu'elle est utile, que celle qui travaille aux arts mécaniques, depuis le diamant, l'or et l'argent, jusqu'à l'argile du potier ; la fortune dont elle est favorisée et l'opinion que nous avons de ces hommes tiennent au prix de la matière qu'ils employent, à leur goût et à leur dextérité.

6.

Les marchands en détail sont gens utiles, et qui seroient plus estimés, si le mensonge ne sortoit de leur bouche à chaque parcelle des denrées qu'ils nous vendent. En général, l'aspect du menteur, utile, divertissant, ou imposant par son pouvoir, porte avec lui des traces invincibles de suspicion qui gênent la conscience de l'honnête homme. C'est peut-être ce qui afflige, parmi le peuple, l'état du comédien ; c'est parce qu'il change chaque jour de de rôle et d'habit, selon l'homme qu'il représente. Je me rappelle que jadis nous offrîmes, Marmontel et moi, le rôle de Cliton, dans l'*Ami de la maison*, à Caillot, qui le refusa, en disant qu'il ne voudroit pas être effectivement cet homme-là dans

le monde (1). Quand on a cette délicatesse, on pourroit dire qu'il faut renoncer au métier, car il n'est pas de pièce de théâtre où il n'y ait quelque rôle fort éloigné du moral de l'acteur qui le joue.

7.

Quel bel état que celui de négociant ! On peut y faire fortune et rester honnête homme. Le commerce est une grande et utile chaîne qui lie les peuples entre eux. Le probe négociant, au milieu de ses magasins, ressemble au bon père qui protège sa nombreuse famille. — Il ne donne rien pour rien, dira-t-on. — Il donne à tous, dirons-nous, en employant un nombre infini d'individus qu'il fait subsister.

8.

Le poète est bien le plus aimable libertin d'imagination qui soit, en nous amusant et nous consolant par de douces ou terribles fictions. Excepté le satirique *ad hominem*, qui est, comme on l'a dit, « un mauvais coquin qui crache des épingles », on ne voit pas le poète sans ressentir je ne sais quoi de reconnoissant pour le plaisir qu'il donne. C'est souvent un menteur, mais qui convient du mensonge délectable qu'il apporte au soulagement de la triste réalité qui de toute part nous oppresse.

9.

Les artistes sont de bons enfans qui existent au sein de la nature, qu'ils étudient avec ravissement. Réunis entre eux, ils s'aiment, s'estiment, s'apprécient : ils savent que chaque art a diverses parties, que l'un plus que l'autre artiste possède : ils ne sont désunis que par le public qui, dans son ignorance, accorde souvent à l'un d'eux d'injustes prérogatives. Sans les beaux-arts, point de charme dans la société : ils sont le refuge du riche oisif,

(1) Joseph Caillot, acteur et chanteur de la Comédie-Italienne (1732-1816), créa de la façon la plus brillante *Lucile* (rôle de Blaise), le *Huron* et *Silvain*. Grétry, dans ses *Essais*, à propos de ces trois ouvrages, a parlé avec enthousiasme de cet artiste remarquable, dont il orthographiait le nom « Cailleau ». Il n'a rien dit alors de l'incident qu'il raconte ici ; mais Marmontel, parlant, dans ses *Mémoires*, de l'*Ami de la maison*, confirme en tous points le récit de son collaborateur. En refusant le rôle principal, Caillot répondit aux auteurs : « Si je jouois l'*Ami de la maison* comme vous l'entendez et comme je le sens, aucune mère ne voudroit plus me laisser auprès de sa fille. » A quoi Marmontel répliqua : « Et Tartufe, ne le joueriez-vous pas ? » — « Tartufe, répondit Caillot, n'est pas si près de nous. »

qui sans cette ressource se livreroit aux passions viles de l'avarice, du jeu et du libertinage. Si l'on doit aimer l'instrument du plaisir et du bonheur, on doit chérir l'artiste; on doit lui sourire comme à l'aimable innocence. L'étranger aux beaux-arts est l'être matériel au suprême degré.

10.

L'homme de lettres, en général, est plus vain que l'artiste, parce qu'il s'occupe continuellement de la manière de faire et de présenter les choses, plus que de la chose même; et tel est l'homme; moins il est fondé en principes, plus il a de prétentions. Si Dieu lui-même nous gouvernoit sur la terre, il n'auroit pas besoin du faste des rois; sa puissance seroit telle que nul ne pourroit en douter. Mais parlons de l'homme, et ne prétendons pas pénétrer les secrets du grand Inconnu, qui tel veut être. Excepté le vrai philosophe, les gens de lettres, en général, et surtout réunis en académie, ont tous la prétention d'être beaux parleurs. Ils sont plus occupés de l'envie de briller par la forme de leurs discours que par celle d'éclaircir la question qu'ils traitent. Si, chez l'artiste, chacun veut être *primus inter pares*, chez l'homme de lettres c'est *inter omnes*, et plaise au ciel qu'ils s'en contentent. J'ai toujours dit et pensé qu'il est deux sortes de littérateurs : bon, aimable, sans prétention, si son talent est naturel ; orgueilleux, vaniteux, d'un amour-propre inabordable, si chez lui le talent est acquis par un travail obstiné. Nous sommes tous suffisamment fournis d'amour-propre, mais celui de l'homme de lettres de la seconde classe est le plus insultant, le plus insupportable qu'il y ait parmi l'espèce bipède. On ne pourroit comparer une république de pareilles gens qu'à l'oiseau de Junon et à l'essaim volatile dont les Jésuites ont gratifié nos basses-cours (1).

11.

Le savant des sciences exactes, habitué à la recherche du vrai et à la précision, peut être sévère dans tout ce qui concerne sa science; mais ses autres goûts sont doux et

(1) Il s'agit du dindon, que les Jésuites sont réputés avoir introduit d'Amérique en Europe.

accessoires à sa passion dominante. Ceux qui n'honorent pas un tel homme sont bannis du sanctuaire où réside l'auguste vérité.

12.

Le magistrat, pour qu'il inspire le respect qu'exige son ministère, doit être juste et impassible comme la loi, mais toujours plus indulgent qu'elle, chaque fois qu'il le peut sans injustice. Si, par ses mœurs et l'exercice de sa charge, il n'inspire confiance et respect au peuple, la crainte les remplace; on le salue par terreur, ou l'on se détourne pour ne pas le saluer.

13.

Rien de plus grand que les grands qui le sont, en effet, par leurs vertus et leurs bienfaits. Oh! que la noblesse est belle dans cet appareil! Mais le noble et le grand sans effet comme sans vertus font tache dans l'écusson de leur illustre famille.

14.

Le souverain est l'atlas moral qui porte tout le fardeau de la société; pour bien vivre, il ne doit vivre que pour les autres, et les honneurs qu'on lui rend ne compensent point les peines qu'il se donne. S'il est digne de la place qu'il occupe, sa plus grande prérogative est de disposer, pour le salut de l'Etat, de la fortune et de la vie des citoyens; mais la plus belle de toutes, c'est d'absoudre le coupable que la loi condamne quand il juge le crime grâciable, et le criminel susceptible d'amendement. Il commande la paix et la guerre sous sa responsabilité. Quand même la guerre est injuste, le guerrier valeureux n'inspire d'autre sentiment que celui de la reconnoissance publique; aux armées, dans les combats, il obéit à la loi; il frappe l'ennemi qui vouloit le frapper.

15.

Les prêtres furent les précepteurs du genre humain. Jusqu'à nos jours, ils conservèrent les sciences, les arts, l'agriculture, et perfectionnèrent les vins. Mais ils étoient hommes, ils abusèrent, et de leurs abus naquit la philosophie qui s'interposa

entre le prêtre et le peuple. Alors, les sciences fleurirent hors des cloîtres et se propagèrent : mieux on connut la terre et l'homme, moins on interrogea les cieux et ses interprètes.

16.

N'est-il donc point de fonction humaine qui inspire un sentiment pur et sans nuage ? Il est inutile de le dire : la vertu, dans tous les états, la vertu seule, bien connue et reconnue, a cette prérogative auguste. Elle seule établit une confiance plénière entre l'homme et l'homme, que nul autre caractère humain ne peut inspirer. Près de l'homme vertueux, c'est-à-dire, celui qui sait se vaincre (ô vertu, tu n'es donc que la résistance au mal !), près de lui, dis-je, votre femme, votre fille, votre fortune, votre réputation sont en sûreté ; est-il étonnant qu'il fasse sourire l'âme de ceux qui l'approchent? Mais que ce titre glorieux est rare et difficile à mériter, et plus difficile à soutenir dans toute sa vigueur ! Il est toujours, hélas ! un endroit foible dans l'homme, comme dans la machine la mieux organisée, et ce point de foiblesse a sa source commune dans le penchant irrésistible qui entraîne un sexe vers l'autre. Là, s'ébranle la vertu la plus pure ; là, l'insigne probité ose quelquefois calculer avec le vice. Qui te donnera, ô homme ! assez de force pour braver le péril dont tu es sans cesse menacé? Tel que le nautonnier qui échappe à Charybde, n'iras-tu pas te précipiter dans Scylla ? Sauras-tu toujours résister à cette charmante partie de la création, dont la puissance émane de ses regards, de ses traits, de ses gestes, de ses douces paroles, et de tout son être? S'il n'est pas consenti par la loi, heureux qui résiste à ce charme surhumain... malheureux qui le brave toujours sans péril !

CHAPITRE XXXV

CE QUI FAIT AGIR L'HOMME

Il agit pressé par ses besoins ; poussé par l'amour-propre; entraîné par l'exemple : tous interprètes de ses intérêts personnels.

On trouve difficilement l'homme d'un caractère unique : peut-être n'en est-il pas; il en possède malheureusement, et presque toujours, plusieurs qui s'entre-choquent ; alors, il est aisément conduit ou éconduit par ceux qui veulent le séduire. Flottant entre plusieurs volontés, restant comme suspendu, le moindre choc le détermine.

On remarque des hommes à la fois libérales (1) et fripons, qui aiment à prendre d'une main pour donner de l'autre : ils sont libérales (2) par amour-propre et fripons par nature. Sans l'éducation, presque tous les hommes seroient ainsi.

On remarque des femmes qui excusent tout, quand elles ont un amant qui leur plaît, c'est-à-dire quand elles sont heureuses ; et qui blâment tout, dès qu'elles sont abandonnées.

On voit des hommes qui possèdent de quoi faire envie. Sont-ils heureux? Point. Un enfant encore insensible, une ser-

(1 et 2). *Sic.* C'est bien intentionnellement que Grétry a écrit *libérales* au lieu de *libéraux*. Il est certain que les deux mots n'ont pas absolument le même sens. Tout au plus, pour rendre exactement sa pensée, aurait-il pu écrire : *libérals*, sans outrager davantage la grammaire.

vante, une fille de cabaret, le rebut d'un manant, enfin, une fille de rien, douée des grâces de son sexe, qu'ils veulent et ne peuvent séduire, troublent leur vie. Richarson sentoit bien ce point moral factice, lorsqu'il composoit *Paméla* (1) : c'est la nature aux prises avec le préjugé. Paméla mettoit-elle de l'art dans sa conduite pour se faire épouser? Je crois que non; en route, elle se fût trahie; elle agissoit et triomphoit tout bonnement par nature, la plus solide base de la vertu. Si les femmes savoient tirer parti de leur puissance magique et de notre foiblesse pour elles, elles nous rendroient complètement fous. Heureusement, elles manquent de tête quand elles ressentent trop d'amour; et, par instinct, nous croyons qu'elles manquent de sensibilité et d'amour quand elles ont beaucoup d'esprit. L'homme est-il donc assez bête, dira-t-on, pour ne pas apercevoir et ne pas déjouer la coquetterie de certaines femmes! La déjouer! Il s'en garde bien; il a trop besoin d'elles pour agir ainsi; dans ce point seul, il sait maîtriser son amour-propre. Tant qu'une femme employe la coquetterie, il espère : il espère, puisqu'on l'attire; s'il lui dévoiloit ses artifices, on ne le tromperoit plus, on l'abandonneroit.

Il y a de la finesse chez l'homme à prendre pour argent comptant ce qu'il sait bien être de la fausse monnoie; ce sont pour lui des petits à-compte de bonheur; souvent il feint d'être transporté de peu, pour exciter la femme à lui accorder davantage; il ne veut qu'un cheveu de sa tête, mais ce cheveu veut dire toute la personne. D'autres petits fats feignent de compter pour rien les petites faveurs qu'ils ravissent ou qu'on leur accorde, pour arriver plus tôt aux grandes; mais la femme qui sait mener sa barque, retient ou excite l'amour dans le cœur de l'homme avec plus d'art que le pilote le plus exercé conduisant son navire. Pas plus en amour qu'en aucune autre situation, le bonheur n'est au complet : tel, il est introuvable, ou ne dure qu'un instant; nous désirons de proche en proche, de plus en plus, jusqu'à ce que nous soyons le nez par terre. Sans passions, nous sommes des automates; passionnés, nous délirons. J'aime ce mot de Pitt, qui nous observoit pendant notre Révolution : « Les François, disoit-il, courent par élans après la liberté : ils

(1) *Paméla*, roman de Richardson. Voir ci-dessus, page 190.

sauteront par-dessus une autre fois. » Il dit que nous avions traversé la liberté.

L'homme est conduit par son intérêt ou ce qui l'intéresse, avons-nous dit en commençant ce chapitre ; cela est si vrai, que celui qui agit autrement et par pure humanité semble un automate de bonté : on compte tellement sur lui, qu'il ne mérite plus d'attention.

Généralement, il n'est pas un geste, une parole, un sourire qui ne porte en soi une intention intéressée. Cet homme est riche ou peut le devenir, car il a de l'esprit, donc il faut le ménager. Cette petite fille deviendra fort jolie, il faut la caresser. Voilà l'homme social, placé au centre de ses intérêts. Il en fait constamment la ronde, attirant d'une main tout ce qui lui est utile, et repoussant de l'autre tout ce qui peut lui nuire.

Il est cependant encore un autre mobile qui le fait agir, et ce mobile est puissant : c'est l'habitude. On substitueroit ce mot à celui d'éducation sans qu'il y eût erreur de sens. Il faut que l'homme soit né type, archétype, pour ne pas se façonner d'après ce qu'on lui montre dans sa jeunesse, et surtout par l'exemple. L'éducation, qui différencie si considérablement l'homme de l'homme, prouve qu'il n'est rien, en possédant les facultés d'être tout ce qu'il veut, pourvu qu'il ne sorte pas de sa constitution. Mais ceci requiert un chapitre à part : voyez le suivant.

CHAPITRE XXXVI

QUELLE DISTANCE DE L'HOMME A L'HOMME!

Elle est immense. On comprend à peine que celui qui mesure le ciel et la terre, qui conçoit l'*Iliade*, qui commande avec majesté du haut de son trône... sorte de la même souche que l'ignorant, le vil ivrogne qui ronfle sur un fumier.

En général, on ne trouve point de différence aussi forte entre l'animal et l'animal brut de la même espèce, que de l'homme à l'homme. L'espèce brute est peu corruptible par cela même qu'elle est imparfaite. On diroit qu'il est dans la nature deux systèmes de création : cependant, il n'y en a qu'un. L'homme plus complet se dégrade aisément parce que chez lui, ni en bien ni en mal, il n'est pas de point d'arrêt; il est marqué dans l'animal. L'homme des bois, s'il en est, en conservant son indépendance, ne jouit pas d'autant d'avantages que l'animal sauvage, parce que : 1° l'homme né pour raisonner et perfectionner des qualités éminentes non développées, et, en même temps, placé dans des situations où tout lui manque pour y parvenir, reste enseveli dans son ignorance; 2° s'il est à moitié civilisé, il parcourt mille erreurs que l'expérience seule peut un jour lui faire abjurer; en attendant, il ne montre que bêtise dans ses prétentions, et qu'un amour-propre plus que ridicule. Il est

à peu près le même dans nos villes, mais il sait se contrefaire au point qu'il faut être habile pour le déchiffrer.

Passons là-dessus : son histoire infinie est dans tous les livres et dans tous les romans. Où l'homme est-il le plus heureux? Dans les forêts de bois ou dans celles de pierre? — Où il est né, dirons-nous, où l'habitude l'a fixé. Nul ne fut arraché des bois sans vouloir y retourner ; et nul ne quitta volontairement l'état social pour l'état sauvage, à moins d'être proscrit de ses semblables pour des crimes incivils. Comme Jean-Jacques, vivre dans les bois au milieu de Paris, ou dans la petite forêt de Montmorency, c'est n'être sauvage que d'imagination : cette reine complaisante de nos rêveries sut blanchir le noir et noircir le blanc à volonté du conteur, pour prouver ce qu'il avance. Disons plus : jamais l'imagination n'est plus brillante qu'au pays des chimères; la vérité l'effraye; son laconisme n'offre qu'un cercle étroit exempt de métaphores : tandis que l'univers suffit à peine à l'homme illimité dans ses élans imaginaires. Partout, hors la poésie, où l'on trouve une haute éloquence, des écarts pompeux, des comparaisons lointaines, on peut se dire : voyons le fond de la chose, décomposons, recomposons, employons de plusieurs manières l'analyse et la synthèse. C'est à l'opération que maints écrivains se proposent de faire des œuvres de Rousseau, et qu'ils n'effectuent jamais ; ceux qui ont essayé de combattre l'athlète, les effrayent, peut-être.

Quelle énorme différence, quel rapprochement peut-on faire entre le guerrier qui fait son devoir en brûlant des villes, en massacrant des hommes, et le bigot qui n'ose regarder en face une jolie femme pour éviter la tentation? Et la pieuse bigotte qui n'ose, dans la crainte de se mettre en colère, écraser la puce qui lui pince la cuisse? Mettez ces gens-là ensemble ; l'un fera pleurer l'autre à force de rire : et voilà le monde.

Et nous, gens de théâtre, faiseurs ou exécuteurs de pièces, que pensons-nous en recevant des applaudissemens et des couronnes lyriques, et sachant, en même temps, qu'on prie Dieu pour le salut de nos âmes dans les oratoires des dévotes?

Et ce musulman qui prend vingt femmes dont il ne sait que faire? N'est-il pas plus cochon que celui qu'il n'ose manger? Cet

anthropophage qui se fait de la chair avec sa chair? Et ce croyant à la métempsycose qui craint toujours d'avaler sa grand'mère?... Et voilà le monde, mes bons amis, au milieu duquel il faut vivre! Ajoutons encore ce ci-devant seigneur ruiné par l'effet d'une révolution, qui va manger les haricots de son fermier, aujourd'hui possesseur de sa terre. Et ce laquais devenu riche qui, par distraction et par ancienne habitude, grimpe derrière son carrosse en criant à son cocher : *A l'hôtel!* (1)

Humilierons-nous l'humanité jusqu'à rapprocher l'honnête du coquin? Il le faut bien, puisqu'il n'y a que ces deux classes d'hommes dans le monde, avec des nuances infinies. Ne trouve-t-on pas au palais de justice un d'Aguesseau, un Malesherbe (2), dont les noms seuls inspirent le respect et plaisent, pour ainsi dire, à l'odorat comme l'arôme des plus douces plantes, et le procureur maudit qui passe sa détestable vie à improuver la vérité et sa conscience? Mais que dis-je? Il n'est plus de conscience dans l'âme d'un tel monstre; celui qui ose dire : « Votre cause est mauvaise, mais je tâcherai de la rendre bonne » a perdu toute pudeur.

Quelle distance entre le loyal négociant et le coureur de Bourse, dont le métier est de mentir à la journée pour faire hausser ou baisser les effets publics, selon le contenu de son portefeuille !

Quelle distance entre le respectable philanthrope et l'astucieux courtisan, qui change de mine et de ton vingt fois dans une heure pour s'attirer l'attention du maître ou de ses ministres ! Une considération vulgaire et de l'or, c'est où se bornent ses vœux ; il s'est fait esclave pour en acheter d'autres ; il flatte, pour à son tour être flatté. Que lui importe le mépris des hommes parfaitement honnêtes, ils sont en si petit nombre ! Ce sont des fous atrabilaires, dit-il, mais, reptile des cours, ne soulèvent-ils jamais ta poitrine oppressée, ces hommes qui dédaignent de

(1) Ce trait est vrai, à ce qu'on assure. Je puis le croire, puisque, dans les rues de Paris, j'ai rencontré mon ancien laquais dans un superbe cabriolet, lui me criant gare, à moi piétonnant dans la boue. (G.)

(2) Henri-François d'Aguesseau (1668-1751), procureur général au Parlement de Paris, où il se distingua par son inflexible probité et sa force de caractère, qualités rares dans son temps et dans son milieu. Sa rigidité de principes lui valut d'être plusieurs fois exilé. — Sur Malesherbes, voir tome I, page 258, et note.

t'honorer d'un regard ? Ce n'est pas tout. Le vil courtisan, toujours sans caractère déterminé, ce parfait caméléon change de batterie avec les circonstances; tantôt blanc, tantôt noir, il affiche tour à tour l'étendard de tous les partis. Il rappelle cette farce où l'aubergiste de nos frontières changeoit d'enseigne dix fois dans le jour : le bonnet rouge pour les François, et la botte du général Binder pour les Allemands (1).

Enfin, quelle distance entre une femme et une femme! Entre celle qui d'un coup d'œil captive les cœurs, et celle qui, possédant toutes les facultés sensuelles de son sexe, en dément le pouvoir par quelqu'imperfection physique ou morale. Triste effet de tout ce qui est fait pour séduire, pour être admiré, pour imposer et qui manque son but. N'atteignant point à la hauteur qu'il annonce, il reste écrasé, humilié. Ou d'autres objets moins intéressans sont vus sans désavantage, parce qu'ils n'ont pas montré de prétention. Quoi de plus pitoyable qu'un roi détrôné, traînant encore après soi un faste misérable qui rappelle sa puissance déchue? Quand on rencontre sur les grands chemins une charrette de héros et d'héroïnes qui portent encore les marques de la tragédie qu'ils ont jouée la veille, peut-on s'empêcher de rire?

Quelle triste sensation ne produit pas le bœuf aux cornes menaçantes, qui manque de force pour traîner sa masse (2)!

Et cet art divin, ce langage des anges, cette musique, je l'ai dit cent fois, combien n'est-elle pas déshonorée quand d'indignes exécutans la profanent, ou quand de plus indignes auditeurs l'entendent sans intérêt, quoique bonne et parfaitement exécutée? Il en est ainsi de tout ce qui doit imposer, et qui n'impose pas ou n'impose plus. La belle femme vieillie n'est plus que dans sa belle progéniture qui lui crie : « Telle tu fus. » La jeune et belle femme contrefaite, c'est la rose nouvelle que, dans sa rage, l'autan a dépouillée. Avilie par une dégoûtante servitude, c'est la fleur qui croît sur un fumier; dans sa première jeunesse, c'est

(1) Je ne sais si je n'ai pas déjà rapporté ce trait, qui fit rire tout Paris dans un temps où il y avoit bien du mérite à pouvoir rire. (G.)

(2) Piron étoit peut-être l'homme qui avoit le plus ce qu'on appelle de l'esprit argent comptant. Dans une société, une jeune demoiselle lui demande quelle différence il y a entre un taureau et un bœuf; sur-le-champ, il répond : « Mademoiselle, le taureau est le père du veau, et le bœuf n'est que son oncle. » (G.)

(tout poëte l'a dit) le bouton de la fleur printanière qui chaque jour, et de plus en plus, s'épanouit aux premiers rayons de l'aurore.

Quel doux pressentiment elle inspire au cœur de l'homme qu'elle attire, et qui est, en même temps, retenu par le respect qu'inspire sa jeunesse !

Quelle innocence,
Quelle candeur !
C'est le désir dans sa naissance,
C'est le plaisir dans sa fleur (1).

C'est alors que l'homme éprouve le bonheur de l'espérance, qui, par son charme virginal, surpasse la possession réelle. Oui, le désir non chimérique est une jouissance double : désirée, puis obtenue ; et (nature est bonne) si on ne l'obtient pas, le désir reste.

En finissant ce paragraphe, disons donc qu'on peut observer certaines choses sous deux faces bien différentes. Par exemple, on peut dire sans paradoxe et sans exagération : oh ! l'ennuyeuse ou délicieuse chose que la musique ; oh ! l'horrible ou adorable chose qu'une femme.

A l'âge où je suis parvenu, j'ai la force et le bonheur de vivre au milieu des désirs, non satisfaits ; cette douce compagnie vaut mieux (personne n'en doute) que celle des regrets. Habitué à se vaincre, on vit dans l'abondance ; cette espèce d'avarice est permise aux vieillards, ils n'en devroient pas connoître d'autre. C'est toujours trop tard que les vieux arrivent à ce genre d'économie ; cependant, il n'est plus temps d'épargner quand on a dépensé tout son avoir. Le corps du vieil homme continent n'est jamais qu'une besace, à la vérité, mais elle est de bonne étoffe ; et, outre le plaisir de vivre sans de grandes douleurs, il a le bonheur de mourir de même ; il n'est pas suicidé, c'est la nature qui le tue.

Il n'est qu'une manière de bien terminer sa vie étant en pleine santé, c'est de mourir d'un coup de canon bien appliqué (2)

(1) Ces vers sont de l'*Ami de la maison* de Marmontel. (G.)

(2) « Vous n'êtes pas dégoûté », disoit M. de Vilpatour à un de ses officiers d'artillerie, qui désiroit mourir ainsi. (G.) — Grétry veut parler ici du général Taboureau de Villepatour (1719-1781), qui fit la guerre d'Italie et celle d'Allemagne, et a laissé des *Mémoires* sur ses campagnes.

ou par le tonnerre (1) ; mais se détruire chaque jour par partie de plaisir, c'est métier de dupe : il y a là cent de perte contre un de gain: cent soupirs de détresse future pour chaque instant de jouissance.

En remontant vers la simple nature, comme nous avons fait ci-devant pour l'homme, quelle distance, dira-t-on, entre la charmante femme de nos villes, la petite maîtresse, et la femme sauvage ou à peu près! Je crois cependant qu'ici, tout homme galant suspendra son jugement ; et que, forcé de choisir, il ne préfère la nature à l'art, ne fût-ce que par inconstance et par l'attrait de la nouveauté. Mais il y a plus : nous avons déjà remarqué que dans ce qui concerne la reproduction des êtres, la nature brise les entraves que leur opposent les préjugés, pour courir impérieusement à son but. Quel être est plus propre à remplir ses vues, dans ce cas, que la jeune et belle sauvage, qui dans sa native innocence ne croit pas devoir soustraire aux yeux de l'homme les charmes les plus parfaits de son sexe, dont elle ignore la puissance? Qu'on interroge ceux qui ont habité les colonies, qui ont fréquenté les négresses, les mulâtresses et même des femmes créoles, blanches de distinction, ils diront que le sentiment d'amour est chez elles comme de dix à un pour nos femmes du continent. Un peu d'art et de pudeur sont nécessaires, dira-t-on, dans le mystère reprocréatif. Oh! ne cherchons pas à modifier la nature dans son temple et debout sur son trône; nous sommes ses sujets depuis la vie jusqu'après la mort ; nous lui obéissons en croyant la régenter ; quand elle fait tout par et pour elle, c'est par impudeur que nous croyons qu'elle a tout fait pour nous.

Que l'homme est vain lorsque, assis sur le haut d'une montagne, il contemple ce beau soleil qui se lève exprès chaque jour pour l'éclairer! Hélas! pour éclairer quoi ? Son ignorance. Où le sentiment de l'amour est-il plus complet, plus parfait que dans cette jeune sauvage abandonnée qui, perçant l'air de ses

(1) A la suite d'une conversation sur l'électricité et les paratonnerres, un homme qui rêvoit souvent sur les moyens de mourir sans douleurs prolongées, et qui portoit ses idées jusque sur les criminels qu'on exécute, disoit qu'en les foudroyant dans la place publique et dans un temps d'orage, cette mort seroit douce pour eux, et effrayante pour le peuple spectateur. (G.) — Encore un progrès de la science moderne : l'électrocution, dont Grétry eut la prescience.

cris, ne suit-elle pas à la nage le vaisseau de son amant fugitif? Homme plus atroce que le cannibale! N'y avoit-il pas la moindre place à fond de cale pour cette amante désolée? Avec quelle ardeur, dans la tempête, dans le naufrage, dans la famine, ne l'eusses-tu pas vue te secourir, te porter à travers les flots, te donner sa chair pour te nourrir! Et tu la vois, monstre, fendre inutilement les vagues pour arriver à ton navire! Pour comble de barbarie, que ne décharges-tu tes poudres d'airain sur cette victime qui te suit en palpitant d'amour? Qu'il est donc inexorable, le Dieu qui donne la sensibilité!

Quoi, celle qui donna si héroïquement sa vie pour suivre celui qu'elle adore, est repoussée cruellement, si elle n'est plus aimée! Ne soyons pas étonnés que les femmes du monde employent tant de coquetterie en amour; c'est l'art d'entretenir le feu sacré que nous voulons sans cesse éteindre. Femmes, je vous l'ai dit et vous le répète : n'aimez pas trop exclusivement, ou si c'est ainsi que vous aimez, retenez dans votre âme la louange que méritent les plus rares perfections de votre amant. Ne soyez pas à lui d'un abandon total; pour son bonheur, conservez-lui des désirs en lui soustrayant une part de ce qu'il sollicite avec le plus d'ardeur. L'itinéraire du voyage à Cythère sera bref, si votre amant vous conduit; c'est donc à vous d'en prolonger le cours par des stations fréquentes auxquelles vous saurez donner un prix qui rehaussera de plus en plus le but du voyage : croyez, en un mot, qu'une femme n'est abandonnée que parce qu'elle s'est d'avance abandonnée. Mais une jeune sauvage, c'est l'amour même; elle aime exclusivement, elle adore, ou déteste celui qui veut s'emparer de son cœur, qu'elle a donné sans art comme sans restriction. En amour comme en toutes choses, la nature est si vaste!

Femmes, n'oubliez jamais que pour nous tout est faveur, si le don est fait avec discernement et en temps utile; qu'il est en votre puissance une gradation de faveurs qui pour nous sont toutes grandes dans le principe, mais qui s'oblitèrent l'une par l'autre, de manière que l'antécédante reste toujours effacée par celle qui la suit. Ne négligez donc rien. Voyez le naturaliste qui parcourt les bois, les champs, les montagnes; pas un brin d'herbe, pas un caillou ne lui échappent; chaque objet est un

compendium nécessaire pour former un tout collectif. Ainsi que lui, ne dédaignez rien dans vos courses amoureuses. Ecoutez l'amant qui a perdu l'objet de ses amours : ici, dit-il, elle m'offrit une fleur, une fleur des champs, un bleuet qui me combla de joie; ici elle me sourit avec toutes les grâces de l'enchantement, sous cet arbre nous nous assîmes; ô terre fortunée ! là j'entendis le premier soupir amoureux s'exhaler doucement de son âme, et ce fut pour moi la semence du bonheur; ici je fus... — Arrête, malheureux ! lui eût crié Diderot. Prolonge ta route. Si tu dis : « Ici je fus heureux », tu n'as plus rien à dire. »

Dans ses *Confessions,* Jean-Jacques n'est attachant que parce que le lecteur prévoit que c'est d'un amour sans fin et sans espoir dont il nous entretient. Les amans savent très bien (et chacun fut amant), ils savent, dis-je, que l'allure philosophique ne séduit pas la jeune femme. L'amour-propre a pu donner une des plus belles courtisanes de la Grèce à Diogène, mais non pas l'amour même. Jean-Jacques introduit dans mon verger la blonde et la brune imaginaires dont il se repaît comme un écolier en amour, car tel il étoit. Une femme réelle, une jeune et aimable femme survient; la fiction disparaît; il l'adore, la tête lui en tourne; madame s'amuse de la philosophie, qu'elle foule à ses pieds; le feu dont elle pénètre l'austère citoyen n'est qu'un essai de ses charmes dont elle use pour, à son retour, captiver son amant absent.

Le pauvre Jean-Jacques, jouet d'un enfant (mais cet enfant est un dieu, c'est l'amour), paye un long tribut de souffrances, dont il dit lui-même n'espérer aucun soulagement. Voilà de quelle manière il nous fait partager ses peines; s'il eût dit, s'il eût pu dire : « Enfin je fus heureux, » on ne reliroit pas avec autant d'attache l'itinéraire de son infortuné voyage vers l'île de Cythère, où il n'aborda jamais avec la seule femme qu'il eût veritablement aimée.

Singulière passion que celle qui court sans cesse à sa perte; qui rencontre le malheur de l'inconstance dans le bonheur de la possession, qui n'existe qu'autant qu'elle est retenue, et déplore son malheureux sort! Cependant, tel est l'amour.

TABLE DES CHAPITRES CONTENUS DANS LE TOME III

QUATRIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

Chapitres.		Pages.
I.	Du mépris de la mort	7
II.	Nous vivons dans nos habitudes	12
III.	Un mot sur la musique des Grecs	16
IV.	Le moment décisif	21
V.	Sur la prééminence des sens entre eux	27
VI.	De quel intérêt il est pour les sciences et les arts d'être protégés par les princes instruits	36
VII.	Des grands hommes	42
VIII.	Des caractères de la vraie philosophie	48
IX.	Que toutes choses sont précédées d'un indice, d'un avertissement ou d'une semonce	53
X.	Discussion	61
XI.	Adresse aux gourmands	65
XII.	Finesse	69
XIII.	Des sensations doubles	74
XIV.	Des présens	81
XV.	Apologie de l'égoïsme	85
XVI.	Qu'aimons-nous?	91
XVII.	Le musicien et le poète	93
XVIII.	De l'inviolabilité de la nature	99
XIX.	Supplément à ce qui précède	107
XX.	Un rêve affreux	114
XXI.	Qu'il faut éviter les vices et les défauts de son état	115
XXII.	Combien le public d'une première ou d'une seconde et troisième représentation de pièce dramatique est différent.	119

Chapitres.		Pages.
XXIII.	De la conscience	123
XXIV.	Sur la nécessité de l'harmonie entre le cœur et la tête	134
XXV.	Diverses remarques sur ce livre	141
XXVI.	Pourquoi les rois ont-ils bonne mémoire?	146
XXVII.	Il est dans l'homme plusieurs sortes de mémoires	151
XXVIII.	De la parole	153
XXIX.	Le mensonge peut devenir vérité	156
XXX.	De la raison	158
XXXI.	Du différent esprit des nations	160
XXXII.	Rouillure	164
XXXIII.	Encore une fois esprit et probité	167
XXXIV.	Pourquoi on aime les mauvaises têtes quand elles sont incapables de bassesses de premier ordre	169
XXXV.	Du rire	171
XXXVI.	La nature peut-elle recommencer à faire ce qu'elle a fait?	174
XXXVII.	Des incertitudes sur les effets de la lune	178
XXXVIII.	Vaut-il mieux avoir vice et vertu que de n'avoir ni l'un ni l'autre?	182
XXXIX.	Que nous aimons chaque chose différemment	185
XL.	Du danger des romans	189
XLI.	Des pulsations du pouls	193
XLII.	Il est chez l'homme peu de caractères purs, et beaucoup de mixtes	197
XLIII.	Des enfans de notre siècle	201
XLIV.	Des deux La Harpe	206
XLV.	De l'existence de l'être respectivement à l'âge	210
XLVI.	Effets de la foudre	217

CINQUIÈME VOLUME DU MANUSCRIT DE GRÉTRY

I.	Réparation envers l'astronome Lalande	223
II.	(manque).	
III.	(manque).	
IV.	Remarques sur l'homme simple et l'homme double	229
V.	Autres réflexions sur le mariage	232
VI.	Plaidoyer pour moi-même adressé au tribunal dramatique	237
VII	De la cruauté	242
VIII.	Sur Jean-Jacques	246
IX.	Sur Diderot	254

Chapitres.		Pages.
X.	Sur d'Hèle	261
XI.	De l'embarras de parler avec ceux auxquels on n'a rien à dire	267
XII.	Sur le temps qu'il faut pour oublier ses peines	271
XIII.	Sur le suicide	280
XIV.	Continuation du même sujet	283
XV.	Idée singulière. — 1re partie	286
	Id. 2me partie	289
XVI.	(manque).	
XVII.	(manque).	
XVIII.	On fait tout avec une chose	295
XIX.	Quelques petits propos	297
XX.	Voltaire et Jean-Jacques	303
XXI.	Examen à faire	308
XXII.	De la prévention	312
XXIII.	De l'orgueil attaché à chaque état	316
XXIV.	Du combat et de la victoire que remportent les infiniment petits sur les infiniment grands	320
XXV.	Conflit d'amour	325
XXVI.	La mort a divers aspects	329
XXVII.	En 1809	333
XXVIII.	Amour et respect	339
XXIX.	Savoir souffrir	344
XXX.	Lequel, de l'homme ou de la femme sans principes, est le plus funeste à la société	347
XXXI.	Ceux qu'on nomme les bons mariages sont souvent les mauvais	353
XXXII.	Des fabriques	356
XXXIII.	L'atrabilaire	359
XXXIV.	Sur le préjugé, faux ou véritable, attaché aux divers états de l'homme	366
XXXV.	Ce qui fait agir l'homme	375
XXXVI.	Quelle distance de l'homme à l'homme!	378

FIN DU TOME III

389

Imprimé pour
MM. G. Van Oest & Cie, Éditeurs,
par
l'Imprimerie Veuve Monnom,
Bruxelles.

391

0

ML
410
G83A2
1919
t.3

Grétry, André Ernest Modeste
Réflexions d'un solitaire

938657

ML
410
G83A2
1919
t.3

Grétry, André Ernest Modeste
Réflexions d'un solitaire

UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 13 13 11 03 010 8